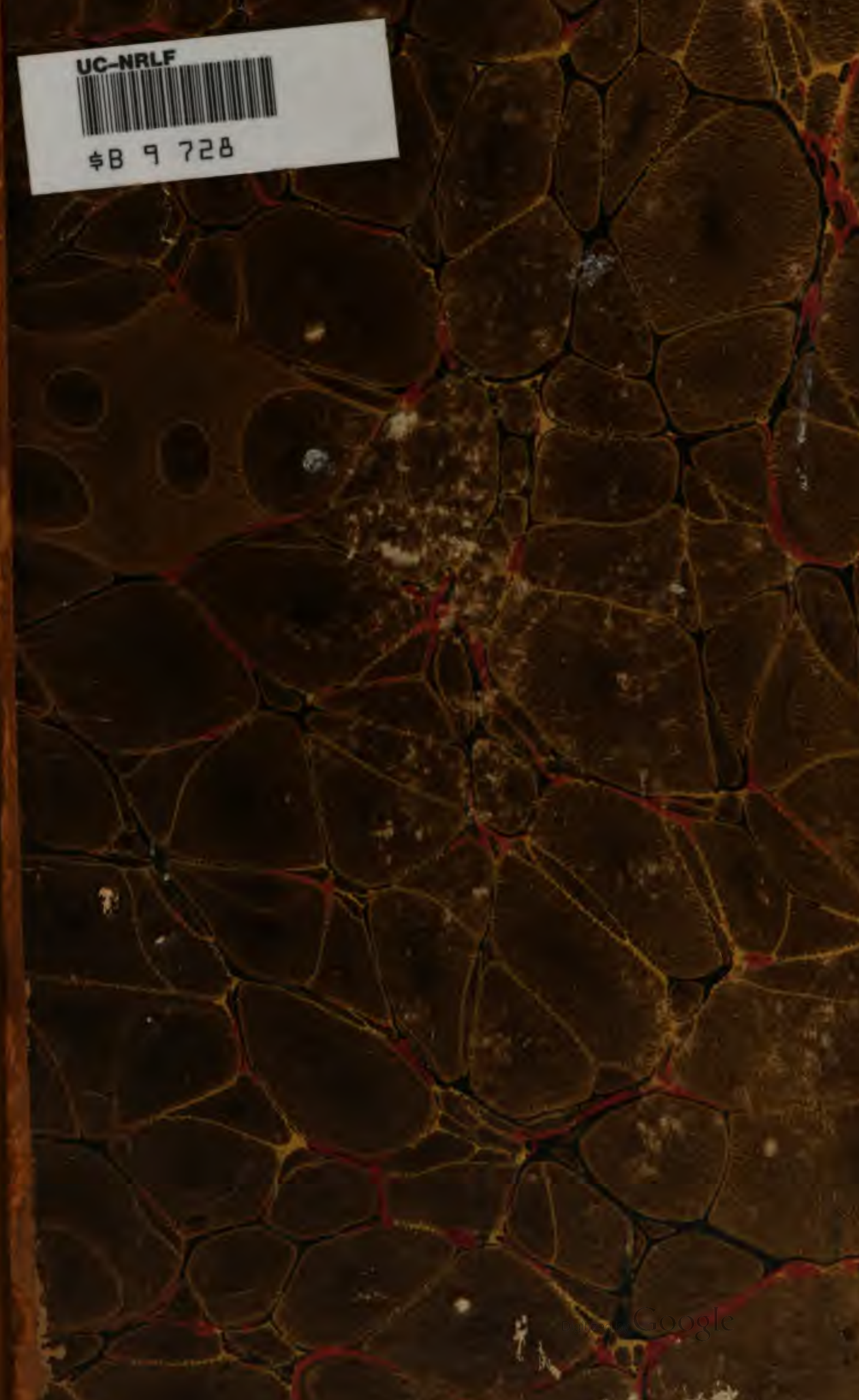

UC-NRLF
$B 9 728


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



450.—

1827 à 1858

30 vol. en 2 reliures différentes

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association ; il se trouve aussi

A PARIS,

CHEZ ADRIEN LE CLERE, LIBRAIRE,

Quai des Augustins, N.° 35.



LOUIS-GUILLAUME DU BOURG

Né à St. Domingue, le 13 Février 1766. Sacré à Rome en 1815 Évêque de la Louisiane.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCC XXVII.

Avec Approbation des Supérieurs.

AVERTISSEMENT.

Les six premiers numéros publiés par l'Association de la Propagation de la Foi formant un nombre de feuilles égal à l'étendue ordinaire d'un volume in-8.°, nous publions un titre sous lequel on puisse les réunir, et nous terminons le volume par une table des matières.

Il en sera de même à l'avenir; et pour la plus grande facilité des recherches, il n'y aura qu'une seule série de chiffres pour la pagination entière de chaque volume. Ainsi *les Annales de l'Association de la Propagation de la Foi* pourront prendre, comme ouvrage de bibliothèque, le rang qui leur est assigné par l'authenticité et l'intérêt des documens qu'elles ont recueillis jusqu'ici et qu'elles continueront à recueillir exclusivement à tout autre entreprise de librairie. L'Association de la Propagation de la Foi, par l'importance qu'elle a acquise en peu d'années, est devenue, en France, le centre naturel des missions des deux mondes, et c'est par son organe que sera désormais publié tout ce qui les concerne. Voici donc la véritable et seule continuation du recueil historique, si connu et

si apprécié dans le monde chrétien et littéraire, des *Lettres édifiantes* (1). Nous offrons au public un journal des missions qui lui présentera toutes les garanties désirables d'authenticité et d'exactitude. Les lettres des évêques et des missionnaires des diverses missions, adressées directement ou par des intermédiaires dignes de confiance aux conseils de l'Association, sont formées en recueil, sous l'inspection du conseil supérieur, et livrées à la presse, après un examen sévère et avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Aussi, à toute la certitude d'un recueil historique *les Annales de l'Association de la Propagation de la Foi* réuniront-elles la pureté d'un ouvrage dogmatique. Ces intéressantes publications ne seront pas le moindre service de l'Association de la Propagation de la Foi à l'égard des missions. En rendant ainsi populaire en quelque façon la connoissance de tout ce qui les concerne, l'Association éveillera en leur faveur un intérêt qui ne doit pas être moins efficace que les secours pécuniaires qu'elle recueille abondamment pour elles. Nous espérons aussi de la divine bonté qu'elle fera servir à l'édification des chrétiens, dans l'intérieur de notre France, les admirables récits de la foi, du zèle et des

---

(1) La lacune entre les *Lettres édifiantes* et les *Annales de l'Association de la Propagation de la Foi* se trouve remplie par l'ouvrage intitulé *Nouvelles Lettres édifiantes*, publié chez Adrien Le Clere en 8 vol. in-12, dans les années 1818, 1820, 1821 et 1823.

travaux de nos missionnaires, et que l'Association servira ainsi à l'accroissement de l'Eglise de Jésus-Christ, au dedans comme au dehors (1). Une heureuse expérience nous encourage là dessus aux plus consolantes espérances, et nous invite à solliciter de la miséricorde divine l'entier accomplissement de tout le bien qu'elle a eu dessein de produire par l'admirable Association dont elle seule a inspiré l'idée.

Les Annales de l'Association de la Propagation de la Foi continueront aussi à rapporter tout ce qui regarde l'Association considérée en elle-même, le récit de ses progrès, le résultat des aumônes qu'elle recueille et la répartition qui en sera faite entre les diverses missions. Jusqu'à présent on avoit indiqué le détail des sommes perçues par chaque localité, et si quelques localités n'ont pas été nominativement rappelées, c'est

---

(1) Chaque chef de *section* reçoit gratuitement un exemplaire des cahiers publiés par l'Association, à mesure qu'ils paroissent. Il doit le communiquer à chacun des membres de sa section, et la propriété lui en revient ensuite. Ainsi chaque exemplaire est lu par dix personnes, ou plutôt par dix familles; et si l'on songe au nombre des Associés de la Propagation de la Foi, on comprendra qu'il est peu d'ouvrages lus par un aussi grand nombre de personnes. Chaque numéro jusqu'ici a été tiré à près de dix mille exemplaires, nombre qu'il faut décupler, comme nous venons de le dire, pour avoir celui des lecteurs. Il est donc vrai que, considérée seulement comme *Société de bons livres*, l'Association de la Propagation de la Foi produiroit déjà un bien très-remarquable.

que leur recette avoit été comprise dans l'annonce générale de l'envoi fait de quelque point plus central. L'Association prenant tous les jours une plus grande extension, il seroit impossible aujourd'hui de désigner dans le compte rendu des recettes les moindres lieux qui y contribuent; aussi pour simplifier et régulariser en même temps ce compte rendu, on se contentera à l'avenir de mentionner le résultat des sommes perçues dans chaque circonscription métropolitaine, en nommant ceux des diocèses suffragans qui y auront envoyé leur part. Le détail des recettes particulières continuera à être exactement consigné dans les registres des receveurs de diocèse, et l'on pourra y recourir au besoin.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.° I.

TROISIÈME ÉDITION.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

1827.

Avec approbation des Supérieurs.

Prix de ce cahier. . . . . 50 c.

L'Ouvrage se vend au profit de l'Association.

AVANT-PROPOS.

C'EST la destinée de la Religion, comme de l'astre du jour, de faire le tour du monde pour l'éclairer et le vivifier; elle visite successivement, et non à la fois, mais dans l'ordre que son tout-puissant Auteur a voulu, les régions de l'orient, du septentrion, du couchant et du midi. Sa course lui est tracée depuis long-temps; il faut qu'elle la poursuive, et qu'elle l'achève sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter jamais : le ciel et la terre passeront avant que passe la parole de celui qui a dit : *Cet Évangile du Royaume sera annoncé dans toutes les parties de l'univers habitables.*

Il n'y aura point de contrée si reculée et si barbare où ne parviennent sa divine lumière et sa chaleur pénétrante; que tous les rois et les peuples se lèvent pour rendre vain cet oracle, leurs efforts ne serviront qu'à en seconder et hâter l'exécution. Lisons l'histoire des siècles : on opprime la Religion dans un lieu, elle passe dans un autre : on veut l'étouffer, et elle s'étend : on croit qu'elle fuit, et elle ne fait que disparoître un moment, pour aller prendre possession d'une autre partie de son héritage : elle parcourt en souveraine quelquefois méconnue et outragée, mais jamais dépossédée ni vaincue, la

terre entière qui est son domaine ; son autorité céleste lui fait trouver partout des sujets, la fécondité lui donne partout des enfans, et les nations engendrées par elle à la grâce, soumises à son joug sacré, forment sa grande famille et son immortel empire.

Que les Juifs, à sa naissance, entreprennent de la réduire en captivité et de la détruire, les Apôtres ne disent qu'un mot : « Il est temps maintenant de nous tourner vers les gentils, *nunc vertamur ad gentes ;* » et en un instant tout un monde idolâtre est peuplé de chrétiens prêts à mourir pour elle. Qu'aussitôt après, et lorsqu'elle est encore au berceau, la puissance romaine s'arme et déploie toutes ses forces contr'elle ; que pendant trois siècles entiers le sang de ses disciples coule à grands flots dans toute l'étendue de l'empire ; qu'un tyran superbe et cruel terminant la longue suite des persécuteurs, se flatte enfin d'avoir consommé leur ouvrage ; que des inscriptions fastueuses lui attribuent la gloire d'avoir pour jamais et en tous lieux aboli le culte et le nom de Jésus-Christ : dix ans ne s'écouleront pas avant que Rome, ses armées, son sénat, ses empereurs, l'univers, prosternés devant la Croix de Jésus-Christ, dissipent l'illusion de ce court triomphe.

Que, dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, un funeste esprit de schisme, en déchirant ses entrailles, lui enlève une portion considérable de ses enfans, et détourne de son

obéissance des peuples entiers ; pour réparer ses pertes elle ne fait que jeter un regard sur les vastes régions d'orient ; aussitôt les routes s'ouvrent, les vaisseaux fendent les mers ; ces rapides messagers volent sur les ailes des vents, l'air retentit du nom de Jésus ; trente royaumes et des îles sans nombre sont conquis à la Foi par le seul François Xavier, un million d'infidèles sont baptisés de ses mains ; la Chine et le Japon s'étonnent de connoître le vrai Dieu, et de voir ses adorateurs et ses martyrs se multiplier dans leur sang.

Que de nos jours, hélas ! l'impiété fasse les plus puissans efforts qui jamais aient été faits contre l'Eglise ; qu'elle calomnie, qu'elle proscrive, qu'elle égorge; que les temples et les autels tombent sous ses coups ; que les ministres sacrés et les vierges, échappées au glaive des bourreaux, soient dispersés comme la poussière sur tous les points de la terre ; que l'on proclame de nouveau et avec encore plus de faste qu'au temps de Dioclétien, le christianisme aboli, son sacerdoce éteint, ses espérances évanouies, qu'arrive-t-il après tant de fracas et de fureurs ? L'impiété victorieuse par le crime et souillée de sang devient plus odieuse ; ceux que son hypocrisie mensongère avoit séduits se désabusent; tout ce qui ne veut pas la ruine de la société et le bouleversement de l'univers l'abandonne : la Religion proscrite, couverte de plaies, baignée de larmes, et parmi tant de souffrances, tou-

jours douce, toujours bienfaisante, ne respirant qu'amour pour ses ennemis, paroît plus aimable et plus auguste : attendris et vaincus, des incrédules reviennent à elle avec éclat ; on la redemande à grands cris, et ceux même qui s'obstinent encore à la haïr sont forcés d'avouer qu'elle est le grand et indispensable besoin des peuples.

Mais pendant qu'elle est encore errante sur les terres étrangères, portant sur son front un caractère ineffaçable qui la distingue, elle est partout reçue avec honneur, et les peuples qui ne vivent point sous ses lois, s'empressent de donner asile à cette sainte Fugitive. Tel est le sort de l'Epouse du Roi du Ciel à qui il n'a ménagé peut-être ces humiliations que pour lui préparer avec le temps de plus grandes consolations.

ASIE.

MISSIONS

DE CHINE ET ROYAUMES VOISINS.

1822.

TONG-KING ET COCHINCHINE.

Tout le monde sait les ravages épouvantables que la maladie appelée colera-morbus a faits dans toutes les contrées des Indes orientales, depuis plusieurs années : le Tong-king et la Cochinchine ont été, comme tous les autres royaumes voisins, en proie à ce terrible fléau. On peut juger des ravages qu'elle y a faits, par l'extrait suivant d'une lettre écrite le 22 novembre 1820, par Mgr. J. J. Guerard, évêque de Castorie, coadjuteur de Mgr. l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, à M. Guerard son frère, curé dans le diocèse de Bayeux.

« Cette année, dit ce prélat, il y a eu dans ce » royaume une mortalité affreuse. Les personnes at- » teintes de ce fléau mouroient subitement ou dans » l'espace de deux ou trois heures au plus. Dans la » seule province où je suis, d'après le catalogue » que le roi a fait faire, il est mort en moins de » trois mois plus de 22,000 personnes. Il en a été » de même dans toutes les provinces. Depuis un » mois ce fléau a beaucoup diminué, mais non cessé » entièrement. On l'a regardé communément comme

» une épidémie. Pour moi je le regarde comme une » vraie punition de Dieu envers tant d'ingrats et » d'aveugles volontaires qui s'obstinent à fermer les » yeux à la vérité. J'ai vu de mes propres yeux deux » bonzes que les païens portoient en cérémonie, » selon leurs usages diaboliques, pour faire cesser » le mal. La cérémonie finie; ils sont tombés morts » tous les deux sans avoir le temps de retourner chez » eux. Tout le royaume étoit dans la consternation. » Le roi n'osoit sortir de son palais : comme s'il » avoit pu par là se soustraire à la vengeance divine ! » Il en étoit de même des mandarins et des grands.

» Proportion gardée, il n'est pas mort un chré- » tien sur cent païens. Il semble que l'ange exter- » minateur ne cherchoit que les Egyptiens au mi- » lieu des Israélites. C'est un fait qui a frappé tout » le monde. Aussi les païens ont dit partout : Le » doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic*. (Exode, » chap. VIII, v. 19.) Ils couroient aux églises des » chrétiens demander de l'eau bénite ; et, proster- » nés au dehors, ils y faisoient leurs prières avec » grande dévotion : alors le fléau a cessé. Se con- » vertiront-ils ? Il est probable que non : car ces gens- » là ne réfléchissent presque point. Sortis du dan- » ger, ils n'y pensent plus.

» Vous voyez, mon cher Frère, ajoute Mgr. de » de Castorie, que cent missionnaires d'Europe au- » roient trouvé là une belle occasion d'annoncer » l'Evangile ; mais nous ne sommes plus que quatre, » dont trois infirmes et presque hors de combat ; » le quatrième n'est point encore en état de se faire » suffisamment entendre. »

Un cinquiéme missionnaire est arrivé dans cette mission au mois d'août 1821.

La

La mission de Cochinchine a reçu, la même année, un renfort de deux missionnaires; mais elle a perdu, le 8 août 1821, Mgr. Jean-Joseph Audemar, évêque d'Adran, coadjuteur de Mgr. Labartette, évêque de Véren, vicaire apostolique de Cochinchine. L'évêque de Véren est âgé de plus de soixante-quinze ans. Il a en outre deux autres missionnaires français très-infirmes. Quatre prêtres cochinchinois ont été enlevés, en 1820, par la maladie contagieuse. Plusieurs autres ne peuvent presque plus travailler. La disette d'ouvriers est donc encore bien grande dans ces deux missions.

Voici le tableau des baptêmes qui ont été conférés dans le Tong-king occidental et la Cochinchine, pendant l'année 1820 :

	Tong-king.	Cochinchine.
Enfans de chrétiens baptisés.	8492	4682
Enfans de païens baptisés dans le danger de mort	761	1054
Adultes baptisés.	506	239

Il n'y a rien de nouveau au Tong-king et en Cochinchine, par rapport à la religion chrétienne. Le nouveau roi Minh-menh ne dissimule pas la haine qu'il porte au christianisme; mais il paroît que des vues de politique l'empêchent de persécuter les chrétiens.

Une lettre d'un missionnaire, écrite de Batavia, le 28 avril 1821, contient quelques détails intéressans sur l'île de Java.

« Il n'y a qu'une vingtaine d'années, dit-il, que la » religion catholique est tolérée dans cette colonie. » Aujourd'hui elle y est considérée. Il y avoit ci-devant » un préfet apostolique qui est mort en 1817. Il y a

» un autre curé catholique à sept ou huit journées » de poste d'ici.

» Les trois quarts des militaires sont catholiques. » Il y a beaucoup de Français, d'Allemands; et en » général, nous avons trouvé ici des hommes de » toutes les nations du monde, même des Juifs. Les » plus marquans sont les Européens, les Malais et » les Chinois. On appelle Malais ceux qui habitent » les côtes; ils sont corrompus par leur communi- » cation avec les Européens. Ceux qui sont dans l'in- » térieur des terres sont les Javans proprement dits: » on en compte cinq ou six millions. Les Chinois » sont ici nombreux; on en fait monter le nombre » à quinze mille. On les déteste fort; car ils font » ici ce que les Juifs font chez nous, si toutefois » ils ne les surpassent pas en fourberies. Très-peu » sont catholiques. Les Anglais leur ont fourni quan- » tité de Bibles; mais ils ne goûtent point ce livre; » et voici tout ce qu'ils en disent: *Cette Bible n'est » point la Bible des chrétiens; car elle défend » l'amour des richesses, et nous voyons les chrétiens » les rechercher avidement.* Ils conservent les su- » perstitions de leur pays. Dans tous leurs ateliers, » on voit leur divinité avec une lampe et certains » caractères.

» Les insulaires, depuis l'invasion des Arabes, c'est- » à-dire, depuis le douzième siècle, sont mahométans. » Ils ont quelque chose de bien particulier dans leur » ancienne religion. Selon eux, notre premier père » s'appeloit Adam: il eut un fils qu'il appela Seth. » Celui-ci engendra un fils du nom d'Hénocaër. Héno- » caër mit au monde un fils qui fut enlevé au ciel, » et une fille qui, ne pouvant obtenir la même faveur, » répandit tant de larmes qu'elle inonda la terre.

» Ensuite viennent la guerre des géans et les autres » fables des Grecs et des Egyptiens, et surtout des » bramines. Ils ont une langue et des caractères par- » ticuliers pour leurs livres sacrés. Les caractères » ont tant de ressemblance avec les caractères hé- » breux, qu'au premier aspect je les ai pris pour » tels. Ils écrivent de droite à gauche. Le génie de » la langue a beaucoup de rapport avec la langue » hébraïque : la construction en est la même. Leurs » coutumes et leurs usages ne diffèrent qu'acciden- » tellement de ceux des anciens Juifs. Pour se saluer, » ils se prennent les deux mains, en se disant : *Sa- » lem*. On sait que *Salem* en hébreu signifie *la paix*.

» Tous ces petits détails, dont nous a fait part M. le » curé, m'ont intéressé, et je crois qu'ils vous inté- » resseront aussi. Ce peuple seroit peut-être plus sus- » ceptible de recevoir la religion chrétienne que les » Chinois, s'ils avoient quelqu'un pour la leur annon- » cer. Leurs mœurs sont la nature même. Je vous » avoue que ce peuple a je ne sais quoi d'intéressant » qui charme. Ce sont de vrais Israélites en qui il n'y » a point de duplicité. Leurs défauts les plus marquans » sont l'inconstance et une stupidité toute animale. » Quand on les pousse à bout, ils sont furieux et ne » gardent aucune mesure. Ils portent presque tous » des poignards empoisonnés, dont la moindre piqûre » fait mourir en un instant. C'est chez eux une mar- » que de liberté. Au reste, la police des Hollandais a ob- » vié aux accidens qui pourroient s'ensuivre, parce » qu'ils sont obligés, dans la colonie, de ne marcher, » la nuit close, qu'une torche à la main.

» Il y a ici beaucoup de Hollandais qui ont été au » Japon; et même qui y sont demeurés long-temps. » On y envoie chaque année une expédition. On

» ne leur fait point fouler aux pieds le crucifix ;
» mais on leur demande s'ils sont Portugais, c'est-à-
» dire, dans le sens des Japonais, s'ils sont chrétiens.
» Ils répondent que non, mais qu'ils sont Hollandais :
» sur quoi ils sont admis : encore ne peuvent-ils en-
» trer que dans une île factice, et très-rarement dans
» la ville. En 1818, un navire anglais tenta d'y com-
» mercer, mais inutilement. Les Japonais cepen-
» dant le comblèrent de présens, et n'en voulurent
» point recevoir. Ils sont extrêmement curieux des
» livres européens. Ils demandent, avec les plus vives
» instances, des dictionnaires de toutes les langues, et
» toutes sortes de livres scientifiques. M. le curé croit
» qu'il y a encore des chrétiens, mais sans culte, et
» qui ne conservent plus qu'une simple croyance
» des mystères. Quant au reste, il est certain que ce
» peuple est toujours l'ennemi le plus déclaré de
» notre sainte religion. On dit qu'on trouva, il y a
» quelques années, dans une maison, un *Agnus*
» *Dei*. Cette maison et les deux voisines furent
» rasées, les habitans assommés ; et, qui plus est,
» on creusa les fondemens pour voir si au-dessous
» il n'y avoit point quelques objets de religion. »

SU-TCHUEN.

Une relation de Mgr. Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-tchuen, écrite le 21 septembre 1821, et une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula, coadjuteur, écrite le 6 du même mois, renferment les nouvelles suivantes :

Pendant l'année 1821, la persécution a été moins violente que par le passé; mais elle n'est point entièrement éteinte: elle s'est encore fait sentir en plusieurs endroits. Le nouvel empereur ne paroît pas mieux disposé envers le christianisme que son prédécesseur. Quoique, selon la coutume de Chine, les mandarins ne condamnent et ne punissent personne dans les premiers jours de l'année chinoise, et que cette année un très-grand nombre de prisonniers, même coupables des plus grands crimes, aient eu leur grâce et leur liberté, en vertu de l'amnistie accordée par le nouvel empereur à son avénement au trône, néanmoins un prêtre chinois, détenu depuis plusieurs années dans les prisons, et condamné à l'exil perpétuel en Tartarie, a été obligé de partir dans le commencement de l'année chinoise pour le lieu de son exil, nonobstant sa vieillesse, qui avoit fait espérer qu'on se seroit contenté de le reléguer dans un coin de la province du Su-tchuen. Ce prêtre vénérable est mort en route après un mois de chemin.

Un autre prêtre a été deux fois sur le point de tomber entre les mains des persécuteurs. Une fois les satellites entrèrent dans la maison où il logeoit, pendant qu'il célébroit la sainte messe. Les chrétiens firent quelque résistance pour lui laisser le temps de s'échapper. Il y réussit; mais les satellites saisirent trois chrétiens qui l'accompagnoient, avec son calice et son Missel. Le mandarin, auquel cette affaire fut portée, ne montra pas grand empressement à faire arrêter le prêtre, et il n'envoya point aux mandarins supérieurs les effets de religion: il s'appropria le calice et brûla le Missel. Il renvoya chez eux les trois chrétiens prisonniers, après avoir réussi, plutôt par ses caresses et ses manières insinuantes que

par la terreur et les tourmens, à les faire apostasier. Un autre prêtre a perdu un ornement complet, qu'il faisoit transporter dans une maison pour y célébrer la sainte messe le Jeudi-Saint. Enfin, un autre prêtre fut pris le jour même de la Pentecôte, avec vingt-sept chrétiens. Plusieurs milliers de soldats et de satellites, ayant à leur tête le gouverneur de la ville et d'autres mandarins, étoient venus entourer la maison où ces chrétiens étoient rassemblés, et où le prêtre célébroit le saint sacrifice. On a fait subir au prêtre plusieurs interrogatoires ; mais il n'a été ni frappé ni traité avec rigueur. Quelques-uns des chrétiens ont eu la lâcheté d'apostasier ; mais le plus grand nombre a mieux aimé souffrir toutes sortes de mauvais traitemens que de renoncer à la foi. Quatre vierges chrétiennes se sont distinguées par leur courage et leur fermeté : ni les instances pressantes et réitérées qu'on leur a faites de renoncer à la foi, ni les coups de verges dont on les a frappées à plusieurs reprises, n'ont pu vaincre leur constance. Enfin tous ces chrétiens, tant les confesseurs de la foi que les apostats, ont été mis en liberté, à l'exception de trois des premiers qui ont été conduits avec le prêtre à la capitale de la province pour y être jugés. On ignore encore quel sera leur sort. On croit que le prêtre sera condamné à l'exil perpétuel en Tartarie, ou à être étranglé.

Les chrétiens d'un autre endroit ayant refusé de donner de l'argent aux collecteurs des contributions destinées au culte des idoles, une querelle s'alluma entre les chrétiens et les infidèles. Dans la chaleur de la dispute, un païen frappa et blessa grièvement un chrétien. Les autres chrétiens conduisirent le blessé au mandarin, et portèrent accusation contre

les païens. Le mandarin plein d'indignation demanda aux collecteurs de quel droit ils avoient frappé cet homme. « C'est, répondirent-ils, parce qu'il est » chrétien, et ne veut pas contribuer aux frais des » fêtes que nous célébrons en l'honneur des dieux. — » Qui vous a autorisé, reprit le mandarin, à forcer » les gens à contribuer à ces dépenses? quelle loi » oblige de vous donner de l'argent pour le culte de » vos dieux »? Il fit ensuite donner vingt coups de bâtons au païen qui avoit frappé le chrétien, et défendit aux infidèles d'extorquer désormais de l'argent de qui que ce soit, pour leurs superstitions. Ils le promirent, et même s'engagèrent par un écrit public à ne plus rien exiger des chrétiens pour cet objet. L'heureuse issue de cette affaire a relevé le courage des chrétiens de cette ville. Ils font leurs exercices de religion avec plus d'assurance et de liberté.

Quoique la persécution ne soit pas encore tout-à-fait éteinte, néanmoins tous les prêtres du pays ont pu parcourir leurs districts et administrer les sacremens à un grand nombre de chrétiens; mais ils sont en trop petit nombre pour avoir pu visiter toutes leurs chrétientés, d'autant plus que la nécessité où ils sont, dans ce temps de persécution, de n'admettre chaque jour aux sacremens qu'un petit nombre de chrétiens, et de changer plus souvent de demeure, prolonge le travail de l'administration.

Les chrétientés des deux provinces de Yun-nan et de Kouei-tchou, et plusieurs même de la province du Su-tchuen, n'avoient point vu de prêtre depuis huit à dix ans, soit à cause de la trop grande distance des lieux, soit à cause de la difficulté des chemins et des dangers extraordinaires que courent les prêtres qui y vont. Toutes ces chrétientés

ont eté visitées en 1821, excepté quelques-unes de la province de Yun-nan, qui, à cause de leur grand éloignement et du danger qu'on court dans le chemin de tomber entre les mains de certains barbares, ne peuvent être visitées même en temps de paix, que rarement, et par un prêtre robuste, courageux, prudent, et d'un zèle plus qu'ordinaire. Le prêtre qui visitoit ces chrétientés avant la persécution est mort, et Mgr. le vicaire apostolique ne savoit si l'année prochaine il pourroit en trouver un qui voulût accepter une mission si pénible et si périlleuse.

« Cet été, dit Mgr. l'évêque de Maxula, nous » avons été à la veille de perdre Mgr. l'évêque de » Sinite. Un ulcère malin, ordinairement mortel » dans ce pays, a mis sa vie en grand danger. Le » bon Dieu a eu pitié de nous, et l'a retiré des » portes de la mort. Ce prélat craignoit de rester boi- » teux; mais il paroît qu'il n'en sera rien: il com- » mence à marcher assez facilement. »

MMgrs. les évêques de Sinite et de Maxula ont pu visiter quelques chrétientés. Mgr. de Maxula s'occupoit en outre à enseigner la théologie à deux étudians qui l'accompagnent.

M. Escodéca, le seul missionnaire européen qu'il y ait au Su-tchuen, outre les deux évêques, ne peut presque plus prêcher ni entendre les confessions. Il s'occupe à instruire quelques écoliers, autant que le lui permet son état languissant. Il a fait plusieurs tentatives pour rétablir un petit collége. Mais les temps sont encore trop fâcheux : il n'a pu trouver nulle part de maisons situées convenablement et à l'abri des dangers.

Deux nouveaux prêtres ont été ordonnés en 1821,

cinq autres avoient été ordonnés en 1819 et 1820. Néanmoins le nombre des prêtres chinois, dans le Su-tchuen, ne monte plus qu'à quinze. Au commencement de 1814, il y en avoit vingt-sept. Quelles pertes cette mission n'a-t-elle donc pas faites depuis cette année désastreuse ! Aussi Mgr. l'évêque de Maxula, après avoir annoncé l'ordination des deux nouveaux prêtres, ajoute : « Ce renfort est bien peu
» de chose : il s'en faut de beaucoup que nous puis-
» sions satisfaire aux besoins de nos pauvres chrétiens.
» Leur état est digne de toute compassion. Prions
» le Maître adorable de la vigne d'envoyer des ou-
» vriers pour la cultiver; prions-le d'accorder la
» paix et la tranquillité à cette pauvre mission, où
» le petit nombre de prêtres qui y travaillent sont
» souvent obligés de suspendre les travaux de l'ad-
» ministration à cause de la persécution, et quel-
» quefois arrêtés et exilés, au grand détriment des
» ames. S'il nous étoit permis de prêcher publique-
» ment, il me semble que ces pauvres idolâtres,
» par la grâce de Dieu, nous écouteroient, nous
» croiroient et se convertiroient. Un si grand bien
» paroît ne dépendre que des dispositions de l'em-
» pereur. Aussi engagez le plus de bonnes ames que
» vous pourrez à élever sans cesse leurs cœurs et
» leurs voix vers le Dieu des miséricordes, pour
» obtenir qu'il daigne changer le cœur de ce pauvre
» empereur, et convertir tous ses infortunés sujets.
» La très-adorable Trinité y trouveroit sa gloire
» dans le temps et durant l'éternité : des milliers
» d'ames se sauveroient, etc. Ces motifs sont bien
» capables de faire impression sur des cœurs sen-
» sibles et enflammés des ardeurs du divin amour.»

AMÉRIQUE.

MISSIONS DE LA LOUISIANE.

1822.

Il y a près de quatre ans que le respectable prélat, à qui le saint Siége a confié le gouvernement de cette importante mission, parcouroit la France sa patrie pour chercher les moyens de remplir dans son diocèse avec succès les fonctions de son ministère. Après s'être procuré une partie de ce qui lui paroissoit strictement nécessaire pour satisfaire aux plus pressans besoins de sa mission, il s'embarqua à Bordeaux le 28 juin 1817, résolu de se rendre par le plus court chemin à St-Louis du Missouri, sa ville épiscopale. Une main auguste avoit généreusement pourvu aux frais du voyage du pieux évêque et des ecclésiastiques qui l'accompagnoient. La flûte de S. M. le Roi de France, *la Caravane*, avoit été, par son ordre, mise à la disposition du prélat; sa présence n'y fut pas inutile, et pendant la traversée l'équipage ressentit les heureux effets de son zèle. Tous les matelots, à l'envi, se confessèrent; plusieurs officiers suivirent cet exemple, et, lorsqu'arrivé au terme de la traversée l'évêque fit ses adieux à ces fervens marins, ils lui demandèrent sa dernière bénédiction : Dieu ne voulut pas sans doute exposer ces braves gens au danger de perdre encore leurs ames. *La Caravane*, retournant en France, fut assaillie d'une violente tempête; presque tout l'équipage périt dans les flots.

Après les fatigues et les dangers inséparables d'un long voyage, au milieu des forêts, au travers de montagnes couvertes de neiges, ou dans des vallées marécageuses où l'on enfonçoit à chaque pas, ces zélés missionnaires arrivèrent enfin sur le territoire de la mission. On ne sauroit exprimer la joie qu'inspira aux voyageurs la vue des premières rives du pays des Illinois. Dès qu'ils eurent touché cette terre, l'évêque de la Louisiane y planta une croix qu'il avoit préparée pour cet effet, et prosterné les yeux baignés de larmes devant le signe auguste du salut, il supplia le Dieu qui nous l'a procuré au prix de tout son sang, de répandre sur son ministère d'abondantes bénédictions. Enfin le 5 janvier 1818, le prélat arriva à Saint-Louis, siége de son évêché, accompagné de M. Flaget, évêque du Kentuky, et d'une partie de son clergé. Tous les habitans de la ville, protestans et catholiques, s'étoient rendus sur la rive du fleuve pour lui témoigner leur joie; arrivé au palais épiscopal, qui ressemble assez à une misérable grange, il s'y revêtit de ses habits pontificaux, ainsi que M. Flaget; et après s'être rendu à l'église, chétive cabane de bois, sous un dais porté par quatre des plus notables bourgeois de la ville, le nouvel évêque prit possession de son siége avec toutes les solennités d'usage.

Mgr. Du Bourg s'occupa de suite des moyens d'opérer le bien qu'il méditoit depuis deux ans: il avoit compris qu'avant de pouvoir travailler efficacement à la conversion de ces nombreuses peuplades de sauvages que renferme son diocèse, il falloit assurer, autant que possible, celle des habitans civilisés, rappeler les uns à une vie plus digne du christianisme, ranimer la foi des autres, rendre son ministère res-

pectable et utile aux protestans dont il est environné, et surtout fonder un séminaire, préparer aux générations naissantes des sources pures d'instruction et de moralité; et il y travaille encore chaque jour avec un zèle infatigable. Mais ses moyens sont trop bornés pour atteindre ce but, et suffire à tous les frais qu'exigent les différens établissemens nécessaires pour le culte et l'éducation; aussi le pauvre évêque écrivoit-il à un de ses charitables amis, en Europe: « Dites » à ceux qui paroissent craindre de nuire aux inté» rêts de la France, en s'occupant des pays éloignés, » que le bien qu'ils feront à ceux-ci retournera cen» tuplé au profit des leurs.... Figurez-vous ce que c'est » qu'une étendue de quatre ou cinq cents lieues, » sur lesquelles se trouvent épars une multitude de » catholiques abandonnés, et de protestans qui ne » le sont que par le malheur de leur naissance, tou» jours disposés à écouter la vérité quand on la leur » prêche. Tournez ensuite vos regards sur des cen» taines de tribus indiennes qui semblent ne demander » que des prédicateurs pour embrasser la Foi. Comme » vous vous attendririez, si vous voyiez les fréquen» tes députations que j'en reçois, le respect religieux » qu'ils me témoignent, et les vives instances qu'ils » me font d'être leur père, de les visiter, et de leur » donner des hommes de Dieu. Au milieu de ces dé» chiremens d'entrailles que me cause la vue d'un » si grand nombre de mes enfans abandonnés, je » commence à éprouver la consolation de voir la » semence de la parole fructifier dans les paroisses » établies; partout les sacremens commencent à » être fréquentés avec édification. Un seul mission» naire m'écrivoit dernièrement qu'il avoit eu cette » année 1600 communions pascales, et 200 premières

» communions. Le schisme est éteint : les anciens
» ennemis sont retournés dans l'obéissance et l'union.
» Il s'est déjà bâti, depuis deux ans, huit églises,
» deux colléges en activité, une communauté de
» Dames du Sacré-Cœur, qui rend les plus grands
» services, outre l'ancien couvent de Sainte-Ursule,
» le fondement de la religion dans la basse Loui-
» siane; il se prépare un troisième couvent de filles.
» Il est question de plus d'hospitalières, et d'une
» institution pour les pauvres orphelines. Enfin j'ai
» mon séminaire qui m'épuise, mais pour lequel j'ai
» l'espoir de trouver quelques secours réguliers dans
» mes paroisses. Voilà le beau et le laid de ma situa-
» tion, mon cher ami; que l'un excite votre cou-
» rage, pendant que l'autre animera votre compas-
» sion et votre zèle. »

Le nouvel évêque, qui partage l'admiration et la reconnoissance de tous les Français religieux pour ces humbles Frères de la doctrine chrétienne, auxquels est confiée, en grande partie, l'espérance des générations futures, a voulu aussi enrichir la Louisiane de ce trésor. Une école de jeunes garçons est ouverte à Sainte-Geneviève, sous la direction de ces respectables instituteurs. Il falloit aussi pourvoir à l'éducation chrétienne d'un sexe dont les mœurs exercent, dans cette partie de l'Amérique, une influence beaucoup plus grande qu'en Europe, sur celles des hommes; former peu à peu des mères chrétiennes, dont le cœur, pénétré de bonne heure de sentimens religieux, parvient si facilement à les graver dans ceux de leurs enfans : cette tâche importante a été confiée, dans la haute Louisiane, à quelques membres d'une congrégation dont plusieurs villes de France, et la capitale surtout, appré-

cient les grands services, et dont les Américains ne cessent d'admirer le zèle et le dévouement. M. Du Bourg a obtenu de la digne supérieure des Dames du Sacré-Cœur quelques sujets d'un mérite distingué, qui l'ont suivi jusqu'à Saint-Louis; elles sont établies à quinze milles de cette ville, dans la paroisse de Florissant. Trois autres de ces dames respectables sont parties dernièrement de Paris pour aller établir une autre maison d'éducation dans la basse Louisiane, et deux autres doivent aller les rejoindre sous peu de temps. Enfin, la difficulté de réaliser tous ces projets, eu égard à la cherté excessive de la main-d'œuvre, et le besoin urgent d'ouvriers de tout genre pour exécuter, à peu de frais, les premiers travaux, a suggéré à ce prélat, durant son séjour en Europe, l'heureuse idée de former une confrérie de pieux artisans, bien exercés dans tous les métiers, et parfaitement désintéressés selon le monde, mais au fond très-avares, puisqu'ils ne veulent pour salaire rien de moins que le royaume des Cieux. Il est parvenu à établir dans son diocèse deux congrégations de ce genre; l'une consacrée en général aux arts mécaniques, l'autre à l'agriculture. La plupart des frères qui composent la première, sont venus de Milan, conduits par un Supérieur. Elles sont toutes deux en pleine activité. L'objet de leur destination ultérieure, dans l'esprit du prélat, est la civilisation et la conversion graduelle des sauvages. « J'espère, » écrit-il lui-même, que ces ouvriers serruriers, charrons, maçons, charpentiers, en montrant aux jeunes sauvages des métiers utiles, les attireront, et mettront leurs condisciples ecclésiastiques à même de les instruire et de les convertir. Quant à la compagnie naissante des pieux agriculteurs, elle tra-

» vaille maintenant au petit séminaire et collége. » Ses condisciples ecclésiastiques sont quatre prêtres et quelques clercs attachés à cette congrégation.

Il a placé son noyau de séminaire dans une espèce de cabane construite avec des arbres bruts, placés en croix et chevillés aux extrémités, et enduite d'une terre argileuse, seule et chétive ressource contre l'action de l'air extérieur. Cet édifice, peu élégant à la vérité, est suffisant pour *caserner* une soixantaine d'élèves. La plupart des maisons de Saint-Charles, de Florissant, et autres paroisses voisines de Saint-Louis sont construites de la même manière; aussi y souffre-t-on beaucoup du froid, dont la rigueur est souvent extrême en hiver. Le vin même y gèle, et il est quelquefois difficile d'y célébrer les saints mystères. La disette d'ouvriers évangéliques oblige le prélat d'y suppléer lui-même, autant qu'il lui est possible. « Monseigneur travaille comme quatre, » écrivoit un de ses vicaires-généraux; il est tou- » jours à cheval pour catéchiser ou pour adminis- » trer les malades, cependant toujours dirigeant ses » établissemens. » « Il est absent et en course, » mandoit M. des Andreis, parcourant ses congré- » gations, car tout évêque qu'il est, il se voit obligé » de soigner, comme curé immédiat, plusieurs pa- » roisses fort éloignées. »

L'ancienne église de Saint-Louis n'étoit qu'une misérable chaumière, bâtie en bois, et percée à jours de tous côtés. Il falloit absolument en construire une nouvelle, et qui convînt à une ville épiscopale. Cette seule entreprise auroit plus qu'absorbé tous les fonds que le prélat avoit pu recueillir en Europe; car la journée d'un ouvrier expérimenté ne coûte pas moins de quinze francs à Saint-Louis

et dans les environs; elle ne pouvoit donc être exécutée que par les riches propriétaires de la ville. L'évêque de la Louisiane s'étoit si bien concilié leur affection, qu'à peine leur eut-il exprimé ses désirs à ce sujet, qu'un comité fut formé pour en délibérer; et, dès la première séance, il y fut arrêté d'ériger un édifice de 130 pieds de long sur 80 de large. La nef seulement de cette belle cathédrale est maintenant achevée d'après ce plan. Elle a coûté plus de cent mille francs. Elle a été consacrée sous l'invocation de Saint-Louis. Six bons tableaux, donnés par S. M. le Roi de France, contribuent surtout à sa décoration. Les offices y sont célébrés avec une pompe et une piété qui charment les protestans eux-mêmes: aussi y viennent-ils régulièrement; ils y ont même loué des places. L'évêque, qui parle fort bien leur langue, ne manque jamais de leur offrir, dans des discours qui respirent la plus tendre et la plus aimable charité, de puissans motifs pour rentrer dans le sein de l'unité catholique. De nombreuses conversions sont le fruit de ces exhortations. En général, les protestans de toutes les sectes qui abondent dans cette partie de l'Amérique écoutent volontiers nos missionnaires, et la plupart se rendent facilement; mais il est fort difficile de s'occuper avec assiduité de leur instruction dans un pays immense, où ils ne peuvent même subvenir aux premiers besoins des catholiques. Il sera facile de juger de ce que peuvent faire cinquante à soixante prêtres placés, presque tous, à une distance considérable les uns des autres, lorsqu'on se sera formé une idée de l'étendue de cette mission.

Elle comprend, outre les Florides, la haute et basse Louisiane, qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à la mer Pacifique.

Mais

Mais quelles seront les destinées de la religion dans cette partie de l'Amérique qui est presque aussi grande que la moitié de l'Europe, et où la population, le commerce et l'industrie s'accroissent tous les jours avec une si grande rapidité? Tel est le principal objet des pensées et de la sollicitude du nouvel évêque de la Louisiane, et de tous ses dignes coopérateurs. Il leur paroît évident que le succès de cette vaste mission est infaillible, si elle est conduite et soutenue de bonne heure par des moyens proportionnés à son importance et à son étendue; qu'il faut que les progrès de la vraie Foi y suivent, pour ainsi dire, pas à pas ceux de la civilisation, pour qu'elle puisse enfin dominer celle-ci, lorsqu'elle sera arrivée à son plus haut période. Tout semble, en effet concourir à justifier cette assurance.

Il est certain que les nationaux témoignent partout un grand respect pour la religion, et un désir sincère de la mieux connoître et de la pratiquer. Il n'y a rien de moins naturel à l'homme que l'incrédulité ou indifférence absolue en matière de religion. En général, il a besoin de l'autorité de l'exemple pour repousser l'idée et le sentiment d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers, qui sont, quoi qu'en disent nos modernes sophistes, gravés dans son esprit et dans son cœur. Cette funeste et désolante contagion du scepticisme religieux, qui depuis près d'un siècle a fait tant de ravages en Europe, a pénétré aussi dans les Etats-Unis, mais seulement dans les cités populeuses. Une grande simplicité de mœurs, une vie frugale et l'habitude du travail, en ont préservé les petites villes et les campagnes. Les pénibles travaux du défrichement des terres, les soins assidus qu'exige un commerce naissant, les privations

de tout genre auxquelles il faut se résoudre dans les habitations coloniales, la plupart si éloignées des marchés publics, loin de disposer l'esprit à s'occuper de faux et dangereux systèmes, fruits de l'oisiveté et de l'immoralité, tendent au contraire à l'en éloigner. Sans doute parmi tant de milliers d'Européens qui viennent tous les ans chercher de l'or sur les rives du Mississipi, il se trouve plus d'un *esprit fort;* mais il s'efforceroit en vain d'y répandre le poison dont il a été infecté dans sa patrie. Tous les missionnaires s'accordent à témoigner la surprise et l'admiration que leur causent l'empressement de tous les habitans à venir entendre leurs instructions, le grand respect qu'ils leur portent, le cordial et touchant accueil qu'ils en reçoivent; et, ce qui est bien remarquable, la plupart des protestans ne le cédent pas en ce point aux catholiques. Aussi le nouvel évêque ne se loue pas moins des uns que des autres. Les protestans les plus distingués de la ville épiscopale disputent avec les plus fidèles disciples de ce prélat, d'attachement et de vénération.

Quoique l'exercice de tous lès cultes soit parfaitement libre daus toute l'étendue des Etats-Unis, il est certain toutefois que le gouvernement américain favorise spécialement ceux des protestans de toute secte. Cette protection et les secours abondans que reçoivent leurs ministres de riches négocians attachés à l'une ou à l'autre secte, donnent aux prédicans toute facilité pour s'établir dans les habitations qui se forment chaque jour, pour s'y enrichir comme les autres, et y faire, en peu de temps, un grand nombre de prosélytes. Combien de fois le cœur de notre digne prélat a été serré de douleur en apprenant qu'une portion de son troupeau étoit devenue la proie de l'er-

reur, au moment même qu'il méditoit les moyens de l'en préserver! Quant aux missionnaires, ils n'ont, la plupart, d'autres ressources pour subsister, que les charités des fidèles d'Europe et celles d'un petit nombre des habitans de la Louisiane. D'ailleurs, ils ne sauroient pourvoir qu'avec la plus grande difficulté aux besoins spirituels des catholiques dispersés çà et là dans des paroisses d'une très-grande étendue. « La difficulté des routes et l'étendue du pays, man- » doit naguère un de ces fervens apôtres, obligent » tout missionnaire à avoir un cheval monté; et il » faut être prêt jour et nuit, à courir çà et là, à tra- » vers des forêts, des fleuves, des déserts, pendant » trente, quarante, et jusqu'à soixante milles par » jour..... Nous sommes très-contens. En effet, si » c'est uniquement la gloire de Dieu et le bien des » ames qui doivent nous appliquer au ministère, le » même Dieu se trouve ici, et les ames lui sont » aussi chères qu'en Europe, avec cette différence » qu'il y a ici beaucoup plus à souffrir et à mériter. » Ce terrein est moins ingrat, parce qu'on y a beau- » coup moins abusé des grâces, et je puis assurer » que je trouve ici beaucoup moins de difficultés » dans le ministère que là. Ces bonnes gens sont do- » ciles; mais ils manquent d'instruction. Tantôt ils » ont un prêtre, et tantôt ils en sont privés. » Il y a de ces vénérables pasteurs qui sont logés comme de vrais anachorètes. Celui de Kaskaskia, par exemple, vieillard septuagénaire qui depuis vingt ans exerce dans cette paroisse les fonctions pénibles du ministère, est dans un état de pauvreté à peine imaginable. « Deux mauvaises chaises, dont l'une est ratta- » chée par des cordes, mandoient les Dames du Sacré- » Cœur qui l'ont visité en 1818, une table ver-

» moulue, un matelas sur des planches, un pot à eau » et un gobelet, composent tout l'ameublement de » sa chambre et de sa cuisine. » Le succès toujours croissant des travaux apostoliques, dans un pays où il suffit presque toujours de dissiper les ténèbres de l'ignorance pour faire aimer et embrasser la vérité, dédommagent au centuple ces dignes ministres de l'évangile de tous les sacrifices que leur impose une pénible mais bien glorieuse carrière.

Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne s'empressent d'assister aux instructions des missionnaires, et ne témoignent la joie qu'ils ont de les entendre. Ce phénomène est souvent l'objet de l'admiration de ces derniers. Il semble que, pour faciliter dans la suite les progrès de l'évangile dans cette mission, la divine miséricorde dispose les générations naissantes à en recevoir avec avidité les premières semences. L'un des vicaires-généraux de M. Du Bourg avoit à peine ouvert, à la Nouvelle-Orléans, un cours d'instruction élémentaire pour les enfans, qu'il s'en présenta un très-grand nombre. Trois longs catéchismes par jour ne fatiguoient point leur attention. Blancs, nègres et mulâtres entendoient la divine parole avec un recueillement et une ferveur qui ravissoient le fervent catéchiste. Lorsqu'à l'entrée de la nuit, un coup de canon donnoit aux petits nègres et mulâtres le signal de la retraite, ils lui témoignoient de la manière la plus énergique leur regret de ne pouvoir l'entendre plus long-temps. Ces pauvres enfans venoient dans leur simplicité offrir au petit Jésus les œufs et les fruits qu'on leur avoit donnés. Les jeunes filles ne montrent pas moins d'ardeur, mais elles ont beaucoup plus de facilité pour apprendre et pratiquer la science du salut. Les Ursulines sont, à la Nouvelle-

Orléans, presque les seules qui jusqu'à présent s'occupent de leur instruction. On a vu de jeunes personnes entrer au couvent de ces respectables institutrices, ne sachant pas même faire le signe de la croix, en sortir, six mois après, pénétrées d'une piété si tendre et si solide, qu'elles résistèrent depuis à tous les attraits du vice, avec un courage qui est regardé comme héroïque dans une ville où les mœurs sont si corrompues. Les Ursulines instruisent aussi, et forment à la piété plus de trois cents pauvres négresses.

Lorsque les Dames du Sacré-Cœur remontoient le Mississipi pour se rendre à leur destination, on étoit à peine informé de leur passage, dans les villes et habitations considérables voisines du fleuve, qu'on accouroit en foule sur la rive, pasteurs et fidèles, mères et enfans, pour les supplier de venir répandre sur une jeunesse ignorante, mais avide d'instruction, les bienfaits d'une éducation chrétienne. Elles ne résistoient pas sans peine et sans une vive émotion à des invitations aussi touchantes. Durant leur séjour à Saint-Louis, tous les enfans vouloient les suivre au couvent.

Il n'est point de paroisse, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, qui n'envie à Florissant, lieu de leur résidence, le trésor qu'il possède. Elles seroient partout à la fois, si un zèle, une charité et un courage incomparables pouvoient opérer ce miracle.

Elles voudroient surtout, et c'est l'esprit de leur vocation, pouvoir se livrer tout de suite à l'éducation des jeunes sauvages. C'est aussi un des vœux les plus ardens de l'évêque de la Louisiane. Mais ce grand ouvrage ne peut être entrepris et continué avec quelque espérance de succès, que lorsque l'empire de la religion aura été assis sur des bases assez solides pour

que les peuples civilisés donnent à ces malheureux Indiens l'exemple qu'ils ont droit d'en attendre. Leur situation est vraiment digne de pitié. Forcés tous les jours de reculer dans des pays la plupart autrefois inhabités, pour faire place à des étrangers qui ont envahi leur patrie, et qu'un excès de population oblige de s'étendre au loin, ils reviennent souvent, comme des lions furieux, pour reconquérir les champs qui les ont vus naître, et font souvent des habitations les plus florissantes une scène horrible de carnage et de désolation. Il est presque impossible de maintenir des pactes quelconques (et il en existe plusieurs entr'eux et les Etats-Unis, concernant la cession du territoire), avec des peuples qui ne connoissent le plus souvent d'autres lois que leurs caprices, et d'autre intérêt que celui du moment. La politique peut regarder leur extermination graduelle comme l'unique moyen de jouir en paix de leur antique héritage : la religion seule peut concilier d'une manière solide et durable les vrais intérêts des colons avec ceux des sauvages. Que de fervens apôtres de Jésus-Christ puissent leur annoncer ces grandes vérités de la foi et de la morale évangélique qui ont civilisé tant de nations barbares : qu'ils puissent les initier peu à peu dans les arts nécessaires ou utiles à l'homme pour vivre en société, avec une douceur et une patience, une dextérité même dont l'héroïsme du zèle est seul capable, et dont l'histoire de l'Eglise nous offre tant d'exemples : on les verra bientôt se dépouiller de leurs habitudes féroces, prendre celles de la vie sociale, et ne plus trouver que des frères dans ceux qu'ils détestent comme leurs spoliateurs (1).

(1) On lit dans une gazette de Philadelphie, du mois de novembre de 1817, un discours assez curieux qu'adressa un chef de sauvages,

On voit des Indiens dans toutes les parties de la Louisiane; il en vient même aux marchés de la Nouvelle-Orléans, où ils vendent le produit de leur chasse, et quelquefois celui de leur industrie. C'est un spectacle moins curieux qu'affligeant pour un étranger, d'y voir la barbarie, dans tout ce qu'elle a de plus agreste et de plus misérable, au centre du luxe le plus raffiné. Ils sont à demi nus; un chétif manteau, ou pièce de laine de la grandeur d'une serviette, leur couvre les épaules; il est attaché au haut de la poitrine à un autre vêtement en forme de jupon. Ils sont en général d'une taille moyenne, mais fortement constituée; leur peau est d'un rouge cuivré, les cheveux rudes, noirs et crasseux, la tête carrée, la face large et s'amincissant vers le menton, colorée le plus souvent de

---

dans les environs de Boston, au nom de cinq nations dont il étoit l'orateur, à un Missionnaire, on ne sait de quelle secte, qui étoit venu les exhorter à embrasser la religion chrétienne. Après un long préambule, où le soleil, les astres, tous les élémens, et enfin le grand esprit, étoient successivement interrogés, il lui dit: « Ami, nos prédécesseurs » possédoient seuls autrefois ce grand continent, depuis l'orient jusqu'à » l'occident, le grand esprit leur avoit donné des animaux pour leur » nourriture et pour leur vêtement, et leur avoit enseigné la manière » de les prendre à la chasse. Ils vivoient tous en paix. S'il s'élevoit » quelque dispute parmi eux, à l'occasion de la chasse, elle s'apaisoit » promptement et sans une grande effusion de sang. Tes ancêtres vin- » rent dans ce pays, nous disant qu'ils avoient fui leur patrie et tra- » versé les grandes eaux pour se mettre à l'abri des persécutions des » méchans et exercer tranquillement leur religion. Ils trouvèrent ici, » non des ennemis, mais de vrais amis. Nos ancêtres leur cédèrent une » partie de leur terrein, leur donnèrent du pain et de la viande, et » ceux-ci, en échange, leur présentèrent du poison (les liqueurs fortes), » qui fit parmi eux de grands ravages. Leur nombre s'accrut bientôt » de jour en jour, et ils poussèrent nos pères à se battre les uns contre » les autres. Aujourd'hui que vous êtes maîtres de presque tout ce » continent, vous voulez encore nous faire embrasser votre religion...»

rouge, de bleu, de vert ou de noir; le front court, les sourcils, les joues et le nez saillans, les yeux petits et enfonçés, le regard dur, les lèvres épaisses et pendantes, les dents serrées et aiguës; la barbe rare et semée par bouquets, tous les traits du visage fortement exprimés, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand; ils portent aux oreilles et au nez des pendans en plomb et en ferblanc; tel est le portrait de ces pauvres Indiens. Ils se rapprochent plus des hommes de la race jaune d'Asie, que de ceux de la race noire d'Afrique, ou de la race blanche d'Europe; ce qui fait conjecturer qu'originairement ils sont venus du nord de l'Asie.

Ceux qui avoisinent les villes et les habitations considérables, sont la plupart d'un naturel assez pacifique, et ne paroissent pas envier les charmes de la vie sociale et domestique. L'amour de la liberté et de l'indépendance n'est chez eux que le résultat d'une indolence, d'une paresse extrême. La nécessité de pourvoir aux premiers besoins de la vie les oblige de donner la chasse au daims, aux chevreuils et aux autres animaux, dont le plus souvent ils mangent la chair crue; ils font cependant, avec des feuilles de ataniers et autres, de petites corbeilles, des souliers, des porte-feuilles fort joliment travaillés, qu'ils portent aux marchés de la Nouvelle-Orléans. Il y en a même qui vendent des coquillages peints quelquefois avec une grande dextérité. Ils ne savent pas compter; mais il est impossible de les tromper s'ils vendent à la même personne plusieurs objets de la même espèce, ils exigent d'elle le prix de chaque pièce aussitôt qu'ils l'ont livrée, et mettent tout de suite la monnoie, non dans une bourse, car ils n'en ont pas, mais dans leur bouche. Ils vendent

des peaux d'ours, de tigres, de castors, de chevreuils, etc., en échange de munitions de guerre, et surtout de wiskey, liqueur forte, extraite du maïs qu'on fait moudre, brasser, fermenter, et passer deux fois à l'alambic, qu'ils aiment avec passion, et qui les rend presque toujours furieux et inaccessibles. Ils traitent la plupart leurs femmes en véritables esclaves. Lorsqu'ils sont en course, et que le ménage doit être transporté ailleurs, le devoir des mères est de porter les enfans incapables de marcher, accumulés sur leurs épaules. Les maris ne veulent point d'autre fardeau que celui de leurs armes, qui sont fort légères. Dès qu'ils ont tué à la chasse un animal quelconque, ils le laissent en place tout entier, s'il n'est pas d'un poids considérable ; autrement ils le divisent par quartiers, et de retour à la cabane, ils envoïent les femmes chercher leur proie au lieu qu'ils leur indiquent. Ces pauvres créatures passent souvent une partie de la nuit à rapporter successivement à leur foyer, pièce par pièce, les membres de l'animal qu'elles n'ont souvent pu trouver qu'après avoir erré long-temps dans la forêt. Lorsque le mari est dans un état complet d'ivresse, sa compagne est obligée, sous peine de mort, ou d'une amende énorme, de veiller à sa sûreté : telle est la loi du pays. Il est rare qu'il n'y ait pas de guerre entre les différentes tribus de sauvages : vous les voyez alors réunis en grand nombre, armés de frondes, d'arcs et de haches, hurlant comme des bêtes féroces, inspirant la terreur aux hommes les plus courageux.

Les sauvages, du moins la plupart, ont des rois ou chefs suprêmes, dont l'autorité est fort précaire, et qu'ils ne conservent ordinairement qu'en faisant accroire à leurs sujets qu'ils ont des rapports intimes avec

la divinité, et en vivant très-retirés. Ils les conduisent à la guerre, et leur bravoure surtout affermit leur puissance. Des corps de troupes américaines sont stationnés dans des forts placés en différens endroits pour s'opposer à leurs incursions.

Il est peu de tribus de sauvages qui n'aient une idée, souvent fort grossière, à la vérité, d'un Dieu unique, souverain maître de l'univers. Ils l'appellent le *Maître de la vie* ou le *grand Esprit*. Un marchand digne de foi, qui a tout récemment remonté le Missouri jusqu'à sa source, dit à un des missionnaires (M. de Andreis), qu'il y a rencontré plusieurs nations qui n'avoient jamais vu les blancs. Il n'a pas remarqué sans étonnement que ces sauvages adorent un seul Dieu, auquel ils offrent tous les jours la première bouchée de la fumée de leur pipe, et le premier morceau de leur repas; il en existe pourtant ailleurs qui adorent la *belle Etoile*. Dernièrement encore, quelques-uns de ceux-ci alloient lui sacrifier un jeune Espagnol, âgé de neuf ans, qu'ils avoient pris; mais s'étant échappé de leurs mains, il alla se présenter à M. Du Bourg. Ce pauvre enfant avoit été engraissé pendant quelque temps avec le plus grand soin, pour mériter l'honneur insigne d'être immolé à cette féroce divinité. Il n'est presque pas un Indien, parmi ceux qui habitent les plaines et les forêts de la Louisiane, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, et au delà, qui ne conserve un tendre souvenir des *Robes noires*, dans leur langue, *Mucateo caro jatt* (1) C'est ainsi qu'ils appeloient les Jésuites.

---

(1) Il est fort difficile d'entendre la langue des sauvages. La syntaxe en est si bizarre, qu'il est presque impossible d'en déduire des règles fixes et invariables. Leurs gestes, qui sont très-expressifs, semblent sup-



C'est aussi le nom qu'ils donnent encore aux missionnaires. Le respect et l'attachement que ces hommes apostoliques avoient inspirés à toutes ces nations sauvages, ont passé par tradition, des pères aux enfans. Ceux-ci n'en parlent jamais sans donner quelque signe d'attendrissement et de reconnoissance. On parla un jour de ces religieux à quelques sauvages qui se trouvoient à la Nouvelle-Orléans. Après avoir témoigné de la manière la plus souchante le regret qu'ils avoient de les avoir perdus, ils s'offrirent d'accompagner ceux qui les interrogeoient aux tombeaux de ces Pères, devenus l'objet de leur vénération. Il est arrivé souvent que, pour échapper à leurs cruautés, il n'y avoit d'autre ressource que d'endosser une robe noire. M. Du Bourg se trouva un jour près de quelques sauvages, dont l'ivresse faisoit redouter les approches Un de ses prêtres leur dit que c'étoit le *père des Robes noires*, et aussitôt ils lui donnèrent des marques de respect. Il n'y a pas long-

---

pléer à bien des expressions. Un missionnaire instruit est parvenu à connoître celle des langues qu'il regarde comme la clef de toutes les autres, parce qu'elle est comprise plus ou moins facilement par toutes les nations sauvages. Il en a déjà formé un petit vocabulaire. Ils appellent Dieu Kissernanetou, *le Maître de la vie ;* le ciel kisik, la terre askikhe, la mer kecicamengue, le soleil kisipol, la lune kisis, les étoiles kankoa, l'homme inim, la femme ichoé, l'eau nipi, le pain pahcoisican, l'année kickatour, oui haha, non manentoui, etc. Voici l'oraison dominicale en langue sauvage.

Nossak pemenke kitaope, ceckimitousegnia, teparà, kissolimi, kirak debeheretamocanè, cecki nironam, kirak cehcki deberetan ouahè aposi pemenki. Inokimicipeneh miricanè. Oueqi perà kerò ceheki mereoakck hisito jangh rapini-irà ni oueni piraki cehecki mereo akck niyoesit tacou. Catanossa de boe tariech, canè mereo ekcé hekoa sitojangh. Cecki maci mereo akck pakitamocanè peroi neronam.

Oouaiàk deboata ouiakann.

temps qu'une entrevue eut lieu au poste de *Vincennes* entre un gouverneur américain et les principaux des sauvages de ce canton. L'officier leur dit que le gouvernement alloit s'occuper de les civiliser, et que pour y parvenir, il leur enverroit d'abord des ministres de l'évangile, qui les feroient entrer dans la voie du salut. « Quelle espèce de ministres nous en» verrez-vous, lui demanda un des chefs; ont-ils des » robes noires et quelques-uns des crosses? Non, ré» pondit le gouverneur, nous regardons tout cela » comme les hochets de la superstition. Mais ils ont, » répliqua l'Indien, des femmes et des enfans : or, » nos ancêtres nous ont appris que les ministres du » grand Esprit ont des robes noires, et qu'ils ne se » marient point. Nous ne voulons donc pas des vô» tres; car ils nous ressemblent et ne nous serviroient » de rien. » Les Sioux même, tout cruels qu'ils sont, deviennent doux et traitables avec les *Robes noires*. Presque toujours leurs femmes amènent leurs enfans aux missionnaires pour qu'ils les bénissent. Plusieurs portent des croix; ils font aussi le signe de la croix, mais de la main gauche, parce que celle-ci, disent-ils, est plus près du cœur. Tels sont les vestiges de la foi qu'ont embrassée leurs ancêtres. Les missionnaires, surchargés de travaux, ne peuvent s'occuper que rarement de leur conversion; ils en ont cependant déjà baptisé un assez grand nombre; mais il leur est impossible de continuer de les instruire et de les former, avec une assiduité convenable, à la pratique des devoirs du christianisme. Leurs femmes ne sont le plus souvent admises à la première communion qu'à l'âge de cinquante à soixante ans.

Il n'est pas rare de voir des Indiens, touchés vivement de la grâce, demander le baptême peu avant de

mourir. Tout récemment un des Sioux, près d'expirer, pria un chrétien, Iroquois de naissance, qui se trouvoit près de lui, d'aller lui chercher une *Robe noire*, parce qu'il vouloit être baptisé pour aller voir le *Maître de la vie*. « Va vite, lui dit-il, car cela » presse. » Heureusement M. Aquaroni put se rendre tout de suite à sa cabane. Satisfait des dispositions du malade, il le baptisa, et le Sioux rendit un instant après le dernier soupir. Le Supérieur du séminaire des Barrens, près de Saint-Louis, se trouvant un jour avec un autre missionnaire dans le Kentuky, aperçut un sauvage qui venoit à lui, accompagné de son fils et d'un interprète. C'étoit le frère du roi des *Miamis*, nation très-considérable. Il étoit en route depuis huit jours. Après lui avoir serré fortement la main en signe d'amitié : « Je sais, lui dit » l'Indien, que vous êtes les ministres du grand Es- » prit. C'est vous qui avez en main les *papiers* qui » contiennent ses volontés, et qui êtes chargés de » montrer aux autres, par vos discours et par vos » exemples, la route qu'ils doivent suivre, s'ils dési- » rent voir un jour le grand Esprit. Quant à moi, je » sais seulement qu'il existe, et lorsque je vais me » coucher, j'élève mes mains vers lui, et lui dis : » Grand Esprit, je te remercie de m'avoir conservé » ce jour : je te prie de me conserver encore cette » nuit, et je m'endors. Aussitôt que je suis réveillé, » j'élève encore mes mains vers lui, et lui dis : Grand » Esprit, je te remercie de me faire encore jouir de » la lumière. Je te prie de me conserver pendant ce » jour, comme tu m'as conservé pendant la nuit. Je » me lève alors, et vais à mon travail ; voilà tout ce » que je sais. » Trois jours après le sauvage tomba malade, et, pressentant sa dernière heure, il envoya

chercher une des *Robes noires*. « Que voulez-vous ? » lui dit M. Rosati. Je vous ai envoyé chercher, ré- » pondit l'Indien, pour que vous me fassiez quelque » chose, sans quoi je ne verrai pas le grand Esprit. » Qu'est-ce donc, lui demanda le missionnaire? » Alors le malade ne trouvant dans sa langue aucun terme pour exprimer son désir, éleva la main au dessus de sa tête, et fit comprendre, par un geste, qu'il vouloit être baptisé. Croyez-vous au grand Esprit, lui dit M. Rosati. — J'ai cru cela toute ma vie. — Savez-vous qu'il y a trois personnes en lui, et que cependant il n'y a qu'un grand Esprit? — « Ah! je ne sa- » vois pas cela; mais je le crois puisque vous me le » dites. Je sais que vous êtes son ministre. » Le vertueux ecclésiastique, après l'avoir suffisamment instruit, le baptisa. « Je vis lorsque je vous vois, » dit l'Indien à l'autre missionnaire qui venoit lui adresser une courte exhortation. Interrogé s'il se sentoit fort malade : Je mourrai, répondit-il, avant le matin, et en effet il expira pendant la nuit. Son fils inconsolable alloit souvent arroser son tombeau de ses larmes, et on l'entendit quelquefois s'écrier : « Nous viendrons tous ici, nous mourrons tous » comme le plus digne, le plus chéri des pères. »

La nation des Osages, écrivoit M. Du Bourg, une des principales du Missouri, paroît se disposer à la lumière de la Foi : sept de ses principaux guerriers sont venus me voir, et m'inviter à les visiter cette automne, ce que je n'ai garde de refuser. Deux de nos gros habitans qui exercent dans cette nation une très-grande influence, doivent m'y accompagnér. Priez et faites prier pour le succès de cette visite qui pourroit entraîner les conversions d'un bon nombre de nations. Je donnai à chacun de ces Indiens un crucifix et une

médaille dont je les décorai, à leur grande satisfaction, après avoir tâché de leur faire entendre que le crucifix étoit l'image du Fils du grand Esprit, qui est venu sur la terre, et qui y est mort dans les tourmens pour faire notre paix avec son Père. Au sortir de chez moi, un de mes amis voulut acheter de l'un d'eux une belle selle pour sa décoration, et lui en offrit 15 piastres (75 fr.) Non, lui dit-il, quand tu me donnerois toutes les selles et tout l'argent de Saint-Louis, je ne te la donnerois pas. Ignores-tu que je la tiens du grand chef, qui communique directement avec le Maître de la vie?—Mon Dieu! quelle consolation ce seroit pour moi de pouvoir contribuer au salut de ces pauvres gens! Je suis loin de le mériter. Priez Dieu qu'il n'ait pas égard à mon indignité.

Le Sauveur du monde a versé tout son sang pour le salut de ces pauvres ames. S'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau qui lui aura été donné dans la personne du pauvre, quelle brillante couronne ne réserve-t-il pas à ceux qui procurent aux ministres de l'évangile les moyens de travailler efficacement à la conversion de tant de milliers d'infidèles, d'assurer le règne de la vraie Foi dans cette immense Mission, où tout semble concourir aujourd'hui à promettre à son culte un triomphe facile et durable sur tous ceux qui sont séparés de l'unité catholique!

Un missionnaire parti de France pour la Louisiane avec quelques autres ecclésiastiques, rend compte, dans une lettre datée de Louisville, de son voyage depuis Pittsbourg. Nous partîmes, dit-il, de Pittsbourg le 27 octobre. Nous y avions reçu pendant notre séjour des témoignages fort touchans d'affection de plusieurs catholiques et même de quelques protestans. Un de ces derniers nous fit notre provision de

bière pour notre séjour et notre voyage. Nous chantions la grand'messe tous les dimanches à Pittsbourg avec diacre et sous-diacre, et les vêpres se chantoient aussi avec beaucoup de solennité. On n'avoit jamais vu dans cette ville ces cérémonies, et tout le monde en étoit ravi; car à peine y célèbre-t-on la sainte messe de deux dimanches l'un. Les paroisses, appelées dans le pays congrégations, sont d'une si grande étendue, que le curé est obligé de dire la messe tour à tour en différens endroits; aussi l'église étoit toujours pleine, non-seulement de catholiques, mais encore de protestans. On nous vit partir avec peine, et un grand nombre de catholiques nous accompagna jusqu'au bateau; plusieurs pleuroient et ne quittèrent le rivage qu'après nous avoir perdus de vue, entr'autres une protestante qui a eu plusieurs entretiens avec un de nos confrères; elle s'est appliquée fortement à s'instruire, et s'est décidée à faire solennellement son abjuration. En général le caractère des Américains est fort bon, et dans les pays où nous avons passé on montre un grand attachement à la religion. Il faudroit pouvoir y aller souvent, ou établir des Missions dans ces villes qui viennent de naître et prennent chaque jour tant d'accroissement. Elles n'ont pour la plupart ni églises ni ministres protestans : on attireroit aisément beaucoup de gens à la religion catholique.

Nous partîmes de Pittsbourg sur un bateau plat; on y avoit fait une division avec des caisses, et on la fermoit avec une porte, de manière que nous avions une espèce de chambre, dans laquelle on étendoit les lits la nuit; on y dressoit un autel le matin, pour dire la messe, et le reste du jour on y faisoit encore la cuisine. Le vent et la pluie y entroient à leur aise, et malgré tous nos efforts pour nous défendre de leurs

assauts,

assauts, nos agresseurs avoient le dessus. Du reste, malgré ces petits inconvéniens, nous avons toujours été fort bien. Tous les jours après l'heure d'oraison, on disoit la messe, chaque prêtre à son tour. Le dimanche et les jours de fêtes nous étions cinq prêtres qui la disions, et nous chantions la grand'messe et les vêpres. Le temps, bien divisé pour la prière et l'étude, s'est écoulé bien vîte, et le Seigneur nous a préservés contre tous les dangers de ce long voyage.

Quelques lieues après Marietta, il nous arriva une anecdote bien touchante. Un particulier qui étoit sur le rivage près de son habitation, vit quelques-uns de nos Messieurs se promenant sur la rive où ils étoient descendus. Il les aborda, et après leur avoir fait beaucoup d'amitiés, il les engagea à aller chez lui. Apprenant que nous étions prêtres, il commença à parler de la religion avec beaucoup d'émotion, et pendant la conversation nous vîmes plusieurs fois couler ses larmes et celles des personnes de sa famille; enfin il nous avoua qu'il n'avoit aucune religion, mais qu'il ne se décideroit jamais à en embrasser d'autre que la religion catholique. Il vouloit engager l'un de nos Messieurs à rester chez lui pour l'instruire, lui, sa famille et tous les gens du pays, s'estimant heureux, disoit-il, de pouvoir contribuer par sa fortune, qui est considérable, à l'instruction de ses compatriotes; nous regrettâmes bien de ne pouvoir nous arrêter plus long-temps, mais nous n'étions pas maîtres du bateau, et aucun de nous ne savoit assez l'anglais pour rester. Il nous fallut prendre congé de lui; nous lui laissâmes quelques livres anglais qui pourront l'instruire. Il nous accompagna avec un de ses amis jusqu'au bateau, et après nous avoir tous embrassés, il nous conjura d'obtenir que

quelques-uns de nos compagnons qui doivent venir allassent chez lui.

Dans tous les endroits où notre bateau s'arrêtoit, nous débarquions, et partout nous trouvions à gémir sur l'état de la religion dans ces contrées. Depuis Pittsbourg jusqu'à Louisville, dans l'espace de plus de 700 milles (200 lieues), il n'y a pas un prêtre, quoiqu'il y ait beaucoup de catholiques et des protestans très-disposés à le devenir; pas une église, quoiqu'il y ait des temples magnifiques pour les presbytériens, les épiscopaliens, les méthodistes. Dans plusieurs endroits on nous offroit de rester, et des personnes nous conjuroient avec larmes de leur laisser un des nôtres pour les instruire. Nous leur faisions espérer que Dieu voudroit bien protéger leurs bonnes résolutions.

Mgr. Du Bourg, écrivoit plus tard un autre ecclésiastique, continue à faire des merveilles, les protestans même ont choisi son église et abandonné la leur qui venoit d'être couverte, et qu'on a vendue parce que personne n'en vouloit supporter les frais. Les ministres protestans qui étoient au nombre de trois, se voyant ainsi abandonnés, ont quitté la ville; plusieurs protestans se sont déjà rendus, et cinq ont abjuré le Samedi-Saint dernier. L'évêque ne se contente pas de leur prêcher les dimanches en anglais, il leur a ouvert les portes de sa maison pour leur donner deux instructions familières pendant la semaine; l'hiver dernier la salle étoit pleine : les communautés s'organisent et tout va à souhait. Que Dieu conserve les jours du saint évêque assez long-temps pour qu'il puisse consolider ce qu'il a fait. Depuis que les habitans de Saint-Louis ont eu le bon esprit de l'accueillir et de le fixer parmi eux, cette ville a dou-

blé de population; depuis cette époque on a cultivé plus de deux mille acres de terre autour de la ville; l'émigration s'y est portée à un tel point, que Saint-Louis deviendra une des plus grandes villes des Etats-Unis, et tout ce pays, avec la grâce de Dieu, sera un jour catholique.

Une religieuse écrit de la Nouvelle-Orléans à la date du 19 décembre 1821: Le bon Dieu continue à répandre ses grâces sur ce diocèse; un jeune officier français vient de se convertir, et a demandé à Monseigneur la permission de se consacrer à Dieu et d'entrer dans un séminaire. Il est d'une très-bonne famille et a fait d'excellentes études. Le 28 octobre dernier, nous avons eu dans notre église la cérémonie d'abjuration d'un protestant habitant de cette ville; sa femme et ses enfans étoient catholiques, il a voulu que son fils aîné fût son parrain.

Je reçois beaucoup de consolation de ma classe de femmes et filles de couleur (négresses), quelques-unes ont plus de 60 ans; je leur ai fait faire pour la première fois les stations du Chemin de la Croix. Elles durèrent une heure, pendant laquelle elles restèrent toutes à genoux, priant avec une grande ferveur; comme l'une d'elles à cause de son grand âge ne pouvoit plus se soutenir, je voulus la faire asseoir. Ho non! me dit-elle, notre Seigneur ne s'est pas reposé.

MISSIONS DU KENTUKY.

Monseigneur Flaget, évêque de Kentuky, écrivoit en 1820: Mon diocèse commence à prendre une forme qui me remplit de consolation. La religion catholique y fait des progrès, et tout se dispose pour un très-grand bien; toutefois je crie misère, parce qu'elle règne dans mon pays et surtout dans ma maison. Pour ce qui m'est personnel, je le supporte assez bien; mais de voir des églises commencées sans pouvoir les finir, et des églises finies sans aucun ornement; des séminaristes qui se présentent et que je n'ose recevoir faute de moyens, et des séminaristes déjà reçus, vêtus d'habits pauvres et déchirés; voilà ce qui me touche le cœur et m'arracheroit des larmes. Puissent les fidèles y être sensibles et venir à mon secours!

Pendant l'absence de Mgr. Du Bourg, évêque de la Louisiane, Mgr. Flaget alla visiter ce diocèse; il parloit ainsi de son voyage dans une de ses lettres: J'arrive d'une Mission où j'ai été sept mois: c'étoit chez les Français qui vivent sur les bords du fougueux Mississipi et du bourbeux Missouri; j'ai été bien étonné d'y trouver plus de dix mille catholiques français avec deux prêtres seulement, dont l'un âgé de près de 70 ans, et l'autre d'une complexion qui l'empêche de voyager à cheval. Il m'est impossible de vous exprimer le plaisir qu'ont eu ces Français du vieux temps à me voir et à m'entendre. Il règne assurément parmi eux bien des désordres; mais leur foi est encore vive: que de larmes n'ont-ils pas répandues, et que de

conversions ont été opérées ! quoique je n'en aie guère visité que la moitié, et que je ne donne la confirmation qu'à ceux qui ont fait la première communion, j'ai eu la consolation d'en confirmer plus de douze cents. On m'avoit fait un trône épiscopal avec des peaux de castor, les dames avoient fourni leurs pierreries pour l'embellir.

Le nombre des prêtres est si petit dans cette Mission, que le pieux évêque est obligé de remplir, comme un simple ecclésiastique, les plus pénibles fonctions du saint ministère. Une de ses lettres, écrite du milieu des bois, porte ce qui suit : C'est d'une cabane dans une forêt que je vous écris ; je vais assister une malade qui est à vingt lieues de ma résidence; c'est au travers d'une boue d'un pied de profondeur qu'il faut faire route, jugez si ma grandeur est bien propre et si elle doit avoir la tête bien reposée pour écrire. Ma journée est employée à un ministère accablant depuis le matin jusqu'à la nuit, et des courses à faire peur à un cosaque me mettent quelquefois dans l'impossibilité de dire toutes mes prières.

Le respectable évêque a eu la douleur de perdre l'an passé un de ses plus fervens collaborateurs ; cette perte si sensible dans un pays où l'on éprouve un si grand besoin d'ouvriers évangéliques, a déchiré l'ame du prélat. Il écrit à ce sujet le 15 novembre 1821 : Je viens d'éprouver une grande perte, que je ne pourrois jamais oublier quand je vivrois encore cinquante ans. Je déplore en ce moment la mort d'un jeune prêtre qui faisoit grand honneur à la religion ; il est mort à Louisville, tout près des chutes de l'Ohio, d'une maladie épidémique qu'il avoit contractée en servant les malades le jour et la nuit; sa vie avoit été édifiante et sa mort a été celle d'un saint. Vivre

pour procurer la gloire de Dieu, ou mourir pour faire sa sainte volonté, étoit son unique désir; son agonie n'eut rien d'effrayant, il rendit sa belle ame dans mes bras, et je lui fermai les paupières. Il a été enterré au milieu du cimetière, auprès de 40 personnes qu'il avoit assistées cet automne dans leur dernier moment. Veuillez bien prier pour le repos de son ame. Vous ne sauriez croire combien cela me soulage de parler de cet aimable jeune homme; il est mort laissant pour toutes richesses quelques mauvaises hardes et quarante sous; vous devez penser que ces trésors n'exciteront pas la cupidité de ses héritiers. Grâces à Dieu, tous les autres ecclésiastiques qui sont autour de moi ne sont guère plus riches: pour moi je me hâte de faire quelque bien avant que la mort m'achève; car les années s'accumulent, et le tout au profit de la mort.

Un ecclésiastique écrit: M. Flaget, évêque du Kentuky, n'est pas encore de retour de la longue tournée qu'il a entreprise l'été dernier du côté des sauvages et du Canada: on écrit qu'il fait des merveilles, et que ce n'est pas merveille pour ceux qui le connoissent. Il doit venir en octobre, après avoir traversé les lacs pour prendre en chemin l'évêque son voisin, pour l'emmener à Bardstown, et consacrer avec lui sa nouvelle cathédrale qui n'est pas encore entièrement finie, faute d'argent. Son séminaire par la même raison est peu nombreux; cependant il est florissant et lui donne tous les ans quelques jeunes prêtres qui sont fort zélés. S'il avoit quelques ressources, il auroit la plus belle pépinière de ministres évangéliques.

La même personne écrivoit le 7 avril 1820: Je viens de voir deux missionnaires qui viennent du

Kentuky, où ils ont laissé Mgr. Flaget et Mgr. David son coadjuteur, pleins de zèle et faisant toujours des choses admirables; mais le Seigneur en a fait de bien plus admirables encore. Ces Messieurs me racontent que dans ces pays que baigne l'Ohio, la grâce toute seule et sans le ministère des prédicateurs, a par le moyen unique des bons livres qui se répandent, converti une si grande quantité de familles, qu'il a fallu élever un grand nombre d'églises; les choses en sont venues au point qu'on juge à propos d'ériger un nouvel évêché à Cincinati, ville de l'intérieur. Il ne manque plus qu'un grand nombre de prêtres: un père Dominicain du Kentuky a déjà élevé une trentaine d'églises dans ce pays, dans l'espace de 4 ou 5 ans (1). Aidez-nous à remercier Dieu pour tant de grâces et à le prier d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Paris, le 20 septembre 1822.

Extrait d'une lettre du Supérieur des Missions étrangères.

Je vois avec la plus grande satisfaction le succès qui couronne vos travaux pour l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Puisse le résultat nous offrir de nouvelles et abondantes ressources pour la conversion des infidèles, et la consolation des chrétiens et des apôtres qni vivent au milieu d'eux, exposés à

---

(1) Il y a une manière de bâtir dans ces pays qui n'est pas coûteuse: lorsqu'on n'a pas les moyens de bâtir en briques, on construit des habitations avec des arbres bien droits, dont on enlève l'écorce et les branches; on enduit le tout en terre grasse et on couvre de paille.

des persécutions si multipliées et si constantes ! Il ne s'agit pas moins que d'éclairer la moitié du monde, qui méconnoît encore son Libérateur, et de le faire aimer ainsi que sa religion à trois cents millions d'hommes ses ennemis. L'entreprise est grande; mais elle n'est pas au dessus des forces de l'Esprit-Saint, qui se sert des moyens humains pour opérer des œuvres surhumaines.

FIN.

A LYON, DE L'IMPRIMERIE DE RUSAND, IMPRIMEUR DU ROI.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres édifiantes.

Nº II. — 1823.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
place St-André-des-Arts, nº 11.
A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, nº 33.
M. DCCCXXVI.

Avec Approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association;
il se trouve aussi

A PARIS,

CHEZ ADRIEN LE CLERE, LIBRAIRE,
quai des Augustins, n° 35.

Prix de ce cahier. . . . . . 75 c.

ASSOCIATION

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

L'Association de la Propagation de la Foi compte à peine une année d'existence, et déjà elle a été favorisée des grâces les plus précieuses du Seigneur. Fondée d'abord dans la seconde ville de France, où elle compte un nombre considérable d'associés, elle s'est étendue rapidement dans les Provinces voisines; et bientôt la Capitale, jalouse de participer à cette belle œuvre, a vu le Conseil supérieur de l'Association se former dans son sein, composé des personnages les plus éminens par leur rang, leurs lumières et leur piété. Dès lors on a dû espérer des succès dignes d'une si noble entreprise.

Dans le mois de Février de la présente année, un des fondateurs de l'Association a eu l'insigne

A 2

honneur d'être admis à une audience particulière du saint Père. Sa Sainteté a appris avec joie l'établissement et les progrès de cette œuvre si éminemment chrétienne, et lui a donné sa bénédiction papale. Mais une autre faveur signalée étoit encore réservée à l'Association : des démarches faites auprès de la cour de Rome pour obtenir des indulgences, ont été couronnées du plus heureux résultat ; le saint Père dans son audience du 15 Mars 1823, a accordé à l'Association des Indulgences abondantes et perpétuelles. Dès que le rescrit nous sera parvenu, et qu'il aura été visé par les supérieurs ecclésiastiques suivant les formes ordinaires, on s'empressera d'en distribuer des copies à tous les Associés. Aidé de si puissans secours, que n'est-on pas en droit d'espérer, et comment ne marcheroit-on pas avec courage sous de si saints auspices.

Les rapports nécessairement fort lents à établir avec les Missions étrangères des deux mondes, ont retardé la publication du 2.e numéro des nouvelles ; afin de dédommager les Associés de ce retard, le numéro publié aujourd'hui est plus volumineux que le précédent. L'intérêt que présentent ces nouvelles d'une date récente servira d'aliment à la piété des fidèles, plus encore

qu'à leur curiosité, et les portera sans doute à concourir de tous leurs moyens au salut de ces pauvres peuples. On n'a pas besoin d'avertir que ces nouvelles sont prises aux sources les plus authentiques, et qu'elles ne sont publiées qu'avec l'approbation spéciale des évêques ou des chefs de missions.

La répartition des fonds de l'Association entre les diverses missions ne devant avoir lieu qu'à la fin de cette année, c'est-à-dire, au commencement de Mai, on ne peut encore annoncer aux Associés aucun envoi de secours définitivement effectué : toutefois ils apprendront sans doute avec consolation que l'état des recettes actuellement achevées est très-satisfaisant, et dépasse de beaucoup les espérances qu'on avoit pu concevoir.

Que de motifs pour redoubler d'ardeur et de zèle dans cette sainte entreprisse ! quoi de plus consolant, que la perspective du bien immense produit pour le salut des âmes par des prières si courtes, et une rétribution si modique ? Et quel est le fidèle, qui en pensant que la légère aumône donnée chaque semaine, va à plus de mille lieues aider à la conversion d'une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort, ne sentira pas son cœur tressaillir, et sa charité s'enflammer ?

Plaise au Seigneur de bénir cette généreuse Association, et de multiplier ses membres ! qu'il en tire sa gloire par la sanctification des chrétiens qui la composent, comme par la conversion de ceux à qui elle s'intéresse ! Puissent les bienfaits de la Foi, que la France chrétienne s'efforce de répandre au loin, revenir à elle comme une rosée bienfaisante qui s'élève de la terre pour redescendre du ciel.

ASIE.

MISSIONS

DE CHINE ET ROYAUMES VOISINS.

*Extrait d'une lettre de M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon, à M.***, à Lyon.*

Royaume de Cochinchine, village de Kébô, le 2 Octobre 1821.

J. M. J.

Monsieur, vous aurez, je pense, reçu la lettre que je vous écrivis il y a quelques mois, de Batavia. Me voici maintenant rendu à ma destination, et grâces à Dieu sans aucun accident, quoique l'entrée dans ce pays ne soit pas facile aux Européens. C'est le 19 mai 1821 que j'ai foulé aux pieds cette terre d'Asie, où je dois sans doute finir mes jours. Je ne l'ai pas encore arrosée de mon sang, mais bien de mes sueurs, car ce climat est brûlant. Mgr. l'évêque de Véren, ce digne et saint prélat que rendent recommandable 47 ans de missions, nous dit qu'il n'avoit jamais éprouvé de chaleur aussi forte que celle de cette année. Ma santé cependant y a bien résisté jusqu'à présent. De quatre missionnaires partis de Paris, un est resté en route, je pense qu'il est de retour en France; un second est destiné

pour le Tunquin, où il est déjà rendu; et le troisième, qui n'est que sous-diacre, est destiné ainsi que moi pour la Cochinchine. Sans doute je ne suis pas digne d'aller plus loin. Heureusement il y a de l'ouvrage ici, et plus que je ne pourrai en faire. Depuis le mois de juin jusqu'à présent je me suis appliqué sans relâche à apprendre la langue, dont les difficultés m'effraient. Je continuerai encore long-temps, si je veux devenir docteur en langue anamite; cependant j'ai commencé à exercer le ministère vers la fête de l'Assomption. Je fais une courte explication de l'Evangile tous les dimanches. Pour cela j'ai besoin de me bien préparer. Heureusement j'ai avec moi un jeune étudiant qui sait un peu de latin; il m'aide à faire ma version ou mon thème; il faut ensuite que j'apprenne ma leçon comme lorsque j'étois en cinquième ou sixième. J'ai déjà pu entendre les confessions de quelques religieuses et enfans; mais je n'ai pas encore osé aller plus loin. Il est très-difficile à un Européen, fût-il même vieux missionnaire, de bien entendre certaines personnes du peuple, dont le jargon est fort différent.

Depuis près de trois mois je suis dans le petit village de Kébo, à deux lieues de distance de Monseigneur. Ce petit village est tout chrétien, ainsi que plusieurs autres dans le voisinage, qui n'ont point de prêtres: mais je dois les quitter au premier jour, pour aller au collége, afin d'achever mes études de langue anamite, et m'y former peu à peu au ministère. La maladie de M.r le coadjuteur qui présidoit au collége, nous a empêchés jusqu'à présent d'y aller, et sa mort arrivée le 9 août dernier, nous a privés de connoître ce respectable prélat, notre compatriote. Il étoit originaire de Toulouse, et se nommoit Audemar. Cette perte, ainsi

que la mort de quatre prêtres indigènes, enlevés par la peste l'année dernière, laisse la mission dans un bien triste état, et elle languira encore long-temps, si Dieu ne jette un regard favorable sur cette portion de sa vigne, et ne lui suscite des ouvriers évangéliques. Il n'y a plus ici que quatre prêtres français et un sous-diacre. Monseigneur a près de 80 ans, et les autres sont tous plus ou moins âgés, ou infirmes. Il est vrai que les prêtres indigènes sont encore au nombre d'une vingtaine; cependant on compte au moins 60 mille chrétiens dans cette mission, disséminés sur une étendue considérable. Le petit nombre de prêtres fait qu'on ne peut les visiter que rarement, et plusieurs restent quelquefois des années entières sans pouvoir participer aux sacremens. Il n'y a pas long-temps que les principaux d'une province éloignée de quinze jours de chemin, sont venus demander un prêtre à Monseigneur, qui les a consolés en leur disant qu'il leur en enverroit un quand il en auroit. Il n'y avoit pas un mois que j'étois arrivé, lorsque déjà des chrétiens d'une autre province demandoient de m'emmener avec eux. Monseigneur répondit que je ne savois pas la langue; nous la lui apprendrons, dirent-ils. Vous voyez combien ce pauvre peuple est avide de secours religieux, et combien il est affligeant de ne pouvoir le satisfaire.

Quoique je désire beaucoup voir quelqu'un de mes confrères dans ces contrées, je ne rougis pas de dire à ceux à qui Dieu inspirera cette vocation, qu'ils fassent bonne provision de vertu, et surtout d'un grand esprit de foi, d'un grand détachement de toute chose et d'une patience inépuisable; c'est pour cette raison que le pauvre *Jean* sent combien il est éloigné d'avoir les qualités d'un digne missionnaire, et qu'il se recom-

mande de tout son cœur aux prières des âmes ferventes. Une de mes plus grandes privations est celle de la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement. Il n'est pas permis de le conserver dans ce pays, à cause des infidèles; à peine ose-t-on l'exposer le jeudi saint.

Il y a ici une quinzaine de maisons religieuses de femmes, établies par monseigneur de Véren. Leurs richesses consistent dans le travail de leurs mains; leur clôture, à aller de temps en temps à la ville voisine, vendre les étoffes qu'elles ont fabriquées; leurs vœux, à vivre saintement et plus régulièrement que le commun des fidèles : leur règle est tirée des écrits de sainte Thérèse; elles l'observent exactement, et sont vraiment l'édification des lieux qu'elle habitent. Les circonstances ne permettent pas les vœux solennels, parce qu'au premier jour elles peuvent être persécutées, et obligées de se disperser chez leurs parens païens ou chrétiens. Elles ont déjà supporté plusieurs assauts, dont elles se sont tirées avec beaucoup de courage et de prudence, en confessant généreusement leur foi. Bien des jeunes personnes désireroient entrer dans ces communautés; ce seroit un excellent moyen pour les préserver des dangers qu'elles courent au dehors; mais il n'est pas possible d'en recevoir beaucoup : chaque maison ne peut guère contenir que 26 ou 30 personnes.

A mon arrivée en Cochinchine, j'ai trouvé les choses bien différentes de ce qu'elles étoient auparavant. Le roi qui protégeoit les Français et toléroit la religion catholique, étoit mort depuis près de deux ans. Il n'a point appelé à la couronne ses petits-fils issus du prince légitime qui en 1786 étoit venu en France avec l'illustre évêque d'Adran; mais il a appelé un autre

de ses enfans, qui ne montre point des dispositions aussi favorables pour le christianisme. Ce nouveau prince qui est très-instruit dans les lettres chinoises, paroît zélé pour le culte de Confucius. Cependant il n'a pas encore persécuté les chrétiens, parce qu'il cherche à s'affermir sur son trône. Il a donné des ordres très-sévères pour défendre aux Européens l'entrée de son royaume; et il a fixé un lieu particulier au delà duquel ceux qu'il admet ne peuvent aller. Sous ce rapport la religion chrétienne y perdra peu; car nos Européens portent partout le désordre et le scandale; heureusement que leurs livres ne sont pas compris ici. Leur conduite donne occasion aux chrétiens de ce pays d'interroger les *Pères* si ces gens-là sont chrétiens. Les *Pères* sont assez embarrassés pour répondre, car ils ont soin de ne parler que des vertus et non des vices de l'Europe; mais quand le peuple voit leur conduite déréglée, il est bien difficile de les excuser.

On traite ces gens-ci de barbares, et de peuple incivilisé; cependant leurs peines pour les délits contre les mœurs publiques, sont plus sévères que celles des royaumes chrétiens. La mort, les amendes, et la bastonade en font justice. Leurs usages sont à peu près ceux de l'empire de la Chine, surtout quant à la réserve extérieure qui existe entre personnes de différent sexe. Ceux qui ont lu les Lettres Edifiantes, en savent davantage que je ne pourrois vous en dire. Rien ne change dans ce pays; et la fixité des institutions est un des grands caractères des peuples de l'Asie. Les savans suivent la religion de Confucius; le peuple adore une espèce d'idole appelée *Phât*. Mais le plus grand obstacle qu'éprouve le christianisme à s'introduire dans ces contrées, vient de l'attachement qu'ils portent au culte

religieux rendu à leurs parens défunts. Aussi sont-ils d'un zèle outré pour préparer des obsèques magnifiques à leurs pères et mères. J'ai vu chez des familles peu riches, des funérailles qui auroient été partout ailleurs le signe d'un grand luxe. Du reste les habitans jouissent de peu d'aisance ; ils n'ont aucune branche de commerce : le riz et quelques poissons, voilà leur nourriture habituelle. D'ailleurs il est dans le système des rois de ce royaume de maintenir l'ignorance et la pauvreté parmi leurs sujets, pour pouvoir plus facilement les dominer. Certaines personnes s'imaginent peut-être que les missionnaires, en passant les mers et parcourant ces plaines lointaines, pourroient amasser des trésors ; qu'ils se détrompent : s'ils cherchent des trésors, ce ne sont pas ceux de ce monde, où ils n'obtiennent ordinairement pour salaire que beaucoup de peines, d'avanies, de fatigues, et souvent la mort ; mais il est vrai qu'ils ont beaucoup d'occasions d'amasser des mérites pour le ciel, et qu'ils feroient plus souvent bénir leur ministère, s'ils avoient un peu plus de moyen de soulager la misère de ces pauvres peuples.

J'aurois bien des détails édifians à vous raconter, si je voulois vous parler du courage avec lequel plusieurs de nos chrétiens ont confessé leur foi, et des peines qui en ont été la suite ; mais vous aurez pu les apprendre peut-être par d'autres relations. Je n'ai que le temps nécessaire pour vous renouveler l'hommage des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

TABERD, *p. m. a.*

*Autre lettre du même, à M. C.***, à Lyon.*

Royaume de Cochinchine, le 5 Octobre 1821.

J. M. J.

Monsieur, j'ignore si vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans le courant d'avril, de Batavia, où j'ai passé les fêtes de Pâques. Aujourd'hui c'est de mon petit village de Kébo que je vous écris. Que ne puissiez-vous être près de moi pour adoucir mes peines ! Mais de vastes mers nous séparent, et il faut à présent vivre sur le passé.

Je suis arrivé en Cochinchine le 17 mai; j'ai eu le bonheur de voir monseigneur et digne évêque de Véren le 24 du même mois. Le nouveau roi paroissoit alors très-mal disposé en faveur des Européens, ce qui nous a obligés de ne pas nous montrer, dans la crainte que les mandarins ne l'informassent de notre arrivée. (*Suivent quelques détails sur l'état de la religion dans ce pays, et la disette de prêtres qu'on y éprouve, à peu près comme dans la lettre précédente; puis il ajoute*): M. Magdinier (1) est mort en Cochinchine l'année dernière, au moment où il alloit entrer dans la haute Cochinchine. J'ai vu le catéchiste qui le conduisoit, et qui lui a servi d'interprète pour se confesser à un prêtre anamite. Il avoit la poitrine foible, et n'a pu s'accoutumer, à ce qu'il paroît, au climat de ce pays, si différent du nôtre. Monseigneur l'a beaucoup regretté. Il étoit destiné pour la mission du Tunquin : on y a envoyé tous ses effets. J'ai hérité de deux ou trois volumes; et ce qui est le plus précieux, le procureur de

(1) Missionnaire de Lyon.

la mission a bien voulu me remettre ses écrits particuliers, où sont consignés ses résolutions de retraite, ses projets de mission, ses sentimens de piété, en un mot, tout ce qui regarde son intérieur. Je ne crois pas que ses amis intimes, si ce n'est ses directeurs, aient pu connoître la générosité de son âme, et le zèle dont il étoit enflammé. Aussi Dieu a-t-il voulu le récompenser avant le temps, et couronner l'ardeur de ses désirs. Que je voudrois lui ressembler et avoir un détachement semblable au sien ! Priez Dieu, mon cher Père, que je fasse un bon missionnaire. Je suis ici, il est vrai, par la volonté de Dieu; mais je sens tout ce qui me manque : j'ai besoin de beaucoup de grâces, et j'espère que vous m'aiderez à les obtenir; car on n'en est pas plus saint pour être missionnaire aux extrémités du monde, seulement on court beaucoup plus de dangers.

Je ne puis pas encore vous parler de mon ministère, mais par la suite j'espère pouvoir le faire; en attendant, je vous prie d'agréer, etc.

TABERD.

Lettre de M. Pupier, prêtre du diocèse de Lyon, missionnaire aux Indes orientales, à l'un de ses amis.

Calcuta, le 15 Novembre 1821.

MON cher ami, je ne vous ferai pas le récit de mon voyage : il n'a de remarquable que sa longueur. Je suis resté plus de cinq mois entiers en mer, sans mettre pied à terre. Le 10 novembre nous sommes arrivés à l'embouchure du Gange, et je me suis rendu dans un

petit bateau du pays à Calcuta, où je devois chercher un autre navire pour Pulo-Pinang. J'en ai trouvé plusieurs qui me conduiront incessamment dans cette île, où est établi un séminaire catholique. Nous avons reçu ici des nouvelles d'un de nos confrères envoyé dernièrement en Chine. Il écrit de Macao, qu'il n'a pu débarquer qu'avec beaucoup de peine. Les Portugais, qui sont maîtres de cette ville, n'osent plus donner passage aux missionnaires sur leurs navires : car le gouvernement chinois leur a fait des menaces terribles, s'ils introduisoient des étrangers dans l'empire ; de sorte qu'il faut maintenant prendre des précautions extraordinaires pour ne pas faire ombrage aux mandarins des provinces voisines de Macao. Le nouvel empereur qui vient de succéder au persécuteur qui a fait mettre à mort tant de chrétiens, ne paroît pas plus favorable à la religion, qui souffre toujours une violente persécution dans ces contrées. La Cochinchine et le Tunquin sont assez tranquilles sous le règne du jeune prince, dont on ne connoît pas encore bien les dispositions. Le plus grand mal est d'y avoir un trop petit nombre de prêtres : c'est partout que cette disette se fait sentir. Les îles Séchelles, presque toutes catholiques, n'ont pas eu de prêtres depuis long-temps. Les habitans de Madagascar demandent avec instance des ministres catholiques, et à leur défaut des protestans qui puissent les instruire dans la religion. Il est bien à craindre que si l'on ne se hâte d'y envoyer quelqu'un, les protestans ne préviennent les catholiques. On m'a sollicité vivement de passer dans cette île, mais je n'ai pas cru devoir changer ainsi ma destination. Il y a une infinité d'autres régions qui ne tarderoient pas à embrasser la foi, si elle leur étoit annoncée par de bons

prêtres. Vous savez que l'empire des Anglais dans les Indes est immense ; leur domination y est si bien établie, qu'elle y paroît à peu près inébranlable. Ils sont maîtres de toutes ces vastes contrées qui, par leurs richesses et leur beauté, ont fait l'ambition de tous les conquérans depuis les temps fabuleux jusqu'à ce jour. Depuis les déserts de la Perse jusqu'à la presqu'île au delà du Gange, des montagnes du Thibet et de la Tartarie jusqu'aux îles de l'océan indien, il n'est aucun souverain, aucun peuple qui ne leur soit soumis. Ils exercent leur empire sur plus de 60 millions d'habitans : la seule ville de Calcuta, siége du gouvernement anglais dans le Bengale, renferme, dit-on, plus de monde que Paris. Jugez donc des ressources que nous offriroit un tel état de choses, s'il pouvoit être tourné au profit de la religion ; mais c'est de quoi on ne s'occupe guères. Cependant je me plais à espérer que Dieu n'a permis l'établissement d'une pareille puissance chrétienne dans ces contrées, que dans le dessein d'y élever un jour l'empire de Jésus-Christ sur les ruines de l'infidélité et de l'idolâtrie qui y dominoient avec tant de force.

Vous ne pourriez vous figurer à quel point l'idolâtrie est portée, et combien ces peuples sont attachés à leurs anciennes superstitions. Ils adorent presque autant de dieux qu'il y a d'êtres sur la terre. Tout ce qui porte l'empreinte de la force, de la bonté, de la puissance, de la beauté, sont des objets sacrés pour eux. Le soleil, les astres, les arbres, les animaux mêmes, reçoivent leurs hommages ; mais le Gange est, comme on sait, leur dieu favori, et ils se plongent dans ses eaux le plus souvent qu'ils peuvent, persuadés qu'elles possèdent une vertu purificative. Ils ne mangent de la chair

chair d'aucun animal, et ne se nourrissent que de riz, de légumes ou de laitage. Adieu, mon cher ami, je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui; une autre fois je vous parlerai un peu plus au long de nos missions.

PUPIER, *p. m.*

Autre lettre du même, à M. Ch. à Lyon.

Pulo-Pinang, le 26 Décembre 1821.

J. M. J.

MONSIEUR,

JE vous écrivis du Bengale quelques jours avant mon départ pour le collége de Pinang, où je suis arrivé sur un navire commandé par des officiers anglais, le 12 décembre. Je vous parlai dans ma dernière lettre, assez au long, des besoins des chrétientés de l'Inde, où j'aurois bien désiré qu'on envoyât quelques missionnaires, au moins pour soutenir le peu de chrétiens qui y sont, et contribuer à y former des colléges où les jeunes Indiens fussent élevés chrétiennement. L'occasion séroit aussi très-favorable pour prêcher la foi dans le Thibet, où les souverains et les peuples sont, dit-on, très-disposés à l'entendre, et à recevoir les prêtres qu'on leur enverroit (1). Me voici maintenant au milieu des infidèles qui ne sont pas les moins dangereux (2).

---

(1) Au commencement de cette année, les journaux ont annoncé que la Propagande de Rome avoit fait partir cinq Religieux capucins pour le Thibet.

(2) L'île du prince de Galles, appelée par les indigènes Pulo-Pinang, (*Pulo*, île, et *Pinang*, noix d'Arck et de Betel,) est située sous le

Presque tout ce qui environne l'île de Pinang est habité par des peuples cruels et barbares. Dans l'île de Sumatra qui nous avoisine, tous les hommes portent à leur ceinture des coutelas pour égorger leurs ennemis : je les vois tous les jours avec cet instrument meurtrier. Il y a au milieu de cette grande île un peuple particulier, qui ne sort jamais de son pays. Les hommes sont grands et robustes, ont les épaules larges et la démarche fière. Ils marchent gravement, et semblent défier tout le reste des hommes, qu'ils surpassent en férocité. D'un autre côté sont les îles des Adamans, dont les peuples sauvages et antropophages vivent dans les bois, sans qu'on ait pu encore les civiliser et les réunir en société. Ils ne s'assemblent que pour attaquer ou piller les malheureux navires que les tempêtes jettent sur leurs côtes.

On m'a raconté une particularité bien singulière des îles du More. Saint François Xavier y a prêché autrefois l'Evangile; mais la trace en est entièrement effacée. Voici ce qu'on rapporte des habitans de ces îles, qui sont maintenant chrétiens à Pulo-Pinang. Quand une famille a un vieillard, le fils rassemble tous les jeunes gens des environs, qui plantent dans la terre une perche élevée, sur laquelle on fait monter le vieillard : dès qu'il est en haut, ils secouent la perche; si le

---

5e degré de latitude nord, et au 105e de longitude est, à l'entrée du détroit de Malacca. Sa longueur est d'environ cinq lieues et demie, et sa largeur tout au plus de 3 à 4; un détroit d'une lieue la sépare du continent. Les Anglais s'y sont établis en 1786; les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, dont les arbres sont employés aux constructions navales; la chaleur y est très-forte pendant le jour; la population est évaluée environ à 12 mille habitans, Malais, Sumatrans, Chinois, ou Européens.

malheureux tient bon et a encore assez de force pour ne point tomber à terre, on le laisse vivre encore un an ; mais s'il tombe, ils se jettent sur lui, le frappent avec de grands cris, et après l'avoir tué, ils se partagent ses restes, dont ils font un horrible festin. Voilà donc les excès dont l'homme est capable, abandonné à sa propre nature, et privé du flambeau divin de la foi.

Ces peuples font partie de cette race d'hommes connus sous le nom de Malais, qui habitent les îles de la Sonde, et même paroissent s'être étendus jusque dans les immenses archipels de la mer du sud. Ceux que nous avons à Pulo-Pinang sont plus civilisés, par suite du commerce qu'ils entretiennent avec les Européens. Cette île est grande, mais inculte et peu fertile; elle ne produit que des fruits de différente espèce. Elle renferme des montagnes assez élevées, où l'on cultive un peu de riz. Le collége des Chinois, où je suis, est sur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne ; c'est la plus belle situation que l'on puisse désirer. Presque tous les jours vers le soir il s'élève des tempêtes, que le bruit du tonnerre et l'éclat de la foudre rendent vraiment effrayantes : jamais je n'en ai entendu de semblables.

Pour ce qui est des missions, je n'ai rien appris de nouveau, parce que les lettres de Macao ne sont pas arrivées : nous les attendons de jour en jour.

Je ne vous ai pas encore parlé de notre petit séminaire de Chinois : ils ne sont pas fort nombreux, mais bien pieux, et assez forts en théologie; malheureusement la chaleur les fatigue beaucoup, et même quelques-uns sont hors d'état de pouvoir travailler; du reste le zèle ne leur manque pas. Toutes les fois que je les conduis en promenade, ils me demandent s'il y

a beaucoup de missionnaires pour leur pays, parce que, disent-ils, on pourroit y faire bien des conversions. Un d'entre eux a tant souffert pendant la persécution, qu'il peut à peine marcher. Ils ont d'ailleurs un respect extraordinaire pour les prêtres européens. Tous les chrétiens de cette île sont venus nous saluer au collége le jour de Noël, quoique nous leur rendions peu de services, étant trop occupés de nos études. Il est bien fâcheux qu'il n'y ait pas assez de prêtres pour conserver les anciens chrétiens, sans parler d'en faire de nouveaux. Les protestans profitent de cette disette, pour tâcher d'étendre leurs sectes sur tous ces peuples, jusque dans les îles de la mer du sud, où il n'y a pas un seul prêtre. Que faire, si ce n'est de prier le Seigneur qu'il envoie des ouvriers pour travailler à sa vigne? C'est bien le cas de dire avec vérité: *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Je suis avec bien du respect et de l'attachement, etc.

PUPIER, *p. m.*

Extrait de diverses Lettres écrites par le même Missionnaire, de Calcuta, dans le courant de l'année 1821.

DANS ces lettres, M. Pupier déplore l'état où il a trouvé la religion catholique au Bengale. Il parle des instances qui lui ont été faites à Chandernagor de la part du gouverneur et des habitans, pour rester parmi eux, ou au moins pour leur envoyer quelqu'un qui pût remplacer le curé actuel, vieillard infirme, qui désire depuis long-temps de se retirer. Il a été fort tou-

ché de leur empressement, mais n'a pu changer sa destination. Il montre combien il seroit instant de pourvoir aux besoins spirituels de cette ancienne colonie, qui avec Pondichery est à peu près tout ce qui reste aux Français dans les Indes. Les catholiques manquent de tout secours, tandis que les sectes protestantes se propagent rapidement, et n'épargnent aucun moyen pour se faire des prosélytes. Les anabatistes entretiennent au Bengale plusieurs colléges, où les enfans puisent l'erreur avec les connoissances humaines qu'on leur enseigne. Le système des Anglais, comme on sait, est de ne contrarier aucun culte, et d'affecter une certaine tolérance universelle, ce qui donne naissance à une infinité de sestes. Chacun se croit en droit de se faire une religion à sa manière, et la vérité seule ne peut se montrer au milieu de cette épouvantable confusion.

Dans une autre lettre, M. Pupier expose le désir qui lui a été manifesté par quelques bons habitans du pays, d'envoyer en France de jeunes Indiens qui fussent élevés dans les séminaires, où ils puiseroient l'esprit et les connoissances propres à l'état ecclésiastique; ils pourroient ensuite revenir dans leurs pays, et rendre de grands services à la religion.

Une troisième lettre écrite par M. Pupier, donne d'utiles détails sur l'état politique et religieux de l'Inde. Comme plusieurs de ces détails sont déjà connus par diverses relations antérieures, nous ne jugeons pas à propos de les publier en entier, et nous n'en extrairons que les parties qui pourroient présenter quelques faits nouveaux, et exciter l'intérêt des lecteurs religieux. Après avoir parlé des ennuis et des fatigues éprouvés dans la longue traversée, il s'exprime ainsi : « Me voici

» maintenant, grâces à Dieu, rendu dans des contrées
» où le bien qu'il y a à faire me dédommagera bien
» abondamment de tous les ennuis. Je ne crois pas
» qu'on puisse trouver, même chez les anciens, des
» peuples plus superstitieux et plus attachés à leur
» idolâtrie que ceux-ci. Les Brames les entretiennent
» dans ces erreurs, en leur vantant l'antiquité de leur
» culte, dont ils font remonter l'origine aux temps
» les plus reculés. Toute cette cosmogonie est assez
» embrouillée, et il est difficile de la bien démêler ;
» cependant les savans qui s'en sont occupés, ont re-
» connu que les Brames ne pouvoient produire aucun
» monument authentique qui remontât au delà des
» temps héroïques, et que les livres de Moïse étoient
» incontestablement antérieurs aux prétendus oracles
» de Visnou. D'ailleurs ces anciennes traditions des
» sages de l'Inde ont été tellement défigurées, que
» les peuples sont tombés tout-à-fait dans l'idolâtrie la
» plus grossière, et qu'ils adorent la divinité sous les
» formes les plus monstrueuses. On connoît leurs divi-
» sions en castes, qui partagent ces peuples en autant
» de nations, qui ne se mêlent point les unes avec les
» autres, et entretiennent les préjugés les plus funestes.
» On sait aussi que c'est une coutume très-ancienne
» dans ce pays, que les femmes se brûlent toutes vi-
» ves sur le tombeau de leurs maris. Mais heureusement
» les Anglais s'opposent à cet usage barbare, et l'ont
» défendu sous les peines les plus sévères; on en voit
» cependant encore quelques exemples dans des pro-
» vinces éloignées, où ils ne peuvent exercer leur
» surveillance.

» L'Evangile avoit été porté primitivement dans les
» Indes par l'apôtre saint Thomas, dont les Portugais

» prétendent avoir découvert le tombeau à Meliapour
» ou Saint-Thomé. On retrouve encore dans la religion
» des Indiens quelques traces de ce livre sacré, mais
» singulièrement défiguré. Il y est question d'incarna-
» tion. Saint François Xavier vint dans ces derniers
» siècles prêcher de nouveau Jésus-Christ à ces belles
» contrées, et l'on sait avec quel succès. Mais depuis
» lors le christianisme y a éprouvé de nombreux échecs,
» dont il ne se relèvera pas, si le Seigneur ne daigne y
» envoyer des ouvriers zélés et fervens.

» J'ai déjà dit que le Gange étoit le dieu favori des
» Indiens : non-seulement ils s'y plongent fréquemment
» pendant leur vie, mais ils regardent comme un bon-
» heur d'y être ensevelis après leur mort.

» J'ai vu moi-même un de ces malheureux aux prises
» avec la mort, étendu aux portes d'une pagode sur
» les bords du Gange, environné de ses parens, qui
» n'attendoient que son dernier soupir pour le jeter
» dans le fleuve. »

AMÉRIQUE.

MISSIONS DU KENTUCKY.

Origine et progrès de la Mission du Kentucky, diocèse de Bardstown.

Par Monsieur BADIN, missionnaire américain.

Le Kentucky fait partie du vaste pays connu dans nos anciennes géographies sous le nom de *Louisiane*. Il est situé au centre des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, et borné au nord par la rivière Ohio, à l'ouest par le fleuve Mississipi, au sud par l'Etat du Tennessée, et à l'est par la Virginie. Lorsqu'il fut réuni, comme Etat, à la Confédération en 1792, sa population étoit d'environ soixante-dix mille âmes; aujourd'hui elle est à peu près *décuplée*.

Une vingtaine de pauvres familles catholiques du Maryland, descendant des colonies anglaises, vinrent s'y établir en 1785, parce qu'on pouvoit alors s'y procurer de bonnes terres presque pour rien (1). Leur

(1) On peut encore aujourd'hui acheter de bonnes terres pour une ou deux pistoles par arpent, dans l'immense pays arrosé par le Mississipi, le Missouri, l'Arkansas, etc., que Buonaparte a cédé aux Etats-Unis, en 1801, pour dix millions de dollars. Le Kentucky produit abondamment toute sorte de grains, surtout maïs, patates, tabac, coton, lin, chanvre, indigo, etc. Au mois de février, on tire du grand érable une eau qu'on fait bouillir jusqu'à réduction en sirop ou sucre. La vigne sauvage s'élève jusqu'à trente ou quarante pieds de haut, mais le fruit en est petit et le vin très-âpre. D'ailleurs les Américains ne connoissent pas la culture de la vigne.

nombre s'accrut bientôt, et le P. Wheelan, Franciscain irlandais, y fut envoyé en 1788. Comme on étoit en guerre avec les sauvages, et qu'elle continua jusqu'en 1795, ce missionnaire, deux de ses successeurs et les colons, furent obligés de traverser le pays ennemi pour arriver au lieu de la mission, où leur vie étoit encore quelquefois exposée à des dangers imminens. Outre qu'il étoit éloigné de tout prêtre, il avoit encore à lutter contre la misère, l'hérésie et les préjugés vulgaires touchant la prétendue idolâtrie des catholiques, etc. Enfin le P. Wheelan abandonna au bout de deux ans et demi un poste si difficile à tenir, et il n'eut pas même la satisfaction d'y avoir vu élever une seule chapelle.

Il fut alors impossible de trouver un autre missionnaire pour lui succéder, et les fidèles *souffrirent beaucoup, parce qu'ils étoient comme un troupeau sans pasteur.* (Zacharie, chap. x.) Enfin le sacerdoce fut conféré en 1793, pour la première fois dans cette partie du monde où les catholiques avoient gémi peu auparavant sous les lois pénales de l'Angleterre. L'illustre M. Carroll, premier évêque de Baltimore, y ordonna un prêtre, c'étoit M. Badin (1), d'Orléans, qu'il envoya de suite au Kentucky. Outre les difficultés qu'avoit rencontrées son prédécesseur, l'inexpérience du jeune ecclésiastique, son peu de connoissance de la langue anglaise et des mœurs du pays, lui en présentoient encore de nouvelles. On conçoit aisément combien devoit être pénible la situation d'un novice ainsi isolé et dépourvu de guide dans un ministère dont le poids seroit redoutable pour les anges

(1) L'Auteur de cette notice.

mêmes, disent les Saints Pères de l'Eglise. Il est vrai qu'il partît de Baltimore avec un autre prêtre français, qui étoit revêtu des pouvoirs de vicaire-général. Mais celui-ci fut bientôt dégoûté des manières agrestes des habitans et de leur genre de vie. Quatre mois s'étoient à peine écoulés, qu'il se retira vers la nouvelle Orléans. M. Badin se trouva donc à regret chargé seul pendant plusieurs années de la mission, qui, depuis la paix conclue avec les sauvages, s'accroissoit continuellement par l'affluence des catholiques qui s'y rendoient en grand nombre du Maryland et d'autres pays. Aux fatigues des voyages, aux controverses avec les protestans, à la sollicitude pastorale et aux fréquentes anxiétés de conscience assez naturelles dans une situation aussi critique, il falloit encore joindre d'autres soins, pour former de nouvelles congrégations, préparer des établissemens ecclésiastiques à des distances convenables; enfin pour ériger des églises ou chapelles dans les divers lieux où les peuplades catholiques se fixoient.

Cependant la divine miséricorde lui procuroit de temps en temps des avis salutaires, par les lettres que la charité du prêtre le plus voisin, quoiqu'éloigné de soixante-dix lieues, trouvoit le moyen de lui écrire. M. Rivet, ancien professeur de rhétorique au collége de Limoges, vint en 1795 résider, en qualité de curé et de vicaire-général, au Poste-Vincennes, sur le Wabash, dans l'Indiana. Mais les besoins respectifs des deux missions ne leur permirent jamais de traverser le désert pour se visiter, s'encourager mutuellement et se consoler dans le Seigneur. Oh! combien d'angoisses, de vœux et de larmes naissent d'un pareil isolement! Aussi notre divin Sauveur envoyoit-il

deux à deux ses disciples prêcher l'Evangile ; *misit illos binos.* (S. Luc, chap. x.)

Enfin, deux prêtres du diocèse de Blois, messieurs Fournier et Salmon, vinrent successivement, en 1797 et 1799, au secours du pasteur et du troupeau. La divine providence rendit utiles au Kentucki, et à bien d'autres portions du diocèse de Baltimore, les talens et les vertus d'un grand nombre d'ecclésiastiques que la révolution française jeta sur les côtes de l'Amérique. En la même année 1799 arriva encore un quatrième missionnaire, M. Thayer, ce ministre presbytérien de Boston, qui s'étoit converti à l'occasion des miracles du bienheureux Labre. Il tournoit d'abord en ridicule le pauvre serviteur de Dieu et les miracles qu'on lui attribuoit; mais il en examina ensuite les preuves avec tous les préjugés d'un sectaire; il y porta l'œil de la critique la plus sévère, et finit par devenir catholique à Rome, prêtre à Paris, et missionnaire dans sa patrie même, où il avoit autrefois prêché l'erreur. Il se trouva forcé de composer plusieurs ouvrages anglais de controverse, qui sont lumineux, et justement estimés. Sa conversion, ses écrits et ses discours excitoient l'intérêt ou la curiosité de toutes les classes de la société, et il crut servir la religion en multipliant, pour ainsi dire, sa personne. Il parcourut donc les Etats-Unis, le Canada, et une grande partie de l'Europe. Il est mort chéri et révéré à Limeric en Irlande.

Les missionnaires du Kentucky sont obligés de monter à cheval presque tous les jours de l'année, et de braver, souvent seuls, la solitude des forêts, les ténèbres de la nuit (1) et l'intempérie des saisons,

(1) Lorsqu'il faut traverser un désert, ou que le guide s'égare dans les forêts, comme il arrive quelquefois, alors les missionnaires sont



pour assister les malades et visiter leurs congrégations aux jours marqués. Sans cette exactitude, il seroit difficile de rassembler des familles éparses à des distances considérables. M. Salmon étoit peu formé à l'exercice du cheval; son zèle le porta, le 9 novembre 1799, à visiter une congrégation éloignée où il instruisoit une protestante, qui depuis a embrassé la foi. Etant déjà foible et convalescent par suite d'une maladie assez grave, une chute de cheval le conduisit au tombeau en moins de trente-six heures. L'accident arriva vers midi, à une petite distance d'une habitation. Un jeune domestique, qui le trouva demi-mort dans le bois, alla demander du secours, qui fut refusé par un fermier impie et barbare, uniquement parce que l'infortuné étoit prêtre. Ce ne fut qu'à l'approche de la nuit qu'un bon catholique du voisinage, M. Guynn, en fut informé. Il faut pourtant avouer que la conduite révoltante du fermier n'est aucunement dans le caractère américain, et ne peut être attribuée qu'à sa haine particulière pour la vraie religion : peut-être aussi ignoroit-il l'extrémité à laquelle M. Salmón étoit réduit.

Ce fatal événement, le départ de M. Thayer pour l'Irlande, et la mort également imprévue de M. Fournier en février 1803, laissèrent encore une fois M. Badin chargé seul, et pendant dix-sept mois, de la mission, composée alors d'environ mille familles disséminées sur une surface de sept à huit cent lieues carrées. La mort de M. Rivet, arrivée aussi en février 1803, le priva encore des lettres si consolantes de cet ami, qui

---

obligés de passer la nuit dans les bois, couchés sur la terre, auprès d'un grand feu, à la lueur duquel ils récitent le Bréviaire.

expira presque dans les bras du gouverneur de la province, dont il possédoit à la fois l'estime et l'affection. A cette malheureuse époque, le prêtre le plus voisin étoit M. Olivier, de Nantes, vieillard respectable, qui résidoit à une distance de cent trente lieues, dans un village des Illinois appelé *la Prairie du Rocher*. De plus, il desservoit Kaskaskias, où les Jésuites avoient autrefois institué un noviciat, Gahokia, Saint-Louis, capitale du Missouri, Sainte-Geneviève, etc., sur les rives du Mississipi. M. Richard, zélé et pieux sulpicien, demeuroit à la même distance, au *Détroit*, sur le lac Saint-Clair, dans le Michigan (1). En sorte qu'il n'y avoit alors que trois prêtres dans un pays beaucoup plus grand que la France et l'Espagne réunies, et qui forme aujourd'hui un seul diocèse, nommé Bardstown, érigé en 1808 par le pape régnant, comme on le verra dans la suite.

Il est clair que les peuplades les plus éloignées ne peuvent être visitées que rarement. C'est là cependant que le zèle de la foi et la ferveur de la piété sont plus sensibles. On y trouve bien des personnes qui font aussi des voyages pénibles pour remplir leurs devoirs de chrétiens. On les a vues quelquefois passer la nuit dans l'église, pour être sûres d'avoir accès au tribunal

---

(1) La ville du *Détroit* et l'église furent brûlées par accident il y a 17 ans. Elle a été rebâtie et prise par les Anglais, aidés des sauvages, dans la dernière guerre avec les Etats-Unis. On a aussi construit depuis la paix une cathédrale, où le souverain Pontife doit fixer incessamment un nouveau siége épiscopal. Les Missions du Michigan, des Illinois, du Missouri et de Poste-Vincennes étoient alors presqu'entièrement composées de Canadiens français. Sur tous les pays mentionnés dans cette narration, on peut consulter la carte de M. Arrowsmith, géographe américain. Elle se trouve à Paris, chez Dezauche, rue des Noyers, n.° 40.

sacré, où les missionnaires se rendent dès le matin. Ils sont obligés de dire ou de chanter la messe à midi et même plusieurs heures après, afin que tous ceux qui s'y sont préparés par le sacrement de la réconciliation puissent communier. Ni le jeûne, ni l'heure tardive, ni les fatigues de la matinée ne peuvent les exempter d'instruire les peuples; autrement ils ne le feroient jamais, puisqu'on ne peut s'assembler qu'une fois le jour. Il faut prêcher ou improviser en toute occasion sur la controverse, la morale ou la discipline de l'Eglise. Après le service divin, il faut enterrer les morts, baptiser les enfans, bénir les mariages, etc., puis partir pour une autre station où on devra le lendemain remplir le même ministère. Souvent il arrive qu'on ne trouve pas un jour de repos dans la semaine, surtout quand on a plusieurs malades à visiter à des distances opposées et considérables.

Pendant que le confesseur est occupé de ses fonctions, les catéchistes instruisent les enfans et les nègres, chantent des cantiques, récitent le chapelet, etc. Pour suppléer à leur absence, les prêtres ont recommandé la prière publique en famille; le catéchisme et l'examen de conscience, tous les soirs; les prières de la messe, les litanies, la lecture spirituelle, tous les dimanches et fêtes. Les personnes pieuses y ajoutent encore le rosaire, et leur dévotion à la sainte Vierge les porte à lui rendre chaque jour des hommages particuliers. La crainte de Dieu, le respect pour le sacerdoce de J. C., ou la piété filiale, engagent souvent les bons chrétiens à fléchir le genou devant leurs pères et mères, leurs parrains et les prêtres, en demandant leur bénédiction après la prière, ou même lorsqu'ils les rencontrent dans les rues des villes et sur les grands

chemins. Les livres anglais sur la controverse commencent à se multiplier ; la plupart des gens de la campagne savent les lire, et on en trouve dans toutes les congrégations, qui s'appliquent à les étudier, pour se rendre capables de soutenir une discussion avec les protestans. Par ce moyen, autant que par leur piété et leur probité, ils contribuent de temps en temps à procurer des conversions à la vraie foi.

Toutes ces bonnes œuvres se multiplièrent bien davantage, lorsque la providence nous eut suscité en 1804 un nouveau missionnaire, M. Nerinckx, prêtre flamand, qui n'a cessé de travailler en apôtre, et a institué trois monastères fort utiles pour l'éducation des filles pauvres, catholiques ou non catholiques. Les religieuses qui sont appelées *The Friends of Mary at the foot of the cross*, c'est-à-dire, *les Amantes de Marie au pied de la croix*, nous rappellent les temps heureux de la primitive Eglise. Leur genre de vie est dur et laborieux : elles observent un silence perpétuel, et sont presque ensevelies sous leur voile (1). Leur vénérable et infatigable fondateur a fait depuis peu d'années deux voyages au Brabant, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours introuvables en Amérique.

Peu de temps après que M. Nerinckx s'étoit rendu dans cette mission, il y fut suivi par une colonie de Trapistes et par deux prêtres anglais, pieux et savans,

(1) Quelques années auparavant, M. Badin, d'après le vœu de personnes pieuses et d'un ami qui y consacra cent arpens de terre, avoit aussi fait construire en bois un monastère pour le même objet; mais, par la négligence des ouvriers, l'édifice fut consumé par les flammes avant d'être achevé.

de l'ordre de saint Dominique, le P. Wilson qui devint ensuite provincial, et le P. Tuite, aujourd'hui maître des novices. Les Trapistes formèrent une maison d'éducation gratuite; mais ils ne purent trouver parmi les pauvres catholiques du pays les ressources nécessaires pour maintenir cette institution charitable. Le P. Urbain Guillet, leur supérieur, avoit encore projeté de se rendre utile aux sauvages, en se chargeant d'élever leurs enfans, et par ce moyen de faciliter leur conversion. Dans ce dessein, il se rapprocha d'eux, en formant un nouvel établissement près de Cahokia. Les bons religieux édifièrent beaucoup le pays par leurs austérités, leur silence et leurs travaux : mais, comme les missions n'étoient pas l'objet de leur vocation, ils retournèrent en France lors de la restauration.

Il faut ici parler des indigènes, et satisfaire la juste curiosité du lecteur européen. La plupart des sauvages croient à l'existence, à la spiritualité et à l'unité de Dieu, qu'ils nomment le Grand-Esprit, le Maître de la vie, ou *Kissernanetou*. Ils paroissent même posséder la foi en sa providence; ils lui offrent des prières et quelquefois des sacrifices à leur manière. En voici un exemple que le général Todd, l'un des premiers habitans du Kentucky a rapporté à l'auteur de cette narration. Un sauvage, ennuyé de la sécheresse de la saison, offrit un jour au Grand-Esprit sa pipe ou *wampun*, qui étoit son meuble le plus précieux. Pensif sur le bord d'une rivière, il lui adressoit ainsi sa supplique : « *Kissernanetou, tu sais que les Indiens aiment bien* » *leur wampun. Eh bien! donne-nous de la pluie, et* » *je te donne mon wampun.* » Il dit, et à l'instant il jeta sa pipe dans la rivière, bien persuadé que le Grand-Esprit l'exauceroit. Ils croient aussi à une autre vie; car

car ils enterrent, avec les morts, leurs fusils ou leurs arbalètes, comme pour les mettre en état de chasser dans l'autre monde; leur pipe et du tabac, de la viande, etc. Ceux qui ont été instruits par les Jésuites, quoique dépourvus de missionnaires depuis un demi-siècle, conservent encore quelque idée de la religion chrétienne, comme il paroît par les lettres de M. Olivier leur voisin. Nous en citerons quelques extraits.

La première, datée du 16 mai 1806, est adressée au P. Urbain Guillet. La seconde, du 6 août 1806, et la troisième, du 15 mars 1807, furent écrites à M. Badin.

1. « Les nations sauvages qui, du temps des Jésuites » (qu'ils appeloient les *Robes noires*), avoient embrassé » la religion chrétienne, avoient des églises, et il y » régnoit une grande régularité. Aujourd'hui, je ne suis » le prêtre de ces sauvages que pour donner le baptême » à leurs enfans. Cependant, parmi ceux du Poste-Vin- » cennes, il s'en trouve quelques-uns qui viennent à » confesse; ce qui feroit juger que vous pourriez obte- » nir d'eux quelques enfans. »

2. « Depuis le bannissement des PP. Jésuites, la » religion s'est peu à peu tellement affoiblie ici, qu'on » n'y aperçoit que quelques vestiges, qui font connoî- » tre qu'autrefois il y avoit de la piété. Je ne perds pas » de vue le désir que le P. Guillet, supérieur des Tra- » pistes, m'a notifié, d'avoir en sa communauté quel- » ques enfans de sauvages. Le chef de la nation, qui » se trouve à Kaskaskias, m'a promis de solliciter ses » frères à en envoyer. »

3. « Le chef de ceux de Kaskaskias, en vendant (au » gouvernement des Etats-Unis) les terres de sa nation, » a exigé qu'on lui bâtît une église, et il y a pour

» cela 300 piastres, et 100 piastres pour le prêtre » missionnaire, pendant sept ans. Ces missions peu» vent-elles revivre ? La miséricorde de Dieu est » grande, etc.

Oui, la miséricorde de Dieu est grande, et on peut espérer que Mgr. Dubourg et ses missionnaires qui depuis quelques années résident dans le voisinage des tribus du Missouri et du Mississipi auront tout le succès désiré, s'ils parviennent à être assistés comme les jésuites l'ont été autrefois par le gouvernement français.

Les religieux de Saint-Dominique ont assez bien réussi dans leurs établissemens du Kentucky et de l'Ohio; le P. Edward Fenwick, né au Maryland, étoit devenu membre de cet ordre et professeur au collége de Bornheim, en Flandre, où il avoit fait ses études. De retour dans sa patrie, il employa son patrimoine à fonder le couvent de Sainte-Rose et une école, qui ont déjà produit sept missionnaires natifs du pays. Il y avoit l'année dernière six prêtres profès, six novices et autant d'élèves dans ce monastère, situé dans le comté de Washington. Deux zélés missionnaires, le P. Fenwick, et son neveu le P. Young, se sont dévoués les premiers, il y a deux ans, à prêcher la foi dans l'Etat de l'Ohio, au nord du Kentucky, et déjà ils ont vu s'y élever trois églises.

Les congrégations dans l'intérieur de cette contrée sont composées d'Allemands, d'Irlandais et d'Américains; mais, sur les lacs qui séparent les Etats-Unis du Canada, elles sont formées de colonies françaises. Dans l'Etat et sur la rive droite de l'Ohio se trouve Galliopolis, chef-lieu du comté de Gallia, où s'étoit formé en 1791 un établissement de Français, qui, devenus

victimes d'une véritable spéculation, ont pour la plupart abandonné ce pays. MM. Barrières et Badin y baptisèrent une quarantaine d'enfans en 1793, lorsqu'ils se rendoient au Kentucky. Tout le village sembla renaître à la vue de deux prêtres leurs compatriotes, au chant des cantiques sacrés et à la célébration des saints mystères.

Dans toutes ces régions de l'Amérique on jouit d'une liberté entière de conscience et de culte : on ne craint point d'être molesté, si on refuse les honneurs de la sépulture chrétienne aux morts dont la vie a été scandaleuse; on s'y attend, c'est la loi connue de l'Eglise : d'où il suit qu'on appréhende davantage de mourir sans les derniers sacremens. Les mariages consacrés par la bénédiction de notre rituel sont reçus comme légitimes et valides en droit : aussi le divorce, la polygamie, etc., y sont inconnus parmi les catholiques. Nous faisons des processions autour de nos cimetières, nous y plantons des croix, nous prêchons dans les hôtels-de-ville et même dans les *prêches* protestans, faute de chapelles, et tous les sectaires y viennent en foule. Pendant la sainte messe, ils se comportent d'une manière décente et respectueuse. Quelques-uns même nous amènent leurs enfans pour les baptiser, et confient l'éducation de leurs filles à nos religieuses. On est encore étonné de voir des personnes non catholiques prendre quelquefois la défense des dogmes de notre croyance.

Nous jouissons aussi de quelque considération dans la vie civile; car les Américains aiment beaucoup les Français, dont ils recherchent la politesse et la gaîté. Ils se rappellent avec joie et reconnoissance les services qu'ils ont reçus du roi martyr. Enfin le gouver-

nement du Kentucky a consacré le nom français dans ses institutions : nous y avons le comté de Bourbon, et la ville de Paris son chef-lieu; on y voit aussi un Versaille, un Louisville, etc. Dans cette dernière nous avons bâti, avec l'aide des protestans, la jolie église de saint Louis, roi de France. Comme ils estiment singulièrement les hommes un peu instruits, ils ont accueilli avec une générosité hospitalière les prêtres français, et nos évêques sont révérés de tous les sectaires.

M. Caroll, ancien professeur de théologie chez les Jésuites, évêque et ensuite archevêque de Baltimore, étoit un des plus illustres personnages de l'Amérique, universellement chéri et respecté. Il avoit été sacré en Angleterre le 15 août 1790. Deux ans après, il convoqua à Baltimore un synode, où il parvint à réunir jusqu'à vingt-cinq prêtres. On admiroit sa modestie et sa piété autant que son savoir. Enfin par l'urbanité de ses manières et son inépuisable charité, il avoit gagné tous les cœurs même du clergé protestant. Sa mort édifiante, douce et tranquille au milieu des plus grandes souffrances, arriva le 3 décembre 1815, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de saint François Xavier, la gloire des Jésuites. Elle causa un deuil extraordinaire dans tout le pays, où sa mémoire ne cesse point d'être en vénération.

On ne sauroit concevoir comment il pouvoit suffire à tous les devoirs qu'il avoit à remplir, et au travail d'esprit dont il étoit accablé. Bientôt il obtint du saint Siége un coadjuteur, M. Néale, comme lui américain de naissance et ex-jésuite. Son diocèse embrassoit tous les Etats Unis; il étoit en outre administrateur de celui de la Nouvelle-Orléans. Notre S. P. le Pape fut depuis supplié d'ériger quatre nouveaux évêchés,

savoir à Philadelphie, Newyorck, Boston et Bardstown (1).

M. Flaget, sulpicien, arrivé en Amérique avec MM. David et Berlin, dans l'année 1792, fut nommé évêque de ce dernier siége. Sa modestie en fut alarmée: il ne croyoit posséder ni les talens ni les vertus nécessaires pour une si haute dignité, et il persista pendant deux ans dans son refus; mais il fut obligé de céder aux ordres exprès du Pape, et se soumit enfin au joug auquel il étoit évidemment destiné par la divine providence. Il est sans dôute le plus pauvre prélat du monde chrétien, mais il n'en est pas moins zélé et désintéressé. *Bienheureux l'homme de bien qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent ni dans les trésors! Qui est-il, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilleuses durant sa vie* (2)? (Ecclésiastique, chapitre XXXI.) Aussi a-t-il créé en peu d'années tant d'établissemens, entrepris tant de voyages, enduré tant de

---

(1) Nous avons aujourd'hui dans les Etats-Unis cinq évêques d'origine française: M. Maréchal, né à Ingré dans le diocèse d'Orléans, troisième archevêque de Baltimore; M. Cheverus, de Paris, premier évêque de Boston; M. Flaget, né en Auvergne, au Kentucky, et M. David, du diocèse de Nantes, son coadjuteur; enfin M. Dubourg, évêque de la Louisiane et des Florides, qui réside à Saint-Louis, sur le Mississipi, dans l'état du Missouri. Le siége de Philadelphie est devenu vacant par la mort de M. Egan, et celui de Newyork est occupé par M. Conally, Irlandais, de l'ordre de saint Dominique. Le nombre des prélats américains va s'accroître incessamment: la Nouvelle-Orléans et les Florides sont trop éloignées de Saint-Louis; les diocèses de Baltimore, de Bardstown, etc., sont trop vastes, et de plus, le nombre des catholiques y augmente journellement par suite des émigrations d'Europe et des conversions qui s'y font.

(2) L'homme se peint dans ses écrits: nous ne pouvons donc mieux décrire le caractère doux, humble et modeste de Mgr. l'Evêque de

fatigues d'esprit et de corps, et si bien réussi dans tous ses projets pour étendre le royaume de Jésus-Christ, qu'il faut absolument attribuer ses succès et les progrès de la religion à la bénédiction de Dieu seul, qui

---

Bardstown, qu'en insérant ici l'extrait de plusieurs lettres qu'il écrivoit de Baltimore à son vicaire-général au Kentucky : le zèle, le désintéressement et l'abnégation de lui-même, égalent sa confiance en la Providence : « Dieu m'est témoin que je ne désire pas les richesses, » et j'aimerois mieux mille fois mourir que d'être jamais attaqué de » cette maladie. Moins nous aurons de biens, moins nous aurons d'in- » quiétudes. Mais il est des dépenses indispensables, et c'est sur vous » que je me repose pour me procurer les moyens. Il faut bien que je » compte sur l'amitié que vous avez pour moi; c'est donc à vous, mon » cher M. Badin, à pourvoir désormais à ma subsistance. Après tout, » vous l'avez bien voulu; car, sans vous on n'auroit jamais pensé à me » faire évêque. Nous aurons huit ou neuf malles de livres et autres ef- » fets; la distance est grande et le port très-cher : le voyage et le rou- » lage coûteront plus de 4000 francs, et nous n'avons pas le sou. Nous » avons lieu d'attendre que la Providence viendra à notre secours. » Pour simplifier mes dépenses, je laisserai à Baltimore le domestique » qui m'offre ses services; je laisserois même mes livres, si je ne les » regardois pas comme essentiels à notre établissement. Pour ne pas » multiplier vos dépenses, je n'amenerai avec moi que M. David, et » nous sommes bien résolus l'un et l'autre de nous contenter de votre » ordinaire, quelque modique qu'il soit. Si l'épiscopat ne m'avoit » présenté que des difficultés de cette nature, je n'aurois pas tant fait » de façons pour l'accepter. La Providence m'y force malgré moi; j'ai » eu beau voyager par terre et par mer pour secouer le joug qu'on vou- » loit m'imposer, toutes mes démarches ont été inutiles; Dieu semble » exiger de moi que je baisse la tête sous ce pesant fardeau, quand » même il devroit m'écraser. Hélas! si je m'arrêtois long-temps à » considérer ma foiblesse et mes misères, je tomberois dans le » découragement, et à peine oserois-je faire un pas dans la vaste » carrière qui s'ouvre devant moi. Pour me rassurer, il est à pro- » pos que je rappelle souvent à mon esprit que je ne me suis point » ingéré de moi-même dans cet auguste ministère, et que tous » les supérieurs que j'ai sur la terre m'ont en quelque sorte forcé » à l'accepter. »

ne cesse de l'accompagner. M. David, supérieur du séminaire, sacré évêque-coadjuteur le 15 août 1819,

---

Il écrivoit dans ces dernières lettres de Baltimore, d'où il avoit plus de cent lieues à parcourir par terre et trois cents par eau pour arriver à Bardstown : « Remarquez bien qu'entre sept ou huit personnes à » peine aurons-nous un cheval. Je le destine pour M. David, comme » le moins ingambe. Pour moi et les autres messieurs, nous irons à » pied avec plaisir, s'il y a la moindre difficulté à nous faire voyager » autrement. Le pélerinage seroit fort de mon goût, et je ne crois pas » qu'il déroge à ma dignité. Je laisse le tout à votre prudence. Je serai » fort heureux, si j'ai assez d'argent pour aller vous rejoindre à Louis- » ville ; le reste du voyage sera à votre charge. Que la volonté de Dieu » soit faite. Je préférerois mille fois m'en aller à pied, plutôt que de » causer le plus petit murmure, et vous avez fort bien fait de suspen- » dre la souscription qui avoit été sollicitée en ma faveur, puisqu'elle » n'auroit tendu qu'à aliéner les esprits contre moi. Il étoit cependant » bien juste et raisonnable que les peuples, jaloux d'avoir un évêque, lui » fournissent au moins les moyens de se rendre parmi eux. Il n'est rien » que je ne fasse pour la sanctification de mon troupeau. Mon temps, » mes travaux, ma vie même lui sont consacrés ; et après cela il me » restera encore à dire que *je suis un serviteur inutile, n'ayant fait* » *que ce que j'avois à faire.* »

La Providence qu'il avoit invoquée par son zèle et sa résignation, suppléa comme par miracle (on ne sait comment) aux besoins du prélat; qui arriva le 11 juin 1811, avec deux prêtres et quatre séminaristes, à Saint-Etienne, résidence de M. Badin. Il y trouva les fidèles à genoux sur le gazon, chantant des cantiques anglais; les paysannes étoient presque toutes vêtues de blanc, et plusieurs d'entre elles encore à jeûn, quoiqu'il fût alors quatre heures après midi, ayant espéré assister à sa messe, et recevoir ce jour même la sainte communion de ses mains. Un autel avoit été préparé à l'entrée de la première cour, sous quatre arbrisseaux qui l'ombrageoient, pour qu'il y pût prendre le costume d'évêque. Après l'aspersion de l'eau bénite, il fut conduit processionnellement à la chapelle, au chant des litanies de la sainte Vierge, qui furent terminées par les cérémonies et les prières prescrites dans le Pontifical en pareille occasion.

M. Badin n'avoit pour logement qu'une mauvaise maison de bois, et, par suite des dépenses faites pour ériger le monastère brûlé dont nous avons parlé, il put à peine bâtir et préparer deux chétives cabanes

a beaucoup coopéré à ses bonnes œuvres dans l'établissement du séminaire, qui a déjà produit huit ou dix prêtres, dans la fondation de plusieurs couvens des filles de saint Vincent de Paul, l'érection de la cathédrale de Bardstown, etc. (1)

C'est dans cette petite ville, située au centre du pays, qu'a été fixé le siége épiscopal. La plus petite semence devient un grand arbre, comme N. S. l'a observé dans l'Evangile. Aussi le diocèse embrasse-t-il six vastes Etats : le Tennessée, le Kentucky, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois (2). Toutes ces

---

de seize pieds carrés, pour son illustre ami et les ecclésiastiques qui l'accompagnoient ; enfin un des missionnaires couchoit sur un matelas dans le galetas de ce palais épiscopal blanchi avec de la chaux, qui n'offroit pour tous meubles, qu'un lit, six chaises, deux tables et des rayons pour une bibliothèque. Monseigneur y demeura un an, et il s'estimoit heureux d'y vivre ainsi au milieu de la pauvreté apostolique.

(1) Les PP. Dominicains, aidés de leurs novices, ont fait eux-mêmes une grande partie des ouvrages nécessaires pour bâtir leur monastère et la belle église de Sainte-Rose. Comme eux, les séminaristes ont ensuite moulé des briques, fait de la chaux, coupé les bois, etc., pour construire celle de Saint-Thomas, le séminaire et le couvent de Nazareth. La pauvreté de nos établissemens les force à employer au travail le temps de leur recréation. Tous les jours ils consacrent trois heures au jardinage, aux champs ou aux bois. Rien de plus frugal que leur table, qui est celle des deux évêques, ou l'eau pure d'une fontaine est leur boisson ordinaire; rien aussi de plus humble que leur vêtement. Qu'on se représente en effet 50 séminaristes indigens, qui sont obligés de se couvrir presque de haillons, et d'emprunter des habits plus décens pour paroître en ville. Aussi Monseigneur Flaget espère que les personnes pieuses et charitables voudront bien au défaut d'argent dont il a besoin pour sa cathédrale, donner du linge ou les livres nécessaires pour les études et l'habillement de ses chers séminaristes.

(2) Depuis l'installation de Monseigneur Dubourg à Saint-Louis, la mission trop lointaine des Illinois, qui font partie du diocèse de Bardstown, est administrée par ce prélat, dont la résidence se trouve dans le voisinage.



contrées, où la population, les sciences et les arts, l'agriculture et le commerce ont fait depuis vingt ans des progrès étonnans, ne présentoient, il y a un demi-siècle, que des forêts ou des prairies sans bornes, connues seulement des bêtes fauves et des tribus éparses de sauvages. Mais il y a aujourd'hui dans ce diocèse 25 prêtres, 7 couvens, 2 séminaires ou colléges, 35 églises ou chapelles (1), et environ 40 mille catholiques, sur une population de deux millions d'habitans de toute secte. On trouve des prêtres et des églises dans tous ces Etats, excepté dans le Tennessée, qui, à cause de sa grande distance et d'autres empêchemens, n'a pu encore être visité que quatre fois par le plus ancien missionnaire du Kentucky. Il a rassemblé une petite congrégation à Knoxville, qui en est la capitale. Puisse s'accomplir aussi dans cette province la parole du Prophète : « Je les ressemblerai, comme le » pasteur en sifflant rassemble le troupeau, parce » que je les ai rachetés, et je les multiplierai comme » auparavant. Je les répandrai parmi les peuples, et » ils se souviendront de moi dans les lieux les plus » reculés. »

Mgr. l'Evêque vient de faire l'essai d'une école gratuite pour les catholiques pauvres qui n'ont pas fait leur première communion. La moitié de leur temps est employée aux travaux de la terre, pour défrayer leur nourriture, et l'autre moitié à apprendre à lire, écrire et s'instruire de la doctrine chrétienne. Avec 50 écoles de ce genre, nous pourrions renouveler tout le diocèse, et amener à la religion bien des âmes, qui

(1) Huit de ces bâtimens sont construits en brique, un en pierre, et les autres en bois.

sans cela demeureront privées des moyens de salut. Ainsi on voit que tout ce qui a été fait n'est rien en comparaison de ce qui reste à faire.

Tous nos établissemens, outre les dépenses éventuelles et journalières de sacristie, de voyage, etc., ont coûté plus de 300,000 fr.; et Mgr. l'évêque, qui n'en a que 600 de revenu ecclésiastique, en doit plus de 25,000 pour sa cathédrale, qui n'est pas encore achevée, loin d'être décorée. Des événemens qu'il étoit impossible de prévoir, ont mis les souscripteurs hors d'état de compléter leurs paiemens; et si on vouloit aujourd'hui les forcer à la rigueur de la loi, cette mesure auroit les plus graves inconvéniens pour la religion, et la plus funeste influence sur l'esprit et le cœur des catholiques et des protestans, qui sont également souscripteurs. L'église du Kentucky possède, il est vrai, plusieurs terres; mais les bras y manquent pour les défricher et ensuite les cultiver, et par conséquent ces terres incultes ne produisent point de revenus. La plupart des élèves des séminaires et des monastères ne paient point de pension; les missionnaires ne reçoivent point d'honoraires du trésor public, ils se trouvent à la merci des congrégations qui souvent ne les défraient pas même des dépenses de leurs voyages, et le casuel d'ailleurs y est presque inconnu. L'esprit de religion oblige à faire bien des sacrifices, et à endurer bien des privations pour éloigner des soupçons fâcheux de cupidité; souvent aussi il faut faire des présens : tantôt on nous demande des livres de prière ou de controverse, tantôt des catéchismes, des chapelets, etc.

Quand on calcule ensuite les dépenses absolument nécessaires pour l'entretien de deux ou trois cents

personnes (1), et qu'on les compare à nos foibles ressources, on ne peut trouver la solution du problème que dans les soins de cette Providence infinie qui nourrit les oiseaux du ciel, et donne aux lis des champs une splendeur plus éclatante que celle de Salomon. Cette Providence paternelle, après avoir fait tant de choses qui étonnent notre raison, ne nous abandonnera point dans notre détresse présente. Après s'être servie de ses ministres comme moyens pour opérer, elle donnera aussi aux âmes sensibles et religieuses la volonté de coopérer à ces bonnes œuvres, et elle couronnera ses dons en couronnant les mérites de leur charité.

Le rédacteur de cette notice a été témoin de la plupart des événemens qu'il rapporte : *Quod vidimus et audivimus hoc annuntiamus vobis* (1 Joan. 1). Après 25 ans de travaux passés dans cette mission, il est revenu en France pour y prendre un peu de repos, et invoquer, d'après le vœu de son évêque, la générosité de ses compatriotes. Il se propose de traverser de nouveau l'Océan, et de faire un voyage par terre de près de quatre cents lieues pour arriver au Kentucky, où on réclame encore ses services.

Si quelques ecclésiastiques se sentoient appelés à l'accompagner en Amérique, ils se persuaderont sans doute, d'après ce récit fidèle, qu'ils auront à parcourir ensemble le chemin de la croix, que nous savons être celui du ciel. Il seroit aussi à propos qu'ils se procurassent tous les livres d'église suivant le rit de Rome,

(1) Outre les évêques et les missionnaires, on comprend dans ce nombre les séminaires et les couvens avec leurs élèves et domestiques.



des ouvrages théologiques et bibliques, français, anglais et latins, des calices, ciboires, crucifix, linges et ornemens d'église, tableaux d'autel, enfin tout ce qui a rapport au culte divin. Sûrement ils pourront trouver quelque secours dans la piété de leurs amis et de leurs connoissances. Combien de personnes en France possèdent des livres d'église ou de théologie qu'on n'imprime pas en Amérique, et des ornemens sacrés qui ne leur sont d'aucun usage, tandis qu'ils pourroient être si utilement et si saintement employés dans les missions naissantes, qui manquent de tout, et où il faut tout créer! On espère de la charité des âmes pieuses et opulentes qu'elles se feront un plaisir d'offrir ce service au culte de Dieu, à qui elles rendront seulement une petite portion des biens qu'elles ont reçus de lui en abondance. La foi nous apprend qu'il ne se laissera pas vaincre en générosité, mais qu'il leur rendra au centuple des sacrifices faits pour sa gloire. Quant à nous, la reconnoissance et la religion nous feront un devoir de recommander nos bienfaiteurs aux pieux souvenirs des missionnaires, des religieuses et des peuples qui recevront leurs présens, et nous nous engageons à célébrer une messe solennelle d'action de grâces, à laquelle nous inviterons les bons chrétiens à faire une communion générale, et à l'offrir à Dieu dans la même intention.

S. T. Badin, *missionnaire américain.*

A Paris, au Séminaire de St-Nicolas, rue St-Victor.

MISSIONS DE LA LOUISIANE.

Notice sur le territoire d'Orléans ou Louisiane.

Ville de la Nouvelle-Orléans. Capit.

Lat. n. 26° 59' 45" long. occid. Mér. de Paris. 92° 33' 50"

La ville de la Nouvelle-Orléans, située sur la rive gauche du fleuve du Mississipi, a souffert de plusieurs incendies considérables; les parties endommagées sont aujourd'hui rétablies, la plupart en fort belles maisons de brique dans le meilleur genre, et meublées avec goût. Depuis que les Américains en ont pris possession, le luxe s'y est singulièrement augmenté par l'effet de leur commerce; avant cette époque il n'y étoit guère connu.

La plus grande partie de cette ville est cependant composée de maisons basses, en charpente, et couvertes en aissantes ou bardeaux. La ville est bien percée en îlets quarrés, autour desquels sont des trottoirs en briques pour la commodité des gens de pied, mais peu larges. Les rues ont 36 à 40 pieds de largeur. Leurs eaux, ainsi que celles des toits, s'écoulent par de petits canaux en bois d'un pied de diamètre, qui bordent le trottoir : ce n'est que depuis quelques années que cet usage existe; les rues avant ce temps étoient impraticables.

Cette ville est un quarré long de 700 toises du nord-nord-est au sud-sud-ouest, sur 300 toises de largeur. Cette dernière dimension ne peut augmenter, parce que le terrain ne le permet pas; il est trop bas, et sujet aux inondations lorsqu'il se forme quelque crevasse dans les levées qui sont au-dessus de la ville, le long du fleuve. Les faubourgs de différens noms,

qui s'établissent au-dessus et au-dessous de la ville, sont plus étendus, et se composent de 12 rangs d'îlets quarrés dans la longueur, sur 6 rangs d'îlets dans la largeur : un de ces îlets est en face du fleuve, et sur la partie qui sert de quai (la levée,) forme une belle place environnée de bâtimens contigus de même hauteur, et à peu près de même distribution intérieure. Ils sont loués à des marchands.

Eglise.

Tous ces bâtimens appartiennent à la veuve d'un riche espagnol nommé Almonaster. Cet homme a fait construire à ses frais sur une des faces de la place, une fort belle église en maçonnerie de pierres étrangères au pays, avec des tours quarrées, ou clochers, un hôtel-de-ville, un presbytère dont il a fait présent à la ville, et enfin un hôpital, qu'il a meublé de tous les ustensiles nécessaires au service et au soulagement des malades, lui léguant cinq esclaves, et lui assignant des rentes. La dotation est de 24 lits pour les malades pauvres : les autres qui veulent s'y faire traiter paient une redevance particulière pour ne pas préjudicier aux fonds dotaux. Cette fondation fut déclarée par le roi d'Espagne sous sa protection immédiate, avec les priviléges et les droits attachés au patronat.

Hôpital.

Couvent de Religieuses Ursulines établi par la C.e en 1727.

Il y a aussi un couvent de religieuses ursulines, qui sont au nombre de 18 à 20, établi pour l'instruction des jeunes filles ; elles reçoivent de jeunes demoiselles en qualité de pensionnaires. Les orphelines y sont admises ; on en compte une trentaine actuellement : l'église, le chœur, et les écoles pour les externes, ont été construits aux frais et dépens de l'espagnol Almonaster ; il en a fait un don gratuit à la communauté.

Population de la ville.

La population de la ville de la Nouvelle-Orléans, à la fin de l'année 1808, étoit de 15,000 âmes, de toute

couleur. Depuis cette époque elle a considérablement augmenté par l'arrivée successive des Français chassés de l'île de Cuba, et elle peut être évaluée à soixante mille âmes.

Levées le long du Missisipi.

Les habitations riveraines du fleuve du Missisipi sont obligées de faire et entretenir des levées en terre, pour se garantir des inondations lors des crues de ce fleuve; elles se prolongent jusqu'au-dessus de la pointe coupée (P.sse Saint-François) et au-dessous de la ville, jusqu'à Plaquemines (P.sse Saint-Philippe), qui est le poste militaire le plus avancé.

Bayoux.

On nomme ici Bayoux, des rivières navigables sans courans, qui forment la communication d'un lac à un autre, ou d'un lac au fleuve Missisipi. Ils doivent sans doute leur existence aux inondations causées par les débordemens de ce fleuve.

CULTURE.

Cannes à sucre.

On cultive dans le pays les cannes à sucre, l'indigo et le coton. La manière de planter les premières, est de faire avec la charrue un sillon dans lequel on couche les cannes, l'une à la suite de l'autre, que l'on recouvre de terre. Cette opération a lieu depuis le mois de novembre jusqu'en février suivant. Les cannes se coupent, et on les passe au moulin en novembre et décembre; plus tard la gelée les fait souvent périr, alors le sucre est de mauvaise qualité. Il se cultive peu d'indigo aujourd'hui.

Indigo.

Coton.

Quant au coton, qui est de la plus grande beauté, et aussi fin que la soie, on le sème en mars et avril, après que le terrain a été labouré et divisé par planches. C'est sur leurs bords que l'on sème le maïs; le coton l'est en même temps dans leurs intervalles, et en alignement. Le coton qu'on récolte ici est celui que l'on connoissoit à Saint Domingue, du nom de

sainte-marthe; la graine en est verte, velue et adhérente; pour en séparer le coton, on se sert d'un moulin à hérisson d'une forme particulière, adoptée dans tout le continent américain, mû par des chevaux. On le met en balles de forme quarré-long à la presse, et cordées; elles pèsent ordinairement 350 à 400 livres.

Sarclage des champs.

Pour le sarclage des champs ensemencés, on emploie une herse de figure triangulaire, appelée *ara*, traînée par un seul cheval; elle est armée de pioches horizontales et compactes. On ne se sert de la pioche ou houe, que dans les endroits où cette herse ne peut être traînée sans endommager les plantes.

Terres cultivables.

Les terres cultivables étant le long des Bayoux seulement, elles présentent une suite d'habitations plus ou moins étendues. Environ à demi-lieue de là sont les prairies marécageuses, et pour la plupart boisées. On y élève des troupeaux, et on y trouve le bois propre aux constructions. Ces forêts se nomment *cyprières*. Les habitans les appellent aussi des îles; car leur position au milieu d'immenses plaines, leur donne assez l'apparence d'îles au milieu de la mer.

Clôture nécessaire pour les habitations en culture.

Toute la partie cultivée des habitations, est entourée d'une barrière (en pieux de cypre) de 5 pieds de hauteur hors de terre. Cette clôture qui dure 8 à 10 ans, est très-dispendieuse. Toutes les terres n'ont pas une valeur égale; celles qui bordent le fleuve du Mississipi, et où l'on compte plus de 60 sucreries, sur une étendue immense, sont d'une plus grande valeur, parce que les transports de leurs produits à la capitale sont très-faciles en tout temps; celles des cantons éloignés, d'où l'on ne peut sortir par les Bayoux, un certain temps de l'année, pour se rendre au fleuve, sont d'un moindre prix, à cause du long trajet qu'il faut faire

pour

pour porter sa denrée ; cependant elles ont acquis plus de valeur depuis que ce pays est sous la domination des Etats-Unis, par la grande émigration des habitans des autres états du nord qui viennent se fixer dans la Louisiane. Car chez eux les terres sont d'une nature ingrate, et les forêts qui y abondent, demandent beaucoup de bras pour les abattre et défricher le sol. Ici au contraire elles sont peu nombreuses, et la clôture une fois faite, il n'y a plus qu'à labourer.

Nourriture des nègres, leur entretien.

Les nègres sont nourris par leurs maîtres, avec du maïs ; on leur en donne tous les mois un baril en épis, tant aux petits qu'aux grands. Ils ont des jardins particuliers, qu'ils travaillent à leurs heures perdues ; ils y cultivent des pois, des patates, du riz, etc. ; ils élèvent aussi des porcs et des poules, mais ils n'ont pas la facilité de les vendre dans les marchés des villages, à cause de leur éloignement, et ils ne peuvent s'en défaire qu'auprès des voyageurs par eau qui passent chez eux. On leur donne en outre, tous les ans ou tous les deux ans, une capote et une couverture de laine ; ils font assez ordinairement de la cotonade pour chemises, etc. Le maronage n'y est ni commun ni facile ; ils ne pourroient s'exposer dans les bois ni sur les Bayoux, car ils trouveroient dans les premiers des tigres et des ours, et ne connoissant pas le cours et la navigation des seconds, ils se perdroient infailliblement.

Vacheries ou huttes.

Sur la rive droite du fleuve, depuis les Opeloussas (cervelles noires) jusqu'aux Atac-apas (mangeurs d'hommes) qui sont à quelques lieues de la mer, on trouve des prairies immenses ; c'est là qu'on élève des troupeaux considérables, dont voici les prix courans.

Un cheval de monture. . . . . . 200 à 225 fr.

Une Jument.	125 f.
Les Bœufs pour la charrue (la paire).	150 à 170 f.
Une Vache et sa suite	50 f.
Un Bœuf pour boucherie rendu en ville.	60 à 70 f.
Un Mouton.	20 f.
Un Cochon non engraissé.	15 à 20 f.
Une Volaille. . . . 30 à 40 sols.	

Arbres, fruits. Les orangers réussissent très-bien à la latitude de 30 degrés, au-dessus ils sont peu communs ; lorsque les gelées sont fortes elles nuisent beaucoup, et souvent les font périr. Les pêchers y sont communément de la belle espèce, et moins sujets que les premiers aux intempéries d'une saison froide.

Lettre de M. O. . . . Missionnaire de la Louisiane, à M. C. . . datée du 21 Octobre 1822, des Barrens, Louisiane.

La Providence m'a assigné un poste pour quelque temps dans le grand séminaire des Barrens. Nous y sommes arrivés le 30 d'août au nombre de six ; mais M. Michaud fut appelé à Saint-Louis quelques jours après, pour être ordonné prêtre. Je devois partager son sort, la fièvre me retint au séminaire. Le 10 octobre nous avons eu la visite de Mgr. Dubourg ; il me témoigna beaucoup de bonté, ainsi qu'à M. Blanc, (frère de celui qui étoit déjà à la Louisiane,) et le 12 il ordonna l'un sous-diacre, et l'autre diacre. Je ne pouvois me lasser d'admirer la douceur, la bonté et les grandes qualités d'un si saint évêque : il étoit un peu souffrant ; mais néanmoins il refusoit tous les

adoucissemens qu'on auroit pu lui procurer. Il partagea à notre table la pauvre nourriture qu'on nous y sert; mais la maigre chère qu'on lui fit faire, n'ôta rien à la gaîté que vous lui connoissez.

Nous avons la consolation de voir une mission ouverte, ou du moins tentée chez les sauvages. M Lacroix, aumônier des dames du Sacré-Cœur de Florissant près de Saint-Louis, a fait deux voyages chez les grands Osages : la première fois il a été bien accueilli, et a conçu un grand espoir de voir la foi prospérer dans cette tribu, il a eu le bonheur de baptiser 40 personnes, tant enfans que vieillards; le second voyage a été de courte durée, il a prêché cependant devant la tribu entière, et les chefs lui ont répondu qu'ils étoient satisfaits d'apprendre à connoître ce grand esprit. De plus il s'est enfoncé sur les bords du Missouri, jusqu'à cent lieues au delà de la nation des Osages, parmi un grand nombre d'autres sauvages. La fièvre dont il a été atteint pendant presque tout le temps de cette seconde mission, ne lui a pas permis de prolonger son séjour, et d'exécuter le dessein qu'il avoit formé de bâtir une église dans ce pays. Les pauvres sauvages sont en très-grand nombre. Depuis les Arkausas jusqu'à la rivière de Colombier et à la mer Pacifique, on compte plus de trente ou quarante tribus très-nombreuses. On est touché de l'affection qu'ils ont pour les *robes noires*, et surtout pour les Français. Dernièrement ils étoient un grand nombre à Saint-Louis : un d'entre eux fut conduit par quelques affaires dans une maison où se trouvoit monseigneur ; aussitôt qu'il l'aperçut, il courut lui prendre la main et l'embrassa avec de grandes démonstrations d'amitié. Etant sorti sans penser à faire la même cérémonie, il

se rappela sa méprise lorsqu'il étoit déjà très-loin ; il revint aussitôt en courant, et baisa la main en poussant de grands cris. Si je ne craignois de vous fatiguer, j'aurois plusieurs autres choses à vous dire, et d'autres traits à vous citer. La disette d'ouvriers évangéliques et le manque d'argent, font qu'il n'y a plus en ce moment aucun missionnaire ambulant. Un grand nombre de catholiques se trouvent par là privés de tous secours de la religion, et plusieurs protestans n'entendent jamais parler de notre sainte religion. Nous avons des peuplades de mille catholiques, de cinq cents, deux cents, etc., qui n'ont, pour ainsi dire, jamais été visitées par aucun prêtre. J'espère qu'aussitôt que je saurai un peu l'anglais, je m'enfoncerai parmi ces pauvres malheureux, pour me perfectionner dans la langue et travailler à leur instruction. C'est l'intention de M. Rosati. L'année dernière, Monseigneur reçut une lettre d'une dame anglaise qui se trouve à plus de mille lieues de Saint-Louis, sur la rivière de Colombia, près des côtes de la mer Pacifique. Elle le conjuroit de lui envoyer un prêtre. Il y a là près de quinze cents catholiques et cinq cents protestans qui se trouvent entièrement privés de tous secours de la religion. Cet établissement va beaucoup s'augmenter ; mais, hélas! on n'a pu leur envoyer personne. On ne peut voir sans pitié, en montant à Saint-Louis, des habitations éparses çà et là, où jamais la connoissance de Dieu n'est parvenue. Les évêques des Etats-Unis ont trouvé un expédient bien propre à faire connoître la religion ; ils ont écrit différens ouvrages sur les cérémonies de la messe et sur tous les points controversés entre les protestans ; on les fait circuler partout ; et les Américains très-curieux de s'instruire, surtout de ce qui

concerne la religion, les lisent avec avidité, et voyant l'injustice des calomnies dont on avoit noirci la religion catholique, dès lors ils conçoivent le désir de prendre de plus grands éclaircissemens; et aussitôt qu'ils se sont adressés à un prêtre, on peut presque compter sur leur conversion. Un médecin protestant fut dernièrement appelé chez les dames du Sacré-Cœur de Florissant, pour voir une jeune personne malade; l'ordre, la paix et la tranquillité de cette maison le frappèrent. De retour chez lui, il s'empressa d'y envoyer ses demoiselles. Bientôt elles abjurèrent l'erreur; le père et la mère eurent eux-mêmes différens entretiens avec Monseigneur, et se convertirent à leur tour. On compte plusieurs conversions à peu près semblables depuis mon arrivée aux Barrens. Il s'est passé un événement intéressant à Saint-Louis. Un jeune juif âgé de quinze ans, faisoit l'admiration de toute cette ville par ses grands talens pour la musique; il s'étoit bien affectionné aux prêtres de Saint-Louis, qui l'employoient souvent dans les concerts (1) qu'ils donnoient à l'église. Dans le mois de septembre dernier il tomba dangereusement malade, et eut le bonheur de recevoir le baptême trois jours avant sa mort. Toute la ville de Saint-Louis assista à ses funérailles; on ne négligea rien pour les rendre intéressantes, et Monseigneur lui-même prononça une petite oraison funèbre. Les protestans en furent touchés, et les frères et sœurs de ce petit juif voulurent recevoir peu de jours après le baptême avec leur mère. On espère que le père, qui est un des plus riches habitans de ces pays, ne tardera

(1) On appelle ainsi dans le pays les offices en musique.

pas à imiter l'exemple de sa famille. Voici encore un autre trait non moins touchant à citer depuis mon arrivée. Mgr. Flaget alloit dernièrement visiter une habitation ; en passant près d'une maison, il entendit de grands cris ; il court aussitôt, et trouve une mère désolée auprès d'un enfant mourant. Sauvez mon enfant, s'écrie la mère en voyant le saint évêque. Comment cela me seroit-il possible? répondit l'évêque ; cependant, continua-t-il, quoique protestante, vous devriez me permettre de le baptiser.—Faites ce que vous voudrez, pourvu qu'il vive. Monseigneur le baptisa, et à l'instant l'enfant recouvra ses forces et sa santé (1). La pauvre mère se jette à l'instant aux pieds de l'évêque, lui demande pardon de toutes les injures qu'elle a vomies contre lui et sa religion, et après s'être fait instruire, elle abjure l'erreur avec toute sa nombreuse famille. La religion fait tous les jours de grands progrès dans le Kentucky, et l'évêque est aimé et respecté, non-seulement des fidèles, mais même des hérétiques. C'est un grand saint et un grand apôtre.

---

(1) La prudence et la sagesse du missionnaire qui a écrit cette lettre, ne permettent pas de douter de l'authenticité de ce fait. La sainteté éminente du vénérable évêque du Kentucky, le rend d'ailleurs de lui-même assez facile à croire, pour les personnes qui ont encore de la foi.

Liste des Evêques des Etats-Unis et des établissemens de leur Diocèse.

Archevêché, Baltimore, Mgr. Maréchal : deux séminaires, deux colléges, noviciat de Jésuites, une maison des Dames de la Visitation, une de Sœurs de la Charité, une des carmélites, trente huit Eglises catholiques et plusieurs petites écoles de charité.

Evêché, Boston, Mgr. Cheverus : une petite communauté d'Ursulines et dix Eglises, 1810.

Evêché, Newyorck, Mgr. Conally : une maison de Sœurs de la Charité, et sept ou huit Eglises.

Evêché, Philadelphie, Mgr. Conwel : une communauté religieuse, quelques petites écoles de charité, et quatorze Eglises.

Evêché, Bardstown (Kentucky), Mgr. Flaget : un séminaire ; deux colléges, 1810; une communauté de Dominicains; quatre maisons religieuses, et vingt Eglises. Coadjuteur, Mgr. David.

Evêché, Louisiane, Mgr. Dubourg : trois colléges qui sont à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans et à Bâton-Rouge ; deux maisons de Dames du Sacré-Cœur, dont une à Florissant, près Saint-Louis, et une aux Opeloussas, une d'Ursulines à la Nouvelle-Orléans, un séminaire aux Barrens, en 1816.

Evêché, Richemond (Virginie), Mgr. Kelly : huit Eglises, en 1822.

Evêché, Charlstown (Caroline), Mgr. England : huit Eglises, en 1822.

Evêché, Cincinaty (Ohio), Mgr. Fenwick, en 1822.

Nouvelle-Orléans, le 15 Novembre, 1822.

Nécrologe de M. André Ferrary, jeune ecclésiastique, mort à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), le 2 Novembre 1822, composé par M. Portier, missionnaire du même pays.

André Ferrary, natif de Port-Maurice, état de Gênes, vient de terminer ici sa carrière, le 2 novembre, à l'âge de 31 ans. Elevé par des parens solidement vertueux, il en fit les délices par sa douceur, sa piété filiale, ses progrès dans les sciences, et son tendre amour pour la religion. L'innocence de ses premières années fit germer dans son cœur les sentimens sublimes qui préparent l'homme pour les grandes actions et les sacrifices généreux. Il suivit avec distinction les cours de mathématiques et d'anatomie ; il lisoit avec facilité les auteurs grecs et espagnols; il parloit et écrivoit avec élégance le latin, l'anglais, le français et l'italien. Théologien profond, moraliste éclairé, prédicateur solide, il n'embrassa l'état ecclésiastique que pour annoncer la doctrine de Jésus-Christ, se vouer au secours de l'humanité souffrante, rendre les hommes meilleurs et dignes de l'éternité. A peine consacré aux autels, il entrevoit que son zèle aura un champ plus vaste dans le nouveau monde; que ses travaux seront plus utiles dans les déserts de l'Amérique que dans sa patrie, où la religion est florissante. Une inspiration céleste le porte vers ces contrées où le culte de nos pères étoit comme abandonné par la disette des ouvriers évangéliques ; et il accourt sur les pas d'un prélat illustre, pour en recueillir les débris, en relever les

ruines. Il s'arrache avec peine aux larmes et aux embrassemens paternels, il regrette encore une patrie où il laisse et ses amis et des souvenirs si chers; mais la religion l'emporte, et il n'entend plus que sa voix.

Les fidèles du Kentucky ont admiré ses vertus, ont rendu hommage à son éloquence douce et entraînante; ils conserveront long-temps la mémoire d'une simplicité si noble et d'une ferveur si exemplaire. Vincennes et Saint-Louis (Louisiane) furent successivement le théâtre de son ministère apostolique. Partout il fit entendre la parole de Dieu dans toute sa force; et dévoué tout entier aux malheureux, il sut se concilier l'estime et la vénération des peuples. Depuis quatre ans il étoit agrégé à la congrégation de Saint-Lazare : cette société, composée de prêtres dignes des beaux siècles du christianisme, a saint Vincent de Paul pour fondateur et pour père; la règle puisée dans la source même de la charité ne connoît d'autre intérêt que celui des pauvres et des infortunés; en falloit-il davantage pour déterminer son cœur et sa vocation?

Si cet éloge pouvoit paroître exagéré, j'en appellerois au témoignage d'un homme impartial, savant et judicieux. Allez, disoit le juge Lucas de Saint-Louis à son fils, allez écouter ce jeune orateur, étudiez dans ses exhortations familières, l'art de raisonner, de toucher et de pénétrer jusqu'au cœur. C'est ainsi que le jugeoit un ancien membre du congrès, un profond jurisconsulte. Mais pourquoi rappeler tant de qualités brillantes? le tombeau vient de les engloutir, et il ne reste que nos regrets et nos larmes. Pourquoi fixer encore nos regards sur ces dons fragiles et périssables? ne lui suffit-il pas d'être immortel dans les annales de la religion? quel titre plus sublime que celui acquis par

le sacrifice de sa vie aux devoirs de son état? Préservé des atteintes du fléau qui couvre de deuil toutes les familles de cette ville, prévoyant bien qu'il en seroit un jour la victime, il n'en fut pas moins assidu au chevet des infirmes et des délaissés. Ni les dégoûts de la misère la plus affreuse, ni les influences d'un climat brûlant, ni les fatigues de son pénible ministère, ne purent abattre son courage et ralentir sa charité; il bravoit le souffle morbifique des cadavres encore vivans; il étudioit la mort jusque dans ses ravages, et paroissoit vouloir se familiariser avec son approche. Elle l'a frappé lui-même: il l'a vue sans crainte; le sourire étoit sur ses lèvres, tandis que la douleur le déchiroit intérieurement: et jusque dans ses derniers instans, il a triomphé des foiblesses de l'humanité. La religion a consolé un de ses martyrs, il est parti plein de la foi de son immortalité et d'espérance dans les promesses de son Dieu.

On verra sans doute ici avec plaisir deux lettres de Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en date du 29 janvier 1823. Ces lettres, véritables épîtres apostoliques, sont adressées, la première à un membre de l'Association, la seconde à tous les associés de France. Elles peuvent être considérées comme des monumens précieux de l'ardente charité de ce digne évêque, et de la joie que son cœur a éprouvée en apprenant la nouvelle de l'établissement de l'admirable œuvre de la Propagation de la Foi. Les personnes qui ont le bonheur de connoître personnellement Mgr. Dubourg, aimeront aussi à retrouver dans ces lettres l'aimable piété, l'aménité chrétienne, et ce zèle éclairé qui le distinguent si éminemment.

Lettre de Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, à M..... de Lyon.

Washington, 29 janvier 1823.

Vous me demandiez dans votre dernière si je n'avois pas des chagrins. Comment concevoir que je n'en aie pas, et des plus cuisans? Il faudroit être de marbre, mais je suis fait de tout autre matière. Vous les conter y rémédieroit-il? ce seroit faire deux malheureux pour un, et m'ôter le seul mérite que ma situation puisse me procurer, celui de souffrir. Cependant je serois injuste de me plaindre; s'il y a des peines, Dieu ménage aussi des consolations: celle de voir peu à peu sortir l'ordre du chaos, la lumière des ténèbres; de voir les principes s'établir, la bonne éducation se propager, la connoissance du christianisme et de ses devoirs gagner tous les jours sur le terrain de l'ignorance; la piété même commençant à lever la tête et à briller d'un doux éclat au milieu de la dissolution..... Voilà les fruits de la croix à laquelle j'ai le bonheur d'être attaché avec mon maître; je ne dois pas m'en plaindre, et dans le fait, en comparant l'état présent de nos affaires à ce qu'il étoit il y a cinq ans, nous avons bien plus de sujets de joie et d'espérance, que de tristesse et de découragement. La métamorphose opérée dans les idées est réellement frappante; et que n'a-t-on pas droit de se promettre de la persévérance? les principes multipliés par les bonnes institutions formeront une génération nouvelle. Déjà sur un grand nombre de points on voit l'heureux changement qu'ils ont opéré, dans

l'assistance au service divin, la décence et la piété dans les églises, la fréquentation édifiante des sacremens, le respect pour les mœurs publiques. Multiplier les bons prêtres, former un clergé indigène calqué sur les besoins et l'esprit de cette population, disséminer les moyens d'éducation chrétienne, construire de distance en distance dans les quartiers les plus délaissés de petites églises, fussent-elles *de logs* (1); tâcher d'entretenir des missionnaires ambulans qui parcourent ces contrées avec des paroles de charité: voilà le plan à suivre, celui qui m'occupe sans cesse, dans lequel je fais des progrès qui seront bien plus rapides, à mesure que mes moyens s'étendront. Jécris aujourd'hui aux membres de l'Association pour la Propagation de la Foi; leur plan est bien heureux; puissent-ils persévérer et ne pas se laisser décourager par les difficultés! Nous en avons à surmonter de bien autrement grandes; mais s'ils sont constans, et qu'ils s'efforcent de nous aider de toutes les ressources qu'un pareil projet bien suivi peut produire, oh! je n'ai pas de doute du succès le plus consolant. Livrés à nos propres forces, au contraire, nous avancerons lentement, et plût à Dieu que la vue constante des immenses besoins qui nous réclament sur tant de points, ne finissent pas par flétrir notre courage! Je ne peux vous dire combien ce projet a déjà contribué à relever le mien. Je vois d'avance les églises s'élever, les ignorans instruits, les sauvages évangélisés; c'est en partie l'intérêt de ces derniers qui m'a appelé à Washington. Le gouvernement a bien accueilli ma demande; mais ce qu'il peut faire n'est pas grand'chose;

---

(1) Troncs d'arbres dépouillés de leurs branches, et placés en terre à côté les uns des autres, construction sauvage.

n'importe, cela aidera toujours : le plus difficile comme le plus dispendieux dans toute grande entreprise, c'est le commencement, et quand on a peu ou point de moyens, c'est de quoi faire perdre la tête. Dieu seul sait ce que l'établissement de mon séminaire m'a coûté de travaux et d'inquiétudes ; le voilà en train, il s'agit seulement d'un modique entretien par an. Deux couvens du Sacré-Cœur sont aussi en pleine activité, ainsi que deux colléges ; enfin, la perspective est encourageante. Prions Dieu qu'il ne nous abandonne pas.

Signé, † Louis Guillaume, *évêque de la Nouvelle-Orléans.*

Lettre de Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane, à l'Association de la Propagation de la Foi en France.

Washington, le 29 janvier 1823.

MM.

C'est bien tard vous témoigner l'admiration et la reconnoissance qu'a excitées en moi la lecture du plan de l'Association pour la Propagation de la Foi, que votre zèle pour les missions, et pour la mienne, vous a inspiré, et dont vous avez eu la bonté de m'envoyer une copie. La raison de ce retard vous paroîtra toute simple, lorsque vous saurez que mes déplacemens successifs l'ont empêché de parvenir plutôt jusqu'à moi. Adressé en juillet dernier à la Nouvelle-Orléans,

Il s'est promené après moi de là à Saint-Louis (400 lieues plus haut), et de ce point il est venu me chercher à 400 lieues vers l'est dans la capitale des Etats-Unis, où des affaires de haute importance m'ont forcé à venir passer l'hiver, et où je l'ai enfin reçu il y a deux jours.

Rien de plus digne d'un cœur chrétien que le désir de répandre le bienfait de la Foi; et c'est à ce trait particulier que la France a été de tous temps reconnue pour la fille aînée de l'Eglise. A une époque de renouvellement comme celle que la bonté divine nous ménage après trente ans de bouleversement, et près d'un siècle d'impiété, rien ne m'a paru plus naturel que ce mouvement de votre reconnoissance envers Dieu, pour le retour de ses miséricordes sur notre chère patrie, et pour les grâces signalées dont il ne cesse de vous combler vous-mêmes. Travailler de toutes vos forces à étendre son empire, c'est l'intéresser à vous continuer ses bienfaits.

Le plan de votre association, MM., fait l'éloge de votre discernement autant que de votre piété. Cette hiérarchie si propre à faciliter les perceptions et à ramener tout à l'unité, et la distribution des fonds entre les missions de l'Orient, celle de la Louisiane, et celle du Kentucky, tout me paroît parfaitement conçu. Je ne doute pas que celui qui vous a inspiré le courage pour entreprendre, et la sagesse pour tracer le plan de conduite, ne vous donne aussi la constance pour le mettre à exécution. Il y aura des difficultés de détail, des correspondances assez multipliées à entretenir, qui pourroient finir par lasser des hommes moins constans dans le bien, ou animés de vues moins pures. Mais le souvenir de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour la rédemption de vos propres âmes, le bonheur de concourir avec lui et avec ses envoyés à celle de tant d'autres, que le défaut de quelques secours

pécuniaires laisseroit éternellement privés de ce bonheur, sont des motifs dont la force ne s'affoiblit pas dans des cœurs où la foi domine.

En donnant une grande extension à l'objet de votre association, vous lui assurez l'appui et l'intérêt de tout ce qui aime Dieu en France; l'imagination est saisie autant que le cœur, de l'idée de porter à la fois le flambeau de la religion sur les points les plus distans des deux hémisphères. Rien de plus vraiment *catholique* que cette conception; et quelle est l'âme pieuse, même dans les classes les plus réduites, qui ne se feroit pas un honneur autant qu'une jouissance, d'acheter au prix de si légers sacrifices, la gloire de concourir à une si grande œuvre?

J'ai envoyé à mon vénérable ami et collègue, le saint évêque du Kentucky, une copie du projet; je dois lui laisser le soin de correspondre directement avec vous, Messieurs, sur un sujet où il est personnellement intéressé; ce seroit vous faire tort que de vous ravir le plaisir de lire l'exposé de ses travaux et de ses grands desseins tracé de sa propre main.

Je me bornerai donc à vous parler des miens. — Trois objets importans doivent occuper l'attention d'un évêque de la Louisiane: l'entretien de son séminaire pour la formation graduelle d'un clergé. La construction de petites églises de distance en distance sur une étendue de plus de cent lieues, déjà peuplée de familles ou catholiques ou protestantes qui n'ont pas entendu parler de Dieu depuis leur enfance. Enfin l'entretien au moins d'une douzaine de missionnaires pour les parties civilisées jusqu'à présent privées de secours, et d'un nombre proportionnel pour les missions des pauvres Indiens. — Quels immenses détails! quels besoins! Et

comment y satisfaire, lorsqu'on a soi-même à peine le pur nécessaire? Comptant cependant sur la Providence qui ne m'a jamais manqué, j'ai entrepris la fondation du séminaire au milieu d'une campagne peuplée de bons catholiques américains, qui m'ont beaucoup assisté dans la construction du bâtiment et le défrichement des terres. Nos champs, et un moulin contigu, que j'ai élevé sur un bon courant d'eau, fournissent du pain, du lait, de la viande pour la nourriture de près de 40 personnes dont se compose cet établissement, entre directeurs, missionnaires, élèves de toutes les classes, et frères pour les travaux de la maison ou de la campagne. Il y règne une grande piété, une émulation admirable qui promet pour l'*avenir* d'excellens sujets au diocèse; mais il faut entretenir tout ce monde, première difficulté: et puis cet *avenir* est encore éloigné, et les besoins des âmes sont pressans. Il faut donc se hâter de faire venir des sujets d'Europe, etc., seconde source de dépenses. Une partie de vos collections, MM., et peut-être *pendant quelques années* la principale partie passera à consolider cet établissement, de manière à ce qu'il puisse avec le temps suffire à ses dépenses, ou à payer les passages et l'équipement de quelques missionnaires qui de temps en temps pourroient nous venir d'Europe. — Tout ce qui pourra être économisé sur cette indispensable dépense sera employé progressivement aux deux autres objets. Je me ferai un devoir sacré de vous informer tous les ans de l'emploi des fonds que je pourrai recevoir de vous; et j'espère qu'avec l'ordre que je me propose d'établir dans leur distribution, vous aurez la satisfaction de voir fructifier au centuple

cette

cette précieuse semence que vous vous occupez avec tant de zèle à recueillir.

Quelle moisson vous vous préparez pour vous mêmes ! si celui qui accueille le prophète doit avoir part à la récompense du prophète, ceux qui s'associent ainsi aux travaux des apôtres, ou plutôt qui procurent par leur zèle et leurs efforts le moyen de soutenir les apôtres, ne peuvent manquer d'être associés à leur gloire. Courage donc, MM.; que les difficultés ne vous rebutent pas, que les obstacles ne ralentissent pas votre marche. Du haut du ciel l'apôtre des Indes sourit à votre dévouement, et des milliers d'âmes dont vous assurez le salut ne manqueront pas de s'intéresser puissamment au vôtre. Sans doute l'ennemi de tout bien vous suscitera des contradictions, déguisées peut-être quelquefois sous l'apparence de la piété; mais j'ai la confiance que celui qui a commencé par vous la bonne œuvre, continuera à se servir de vous pour la perfectionner et la consommer.

Plein de reconnoissance pour la part que vous voulez bien assigner à mon troupeau dans ces fruits de votre sainte industrie, j'ai l'honneur d'être, MM., avec un respectueux dévouement,

votre très-affectionné serviteur,

Signé † Louis-Guillaume, *évêque de la Nouvelle-Orléans.*

La maison des Missions étrangères vient de nous communiquer l'aperçu général des dépenses que nécessitent les diverses missions d'Asie. Nous en donnerons les

extraits suivans, bien propres à intéresser le lecteur chrétien.

Extrait de l'aperçu général des charges et dépenses des Missions de l'Asie.

Onze objets principaux réclament plus particulièrement pour les missions, les secours des fidèles d'Europe; savoir:

1.° Entretien du séminaire de Paris.

2.° Départ des nouveaux missionnaires.

3.° Procure de Macao.

4.° Entretien des missionnaires dans le lieu de leur mission.

5.° Entretien des colléges et des séminaires.

6.° Entretien des chapelles.

7.° Entretien des catéchistes.

8.° Achats de livres.

9.° Secours aux chrétiens persécutés.

10.° Baptême des enfans païens en danger de mort.

11.° Colonies de chrétiens destinés à former de nouvelles chrétientés.

Le séminaire de Paris comptoit autrefois neuf à dix directeurs. Ce nombre est actuellement réduit à cinq. Plusieurs d'entr'eux sont infirmes; tous sont surchargés d'affaires.

Les frais de voyages des missionnaires sont encore un objet d'une grande dépense. Le voyage d'un seul missionnaire depuis Paris jusqu'à la Chine ou royaumes voisins, coûte quatre mille francs, et quelquefois davantage.

Le moyen le plus efficace, et le plus recommandé par le saint Siége pour propager la foi catholique dans les contrées où elle est nouvellement portée, est d'y

former un collége composé des naturels du pays. Il faut donc avoir des colléges et des séminaires, et plût à Dieu qu'on pût en augmenter le nombre! Mais jusqu'ici, loin de pouvoir les multiplier, l'on a été obligé d'en supprimer quelques-uns dans ces derniers temps.

Il faut fournir à chaque missionnaire et à chaque prêtre indigène tout ce qui est nécessaire pour la célébration du saint sacrifice et pour l'administration des sacremens, et à chaque évêque tous les ornemens propres à sa dignité. Dans ces ornemens tout respire la pauvreté, sans s'écarter de ce qu'exige la décence du culte. Or il y a maintenant dans les missions, à la charge du séminaire des missions étrangères, sept évêques, vingt-six prêtres européens, et près de cent cinquante prêtres indigènes.

Les contrées où les missionnaires travaillent ne produisent point de vin. Il faut faire venir de Macao du vin qui y est apporté par les vaisseaux d'Europe, et qui coûte fort cher. Il ne peut se transporter qu'à grands frais; la chaleur excessive du climat et divers accidens font qu'on en perd quelquefois une grande partie (1). Le vin de messe est donc pour les missions l'objet d'une grande dépense.

Les missionnaires ne pourroient suffire à tous les travaux de leur ministère, s'ils n'étoient aidés par des catéchistes, dont la fonction est de présider les assemblées des fidèles, d'instruire les enfans chrétiens et les catéchumènes, de visiter et consoler les malades, de baptiser les enfans en l'absence du prêtre, dans les cas

(1) Une année, on estima au Tong-king que chaque bouteille de vin, à raison des frais de transport et des pertes causées par divers accidens, revenoit à près de vingt piastres (106 francs).

de nécessité, d'exhorter les païens à embrasser la foi. Il faut que la mission aide ces catéchistes, autrement ils ne peuvent recevoir chez eux ces nouveaux prosélytes, et ceux-ci, ne trouvant personne pour les instruire, oublient bientôt les premières impressions de foi qu'ils ont reçues, et retournent à leurs superstitions.

Les livres nécessaires dans les missions, occasionent des frais considérables. Souvent ces livres sont enlevés par les voleurs, ou dans les temps de persécution, par les mandarins; ou bien ils sont rongés par les vers ou gâtés par l'humidité, dont il est difficile de préserver les livres dans les pays chauds.

Un excellent moyen pour faciliter l'instruction des chrétiens qui savent lire les livres écrits en leur langue, et pour procurer la conversion d'un grand nombre d'idolâtres, consiste à répandre des livres imprimés qui contiennent la réfutation des erreurs des païens, les preuves de la religion chrétienne, ou l'exposition des dogmes et de la morale de l'Evangile. Lorsque ces livres tombent entre les mains des mandarins, et que ceux-ci les lisent, cette lecture produit la plupart du temps un bon effet; si elle ne les convertit pas tout-à-fait, elle diminue leurs préjugés et leurs préventions contre la religion chrétienne.

Il arrive quelquefois, dans les persécutions, que les planches qui servent à imprimer ces livres (1) sont saisies et détruites. Après la persécution, il faut recommencer sur nouveaux frais.

Mais les besoins des chrétiens persécutés réclament bien plus vivement encore la charité des fidèles.

---

(1) L'imprimerie en Chine est stéréotype.

L'apôtre saint Paul exhortoit les fidèles de son temps à avoir une tendre et sincère compassion pour les confesseurs de la foi enfermés dans les cachots. « Souvenez-vous, leur disoit-il, de ceux qui sont chargés de » chaînes, comme si vous étiez enchaînés avec eux : » *Mementote vinctorum, tanquàm simul vincti* (Epît. aux Hébr. chap. XIII. Les chrétiens persécutés, emprisonnés et exilés pour la foi, dans la Chine et les royaumes voisins, sont ordinairement réduits à la dernière misère, eux et leurs familles ; car il est impossible de se faire une idée des vexations que les mandarins et leurs satellites exercent contre eux, pour en extorquer de l'argent. Les chrétiens les plus exposés à la persécution sont communément ceux qui ont rendu le plus de services à la mission, et donné le plus d'édification aux fidèles. En Chine, les prêtres du pays, les catéchistes, convaincus d'avoir travaillé à la conversion des gentils, les chrétiens qui ont contribué à introduire des missionnaires dans l'empire, ou qui ont reçu dans leurs maisons des ministres de la religion, sont condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie et à l'esclavage.

Les chrétiens qui habitent au milieu des idolâtres n'ont souvent d'autres moyens de se soustraire aux vexations et mauvais traitemens, par lesquels ceux-ci veulent les forcer à des actes d'idolâtrie, que de payer aux chefs païens de leur commune et aux mandarins des sommes excessives, pour obtenir de ceux-ci un jugement favorable, à condition qu'on ne les forcera plus à aucun acte d'idolâtrie. Pour fournir ces sommes, ils se ruinent par des emprunts.

Souvent aussi il ne reste aux chrétiens molestés à cause de leur refus de contribuer aux superstitions

païennes, que de s'exiler volontairement, et de se transporter avec toutes leurs familles dans quelque contrée éloignée où ils aient l'espoir d'être à l'abri de ces vexations. Ces chrétiens se trouvent par là plongés dans la misère, parce que les communes qu'ils abandonnent s'emparent de leurs champs et de leurs maisons; et dans les endroits où ils se retirent, ils ont, surtout dans les premiers temps, beaucoup de peine à gagner de quoi vivre et nourrir leurs femmes et leurs enfans. Quelle compassion ne méritent pas des néophytes qui abandonnent généreusement tout ce qu'ils ont, et se réduisent à l'indigence pour conserver leur foi et sauver leurs âmes!

On ne doit pas, hors le cas de nécessité, baptiser les enfans des infidèles; mais, lorsque ces enfans sont en danger de mort, il faut faire tous ses efforts pour leur ouvrir les portes du ciel en leur procurant le baptême.

Il y a des femmes pieuses qui se consacrent à cette bonne œuvre. Comme en Chine les petits enfans malades sont ordinairement gardés dans les appartemens intérieurs où les femmes seules peuvent entrer, elles peuvent plus facilement parvenir à pénétrer jusqu'à eux, se donnant comme médecins qui exercent la médecine gratuitement. On n'envoie que des femmes d'un âge mûr, d'une conduite irréprochable, d'une vertu éprouvée, d'une piété solide. Il faut les munir d'une certaine quantité de remèdes dont on leur a fait connoître la vertu et l'usage, et leur donner de quoi vivre pendant qu'elles font ces courses.

Dans les temps de famine et de mortalité, on envoie le plus qu'on peut de catéchistes et de chrétiens zélés parcourir les villages, les marchés et les chemins publics, et baptiser les enfans moribonds qu'ils peuvent

rencontrer. Pour engager plus efficacement les parens à laisser baptiser leurs enfans, ils leur font l'aumône d'un peu de riz et de quelques deniers. Par ce moyen l'on a baptisé en certaines années, dans une seule mission, plus de quarante mille petits enfans, dont le plus grand nombre meurt avant l'âge de raison, et est admis dans le ciel pour y être heureux, et glorifier Dieu pendant toute l'éternité.

Quelquefois, pour ouvrir une porte à l'Evangile dans des villes ou des bourgades où il n'y a point encore de chrétiens, on y transporte une ou deux familles chrétiennes, qui y font connoître notre sainte religion, soit dans les conversations que ces chrétiens ont avec leurs voisins et leurs connoissances, soit en leur donnant ou leur prêtant des livres propres à les éclairer. Lorsque ces chrétiens voient qu'un certain nombre d'infidèles se sont laissé gagner, et montrent de bonnes dispositions, on envoie dans ces endroits un catéchiste pour instruire plus à fond ces nouveaux prosélytes. Ce catéchiste non-seulement les instruit, mais encore travaille à en former d'autres; et, quand ils sont bien affermis, un missionnaire peut alors venir au milieu d'eux pour achever de les disposer au baptême, et leur conférer ce sacrement. Pour l'ordinaire, ces nouveaux chrétiens font eux-mêmes des conquêtes à l'Evangile, en exhortant leurs parens et leurs amis. Mais, pour former de semblables colonies, il faut ordinairement faire quelque dépense, afin d'indemniser la famille qui consent à abandonner tout ce qu'elle possédoit dans son pays pour aller s'établir dans une terre inconnue.

Nous aurions pu ajouter à ce détail d'autres dépenses très-utiles et très-capables de contribuer aux succès de la prédication de l'Evangile ; mais nous nous sommes bornés à celles qui sont les plus nécessaires, et qui tendent le plus directement et le plus manifestement à étendre le règne de Jésus-Christ. Nous n'avons fait mention d'aucune dépense qui auroit pour objet la construction des églises ou la pompe du culte divin. En Chine, où la persécution est continuelle, il n'y a point d'églises; les missionnaires disent la messe dans des maisons particulières. Au Tong-king et en Cochinchine, lorsque la religion n'est pas persécutée, les chrétiens construisent des églises ou oratoires qui sont tout en bois et couverts de chaume. Dans les solennités, quelques pièces de soieries du pays ou de toiles peintes de l'Inde, avec des chandeliers et des fleurs de bois doré, font la décoration de ces pauvres églises. En cherchant à intéresser les âmes sensibles et charitables en faveur des néophytes, accablés de maux temporels à cause de leur fidélité à servir Dieu, nous avons plutôt en vue leur salut éternel que le soulagement de leurs misères corporelles. La plus légère aumône, appliquée à une fin si excellente, peut-elle ne pas être agréable à Dieu, et ne pas attirer mille bénédictions sur la personne qui la fait? Le ciel sera la récompense d'un verre d'eau donné à un pauvre qui a soif : quelle gloire ne couronnera donc pas dans l'éternité ceux qui, par leurs prières, leurs aumônes et autres bonnes œuvres, auront contribué à faire glorifier Dieu, et à sauver des âmes chez les peuples infidèles !

FIN DU SECOND CAHIER.

DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS, IMPRIMEUR DU ROI, A LYON.

ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

NOUVELLES
DE L'ASSOCIATION.

N.° III. Janvier 1824.

TROISÈME ÉDITION.



A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIM. DU CLERGÉ.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, n.° 8.
1824.

Avec Approbation des Supérieurs.

L'Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier.... 50 c.

AVERTISSEMENT.

Ce cahier, qui fait suite aux deux premiers numéros des Nouvelles reçues des Missions, publiés chez les mêmes Libraires en 1822 et 1823, ne contient que des nouvelles relatives à l'établissement et aux progrès de l'Association en France. Nous pouvons annoncer qu'il sera suivi, dans peu de temps, d'un 4.me numéro contenant des nouvelles des Missions de l'Orient.

ASSOCIATION

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

L'Association de la Propagation de la Foi, en faveur des Missions étrangères des deux mondes, établie depuis moins de deux ans, voit s'avancer chaque jour l'accomplissement des espérances élevées qu'en ont conçues, dès l'origine, tous les amis de la Religion. Dieu s'en est servi pour manifester le zèle de tant de cœurs fidèles, empressés à répandre au loin la gloire de son nom. L'idée d'une œuvre si grande, appuyée sur des moyens si faciles, a saisi, comme une inspiration, tous les esprits religieux, et les a fortement intéressés au succès. Instituée maintenant, l'Association se répand d'elle-même, entraînant, plutôt qu'elle ne les suit, ceux qui sont appelés à la diriger. Une grâce visible préside à ses progrès; et pour la voir produire des fruits durables dans tous les lieux où elle est introduite, il n'est plus besoin aujourd'hui que de la persévérante coopération de ceux qui se sont attachés à cette œuvre de religion, comme à un moyen puissant d'étendre le règne de Jésus-Christ jusqu'aux limites de la terre, en réveillant par-là même et fixant dans leur propre pays l'esprit de la foi et le zèle de la charité.

Les Associés ont déjà appris avec le sentiment d'une joie chrétienne, que le saint Pontife Pie VII avoit été instruit de l'existence de l'œuvre peu de mois après sa formation. Il leva sur elle ses mains vénérables, et appela sur ses membres, avec toute l'autorité dont le Ciel l'avoit revêtu, les bénédictions d'en haut. Ç'a été une de ses consolations, avant de mourir, de voir la France, dont la vocation naturelle semble être d'éclairer les autres nations, et la ville de Lyon si chère à son souvenir entre toutes les autres villes du royaume très-chrétien, cette cité pieuse qu'il aimoit à appeler *la Rome de la France*, donner naissance à une institution qui n'embrasse pas moins que le genre humain tout entier dans le but qu'elle se propose, et à laquelle, à ce titre, la Rome de l'univers devoit applaudir.

Consolée et encouragée par une marque si touchante de la bienveillance pontificale, l'Association, pour en assurer et perpétuer les précieux effets, et pour voir attacher désormais à son œuvre, comme un gage éternel de stabilité, l'assentiment authentique du Chef de l'Eglise, supplia sa Sainteté de vouloir bien la reconnoître et l'approuver publiquement, en l'enrichissant de ces trésors spirituels dont les successeurs de saint Pierre sont les gardiens et les dispensateurs. Une supplique fut, à cet effet, adressée au Saint-Siége, et les règlemens de l'Association furent soumis à son approbation.

Nous donnons ici le texte de la supplique de l'Association en concessions d'indulgences.

A NOTRE T.-S. PÈRE LE PAPE PIE VII.

Très-saint Père,

Une Association pieuse de prières et d'aumônes a été fondée en France, l'année dernière, en faveur de l'œuvre, si utile à l'Eglise et si glorieuse à Dieu, des missions étrangères. Votre Sainteté, informée de son existence par un de ses membres, a daigné accorder à cette œuvre naissante sa sainte bénédiction. Une protection visible de Dieu a favorisé les commencemens de cette association, et elle compte déjà dans le diocèse de Lyon, où elle a été fondée, un très-grand nombre de souscripteurs. Elle s'est établie depuis dans le diocèse d'Avignon, et répandue dans plusieurs villes de France. Elle s'étend partout, sous les auspices des Supérieurs ecclésiastiques, et M.gr le grand Aumônier de France en a accepté la présidence.

Pour mettre leur œuvre plus particulièrement encore sous la protection du Ciel, dont ils attendent tous leurs succès, et pour se voir attachés par un lien de reconnoissance, comme ils le sont déjà par un lien de soumission, au Saint-Siége apostolique, les associés osent adresser leur prière à votre Sainteté, en la conjurant d'ouvrir en leur faveur ce trésor des indulgences déposé entre ses mains, et qu'elle ouvre, selon les temps et les besoins, pour le salut des fidèles que Notre-Seigneur lui a confiés.

L'Association de la Propagation de la Foi, établie en France, supplie donc humblement votre Sainteté de daigner accorder à chacun de ses membres :

1.° L'indulgence plénière, le jour de la fête de l'In-

vention de la sainte Croix, 3 mai, jour auquel a été fondée l'Association dans la ville de Lyon, en l'année 1822.

2.° L'indulgence plénière, le 3 décembre, jour de la fête de saint François Xavier, que l'Association a choisi pour son patron.

3.° L'indulgence plénière, une fois chaque mois, le jour que choisira chaque associé, pourvu qu'il ait récité tous les jours du mois les prières de l'Association.

4.° Une indulgence partielle, chaque fois qu'on récitera les prières de l'Association.

5.° Une indulgence partielle, chaque fois qu'on remettra son aumône pour les missions.

6.° Une indulgence partielle toutes les fois qu'un membre assistera à une assemblée tenue pour l'objet de l'Association.

Toutes lesquelles indulgences votre Sainteté est suppliée d'accorder applicables aux ames du purgatoire.

L'Association de la Propagation de la Foi attend avec confiance et respect la part que lui réserve votre Sainteté dans les dons de sa sainte munificence. Elle vous supplie d'agréer les vœux qu'elle offre au Ciel pour la prospérité de votre Sainteté, et de l'admettre au baisement de vos pieds sacrés.

Rome, 5 mars 1823.

La supplique de l'Association fut présentée, en son nom, au souverain Pontife, par le Cardinal secrétaire d'état et des brefs, dans l'audience qu'il eut de sa Sainteté, le 15 mars 1823. Le souverain Pontife exauça, sans restriction et même au-delà, toutes les prières

de l'Association. Cette grâce est concédée à perpétuité, et promulguée dans un rescrit ayant force de bref, et ainsi conçu :

AUDIENCE DU TRÈS-SAINT,

DU 15 MARS 1823.

Le Très-Saint accorde miséricordieusement dans le Seigneur, à tous et chacun des fidèles de Jésus-Christ, de l'un et de l'autre sexe, qui, pour ranimer et soutenir l'œuvre très-salutaire des missions, auront donné leurs noms à l'Association de la Propagation de la Foi, dans les diocèses du royaume de France où, avec le consentement de l'Ordinaire, cette Association est déjà érigée ou le sera dans la suite, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés dans les solennités de l'Invention de la très-sainte Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de saint François Xavier, et une fois par mois, le jour à leur choix, si dans l'espace de ce mois ils ont récité tous les jours les prières de l'Association ; à condition qu'étant vraiment pénitens et confessés, et munis de la sainte communion, ils vi-

EX AUDIENTIA SANCTISSIMI,

Die quindecimâ martii 1823.

Sanctissimus omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus qui, ad saluberrimum missionum opus fovendum et sustentandum, suprascriptæ associationi, in iis diœcesibus regni Galliarum in quibus, ordinariis annuentibus, vel erecta jam est vel in posterum erigetur, nomen dederint, dummodò verè pœnitentes et confessi, ac sacrâ communione refecti in festivitatibus Inventionis sanctissimæ Crucis Domini nostri Jesu Christi, ac sancti Francisci Xaverii, itemque semel in mense, die ad libitum eligendâ, quatenùs ejusdem mensis spatio preces associationis quotidiè recitaverint, ecclesiam seu oratorium dictæ associationis, si adsit, sin minùs propriam pa-

siteront dévotement l'église ou l'oratoire de ladite Association, si elle en a, sinon leur propre église paroissiale, et qu'ils y adresseront à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de notre mère la sainte Eglise, et selon les intentions du souverain Pontife. Et toutes les fois que les associés réciteront, étant au moins contrits de cœur, lesdites prières de l'Association, ou qu'ils donneront quelque aumône en faveur des missions, ou qu'ils assisteront à des assemblées tenues pour l'objet des missions, ou enfin qu'ils exerceront toute autre œuvre quelconque de piété ou de charité, le Très-Saint leur accorde dans sa bonté une indulgence de cent jours. Toutes lesquelles indulgences, tant plénières que partielles, pourront encore être appliquées, par forme de suffrage, aux ames des fidèles de Jésus-Christ, qui, unies à Dieu dans la charité, auront quitté cette vie. Or, sa Sainteté a voulu que le présent rescrit, par grâce spéciale, eût son effet pour tous les temps à venir, de même que si des lettres apostoliques eussent été délivrées en

rochialem ecclesiam devotè visitaverint, ibique pro felici statu sanctæ matris Ecclesiæ, ac juxta mentem summi Pontificis pias ad Deum preces fuderint, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedit. Quoties verò memoratas associationis preces, corde saltem contrito persolverint, vel aliquam eleemosynam in missionum subsidium erogaverint, aut congregationibus missionis institutum respicientibus interfuerint, sive aliud quodcunque pietatis vel charitatis opus exercuerint, centum dierum indulgentiam benignè largitur. Quæ quidem indulgentiæ, tum plenariæ, tum partiales, etiam pro animabus Christi fidelium quæ, Deo in charitate conjunctæ, ex hâc luce migraverint, per modum suffragii applicari poterunt. Voluit autem Sanctitas sua ut præsens rescriptum, ex speciali gratiâ, perpetuis futuris temporibus

forme de bref. Nonobstant toutes règles contraires.

Sig. HERCULE, Card.on SALVI.

Scellé du Sceau pontifical.

suffragetur, perindè ac si litteræ apostolicæ in formâ brevis expeditæ fuissent. Contrariis quibuscunque non obstantibus.

H. Card. CONSALVI.

Consignatum pontificali Sigillo.

Le caractère d'œuvre publique, ainsi attaché à l'Association de la Propagation de la Foi par l'institution qu'elle recevoit du Saint-Siége, et les progrès que faisoit l'œuvre chaque jour, déterminèrent le conseil supérieur de l'Association, établi à Paris, à donner à cette publicité toute l'extension nécessaire pour le développement naturel de l'œuvre. Son Altesse Sérénissime le prince de Croy, grand Aumônier de France, président perpétuel du conseil supérieur, fut prié par le conseil de vouloir bien appuyer l'Association de l'autorité de sa recommandation auprès du corps épiscopal de France. M.gr le grand Aumônier voulut prendre auparavant les ordres du Roi; et dans une audience qu'il eut de sa Majesté, après l'avoir instruite de l'existence de l'Association de la Propagation de la Foi, et lui avoir rappelé la protection dont ses augustes ancêtres, et Louis-le-Grand principalement, s'étoient toujours complus à favoriser les missions, il la pria de daigner permettre que les évêques de France fussent invités à protéger dans leurs diocèses l'établissement d'une œuvre qui ne peut atteindre un but de quelque importance, qu'autant qu'elle sera générale. Le Roi reçut avec joie une communication si intéressante pour son cœur religieux, et sanctionna par son assentiment

la démarche pour laquelle le grand Aumônier avoit voulu recevoir son autorisation.

La lettre suivante fut en conséquence adressée par le prince de Croy, évêque de Strasbourg, aujourd'hui archevêque de Rouen, grand Aumônier de France, à tous les archevêques et évêques du royaume.

Paris, le 18 août 1823.

MONSEIGNEUR,

JE m'empresse d'avoir l'honneur de vous donner connoissance d'une œuvre récemment établie pour la propagation de la Foi chez les peuples infidèles, qui me semble offrir de précieux avantages, et qu'à ce même titre vous jugerez aussi sans doute digne de votre intérêt.

Avant la révolution, la France, entre tous les pays catholiques, se distinguoit dans les missions étrangères par d'éminens services, dont nos traditions conserveront des souvenirs aussi honorables qu'édifians. Nous avons vu disparoître les ordres religieux qui se consacroient à cet apostolat: il ne nous reste plus que quelques débris d'autres institutions qui s'y dévouoient spécialement; et tandis que dans les pays séparés de l'unité, l'esprit du siècle fait des efforts inouïs par tout ce que son activité peut lui faire entreprendre, et principalement par les sociétés bibliques, pour semer l'erreur sur toutes les parties du globe, nous avons la douleur de voir l'extrême insuffisance des moyens mis en œuvre parmi nous pour la propagation de la vérité.

Des personnes pieuses, touchées des progrès que fait ainsi le mensonge, et de la ruine prochaine de nos missions

étrangères, ont formé une association dont l'esprit de zèle est le lien, et dont le but est de réunir des ressources pour subvenir aux dépenses qu'exigent ces mêmes missions dans diverses contrées lointaines. Cette Association, qui a pris naissance dans la ville de Lyon, qui s'étend dans quelques diocèses voisins, et dont la direction centrale est établie à Paris, m'en a déféré la présidence, que j'ai acceptée avec empressement. Déjà elle a déposé, comme les prémices de son dévouement, les sommes qu'elle a recueillies jusqu'ici; et je viens en conséquence de répartir vingt mille francs entre quelques missions des Indes et de l'Amérique.

Encouragée par les grâces spirituelles qu'elle a obtenues du souverain Pontife, par le suffrage que lui accorde tous ceux qui honorent la religion, et par l'attrait avec lequel ils semblent, dès qu'ils la connoissent, partager l'esprit qui la dirige, elle appelle avec confiance leur coopération dans toutes les parties du royaume où elle n'est pas encore connue.

On a bien senti qu'au milieu de tant d'autres besoins qu'éprouve encore la France catholique, il faut que cette œuvre, malgré sa haute importance, ne nuise point à celles qu'une religieuse et touchante émulation inspire dans chaque diocèse, dans chaque paroisse, pour guérir les plaies faites à la religion, et réparer les pertes qu'elle a essuyées: aussi on a fixé à la modique somme d'un sou par semaine le don de chaque associé. Ce léger surcroît aux charges que s'imposent les personnes charitables, ne peut pour aucune d'elles être un prétexte de s'en dispenser, et le résultat néanmoins peut devenir digne de la fin que l'on se propose. Car depuis le riche jusqu'à celui qui vit modestement de son travail, tous peuvent concilier l'élan de leur zèle avec les vues de l'Association;

et lorsqu'elle aura embrassé tous les diocèses du royaume, ce vaste ensemble ne pourra manquer de produire de notables et puissans secours. Généralement répandue et adoptée, elle parviendra très-probablement à rétablir celles des missions étrangères que la France entretenoit autrefois.

Ainsi, par une voie très-simple, et sans surcharge pour personne, nous acquitterions une dette sacrée, et au XIX.e siècle, comme dans les précédens, nos missionnaires iroient porter le flambeau de la Foi chez les nations qui restent assises dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Tels sont, Monseigneur, l'esprit, les moyens et les espérances de l'œuvre dont j'ai l'honneur de vous envoyer les règlemens. Si elle mérite votre approbation, si vous voulez bien lui accorder une protection spéciale, l'établir et la recommander dans votre diocèse, il en recueillera d'abondantes bénédictions, et les succès que nous nous promettons pour le triomphe de la Foi, ne seront pas douteux.

Recevez l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

Le grand Aumônier de France,

† G. PRINCE DE CROY, évêque de Strasbourg.

Une lettre spéciale de félicitations accompagnoit cette circulaire, pour messieurs les vicaires-généraux du diocèse de Lyon, où l'association a pris naissance, et où

l'original du rescrit d'indulgences avoit été reçu et vérifié le 16 juin dernier, et contresigné par M. Courbon, premier vicaire-général, qui approuva en même temps et érigea l'Association pour le diocèse de Lyon, la mettant sous la main et l'autorité de l'archevêque.

l'Association de la Propagation de la Foi, ainsi favorisée des grâces du Saint-Siége et de l'auguste assentiment du Roi, et étayée de la protection que tous les évêques de France se sont empressés de lui promettre, voit aujourd'hui ses destinées assurées pour un long avenir. Elle est déjà en pleine activit dans un grand nombre de diocèses, et tout annonce que bientôt, selon le présage de monseigneur le grand Aumônier, *embrassant tous les diocèses du royaume, ce vaste ensemble produira pour les Missions de notables et puissans secours*. Déjà cette heureuse nouvelle, traversant les mers, est venue réjouir les chrétientés naissantes de l'Amérique, et nous avons entendu un saint évêque de ces contrées adresser aux Français, ses compatriotes, dans une véritable épitre apostolique, les plus ardens remercîmens de son cœur, pour tout le bien qu'il attend, en faveur du nouveau Monde, de la généreuse institution que le Ciel lui a inspirée (1).

Cette institution se consolide et poursuit son progrès naturel. Les conseils centraux du nord et du midi sont institués; ils organisent l'Association de concert avec le conseil supérieur. Les archevêques d'Avignon, de Bordeaux, de Rouen, etc.; les évêques de Marseille, Nîmes,

---

(1) Voyez la lettre de Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane, à l'Association de la Propagation de la Foi, deuxième cahier des Nouvelles, page 61.



Montpellier, Metz, Dijon, Nantes, le Mans, et d'un grand nombre d'autres diocèses, ont déjà fondé ou s'occupent de fonder des conseils. Quelques-uns d'entre eux, par des mandemens ou par des lettres pastorales, ont ordonné l'établissement de l'Association. Partout on a été frappé de la grandeur du but qu'on pouvoit atteindre par des moyens si faciles; partout on a compris la nécessité d'opposer aux gigantesques efforts de la société protestante biblique, quelque chose d'aussi bien combiné en faveur de la vérité. Notre Association française doit toujours avoir en regard la Société anglaise, et s'efforcer de lui faire contrepoids. Tous les Français catholiques, de tout sexe et de tout âge, sont appelés à cette grande entreprise, et tous peuvent y apporter un concours facile et efficace. C'est là ce qui a fortement saisi tous les esprits, ce qui se propage de ville en ville comme une idée d'enthousiasme. *Voilà*, s'écrie-t-on dans un prospectus du diocèse de Nancy, *voilà le but de notre grande Association qui embrasse toute la France chrétienne; et pour l'atteindre infailliblement, ce noble but, il ne faut, de la part des nombreux membres qui la composent déjà, et de ceux qui vont l'augmenter encore, il ne faut qu'un sacrifice si léger, qu'à peine il en mérite le nom. Existe-t-il une œuvre plus belle aux yeux de la foi, plus agréable à Dieu, plus digne de la charité chrétienne? L'enfer en frémira, l'athéisme et l'impiété la couvriront de leurs froids sarcasmes, l'indifférence la dédaignera, le sordide intérêt la repoussera; mais la divine Providence la comblera de bénédictions.*

L'Association de la Propagation de la Foi sera donc bientôt à jamais assise dans ce sol de France si propre à toutes les fondations de religion et d'humanité. La popu-

lation

lation chrétienne de ce beau royaume va prendre un intérêt plus direct et plus vif au sort de tant d'hommes, ses frères, encore privés de la vérité dont elle possède le bienfait; elle tournera ses regards avec une religieuse sollicitude vers ces contrées lointaines de l'univers, où, par son assistance, la lumière va être portée. La catholicité présente est appelée en aide de la catholicité future; l'esprit vivifiant de la charité évangélique rapprochera les hommes malgré les distances, et liera étroitement, par les bienfaits et par la reconnoissance, la grande famille chrétienne dispersée sur toute la surfaee de la terre. Ce ne sera pas un des moindres résultats d'une si heureuse institution, que d'avoir ainsi ranimé, parmi les chrétiens de France, un esprit de prosélytisme qui, rattachant nécessairement à la religion tous ceux qu'il intéressera à sa propagation, doit servir les intérêts de la Foi au-dedans non moins qu'au-dehors de notre patrie, et introduisant dans toutes les classes l'habitude et le goût des œuvres de charité, bien loin de nuire à aucune autre œuvre établie, leur sera par-là même, au contraire, favorable à toutes. Car c'est encore un des caractères les plus remarquables de cette Association, qu'elle a su rapprocher dans un même but les classes les plus distantes, et qu'elle semble même s'appuyer principalement sur cette portion nombreuse de la société, que la nécessité de sa position avoit exclue, jusqu'à ce jour, de toute participation efficace à des œuvres de charité. Ainsi les pauvres eux-mêmes se verront appelés comme les autres à ces œuvres admirables, et le denier des veuves y sera même plus productif que l'offrande isolée du riche. Ç'a été un spectacle vraiment digne d'intérêt que de voir dernièrement, dans la solennité de la fête de saint François Xavier, patron de l'Association, une

affluence si remarquable au pied des autels, et un si touchant mélange de tout ce que la Religion compte dans chaque classe d'ames ferventes et de cœurs généreux. Une dévotion véritable, un saint empressement, des communions nombreuses ont signalé partout ces pieuses réunions ; et le retour de cet anniversaire, ramenant chaque année dans nos temples un plus grand concours, notre France chrétienne peut, en quelque façon, compter une fête de plus parmi toutes celles qu'elle aime à solenniser. A Lyon, cette fête a été célébrée dans quatre églises différentes, et des discours y ont été prononcés. Nous avons obtenu la permission de publier celui qui l'a été dans l'église primatiale, où le saint Sacrifice fut célébré au grand autel, concédé à cet effet par une permission spéciale, et où assistoient MM. les Membres du conseil central du midi et du conseil particulier du diocèse de Lyon.

DISCOURS

Prononcé le 3 *décembre* 1823, *fête de saint François Xavier, patron de l'Association de la Propagation de la Foi, par M.***, Chanoine de la Primatiale.*

Mes Frères,

La pieuse et bienfaisante Association à laquelle vous êtes aggrégés, et qui a éminemment pour objet de concourir, chacun selon l'étendue de ses moyens, à la pro-

pagation de la foi catholique dans les pays infidèles, à étendre, à reculer jusqu'aux extrémités des régions les plus lointaines le règne de Jésus-Christ, pouvoit-elle chercher et trouver dans le ciel un protecteur plus zélé, plus puissant, et, s'il est permis de le dire, plus ami de votre sainte entreprise, que le grand, l'étonnant, l'infatigable saint François Xavier, si justement, si universellement proclamé le missionnaire, l'apôtre par excellence des Indes, du Japon et de tant d'autres peuples idolâtres et cruels, que seul, sans autre secours que le secours du Ciel, sans moyens humains, sans autres armes pour se défendre de leur férocité, que la croix de Jésus-Christ, que son Evangile à la main, et que cependant à force de périls, de fatigues et de courage, il a convertis à la foi, et conquis par le baptême à la grâce ?

Quels souvenirs, mes Frères, quels travaux, quelle constance, quelle intrépidité, quels dangers! mais aussi quels succès ce nom, à jamais illustre dans les fastes de l'Eglise, rappelle à nos esprits! Il ne sauroit entrer dans le plan d'une exhortation simple et comme en famille, de vous retracer ici les admirables merveilles de cette Providence miséricordieuse dans la vocation successive de tous les peuples de la terre à la connoissance de l'Evangile, et dont saint François Xavier a été dans ces temps modernes le plus puissant comme le plus utile instrument.

C'est donc à bien juste titre, et comme par une inspiration toute céleste, que vous avez pris l'engagement de l'honorer comme votre patron, d'invoquer chaque jour son nom, et que vous célébrez aujourd'hui sa fête avec tant de piété.

Je ne sais, mes Frères, si je m'abuse, si je m'égare

dans mes pensées ; mais il me semble qu'à considérer la date récente de l'institution de la Propagation de la Foi, son régime d'administration, ses progrès, ses succès, ses espérances....., il me semble que déjà l'intervention de saint François Xavier est pour quelque chose dans ce que nous voyons, que le doigt de Dieu est manifestement là, et que votre œuvre est son œuvre. Vous le savez tous, mes Frères, vous n'êtes, pour ainsi dire, que d'hier, vous datez à peine d'une année, (et ce n'est pas pour ce diocèse, pour cette cité de Lyon, si célèbre entre toutes les autres cités par tant et de si beaux actes de bienfaisance chrétienne, un foible sujet de gloire que d'avoir vu cette pieuse association se former et prendre naissance dans son sein), et déjà elle a jeté au milieu de vous de nombreuses et profondes racines ; déjà elle a étendu au loin ses rameaux productifs, comme ce grain de sénevé dont parle l'Evangile, d'abord si foible, si petit, qu'il échappe, pour ainsi dire, à la vüe ; mais qui, confié à une terre féconde, fomente peu à peu, se développe par degrés ; pousse bientôt une tige qui grandit, s'affermit, et finit par devenir un arbuste vigoureux, à l'ombre duquel les oiseaux du ciel viennent chercher le repos.

Mais non, mes Frères, je ne m'abuse pas en vous disant que je crois entrevoir en tout ceci je ne sais quoi d'extraordinaire, de surhumain, par lequel le Ciel s'explique et applaudit. Eh ! comment pourroit-il en être autrement, quand nous voyons dès sa naissance l'œuvre de la Propagation de la Foi s'étendre, se dilater en tous sens, franchir de grands espaces, pénétrer jusqu'au sein de la capitale, arriver au pied du trône, et recevoir de la piété d'un roi, à qui rien de ce qui intéresse la gloire de la Religion ne sauroit être étranger,

un honorable assentiment; quand nous voyons grand nombre de personnages du plus haut rang dans l'Eglise et dans l'Etat, empressés d'inscrire leur nom parmi les membres de cette sainte association, s'en déclarer hautement les soutiens, et ne pas dédaigner d'en être eux-mêmes les chefs et les régulateurs; quand, enfin, nous avons vu le saint et vénérable souverain pontife Pie VII, dont l'Eglise pleure la perte récente, perte dont elle ne peut être consolée que par les hautes vertus de son digne successeur; quand nous l'avons vu, peu de temps avant sa mort, daigner prendre connoissance de votre sainte association, se faire rendre compte de son objet, de ses moyens, de son régime, en bénir le Ciel, l'approuver, l'élever au rang des œuvres de dévotion reconnues par l'Eglise, et doter chacun de ses membres du précieux bienfait d'indulgences plénières, abondantes et perpétuelles.

Grâces immortelles soient donc à jamais rendues à Dieu, à Dieu seul, auteur de tout bien, qui, pour accomplir les desseins de sa bonté, et confondre les orgueilleuses combinaisons de la prudence et de la sagesse humaine, fait servir souvent à l'exécution, à la consommation de son œuvre, les moyens les plus simples, les plus foibles en apparence. Ainsi, quand le moment marqué dans ses décrets est venu, il place dans l'ame d'un homme de bien une pensée pieuse, forte, active, dominante, analogue à l'effet qu'il veut produire, et qu'il travaille, modifie à son gré. Bientôt c'est un désir ardent, une sorte d'inspiration, un besoin irrésistible de se produire au-dehors; le saint enthousiasme dont il est saisi, il le communique à d'autres hommes de bien avec lesquels il est en rapport de vertu, qui applaudissent à cet élan de zèle, tout à

la gloire de Dieu, et qui veulent en partager l'exécution pour en partager le mérite, non pas aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu seul qui semble l'avoir inspiré. Dès-lors plus d'obstacles, tout s'aplanit, tout semble facile; et voilà un plan, un projet conçu, discuté et arrêté; et voilà une association naissante.... Mais là finit l'ouvrage de l'homme, la Providence fera le reste : car l'homme, dit saint Paul, défriche, il plante, il arrose; mais c'est Dieu, Dieu seul qui donne l'accroissement et la perfection : *Deus autem incrementum dedit*.

C'est donc à vous, mes Frères, qui êtes associés à ce grand œuvre de la propagation de la foi, à en préparer, avec l'aide du Seigneur et les moyens qu'il a mis dans vos mains, l'exécution en faveur de ces vastes et immenses contrées jusqu'ici stériles ou rebelles à la grâce de Jésus-Christ. Il ne s'agit de rien moins que d'arracher aux ténèbres de l'idolâtrie, et de conquérir à la lumière de l'Evangile, cette multitude innombrable d'hommes, d'hommes comme nous, mais qui infiniment moins heureux, sont restés jusqu'à ce jour ensevelis dans les ténèbres du paganisme et menacés d'une mort éternelle. Ces hommes infortunés, ces sauvages abrutis et féroces, étrangers à toute espèce de civilisation, ne connoissant d'autres règles, d'autres lois que l'instinct brutal du moment; séparés, pour ainsi dire, par leurs mœurs, leurs habitudes, de l'espèce humaine dont ils n'ont conservé que la figure.... eh bien! que votre délicatesse n'en soit pas blessée, ces hommes sont nos frères, créés comme nous à l'image de Dieu, nés du même Père que nous, rachetés, oui, mes Frères, rachetés comme nous par le sang de Jésus-Christ; car c'est à tous, à eux comme à nous, que l'apôtre saint

Paul a dit : Vous avez été rachetés à un prix infini : *Empti estis pretio magno.*

Mes Frères, ne cherchons pas à pénétrer dans les desseins de Dieu, à interroger sa providence, à demander pourquoi nous avons été appelés, il y a plus de vingt siècles, à entrer dans la grande famille chrétienne, et pourquoi ceux-ci en ont été jusqu'à ce jour exclus, comme oubliés, délaissés pendant un si long laps de temps. Celui, dit l'apôtre saint Paul, qui voudra lire dans le secret de Dieu, sera écrasé de tout le poids de sa gloire : *Opprimetur à gloriá.* Contentons-nous, mes Frères, d'adorer dans le silence de la foi ce que nous ne saurions comprendre, d'opérer, en ce qui nous concerne, notre salut avec crainte et tremblement, *cum timore et tremore*, de demander à Dieu par de ferventes prières, qu'il daigne hâter le moment où ces peuples malheureux seront appelés à jouir du même bienfait dont nous jouissons nous-mêmes; qu'il daigne susciter dans sa miséricorde d'intrépides missionnaires, d'autres François Xaviers, comme lui puissans en œuvres et en paroles, qui osent aborder ces terres inhospitalières, qui y fassent retentir pour la première fois le nom de Jésus-Christ. Qu'à ce nom sacré et à la vue de la croix sur laquelle il nous a rachetés, tous tombent à genoux, et qu'un miracle éclatant de sa toute-puissance, tel qu'il en a opéré souvent dans les jours de sa vie mortelle, mette enfin le dernier sceau au bienfait de sa miséricorde.

Eh! cet autre peuple, le plus ancien, sans doute, le plus nombreux des peuples de la terre; ces Chinois, jouissant de tous les avantages de la civilisation, vivant sous un gouvernement régulièrement constitué, sous des lois, des institutions positives; aimant les arts, l'agriculture,

l'industrie, le commerce, les sciences humaines.... en un mot, sachant tout, connoissant tout, excepté le vrai Dieu, car ils sont païens, ne sont-ils pas aussi nos frères? et à notre double titre de chrétiens et de membres de l'Association de la Propagation de la Foi, ne leur devons-nous pas aussi le tendre intérêt que la religion prescrit? Ils sont païens; par conséquent, persécuteurs. Chez eux la loi punit de mort tout exercice du culte catholique. Néanmoins, voyez tout ce que peut l'héroïsme évangélique! De saints, de savans, de nombreux missionnaires ont abordé successivement cette terre rebelle à la grâce, ils l'ont défrichée, arrosée de leurs sueurs: plusieurs ont payé de leur tête ce sublime élan de la charité; mais tout n'est pas mort avec eux, et leur sang, le sang de ces martyrs, est devenu, selon ces belles paroles d'un docteur de l'Eglise, une semence de chrétiens, *semen christianorum*. Ils ont fait de nombreuses conquêtes; et aujourd'hui la catholicité en Chine, au Tonquin et à la Cochinchine, est devenue une portion intéressante de notre Eglise Romaine. Et c'est sur elle spécialement que j'appelle le secours de vos prières et de vos assistances. Ces pauvres chrétiens, sous les lois pénales des empereurs, toujours existantes, quelquefois suspendues, mais toujours menaçantes, ne connoissent ni sécurité, ni repos. Souvent réduits à fuir, ils errent à l'aventure dans les forêts, dans les creux des cavernes, sans secours, sans moyens de subsistance. Les zélés missionnaires, leurs pères dans la foi, presque toujours cachés où fugitifs, se consument lentement, minés par les travaux, les longs voyages, les dangers auxquels eux et leurs chers néophytes sont sans cesse exposés; et la mort chez eux prévient presque toujours la vieillesse. Quel récit, mes Frères, triste à la fois

et consolant! et quel aliment à votre charité industrieuse et bienfaisante !

Quoique je sente que j'abuse peut-être de votre attention à m'écouter, je ne saurois me résoudre à terminer cette énumération, déjà trop diffuse, sans présenter à vos yeux le tableau touchant des progrès toujours croissans de notre sainte religion, dans les contrées immenses du nouveau monde. Et ce sont précisément ses succès qui rendent ses besoins plus multipliés et plus pressans. Elle y est hautement professée; si elle n'est pas spécialement protégée, elle y jouit au moins d'une paisible tolérance civile. Mais plus elle s'étend, plus elle s'enrichit par les conquêtes de la foi, plus aussi elle s'appauvrit sous le rapport du temporel. Des évêques riches de toutes les vertus de leur saint état, mais plus pauvres que jamais des biens du monde, ne vivant que de privations, afin de pourvoir aux nouvelles dépenses que nécessitent de nouveaux établissemens, quelques prêtres épars çà et là, et à de très-grandes distances les uns des autres, dont quelques-uns infirmes ou décrépits avant l'âge, ne vivant en grande partie qu'aux dépens d'une charité souvent parcimonieuse par nécessité; quelques misérables et infiniment trop rares églises, la plupart en bois, que sais-je? quelque ébauche de séminaire pour vingt à trente jeunes lévites, à la subsistance desquels il faut pourvoir, et qui remplaceront bientôt ces pauvres, mais si respectables missionnaires, que la mort moissonne presque toujours avant l'âge: je vous le demande, mes Frères, est-ce là l'absolu nécessaire de diocèses de mille à douze cents lieues d'étendue, pour le service spirituel, l'instruction, l'administration des Sacremens, la visite des malades, pour les besoins enfin d'une population nombreuse, et respectivement disséminée à des distances

si considérables que je n'ose les évaluer, pour ne pas encourir le reproche d'exagération ?

Mes Frères, vous me pardonnerez, sans doute, d'avoir dans cette circonstance mémorable soulevé devant vous un coin de l'affligeant tableau (car je n'ai pu vous en tracer qu'une foible esquisse) des maux déplorables qui désolent si profondément l'Eglise de Jésus-Christ, cette tendre mère des chrétiens, dont l'immense charité voudroit réunir dans son sein le genre humain tout entier; et c'est vous qui, par votre aggrégation à l'œuvre de la Propagation de la Foi, êtes appelés à consoler autant qu'il est en vous, sa douleur. A ne considérer qu'avec des yeux humains l'étendue, la grandeur d'une si sainte, d'une si haute entreprise, je conçois qu'un découragement, certes bien naturel, pourroit ralentir votre zèle et vous faire tristement retourner en arrière. Mais auriez-vous oublié que c'est la Providence qui vous a créés; que vous êtes son ouvrage, son instrument, et que vous pouvez, que vous devez dire avec confiance comme saint Paul : Je puis tout en celui qui me fortifie; *omnia possum in eo qui me confortat*? Voulez-vous donc que cette divine Providence marche toujours devant vous et avec vous? hâtez-vous de mériter son assistance. Soyez tous et pour toujours de bons, de fidèles, de fervens chrétiens. Montrez hautement votre foi par vos œuvres; car il seroit par trop contradictoire, pour ne pas dire par trop inconséquent, d'être tout de feu, tout brûlans de zèle pour la conversion de cette multitude de païens, d'infidèles, placés à cinq à six mille lieues de nous, et que vous ne connoissez pas, et d'être froids, tout de glace pour votre propre sanctification; de compatir, de gémir sur le sort de ces pauvres chrétiens, qui vivant sous des gouvernemens oppressifs, ne peuvent exercer un seul acte de religion

sans s'exposer aux plus grands dangers, à la perte même de la vie ; et vous, ayant sur ce point toute facilité, toute liberté, toute protection, de vous en abstenir, que sais-je ? par crainte, par respect humain, par indifférence : enfin, de vous affliger en les voyant si loin encore du royaume de Dieu ; et vous, qui en êtes si près, qui êtes placés, pour ainsi dire, aux portes du ciel, de ne rien faire ou presque rien pour mériter d'y entrer.

Mais non, mes Frères, il n'en sera pas ainsi. Nous avons cette confiance qu'outre les devoirs de la religion communs à tous les chrétiens, vous serez fidèles à ceux que vous impose votre qualité d'associés à l'œuvre de la Propagation de la Foi ; que vous les remplirez avec la scrupuleuse exactitude, qui est une condition de *rigueur*, pour avoir part aux indulgences que le souverain pontife Pie VII a daigné vous accorder. Enfin, vous méditerez chaque jour sur le don inappréciable que Dieu vous a fait en vous appelant dès les premiers temps à la connoissance de son Evangile. Vous marcherez à grands pas dans la voie de ses commandemens, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de récompenser votre fidélité, votre amour, votre reconnoissance, dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.

L'on a vu, par la lettre de S. A. S. le grand Aumônier à Messeigneurs les Archevêques et Evêques de France, que les sommes recueillies par le conseil central du midi, et versées dans la caisse du conseil supérieur, avoient été distribuées, à la fin de la première année de l'Association, entre les Missions des Indes et de l'Amérique. Nous donnerons ici, par aperçu, le détail de ces sommes

recueillies depuis le mois de juin de l'année 1822, époque où l'Association commença à être en activité, jusqu'au mois de mai inclusivement de l'année 1823.

	fr.	c.
Les divisions du diocèse de Lyon ont versé en divers paiemens, pendant ces douze mois, la somme de	15368	40
Le conseil général d'Avignon a versé au mois de novembre 1822, une première somme de	1300	
Au mois de janvier 1823, une seconde somme de	2000	
(Le conseil particulier de Nîmes figuroit dans cette somme pour douze cents francs.)		
Au mois de mars 1823, une troisième somme de	1000	
Pour les recettes faites depuis le mois de mars, une quatrième somme de	2656	95
(Le conseil particulier de Montpellier figuroit dans cette somme pour seize cent cinquante-six francs quatre-vingt-quinze centimes.)		
Une division établie à St.-Vallier, diocèse de Valence, a versé, en deux paiemens, la somme de	200	
Une division établie dans le diocèse de Moulins, a versé la somme de	390	
Total de la recette du conseil central du midi, pendant les douze premiers mois. .	22915	35

	fr.	c.
Les frais d'établissement, d'impression de prospectus, règlemens, nouvelles, etc. se sont montés, pendant le même espace de temps, à la somme de	2235	
En conséquence, il a été versé, par le conseil central du midi, dans la caisse du conseil supérieur, la somme de	20680	35
Le conseil supérieur a réparti cette somme, en trois parts égales, entre les Missions d'Orient, pour une part, et les Missions de la Louisiane et du Kentuki en Amérique, pour les deux autres.		
La part de chacune de ces Missions a donc été de	6893	45

Au mois de juin prochain, nous ferons connoître le résultat de la deuxième année. Nous pouvons annoncer aujourd'hui que les sept mois déjà écoulés ont fourni la somme de 20045 fr. 12 c., qui, réunie à celle de 22915 fr. 35 c. produit de la première année, donne pour les 19 premiers mois de l'Association une somme de quarante-deux mille neuf cent soixante francs quarante-sept centimes, versée dans la seule caisse du conseil central du midi.

L'Association n'étant fondée que depuis un an et quelques mois, ne s'étant établie que successivement dans les villes qui avoisinent Lyon, et n'ayant pu voir ses ressources s'augmenter que dans une progression d'abord très-lente, un pareil résultat, tout modeste qu'il est, doit paroître encore satisfaisant et un présage assez sûr de ce que produira l'Œuvre en s'étendant, et quand le conseil de Paris, où un très-grand nombre de divisions sont déjà organisées, celui de Bordeaux, et enfin tous

les diocèses du ressort du conseil central du nord, viendront verser leur contingent dans les caisses de ce conseil.

Mais ce n'est point là le seul côté consolant d'une œuvre toute chrétienne et fondée dans les vues les plus pures de la Foi. Que de prières élevées au trône de Dieu! que de cœurs unis dans un même sentiment! que de vocations généreuses inspirées ou confirmées! quels trésors de grâces, d'édification mutuelle, d'indulgences acquises! Daigne le Dieu Sauveur continuer de bénir une institution établie toute entière à la gloire de son nom, et qui doit plaire à son cœur miséricordieux, puisqu'elle est destinée à faire arriver jusqu'au bout de la terre les témoignages touchans de son amour pour les hommes.

Ce cahier contenant un assez grand nombre de détails propres à répandre la connoissance de l'Association, nous avons pensé que pour les compléter il seroit à propos d'y joindre un abrégé du règlement de l'Association.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

DE L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Ad majorem Dei gloriam.

Etablissement et but de l'Association.

Art. I.er Il est fondé en France une Association pieuse, prenant le titre d'*Association de la Propagation de la Foi.*

II. Elle a pour but d'étendre la société des fidèles catholiques, en aidant de tous les moyens en son pouvoir les Missionnaires apostoliques chargés de répandre les lumières de la Foi parmi les nations étrangères de l'un et de l'autre hémisphère.

III. Elle se compose de fidèles des deux sexes, dont la conduite chrétienne devra appeler sur son entreprise les bénédictions de Dieu.

Division et administration de l'Association.

IV. L'Association est partagée en divisions, en centuries, en sections.

V. Dix membres forment une section, dix sections une centurie, dix centuries une division.

VI. Chaque division, chaque centurie, chaque section a un chef (*).

VII. Les chefs de division, de centurie et de section font partie des sections et ne sont jamais surnuméraires, de manière que les divisions ne soient composées que de mille Associés.

VIII. Les chefs de centurie sont nommés par le chef de leur division; ils correspondent d'un côté avec ce chef, de l'autre avec les chefs de leurs sections.

IX. Les chefs de section sont nommés par le chef de leur centurie, et correspondent avec lui; chacun d'eux est chargé de pourvoir au remplacement des membres qui cesseroient de faire partie de sa section.

X. Chaque chef de division, de centurie ou de section, tient une

(*) Les chefs de division d'un diocèse font partie du conseil d'administration de l'Association dans ce diocèse.



liste exacte des dix personnes qui dépendent de son administration ; il la communique à ses chefs supérieurs toutes les fois que ceux-ci la demandent.

XI. Dans aucun cas, les divisions, centuries ou sections ne pourront se réunir en assemblée.

Moyens de l'Association.

XII. Les principaux moyens sur lesquels l'Association fonde l'espoir de parvenir au but qu'elle se propose sont les prières et les aumônes.

XIII. Pour appeler les grâces de Dieu sur l'Association et sur les Missions, chaque associé est invité à réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave ;* il lui suffira pour cela d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de sa prière du matin ou du soir ; il y joindra cette invocation : *Saint François Xavier, priez pour nous.*

XIV. L'Association choisit comme époques plus particulières de prières et d'actions de grâces, la *fête de l'Invention de la Sainte Croix*, jour auquel l'Association a été fondée à Lyon, le 3 mai, en l'année 1822, et la *fête de saint François Xavier*, qu'elle reconnoît pour son patron (3 septembre). Il sera célébré ce jour-là une Messe pour le succès de l'Œuvre dans toutes les villes où sont établis les conseils.

XV. Chaque associé donne en aumône pour les Missions *cinq centimes par semaine.*

XVI. Les associés que leur zèle engageroit à contribuer pour une somme plus forte que cinq centimes par semaine, seront libres de se charger eux seuls, ou entre un nombre moindre de dix, de la rétribution d'une section entière.

XVII. Les chefs de section recueillent la rétribution des membres de leur section, et en versent le produit tous les premiers dimanches de chaque mois, entre les mains de leur chef de centurie ; chaque chef de section répond de dix rétributions.

XVIII. Les chefs de centurie versent dans le mois entre les mains de leur chef de division, les sommes qu'ils ont reçues des chefs de leurs sections (*).

(*) On désire que ce versement ait lieu au plus tard le 15 du mois.

FIN DU TROISIÈME CAHIER.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

NOUVELLES

REÇUES

DES MISSIONS.

N.° IV.

TROISIÈME ÉDITION.



A LYON,

CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,

Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

1827.

Avec approbation des Supérieurs.

Prix de ce cahier. . . . . . . 1 fr. 50 c.

L'Ouvrage se vend au profit de l'Association.

A LYON, DE L'IMPRIMERIE DE RUSAND, IMPRIMEUR DU ROI.

AVERTISSEMENT.

Les deux premiers numéros contenoient des nouvelles des Missions des Indes et de l'Amérique. Pour ne pas diviser l'intérêt, ce numéro ne renfermera que des nouvelles des missions de l'Orient ; celui qui le suivra donnera des nouvelles des missions d'Amérique.

Les premiers numéros ont été accueillis avec un empressement qui en a bientôt nécessité la réimpression. Nous sommes persuadés que la manière la plus sûre d'intéresser le public aux missions est d'en publier ainsi les nouvelles à mesure qu'elles arrivent, par cahiers de peu d'étendue, et de donner en quelque sorte un Journal des Missions. Le plus grand nombre aujourd'hui redoute les longues lectures, ou se les voit interdire par ses occupations ; mais un livre de peu de pages invite la curiosité, et d'ordinaire la satisfait, sans lui avoir imposé trop de gêne. Si l'on attendoit plusieurs années pour ramasser en de gros volumes les lettres des missionnaires, moins de personnes les liroient, et il est certain aussi que les lecteurs n'y trouveroient point le même attrait. Des lettres d'une date récente, et des évènemens contemporains, si l'on peut se servir de cette expression, doivent attacher bien davantage que des relations dont l'époque est déjà loin de nous. Des récits, dont on aura lu le commencement et dont on désirera toujours la continua-

tion, seront attendus avec impatience, et lus avec avidité au moment où ils arriveront. On trouvera le même charme aux lettres envoyées par des missionnaires dont les parens et les amis sont au milieu de nous, qu'à des nouvelles de famille reçues pendant l'absence, et chacun calculera, dans ses désirs empressés, le retour des époques qui doivent nous les apporter. Ainsi le sort de ces colonies chrétiennes que la France entretient en Asie et en Amérique ne lui sera plus étranger, et nous nous intéresserons plus efficacement, à mesure que nous les connoîtrons mieux, à ces Eglises éloignées, dont l'Eglise de France doit être considérée, en quelque façon, comme la mère. Les missions devront nécessairement en éprouver d'heureux effets, et les chrétiens de notre pays recevant à des intervalles rapprochés les récits admirables envoyés par ces Eglises si ferventes, ne pourront qu'en recueillir beaucoup d'édification et de consolation. Ainsi s'aplaniront pour tous les voies du salut, et la plus grande gloire de Dieu sera procurée par toute la terre.

Il a été rendu compte dans la *Quotidienne* des deux premiers numéros. Voici en quels termes s'en exprime ce journal.

Extrait de la Quotidienne *du jeudi* 29 *Janvier* 1824.

« Ce recueil peut servir de continuation aux Lettres édifiantes. Il offrira à tous ceux qui se plaisent aux lectures utiles, un intérêt sérieux et cependant varié. Il appelle les regards sur le spectacle de la propaga-

tion de la religion chrétienne par toute la terre, et nous fait assister, en quelque sorte, à cette prise de possession, qu'elle exécute chaque jour, de l'empire universel qui lui a été promis, et auquel elle arrive par des progrès et des vicissitudes si dignes d'admiration. Ce grand évènement, qui occupa si fortement l'attention du genre humain, lorsque la religion de Jésus-Christ fut annoncée pour la première fois à la terre, se continue de nos jours, et avec un concours de circonstances presque semblables. La religion, foible dans ses commencemens, dénuée de moyens humains, contredite, persécutée, s'introduit au milieu de populations nombreuses, s'y établit malgré les passions, les préjugés, les lois, des habitudes de plusieurs siècles. Ce germe divin, que tout semble devoir étouffer, se développe et fructifie, et le grain de sénevé devient partout un grand arbre. C'est toujours le combat du christianisme contre le paganisme; c'est encore aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, un petit nombre d'hommes, des hommes de peu de ressources apparentes, qui, par une vertu persévérante, amènent ce grand résultat, changent l'esprit de nations anciennes et nombreuses, détruisent peu à peu l'influence puissante de leur législation et de leurs mœurs, minent la base des plus antiques superstitions, et élèvent la croix sur les idoles renversées. Qui pourroit nier que ce soit là l'évènement le plus remarquable de nos jours, tant à cause de sa singularité que pour l'importance incalculable de ses conséquences? Les lettres de ce recueil, dont nous annonçons les deux premiers numéros, nous exposeront successivement tous ces résultats si admirables. A droite et à gauche, la religion s'étend. Les premières lettres nous mettent d'abord au fait de

son état actuel et de ses progrès dans ces provinces de l'Asie, berceau de la plus ancienne civilisation et même du genre humain. Proscrite et torturée au Japon, persécutée en Chine, tolérée d'une manière précaire dans le Tong-king et la Cochinchine, elle se fixe dans l'île de Java, elle se répand parmi les peuples nombreux qui boivent et adorent le Gange; et, malgré l'antiquité des superstitions que fomentent les brames, elle s'affermit et se propage, et n'attend que la coopération du pouvoir européen, pour faire de Calcutta, ville plus populeuse que Paris, un de ses principaux siéges dans cette antique terre d'Asie. Les îles Séchelles, presque toutes catholiques, tendent les bras aux missionnaires; Madagascar les demande avec instance. Dans le Thibet, les souverains et les peuples sont tous disposés. On est étonné du bien immense déjà opéré par un si petit nombre de prêtres, et il n'est pas possible de prévoir quels résultats amèneroit pour la religion, dans ces importantes contrées, la plus légère assistance dans la politique européenne. Mais peut-être Dieu veut-il montrer qu'il n'y a rien d'humain dans l'établissement de la religion sur la terre, et même que tout y est contre les probabilités et les chances humaines.

» Que si maintenant nous tournons nos yeux vers l'Amérique, elle nous offrira peut-être un spectacle encore plus frappant. Cette terre encore vierge reçoit sans peine la semence, et elle y produit au centuple. Toutes ces peuplades sauvages ou à demi sauvages, ravies de la lumière nouvelle qui brille à leurs yeux, la saluent avec des cris de joie, et adorent, dans toute la force et toute la simplicité de leur ame, le Dieu inconnu qu'on vient leur révéler. Les missionnaires parcourent ces régions toutes nouvelles, pénètrent

dans ces immenses forêts où vivent des peuples ignorés. Les grands fleuves de l'Amérique voient ces pieuses caravanes, remontant le cours rapide de leurs eaux, s'avancer à la découverte de pays inconnus, pour y conquérir des ames à Jésus-Christ. Partout une population enthousiasmée s'attache sur leurs pas, recueille de leur bouche la vérité, et la conserve avec joie dans son cœur. Cette verité tutélaire devient pour ces peuples régénérés, non-seulement la garantie et le moyen du bonheur à venir, mais même une sauvegarde pour la vie présente. C'est à elle qu'ils doivent de pouvoir entrer en société avec les nations civilisées dont la domination s'étend tous les jours sur leurs terres. La religion seule a pu établir la paix entre le Sauvage et l'Européen, et la politique, sans ce secours, n'a point su trouver d'autre moyen que l'extermination. Aussi la présence des missionnaires est-elle pour ces malheureux un double bienfait, puisque, en leur ouvrant les voies à l'éternelle paix dans la cité de Dieu, elle leur assure en même temps la paix dans la cité terrestre et passagère. Peut-être encore, en amenant dans ces contrées l'ordre social à la suite de la religion, les missionnaires préparent-ils l'asile qui doit recueillir un jour la civilisation exilée de l'ancien monde. La population chrétienne d'Europe se trouve donc fortement mêlée dans tout ce qui se passe autour d'elle, et doit se sentir un vif besoin de tourner ses regards vers ces régions lointaines de l'univers, où la vérité va être portée. Les lettres de ce recueil contenteront cette curiosité salutaire. Elles font connoître sous des rapports touchans l'Amérique chrétienne. La mission de la Louisiane et celle du Kentuki y sont particulièrement exposées. L'on y trouve des lettres infiniment attachantes de l'évêque de la Loui-

siane, et des détails précieux sur les progrès de sa mission; elles donnent des notions curieuses sur les diocèses des Etats-Unis, où le gouvernement prête aux missions une assistance à laquelle l'Eglise catholique doit des éloges et une véritable reconnoissance.

» Nous voudrions pouvoir citer quelques passages de ces lettres. La variété des matières qu'elles traitent et des objets qu'elles font passer sous les yeux, rend leur lecture intéressante et utile pour toute classe de personnes. Indépendamment du grand intérêt de la propagation de la foi dans l'univers, elles offrent une foule d'aperçus sur la géographie, l'administration intérieure, les mœurs et usages, les ressources politiques et commerciales des diverses régions qui y sont passées en revue. Cette instructive variété doit leur assurer plus d'un genre de succès.

» Ce ne sera pas non plus une recommandation inutile pour ce recueil, d'ajouter que le prix de la vente est destiné à secourir ces mêmes missions, en faveur desquelles doit intéresser si vivement la lecture des lettres qu'il contient. La distribution de ce secours sera faite par une association pieuse, établie dans l'année 1822, en faveur des Missions étrangères des deux mondes, sous le titre de la *Propagation de la Foi;* association vaste dans son but, facile et ingénieuse dans ses moyens, déjà favorisée des grâces du saint Siége et de l'auguste protection du Roi, et qui se répand dans plusieurs diocèses de France avec une rapidité et un succès pour lesquels tous les cœurs chrétiens doivent des actions de grâces à la Providence. »

ASIE.

MISSIONS

DE CHINE ET ROYAUMES VOISINS.

L'ÉTABLISSEMENT des *Missions étrangères*, situé à Paris, rue du Bac, fondé en 1663, sous le règne de Louis XIV, entretient en Asie cinq missions : 1.° celle du Su-tchuen, dans l'empire de Chine : 2.° celle du Tong-king occidental : 3.° celle de la Cochinchine : 4.° celle de Siam, et 5.° celle des Malabares, sur la côte de Coromandel. Les quatre premières sont gouvernées par des évêques *in partibus*, nommés par le saint Siége, vicaires apostoliques de ces missions ; ils ont communément un autre évêque pour coadjuteur. La mission Malabare est aussi gouvernée par un évêque *in partibus*, qui prend le simple titre de supérieur de la mission. Il y a en outre pour ces cinq missions un procureur-général, qui correspond d'un côté avec les missions, de l'autre avec le séminaire des Missions étrangères. C'est lui qui est chargé de recevoir les missionnaires venant d'Europe. Il réside à Macao, ville située à l'ouverture du golfe de Canton, principale entrée de l'empire de Chine. Chacune des missions a quelques prêtres européens, des prêtres du pays, et un ou plusieurs séminaires ou colléges. Les prêtres sont

aidés dans les fonctions de leur ministère par des catéchistes. Les catéchistes sont de deux classes, *sédentaires* et *ambulans*. Les premiers sont presque tous des hommes mariés ou veufs, que les missionnaires choisissent parmi les chrétiens les plus instruits, les plus fervens et les plus distingués de chaque chrétienté. Ils sont chargés de présider aux assemblées des chrétiens, lorsqu'ils se réunissent pour prier en commun, le matin et le soir, surtout les dimanches et jours de fêtes; ils y font des lectures pieuses et instructives, des exhortations familières, et annoncent aux fidèles les fêtes, les jeûnes et abstinences prescrits par l'Eglise; ils doivent baptiser les enfans nouvellement nés, et même les enfans des païens et les adultes qui sont en danger de mort. Ils visitent les malades, et doivent veiller à ce que, dans les enterremens des chrétiens, tout se fasse avec décence et piété, conformément aux lois, aux cérémonies et aux usages de l'Eglise catholique, sans aucun mélange des superstitions païennes. Ils doivent aussi instruire les ignorans, soutenir la foi des chrétiens foibles, exhorter les pécheurs endurcis, s'opposer, autant qu'ils le peuvent, aux scandales donnés par les mauvais chrétiens, terminer par voie de conciliation les différens entre les fidèles, consoler les familles affligées, recueillir les aumônes destinées au soulagement des confesseurs emprisonnés ou exilés pour la foi, et travailler à maintenir, parmi les chrétiens, la paix, la concorde et l'union fraternelle: enfin rendre compte au missionnaire, lorsqu'il revient dans l'endroit, de l'état de la chrétienté, et des abus qui ont pu avoir lieu pendant son absence.

Les catéchistes ambulans, qui doivent garder le célibat tant qu'ils exercent cette fonction, accompagnent et aident les missionnaires dans le cours de leurs

visites, ou même vont partout où ceux-ci les envoient, visiter les différentes chrétientés, catéchiser, instruire, exhorter, consoler, baptiser les enfans de chrétiens nouvellement nés, et les enfans de païens qui sont en danger, présider aux funérailles des chrétiens, corriger les abus.

Au Tong-king, pour s'assurer de la capacité des catéchistes, on leur fait réciter tout entier, par cœur, un ouvrage en deux volumes, contenant la manière de réfuter toutes les superstitions des idolâtres, de leur annoncer la foi chrétienne, d'enseigner aux catéchumènes et aux néophytes toutes les vérités du salut, et de disposer les fidèles à recevoir dignement les sacremens de l'Eglise.

Dans plusieurs de ces missions, il y a des couvens de religieuses, qui, sans être cloîtrées, mènent la vie commune et observent une règle très-austère. Quand la persécution ne permet pas d'établir des maisons communes, des vierges chrétiennes, comme autrefois dans les premiers siècles de l'Eglise, font profession de la virginité au milieu de leurs familles et y vivent dans la retraite, appliquées aux exercices de piété et aux œuvres de charité convenables à leur sexe. Quelques-unes de ces *religieuses* tiennent des écoles, pour enseigner aux jeunes personnes de leur sexe les élémens de la religion, et les former de bonne heure à la pratique des devoirs du christianisme.

Notre divine religion s'appelle dans ces contrées *la religion du Maître du Ciel* (c'est une expression approuvée du saint Siége), et ses ministres, *les maîtres de la religion du Maître du Ciel.* Elle est un objet d'admiration pour tous ces peuples. Les édits même de persécution souvent la reconnoissent digne

d'éloges, et ne la proscrivent que comme n'étant point permise par les lois de l'état. Du reste, ces persécutions elles-mêmes sont une des causes de ses progrès. La grâce puissante du martyre se joint pour ces chrétientés ferventes à toutes les autres bénédictions de Dieu. On y voit revivre la piété, le zèle et l'union touchante des chrétiens du premier âge de l'Eglise. Là, point de disputes, de systèmes, ni d'innovation. Un Dieu, une foi, une loi; telle est leur croyance et leur règle.

De toutes ces contrées d'Asie, ce seroit sans doute la Chine qui seroit, pour la religion chrétienne, le plus beau théâtre. Mais il n'est peut-être point de pays où elle ait plus de peine à pénétrer et à se maintenir. Un des principaux obstacles qu'elle y rencontre est dans l'opposition systématique et intéressée des bonzes ou prêtres des idoles, qui, pour retenir l'influence qu'ils exercent, ne laissent échapper aucune occasion de détruire la précieuse semence que nos missionnaires s'efforcent de faire fructifier dans ces contrées. L'orgueil des lettrés chinois oppose une égale résistance au progrès du christianisme; en général, ils ne souffrent point qu'un Européen ose vouloir apprendre quelque chose à un disciple de Confucius. L'humilité dont l'Evangile leur feroit une obligation est une vertu qu'ils ne peuvent comprendre, car ils trouvent leur bonheur à éblouir par l'ostentation du savoir les regards de la multitude. Les honneurs et les priviléges que l'on accorde dans ce pays au savoir font l'objet de tous leurs vœux; l'espoir de les obtenir a été pendant trente années de leur vie l'aiguillon de leur patience, et leur soutien dans leurs laborieuses études. C'est parmi eux que l'empereur choisit les mandarins à qui il confie le gouvernement des

différentes provinces de l'empire. Quelle influence, une fois parvenus à ces dignités inaccessibles, n'exercent-ils pas sur l'esprit d'un peuple à qui ils ont persuadé que les Chinois sont la nation la plus éclairée de l'univers! Sans doute c'est une nation polie et savante; cependant on a pu faire la comparaison. Il a fallu que nos missionnaires leur apprissent la vraie division des temps, et avant eux, ils n'avoient pas de calendrier. C'étoit de préférence parmi ceux-ci qu'on choisissoit le président du tribunal des mathématiques; et en 1805 l'évêque de Pékin lui-même fut choisi pour cette présidence. Ce sont les missionnaires qui ont rectifié les instrumens astronomiques des Chinois, et qui leur ont fait connoître et apprécier, par les ouvrages des anciens dont ils ont composé pour eux des traductions, la véritable éloquence et la manière de rechercher la vérité dans les discussions philosophiques. Ainsi un empereur, étonné de la profondeur et de la variété des connoissances de nos savans missionnaires, voulut lui-même recevoir des leçons de leur bouche, et remit entre leurs mains l'éducation de ses enfans.

Mais le plus grand obstacle que rencontre dans ces contrées la propagation de l'Evangile, vient du chef de l'état. Si l'empereur est humain, il laisse en paix l'Église augmenter le nombre de ses enfans; mais s'il est cruel et soupçonneux, les missionnaires sont obligés de fuir et de se cacher; les églises sont renversées, les supplices et la mort poursuivent les chrétiens. L'Eglise de Jésus-Christ a trouvé en Chine des Néron et des Dioclétien; mais toujours plus forte que la mort, elle est sortie victorieuse de toutes les persécutions, et a fait admirer sa divinité par la constance de nouveaux Pothin et de nouveaux Irénée.

Tous ces obstacles sont grands, mais le zèle que la foi inspire est plus grand encore. Nos missionnaires multiplient leurs efforts en raison des difficultés. Mettant toute leur confiance dans la parole de celui qui a dit à leurs prédécesseurs : *Allez, instruisez toutes les nations;* ils quittent leurs parens, leur patrie, leurs amis; ils s'en vont à six mille lieues de leur berceau, porter l'Evangile à des nations souvent barbares, dont ils apprennent le langage, adoptent les usages, revêtent l'habillement. Ils se font tout à tous, pour les gagner à la religion. Ils affrontent la faim, la misère, toutes les rigueurs des saisons, quelquefois la mort et d'affreux supplices. Que leur importe de n'avoir pas pendant leur vie où reposer leur tête, et de s'exposer à terminer leurs jours dans les tortures? Que dis-je? c'est là leur ambition la plus chère. Leur divin Maître leur a donné cet exemple, et ils s'estiment trop heureux si, en lui gagnant des ames, ils sauvent la leur.

Il n'appartient qu'à l'Eglise catholique d'inspirer à ses ministres un zèle aussi généreux et aussi désintéressé. [Le lord Makarteney, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'empereur de Chine, à la fin du dernier siècle, témoin oculaire du noble dévouement de nos missionnaires, malgré ses préjugés de secte et de nation, ne put s'empêcher de leur rendre une louange bien remarquable. *C'est un spectacle singulier*, dit-il dans le récit de son voyage, *de voir des hommes animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines*, *quittant pour jamais leur patrie et leurs amis*, *et se consacrant pour le reste de leur vie au soin de travailler à changer la religion d'un peuple qu'ils n'ont jamais vu. En poursuivant leurs desseins*, *ils courent toutes sortes*

de risques, souffrent toute espèce de persécutions, et renoncent à tous les agrémens. Mais à force d'adresse, de talent, de persévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, et en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à se faire connoître et protéger. Ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers sont proscrits, et où c'est un crime que d'avoir abandonné le tombeau de ses pères. Ils obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi, sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel.

Telles sont les vertus de nos missionnaires, tel est le tableau que le récit de leurs travaux présentera à la pieuse curiosité des associés de la *Propagation de la Foi*. Puisse-t-il les engager à faire quelque chose de leur côté pour la conversion de ces peuples, qui sont aussi nos frères! Que nos prières et nos aumônes contribuent à cette sainte entreprise! Prions surtout le Seigneur qu'il change le cœur de ceux qui gouvernent ces contrées, qu'il leur inspire des sentimens plus favorables pour la véritable religion, et les porte à révoquer les édits qui mettent obstacle aux progrès du christianisme. Nous avons entendu les missionnaires de ce pays nous en presser vivement. *S'il nous étoit permis de prêcher publiquement*, écrivoit Mgr. Pérocheau, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, l'une des provinces de l'empire de Chine (1), *s'il nous étoit permis de prêcher publiquement, il semble que ces pauvres idolâ-*

(1) Voyez le premier numéro des Nouvelles, p. 17.

tres, par la grâce de Dieu, nous écouteroient, nous croiroient et se convertiroient. Un si grand bien, ajoutoit-il, *paroît ne dépendre que des dispositions de l'empereur. Engagez donc le plus de bonnes âmes que vous pourrez à élever sans cesse leurs cœurs et leurs voix vers le Dieu des miséricordes, pour obtenir qu'il daigne changer le cœur de ce pauvre empereur, et convertir tous ses infortunés sujets !*

MISSION

MISSION DU SU-TCHUEN,

DANS

L'EMPIRE DE CHINE.

On a reçu récemment, à l'établissement des Missions étrangères, des nouvelles de la mission du Su-tchuen, où la persécution dont monseigneur Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique de cette mission, et tant de chrétiens ont été victimes en 1815 et depuis, continue encore, quoique avec moins de violence, les lois étant toujours menaçantes, et le nouvel empereur ne paroissant pas montrer pour la religion chrétienne des dispositions beaucoup plus favorables que celles de l'empereur Kia-king, son prédécesseur (1).

La succession des évêques n'a point été interrompue dans cette mission désolée : M. Jacques-Louis Fontana, missionnaire de la province, a été nommé par le saint Siége évêque de Sinite, et a succédé à monseigneur Dufresse en qualité de vicaire apostolique du Su-tchuen; M. Pérocheau, évêque de Maxula, a été adjoint à monseigneur Fontana en qualité de coadjuteur. Dans ces lieux même, encore teints du sang de leur prédécesseur, ils rallient en secret le petit nombre des adorateurs du vrai Dieu. La persécution avoit réduit à moins d'un tiers le nombre de leurs collaborateurs dans le saint ministère; mais ils ont

(1) Une lettre arrivée des Missions nous représente ce nouvel empereur comme un homme d'une hardiesse et d'une force de corps étonnantes, et disposé à gouverner avec une grande vigueur.

toute confiance dans l'intercession des martyrs, et ils attendent le jour où l'Eglise de Chine, arrosée de ce sang précieux, verra se relever ses ruines consolées.

Monseigneur Pérocheau, coadjuteur du Vicaire apostolique, a écrit à M. le supérieur des Missions étrangères, en date du 5 septembre 1822. Sa lettre est ainsi conçue.

« Mgr. le Vicaire apostolique jouit d'une parfaite santé, et a été en visite presque toute l'année sans grands obstacles. Pour moi, je n'y ai été cette année que fort peu de temps, à cause des empêchemens que j'ai rencontrés (1). Je n'ai pu faire la moitié de l'ouvrage que je m'étois proposé de faire : j'ai employé mes momens de loisir à l'instruction de quelques élèves. L'état de persécution où nous sommes toujours, et notre pauvreté, nous empêchent de réunir et d'instruire un grand nombre d'écoliers à la fois. Nous ne pouvons trouver un lieu sûr et secret où il n'y auroit pas pour nous grand danger d'être découverts et d'exciter une cruelle persécution, sans compter les autres maux qui s'ensuivroient.

» J'espère, avec l'aide de Dieu, pouvoir donner, dans quelques semaines d'ici, la prêtrise à quatre élèves, dont deux sont arrivés de Pinang à Noël der-

---

(1) Dans une lettre de l'année 1821, Mgr. Pérocheau disoit : « Dieu m'a fait la grâce de pouvoir faire la visite de plusieurs chrétientés sans aucun accident. Mais Mgr. le Vicaire apostolique m'a écrit dernièrement de rentrer dans mon gîte, disant qu'il n'étoit pas prudent que les deux évêques s'exposassent à la fois, que c'étoit à lui à marcher à la tête de la petite armée, etc. J'ai obéi à l'ordre de Dieu, et suis retourné dans le lieu de ma résidence. Il n'est pas à l'abri de tout danger; nous y avons eu des alarmes. Je ne sais quand il me sera permis d'en sortir pour aller porter des paroles de consolation à nos pauvres chrétiens, et adresser des paroles de salut à tant de millions d'idolâtres qui m'environnent. La sainte volonté de Dieu en toutes choses! »

nier, et deux autres ont étudié ici plusieurs années dans le collége brûlé en 1814 par les persécuteurs. Après cette ordination nous aurons plus de vingt prêtres occupés dans le saint ministère; nombre bien insuffisant pour les besoins de nos chers chrétiens (1). Nous ne pourrons pas encore administrer une fois l'an toutes nos chrétientés. Il seroit cependant bien à désirer qu'on pût le faire trois ou quatre fois chaque année : il en résulteroit un grand bien pour la gloire de Dieu et le salut des ames; nous sommes bien éloignés d'une position si avantageuse. Que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Il nous restera encore quatre élèves revenus de Pinang: nous les ordonnerons quand ils seront suffisamment disposés. Nous en attendons trois ou quatre autres qui ont terminé leur cours de théologie : ils arriveront probablement l'an prochain. Nous envoyons cette année trois élèves à Pinang : l'an dernier nous en avons envoyé cinq. L'établissement de Pinang est pour nous d'absolue nécessité tant que la persécution durera. Je vous supplie donc, ainsi que tous MM. les directeurs de notre séminaire de Paris, de soutenir ce collége, et si les aumônes ordinaires ne suffisent pas, d'intéresser particulièrement les ames charitables à venir au secours d'une maison si nécessaire pour la conservation et la propagation de la foi dans cette pauvre mission.

» Les choses sont ici à peu près dans le même état que l'an dernier : elles paroissent seulement un peu

---

(1) L'année précédente deux prêtres avoient été ordonnés, et cinq dans les années 1819 et 1820. Ainsi peu à peu se réparent les pertes cruelles que la persécution avoit fait éprouver à cette Eglise.

améliorées. Cette année, par la protection divine, il n'est arrivé aucun accident à nos prêtres. L'empereur n'a encore rien prononcé de définitif à l'égard du prêtre arrêté l'an dernier. Ce cher confesseur a été bien traité dans les différens interrogatoires qu'il a subis (1). Le vice-roi de la province a donné des ordres pour faire rendre à une famille chrétienne une grande et belle maison que les mandarins avoient confisquée il y a quelques années, lorsqu'ils persécutoient à outrance cette famille pour cause de religion. Ce magistrat a ordonné que les mandarins qui occupoient cette maison payassent tous les loyers des années précédentes. Il n'a point voulu recevoir l'accusation de christianisme faite par un païen contre sa partie adverse dans un procès; il n'a écouté que ce qui regardoit le terrein en litige. Ces circonstances et quelques autres montrent que l'empereur, le vice-roi et plusieurs mandarins ne

(1) Mgr. Pérocheau avoit annoncé l'arrestation de ce prêtre, dans sa relation de l'année précédente : « Un prêtre, écrivoit-il, a été pris le jour même de la Pentecôte, avec vingt-sept chrétiens. Plusieurs milliers de soldats et de satellites, ayant à leur tête le gouverneur de la ville et d'autres mandarins, étoient venus entourer la maison où ces chrétiens étoient rassemblés, et où le prêtre célébroit le saint sacrifice. Quelques-uns des chrétiens ont eu la lâcheté d'apostasier, mais le plus grand nombre a mieux aimé souffrir toutes sortes de mauvais traitemens que de renoncer à la foi. Quatre vierges chrétiennes se sont distinguées par leur courage et leur fermeté : ni les instances pressantes et réitérées qu'on leur a faites de renoncer à la foi, ni les coups de verges dont on les a frappées à plusieurs reprises, n'ont pu vaincre leur constance. Enfin tous ces chrétiens, tant les confesseurs de la foi que les apostats, ont été mis en liberté, à l'exception de trois des premiers, qui ont été conduits avec le prêtre à la capitale de la province pour y être jugés. On ignore encore quel sera leur sort. On croit que le prêtre sera condamné à l'exil perpétuel en Tartarie, ou à être étranglé. » (Voyez le premier numéro des nouvelles des Missions, p. 14.)

veulent pas nous persécuter à outrance. Si l'empereur témoignoit tant soit peu de bienveillance envers notre sainte religion, et s'il retiroit les lois portées contre nous par ses prédécesseurs, il paroît que par la grâce de Dieu les peuples se convertiroient en grand nombre, et que des mandarins donneroient l'exemple. Je vous conjure de presser sans cesse les bonnes ames d'adresser continuellement au Seigneur des prières ferventes, pour obtenir du Dieu des miséricordes ces temps si heureux, où il faudroit mourir des fatigues qu'exigeroit la récolte de moissons abondantes parmi des peuples si nombreux, s'il ne nous étoit pas donné d'arroser de notre sang ces terres actuellement stériles. Hâtez tous par vos prières et saintes œuvres des momens si désirables et si heureux pour cette pauvre mission. Je la recommande tout particulièrement, ainsi que ma personne, à vos prières et saints sacrifices. Je vous supplie tous de continuer à prendre le plus vif intérêt à la prospérité de cette mission, et à lui envoyer des ouvriers biens choisis, qui par leurs vertus et leurs lumières la consolent de ses pertes et la rendent plus prospère que jamais (1). »

---

(1) Une lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, écrite de Pulo-Pinang, le 23 décembre 1821, contenoit le récit suivant sur Mgr. Pérocheau : « Vous avez sans doute entendu parler du miracle opéré par Mgr. l'évêque de Maxula. J'avois un peu de peine à le croire, mais cependant j'ai cédé au témoignage de deux missionnaires qui ont passé sur les lieux peu de temps après. Voici comme on me l'a rapporté : Mgr. de Maxula donnoit la confirmation dans une petite paroisse. Au moment où il fit l'imposition des mains, l'église parut remplie de feu. Le peuple fut tellement effrayé, qu'ils sortirent tous de l'église, et ne rentrèrent que lorsque Mgr. les eut rassurés. Tous ont été témoins de ce fait et l'ont rapporté aux deux missionnaires dont je vous ai parlé; en sorte que je le crois assez bien

L'on a aussi reçu une lettre de Monseigneur le Vicaire apostolique lui-même. Elle est en date du 14 septembre 1822.

« Le ralentissement de la persécution, écrit-il, a permis aux missionnaires et aux prêtres du pays d'aller visiter beaucoup de chrétientés qui n'avoient pu l'être dans le fort de la persécution. Ils ont été consolés par les marques de foi que les chrétiens ont données, et par leur empressement à recevoir les sacremens dont ils avoient été privés si long-temps. Ceux qui étoient tombés dans le temps de la persécution reviennent en grand nombre à l'Eglise. Des idolâtres renoncent à leurs erreurs et embrassent la foi de Jésus-Christ. L'on a baptisé depuis le mois de septembre 1821 jusqu'au mois de septembre 1822 254 adultes; et 259 nouveaux catéchumènes se disposent à recevoir le saint baptême.

» L'on a aussi recommencé à rechercher et baptiser les enfans malades des païens. L'on en a baptisé l'année dernière 8076, dont 5808 sont déjà entrés en possession du royaume céleste. L'on avoit eu quelque crainte de ne pouvoir reprendre cette bonne œuvre, parce qu'une maison dont le revenu étoit consacré à ce pieux usage avoit été confisquée dans la persécution. La Providence a fourni aux missionnaires une ressource inattendue : c'est un legs de cinq cents piastres fait par un prêtre de Macao pour procurer le baptême aux enfans moribonds des païens. L'on a fait faire de nouvelles planches pour imprimer des livres de religion, en place de celles qui

---

attesté pour des chrétiens qui savent que tout est possible à un homme qui a mérité la réputation de saint partout où il a passé, même de la part des hérétiques et des infidèles. »

furent brûlées ou détruites dans la persécution (1). On se borne encore à imprimer des catéchismes et des livres de prières, les seuls que les chrétiens aient coutume d'acheter. La Mission n'est point en état de faire réimprimer beaucoup d'autres livres qui seroient très-utiles aux chrétiens et aux païens, mais dont la réimpression coûteroit fort cher, et qu'il faudroit distribuer gratis. Les écoles chrétiennes, qui avoient été toutes fermées dans le temps de la persécution, commencent aussi à s'ouvrir de nouveau; au mois de septembre 1822, il y en avoit neuf de garçons et 29 de filles.

» Si le vice-roi et la plupart des mandarins paroissent mieux disposés en faveur des chrétiens que les années précédentes, on ne peut pas dire la même chose des païens parmi le peuple. Ceux-ci s'appuyant sur les décrets portés contre la religion chrétienne qui n'ont point encore été révoqués, vexent souvent les chrétiens pour les forcer à coopérer à des superstitions : ils les ont même traduits en plusieurs endroits devant les juges. Ces magistrats ont traité ces chrétiens avec modération ou rigueur, selon leurs dispositions particulières. Ceux même qui ont déployé de la sévérité ont fini par renvoyer en liberté les chrétiens à qui la force des tourmens n'a pu arracher le désaveu de leur foi, et ils ne les ont plus inquiétés. Un catéchiste qui fut pris dans la semaine sainte avec un paquet dans lequel il y avoit un missel, un calice et des ornemens sacerdotaux, a souffert dans divers interrogatoires toutes sortes de tortures, et n'a jamais consenti à renier sa foi, ni à découvrir le prêtre à qui appartenoient ces effets. Au

(1) L'imprimerie en Chine est stéréotype.

mois de septembre ce catéchiste étoit encore retenu en prison, mais on ne lui faisoit plus souffrir de nouveaux supplices. »

M. Imbert, missionnaire apostolique, parti de France en 1820, est destiné à aller au secours de cette mission ravagée du Su-tchuen, qui n'a plus aujourd'hui, outre les deux évêques, qu'un seul missionnaire européen, M. Escodéca. Mais il n'a pas encore été possible à M. Imbert de pénétrer en Chine.

M. Brosson, prêtre du diocèse de Lyon, avoit aussi été destiné pour la mission du Su-tchuen, où l'on attendoit un puissant renfort dans son ardeur, dans sa piété et dans sa jeunesse. Il s'embarqua à Rochefort, au commencement de l'année 1817, avec M. l'abbé Pastre, dont la destination étoit pour la colonie française de l'île de Bourbon, où il est encore aujourd'hui, en qualité de préfet apostolique. Il apportoit dans cette généreuse entreprise toute la vivacité d'un cœur plein du feu de la religion et de la jeunesse. Ses lettres à ses amis de Lyon, au moment de son départ, en contiennent l'énergique et touchante expression : *Que ceux qui veulent écrire à un homme qui n'a plus qu'un pied dans sa patrie, qu'il abandonne pour toujours, se hâtent de lui écrire.... Vos lettres ne m'ont pas consolé, ne m'ont pas encouragé, parce que je n'ai aucune peine et aucune crainte à franchir l'Océan; mais elles ont répandu dans toute mon ame une douceur qui l'enchante.....Elles me suivront partout, je les montrerai un jour à mes néophytes, et leur dirai que ce sont des lettres de ceux qui après Dieu m'ont arraché à la chair et au monde, pour me donner à eux,*

pour me porter au milieu d'eux.... Au fond d'une mission plus lointaine que celle des Apôtres, je lèverai mes mains au ciel, pour mes amis en Jésus-Christ.... Encouragez D... et J... à tenir leur parole; je les attends, etc., etc., etc.

M. Escodéca, missionnaire apostolique au Su-tchuen, et chef de cette mission pendant la vacance du vicariat apostolique, confié depuis à Monseigneur Fontana, se réjouissoit dans l'attente de l'arrivée prochaine de M. Brosson.

Ce n'a pas été pour nous une petite consolation, écrivoit-il, en 1818, au séminaire des Missions étrangères; *ce n'a pas été pour nous une petite consolation d'apprendre qu'il nous arrive un sujet jeune et plein d'ardeur, qui pourra servir longues années cette mission avec un grand succès, pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Dieu veuille que je puisse le voir arriver sain et sauf!*

Après avoir séjourné quelque temps à l'île Bourbon, où il aida M. Pastre dans les travaux de son ministère, M. Brosson s'embarqua de nouveau pour sa destination définitive. Avec quelle joie il approchoit de cette terre de Chine, où l'ardeur de son zèle l'entraînoit, mais où la divine Providence ne lui a pas permis d'entrer! Il devançoit, dans l'ardeur de son ame, ce moment désiré : *Je suis parvenu*, s'écrioit-il, *à l'école des confesseurs de la foi, à la terre qui fait les martyrs, je suis appelé à marcher sur leurs traces de sang. Ce n'est pas la Cochinchine, ce n'est pas la belle et florissante mission du Tong-king qui doivent recueillir mon dernier soupir, c'est la Chine, c'est le Su-tchuen que le ciel me destine. Oh! comme je brûle d'aller prendre possession de cet héritage!*

Le Seigneur, à qui suffit une volonté sincère, n'a point voulu retarder davantage la récompense qui lui étoit due. M. Brosson, à qui une grande vigueur de tempérament sembloit promettre une longue carrière dans le laborieux ministère auquel il s'étoit dévoué, est mort inopinément au Tong-king, avant d'avoir pu pénétrer en Chine (1). Ainsi il a été arrêté dès les premiers pas de sa course apostolique. Dieu fait voir quelquefois qu'il ne faut s'en rapporter qu'à lui sur les intérêts de sa gloire, et que les moyens qu'il emploie pour la manifester sont souvent impénétrables à la sagesse humaine.

Un des collègues de M. Brosson dans le saint ministère des Missions, M. Magdinier, prêtre, comme lui, du diocèse de Lyon, ancien vicaire de la paroisse de N.-D. de Saint-Louis de cette ville, a mérité de partager dans le ciel sa récompense, comme il avoit partagé sa vocation sur la terre. *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi. Tous deux aimables et pleins de grâces dans leur vie, ils n'ont pu être séparés, même par la mort* (*Livre des Rois*). M. Magdinier est mort dans l'année 1820, au moment où il alloit entrer dans la haute Cochinchine. Il étoit destiné pour la mission du Tong-king. C'est M. Taberd, missionnaire apostolique en Cochinchine, et prêtre du diocèse de Lyon, qui a appris à ses amis de France les détails touchans de sa mort (2). Ils avoient cru pendant quelque temps que leur ami étoit mort en confessant Jésus-Christ dans les tour-

---

(1) Il avoit négligé de faire bouillir l'eau qu'il devoit boire; précaution nécessaire dans ce pays.

(2) Voyez la lettre de M. Taberd, numéro II des Nouvelles des Missions, p. 13.

mens, et ils s'étoient réjouis de son triomphe; mais s'il n'a point versé son sang pour Jésus-Christ, une mort comme la sienne, loin de sa patrie, loin de ses amis et de ses parens, n'en aura pas moins été acceptée de Dieu comme un véritable sacrifice pour la foi, comme un martyre de dévouement.

Dans une lettre écrite de Pulo-Pinang, quelque temps avant sa mort, à M.***, ecclésiastique du diocèse de Lyon, il annonçoit le départ de M. Brosson pour le Su-tchuen, et donnoit quelques détails qui lui étoient parvenus sur cette mission :

« La sentence de mort qui a procuré à Mgr. Du-
» fresse, vicaire apostolique du Su-tchuen, la cou-
» ronne du martyre, a été ratifiée par l'empereur,
» et ainsi la persécution continue. La tête du saint
» martyr est restée exposée pendant trois mois,
» son corps mis en pièces et caché pour le sous-
» traire à la vénération des fidèles. Mais le persécu-
» teur, comme il arrive toujours, a presque aussi-
» tôt subi sa peine. Il étoit cité pour autre cause
» devant l'empereur. Il s'est empoisonné de déses-
» poir. Depuis, deux autres prêtres chinois ont
» mérité de donner leur vie pour Jésus-Christ.

» L'un des deux seuls missionnaires européens
» qui restent écrivoit tout récemment qu'il avoit
» été dénoncé, et obligé de se tenir soigneusement
» caché. Il respiroit cependant alors un peu, et je
» crois que pour quelques momens au moins la
» persécution est un peu ralentie. C'est à cette
» précieuse et désirable mission que M. Brosson a
» été envoyé. Bien plus heureux que moi, tout a
» favorisé son voyage jusqu'à Macao. La même fré-
» gate française qui l'avoit apporté, l'a conduit en
» Cochinchine. Il aura en ce royaume et celui du

» Tong-king à traverser, mille difficultés à vaincre.
» Je suis bien sûr encore qu'on fera l'impossible
» pour le retenir dans ces missions, dont la pau-
» vreté est également extrême ; mais il écrit qu'il
» ne se laissera pas arracher la belle part qui lui
» est échue. Voilà comme Dieu récompense les
» ames généreuses, tandis que, pour les punir, il
» semble laisser en oubli les ames lâches et infidè-
» les. Outre les deux prêtres martyrs au Su-tchuen
» dont j'ai parlé, il y en a eu parmi les simples fi-
» dèles. La constance inébranlable du plus grand
» nombre console de quelques apostasies : on sait
» d'ailleurs que ces chrétiens, qui quelquefois cè-
» dent à la crainte et aux supplices, reviennent
» d'eux-mêmes avec la compoction la plus vive, et
» surpassent ensuite en fidélité et en constance les
» plus fervens chrétiens. Quelle belle vocation pour
» M. Brosson, de venir apporter la miséricorde à
» ces vrais pénitens, et recueillir les fruits que le
» sang des martyrs va produire en abondance ! »

(Le nombre des chrétiens dans la mission du Su-tchuen s'élève à près de cinquante mille. En 1767 il n'étoit que de sept mille.)

Dans la persécution qui s'éleva en 1814 contre la religion chrétienne, dans la province du Su-tchuen, le séminaire de cette mission fut livré aux flammes. Les élèves avoient eu le temps de s'enfuir; Mgr. l'évêque de Zèla, coadjuteur de Mgr. Dufresse, n'abandonna le collége que peu de momens avant l'arrivée des mandarins, que suivoient quelques cen-

taines de soldats. Après avoir pillé d'abord tout cè qui restoit au collége et pouvoit être encore de quelque usage, après avoir détruit tous les ouvrages du mausolée assez remarquable qui avoit été élevé à M. Ramel, missionnaire français, mort supérieur du collége, et après s'être livrés à des excès dans le boire et dans le manger, dont plusieurs même furent victimes, les soldats, par l'ordre des mandarins, mirent le feu à ce séminaire, qui en un instant fut réduit en cendres. Depuis cette époque la mission du Su-tchuen est obligée d'envoyer tous les élèves chinois qui se destinent à la prêtrise dans le séminaire général, formé pour toutes les missions d'Asie, que M. Létondal, procureur des missions françaises à Macao, établit en 1808 dans l'île du prince de Galles, autrement dite Pulo-Pinang, au détroit de Malaca. Cette île est sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam. Cependant ce séminaire peut être considéré comme un établissement de la mission du Su-tchuen, la seule qui ait envoyé des élèves à ce collége, même dès son origine en 1808. Aussi est-il pour cette mission d'une importance extrême, et nous avons vu avec quelle instance les évêques du Su-tchuen le recommandoient à la générosité et aux prières des chrétiens d'Europe.

M. Magdinier a séjourné quelque temps dans ce séminaire de Pulo-Pinang. Dans une lettre qu'il écrivoit à M. C.***, ecclésiastique du diocèse de Lyon, on lit les passages suivans :

Mon très-cher Père,

Je suis heureusement arrivé depuis un mois dans notre collége de Chine. Certes, c'est belle matière,

écrivant à un zélé directeur de séminaire, de le pouvoir entretenir d'un séminaire chinois. Notre collége est composé de vingt élèves, dont douze étudient déjà la théologie. Quatre sont partis il y a quelque temps pour recevoir les ordres et entrer en mission. Sur ces vingt, la moitié au moins seroient chez nous parmi les bons sujets; viennent ensuite quelques médiocres, et enfin trois ou quatre nonchalans. La chaleur qu'il fait ici abat beaucoup le courage de ceux qui ont habité d'autres climats; on perd l'appétit, on prend la maladie du pays, à laquelle les Chinois sont encore plus sujets que d'autres, hors de leur patrie. Les études par ces raisons et par d'autres vont lentement. Nous désirerions fort porter ailleurs le collége, dans une position plus avantageuse, plus facile pour les communications. Le supérieur (M. Solivier), ancien missionnaire au Fo-Kien, fait les classes de latin; un bon missionnaire italien, chassé de Pékin dans la persécution de 1808, s'est retiré ici, et donne les leçons de théologie; mais il articule mal, et sa classe doit en souffrir.

Quoi qu'il en soit, on travaille dans ce cher séminaire, on y aime le bon Dieu; il s'y prépare certainement quelques très-bons et très-zélés missionnaires, des confesseurs, des martyrs. Je les aime beaucoup, et voudrois être continuellement avec eux; je vois aussi qu'ils me recherchent. Leur foi vive, leur piété simple et sincère me charment infiniment, et m'enhardissent auprès d'eux. Je me mets à leur parler comme si j'étois leur maître, et qu'il me convînt de prêcher aux autres les vertus que je n'ai pas. Je crois vraiment que nous sommes alors tout de feu. Quoique timides par caractère, le martyre ne leur fait pas peur, je vous assure. Plusieurs d'entr'eux ont eu des parens

confesseurs ou martyrs; le père de l'un d'eux est actuellement chargé de la cangue (1); le fils est un petit saint bien digne de son père. Ils m'entretiennent des vertus de quelques-uns de leurs saints missionnaires. Ils en ont eu à miracles. Ils me racontent ces miracles, leurs prophéties, avec une foi qui n'est ni foible ni trop crédule. J'avois commencé à réunir quelques particularités de la vie d'un missionnaire qui a dirigé leur collége pendant plus de trente ans, et que les

(1) La cangue est une espèce de table d'un bois épais, carrée, large de quatre à cinq pieds, pesant assez ordinairement de cent à deux cents livres; au milieu est un trou propre à recevoir le cou. Cette table est divisée par le milieu en deux parties qu'on unit avec des crochets de fer, quand le cou se trouve pris au milieu. De cette manière les épaules portent tout le poids. En cet état, les mains ne pouvant pas approcher de la bouche, le patient est obligé de gager quelqu'un pour le servir. Cette cangue reste nuit et jour. Et il y en a qui sont condamnés à la porter toute leur vie. Les uns, pour ne pas en être écrasés, la font suspendre, par le moyen de cordes, aux poutres de la prison, et dorment assis; d'autres appuient une des extrémités contre la muraille, l'autre à terre, et dorment ainsi à genoux. Ce supplice seroit en quelque sorte tolérable, s'il n'avoit été précédé, souvent, de beaucoup d'autres tourmens. Il a fallu, pour l'ordinaire, être frappé de beaucoup de soufflets appliqués avec une espèce de férule de cuir de bœuf, qui meurtrit les joues et ébranle toutes les dents. D'autres ont les épaules déchirées de verges, et le corps moulu de coups de bâton. D'autres sont obligés d'être plusieurs jours de suite, depuis le matin jusqu'au soir, à genoux nus sur la pierre ou sur des chaînes de fer. Quelquefois, de plus ils ont les gras de jambes foulés à l'aide d'un long cylindre sur les deux extrémités duquel quatre hommes pressent de tout leur poids. D'autres ont une cheville du pied fortement appuyée contre une grosse pierre, et dans cet état sont frappés de coups de bâton sur la cheville opposée. L'on a vu des chrétiens suspendus en l'air, le corps à demi nu, et frappés avec des orties. Lorsqu'après des supplices de cette espèce, les chrétiens sont encore soumis à la cangue, cette situation devient extrêmement dure; et il faut une foi et un courage bien peu communs, pour ne pas en être ébranlé. Cependant, grâces à Dieu, le plus grand nombre restent constans dans leur foi.

païene eux-mêmes vénéroient comme un saint. Je vous aurois envoyé ces notes, si elles eússent été plus complètes, avec quelques lettres de lui bien édifiantes.

J'étois un jour à la promenade avec mes chers séminaristes chinois, et je me faisois raconter les persécutions. J'ai découvert que l'un, que je regardois déjà comme un ange, a eu à la fois dans ces derniers temps dix proches parens qui ont généreusement confessé la foi: deux sont morts en prison, six ont été envoyés en exil en Tartarie; son père et un autre sont chargés de la cangue. Il contoit cela devant les autres avec toute la simplicité possible; il m'a ensuite avoué en particulier que cette nouvelle, quand il l'a reçue ici, l'avoit comblé de joie. Je voudrois vous pouvoir faire entendre celui-là énumérant les vertus de leurs saints missionnaires; vous jugeriez bien vite que c'est chose à laquelle il s'entend. Il est bon de vous dire que lorsque je vais me promener seul avec eux, nous ne manquons jamais de nous entretenir des missionnaires futurs, et de réciter ensemble quelques prières pour eux. Je leur dis, pour les consoler, qu'il en viendra plusieurs. Ils en bénissent Dieu. Je leur ai parlé spécialement de D.*** Il doit voir par là si je pense à lui. Au milieu de tout cela, si j'en viens à ma pauvre personne, à laquelle vous vous intéressez si charitablement, je vous puis bien dire, mon bon père, que tout misérable que vous me connoissez, cependant je trouve dans ma vocation une si grande preuve de la miséricorde divine, que je vais avec une singulière confiance. J'ai peine à lutter contre le démon, et sans de grandes grâces, je serois déjà perdu; ajoutez que j'ai toujours une santé très-foible, et qu'on ne voit guère à quoi je puis être bon, et cependant je porte au fond, avec le sentiment

de

de mon incapacité à toutes choses , une paix et un calme contradictoires. Je m'imagine quelquefois que Dieu, pour l'intérêt de sa gloire , va tout à coup de moi faire un autre homme. Combien cependant je regrette de ne m'être pas précédemment exercé dans l'humilité , la mortification , l'abnégation de moi-même, et la sainte union à Dieu par l'oraison mentale.

Vous savez à qui j'ai des respects et des amitiés à offrir. Je me repose de tout sur vous. Vous savez surtout les frères auxquels je me recommande. Peut-être que ce qui me donne ce calme dont je parlois, c'est surtout la pensée que beaucoup de bonnes ames prient pour moi; augmentez-en le nombre.

L. J. C. Magdinier.

Dans cette lettre de M. Magdinier étoit incluse la lettre qu'on va lire, écrite par un jeune élève chinois. « *Pour vous faire mieux juger de nos chers élèves chinois*, disoit M. Magdinier, *je vous envoie la lettre que me remit l'autre jour l'un d'entr'eux pour m'adresser une demande qu'il n'osoit pas me faire de vive voix. Il m'avoit retrouvé mon reliquaire que j'avois égaré, et rendu d'autres petits services, pour lesquels je lui avois promis récompense. C'est un des meilleurs sujets et des plus pieux.* »

Traduction de la lettre latine de Paul Cáò, élève chinois du collége de Pulo-Pinang.

Mon très-révérend Père,

Je vous dois de très-grandes actions de grâces pour les bienfaits dont vous avez daigné nous combler

tous, et moi en particulier, tout indigne que j'en suis. Mais je dois, de plus, vous témoigner ma reconnoissance pour la promesse que vous m'avez faite de me donner quelques reliques des saints, don que je devrai à votre seule libéralité, et nullement au service que j'ai été assez heureux de pouvoir vous rendre, car à ce titre je n'oserois rien demander ni recevoir. Votre générosité m'a rendu assez hardi pour ne pas craindre de réclamer de vous un bienfait plus précieux encore. C'est un morceau du bois sacré de la vraie croix que je désire, ou quelque relique du saint apôtre, mon patron. Que mon respectable père exauce ma demande, et ne dise point: *tu es trop hardi;* car c'est votre libéralité qui m'a rendu tel. *Tu en es indigne.* Vous en trouveriez il est vrai de plus digne, mais peut-être point de plus reconnoissant. *Tu ne connois pas le prix d'un pareil trésor.* Je l'apprendrai de votre bouche. *Peut-être en feras-tu mauvais emploi.* Je m'en servirai de la manière que vous l'ordonnerez. *Tu n'as pas de reliquaire.* Je m'en procurerai un aussitôt que je le pourrai. Ainsi donc daignez m'écouter et m'exaucer.

Du reste, quoique l'objet que je vous demande soit le vœu de mes plus ardens désirs, je me tais, si vous n'avez que ce qui est dans le reliquaire que j'ai retrouvé. Je recevrai avec une égale reconnoissance tout ce qu'il vous plaira de me donner, et mon cœur sera jusqu'à la mort pénétré de gratitude. Je prie Dieu et je le prierai, afin qu'il acquitte en ma place toutes les obligations que je vous ai.

De plus, comme vous nous avez engagés, moi et mes autres frères, à faire avec vous quelque pacte avant votre départ du milieu de nous, et comme je suis une créature sujette à un grand nombre de vices,

(ayant été élevé dès mon enfance au milieu de nations corrompues), je désire en contracter un avec vous, dont tout l'avantage, sera pour moi, quoique cependant vous puissiez aussi en retirer quelque profit, puisque vous aurez fait une œuvre de charité.

En conséquence, je vous prie et vous conjure de tendre à ma foiblesse une main secourable, en vous souvenant de moi, soit pendant, soit après le saint Sacrifice, afin que devenu tout de feu pour la vertu, de froid et de vicieux que je suis, je ne rende pas impossible la vocation qui m'est réservée.

Oh! alors à mon tour, dans toutes mes prières, ou dans le saint Sacrifice, si un jour j'ai le bonheur d'être prêtre, j'élèverai mes mains vers le Seigneur, pour qu'il bénisse mon bienfaiteur, et la mission qui lui sera confiée; pour qu'il le conduise sain et sauf dans la chrétienté qu'il lui destine (et plaise à ce Dieu de bonté que ce soit celle du Su-tchuen!), et qu'enfin, après de grands travaux accomplis pour la gloire de Jésus-Christ, et pour le salut des ames, il le fasse entrer orné de mille vertus et paré de la palme du martyre dans l'assemblée de ses saints.

De votre Révérence,

Le très-petit et très-humble serviteur,

PAUL CAO.

Qui n'admireroit la foi, la piété, la tendre dévotion qui respirent dans cette lettre? quel admirable vœu que celui qui la termine! Comment seroit-il reçu de beaucoup de nos chrétiens d'Europe? mais il n'a rien que de très-naturel, adressé à un missionnaire d'Asie, qui doit en regarder l'accomplissement comme le couronnement de son apostolat. L'on peut dire que ce vœu touchant a été exaucé

en faveur de M. Magdinier, à qui sa mort prématurée, suite nécessaire de son dévouement, a mérité sans doute une auréole semblable à celle du martyre.

Tels sont les sentimens dont sont animés les jeunes séminaristes chinois de Pulo-Pinang. Quelle espérance pour les chrétientés de la Chine, dont ils sont appelés à être le soutien! avec quel intérêt tous les amis de la religion ne doivent-ils pas attacher leurs regards sur ce point isolé, foyer d'où doit se répandre dans les régions voisines une si belle lumière!

Pulo-Pinang, comme nous l'avons dit, est une île du détroit de Malaca, habitée par des Malais et appartenant aux Anglais. Elle est entourée de peuples barbares et antropophages. C'est un pays peu fertile, couvert d'épaisses forêts, et où la nature se montre partout grande et sauvage. Le collége des Chinois est situé au bord de la mer, au pied d'une haute montagne, dans une position magnifique, mais dans une véritable région d'orages. Presque tous les jours vers le soir il s'y élève des tempêtes que le fracas des vents et l'éclat de la foudre rendent vraiment effrayantes. On n'entend rien de semblable en Europe.

On a reçu dernièrement à Lyon des nouvelles de ce séminaire. Les jeunes élèves chinois implorent les secours des chrétiens de France, et particulièrement des prêtres du diocèse de Lyon, en faveur de leur chère patrie, dont ils exposent dans un langage touchant les besoins spirituels : nous donnons ici la traduction de deux de ces lettres, écrites en latin, et modèles à la fois de la piété et de l'éloquence chinoise.

Lettre des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon.

†

J. M. J.

A nos respectables pères et à nos frères du séminaire de Lyon, salut affectueux.

QUOIQUE vos traits nous soient inconnus, nous osons vous adresser cette lettre, à vous nos pères et nos frères; car si nos corps sont éloignés, nos cœurs se réunissent tous en Jésus-Christ dont nous sommes les membres.

C'est un devoir pour nous de vous témoigner notre reconnoissance pour la foi que les Chinois, quoiqu'en petit nombre, ont embrassée à la prédication des missionnaires sortis du milieu de vous, de ces hommes apostoliques qui, fidèles à la voix du ciel, ont su mépriser les honneurs, les commodités de la vie, les avantages de la naissance, et braver la mort même pour venir raconter à des nations étrangères les opprobres de Jésus-Christ et publier partout le nom du Seigneur. Ah! le Dieu juste ne sauroit laisser tant de sacrifices sans récompenses! Ce Dieu la vérité même nous l'a juré: « Quiconque abandonnera sa » maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa » mère, son épouse, ses enfans ou ses biens à cause » de mon nom, recevra le centuple et la possession » de la vie éternelle. »

Ce n'est donc pas seulement dans l'autre vie, mais encore ici-bas qu'il se verra récompensé. Oui, retracer les délices intérieures, les consolations spirituelles, l'abondance des grâces qui accompagnent de

telles privations, cela n'est permis qu'à ceux qui en ont fait la douce expérience. Aussi saint François Xavier dans une lettre à ses amis, après leur avoir exposé l'indigence et l'extrême misère où il étoit réduit: «Tout ceci, leur dit-il, j'ai voulu vous l'exposer, » pour vous donner une idée de l'abondance des » douceurs célestes que l'on goûte en ces lieux. Dans » ces périls et ces travaux affrontés pour la gloire du » seul vrai Dieu sont cachés des trésors divins d'une » joie ineffable; j'en suis tellement inondé, que je » sens ma vue comme s'éteindre au milieu du tor» rent des douces larmes qui coulent de mes yeux » à l'aspect de ces îles chéries; non, jamais mon ame » ne se vit ainsi continuellement environnée de » tant et de si vives consolations; dans leur jouissan» ce, je perds jusqu'au souvenir de mes travaux et » de mes peines. »

Ici donc, nos bienfaiteurs chéris, nous désirons vous faire part de quelques détails sur notre chrétienté. Pour ce qui regarde le Su-tchuen, parmi les missionnaires arrêtés par les gouverneurs il y a peu d'années, les uns ont été exilés, les autres d'abord jetés dans les fers, y ont expiré, ou même ont été mis à mort. Quoiqu'un grand nombre de chrétiens soient demeurés fidèles à leur Dieu et constans dans la foi, un grand nombre aussi l'ont cependant abandonnée. Mais grâces à Dieu, nous avons appris le retour de la plupart de ces apostats. L'empereur des Chinois et le vice-roi du Su-tchuen, tous deux persécuteurs, ne sont plus; la chrétienté de cette province commence à refleurir, les missionnaires reprennent en liberté leurs courses apostoliques, et les chrétiens à qui la frayeur autrefois permettoit à peine d'oser paroître devant les infidèles, aujourd'hui pleins

de sécurité, prient à haute voix suivant leur ancienne coutume. Mais, ô douleur! délivrés de ceux qui les persécutoient, ils manquent de pasteurs; à peine tous les ans voient-ils un missionnaire; la plupart meurent sans sacremens : ces brebis abandonnées, si des pasteurs les instruisoient et les confirmoient dans la foi, on les verroit bientôt heureusement changées. Ah! nous vous en supplions, accourez ici leur tendre une main secourable; ce généreux projet, Dieu sans doute l'a inspiré à plusieurs d'entre vous... Eh! pourquoi ici dans la Chine un si petit nombre d'ouvriers, tandis que les ronces et les buissons couvrent la vigne que le Seigneur y a plantée? Si parmi vous le nombre des prêtres ne peut encore suffire, ici une indigence extrême se fait partout sentir. Les missionnaires qui viendront à nous trouveront à exercer leur zèle, non-seulement auprès des chrétiens, mais encore parmi les gentils dont la multitude assise à l'ombre de la mort, aveuglée par les ténèbres des superstitions qui l'environnent, tombent chaque jour dans les enfers : cependant un grand nombre en seroient délivrés, s'ils avoient quelqu'un pour leur montrer le chemin du salut. Priez donc le Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne; en attendant, nous nous confions dans le secours de vos prières et de vos saints sacrifices, nous qui sommes,

Nos respectables Pères et nos Frères,

Vos serviteurs très-humbles et très-soumis,

Les Séminaristes du Su-tchuen dans l'île de Pinang.

L'an du Seigneur 1822, le 25 de janvier.

Nous ne craindrons pas de lasser nos lecteurs en mettant sous leurs yeux une seconde lettre des élèves de Pulo-Pinang, adressée aux prêtres du diocèse de Lyon, et dans laquelle ces jeunes Chinois varient les formes de leur style et l'expression de leur prière, afin d'exciter en leur faveur le zèle et la charité qu'ils ont déjà sollicités dans la lettre qu'on vient de lire.

†

J. M. J.

Nos très-chers et très-révérés Pères,

Nous rendons d'immortelles actions de grâces à notre Dieu, qui, dans les desseins de sa miséricorde, laisse parfois respirer ici ses serviteurs, ne voulant pas les épurer sans cesse par le feu des persécutions. Celle qui désoloit notre Eglise depuis plus de dix ans vient de se ralentir par la mort de l'empereur Kia-king. Mais au défaut des persécuteurs, nos concitoyens ont à essuyer un autre fléau; je veux dire la disette de missionnaires : ils sont si rares, qu'on est réduit à envier comme une faveur spéciale de la Providence le sort de quelques chrétiens en petit nombre, qui ont le bonheur de rencontrer quelque prêtre une fois tous les ans ou même tous les deux ans. Car nos missionnaires ont été presque tous condamnés ou à la prison, ou à la cangue, ou à l'exil perpétuel, ou à la mort, et dans le petit nombre qui reste, la plupart sont accablés d'infirmités qu'ils ont contractées soit en fuyant la persécution, soit en visitant les chrétientés. Ajoutez à cela que le sang des martyrs ayant fécondé la terre, a été la semence de nouveaux chrétiens dont le nombre augmente

tous les jours. C'est pourquoi, malgré le zèle infatigable des prêtres qui sont en état d'agir, et qui ne cessent d'administrer les sacremens la nuit comme le jour, leur ardeur est insuffisante : et qu'est-ce en effet que si peu d'ouvriers pour un si vaste champ? Aussi une multitude de chrétiens, comme des troupeaux sans pasteurs, cherchent en vain quelqu'un pour les conduire : ils tendent de tous côtés des mains suppliantes, et personne ne vient adoucir leurs peines. Petits encore et foibles dans la foi, ils retombent de langueur dans les places publiques, demandent à grands cris que quelqu'un daigne leur rompre le pain de vie, mais nul ne se présente. Ainsi brûlés de soif ils languissent d'inanition, exposés sans cesse à perdre pour jamais la vie de l'ame. Qui pourra donc fermer son cœur à la compassion, et refuser d'arracher des frères à la mort, en leur donnant la surabondance de ses richesses?

Enfin plusieurs d'entre les idolâtres nos concitoyens, ayant éprouvé la malice et les tromperies du démon, se dégoûtent de son service, et paroissent disposés à embrasser le christianisme, jusque-là qu'on en voit quelques-uns abandonner d'eux-mêmes les autels de Satan pour ceux du Dieu véritable. Mais, ô spectacle déchirant! on ne trouve presque personne pour enseigner la doctrine de la vérité à ceux qui l'ignorent, et diriger dans les voies du salut ceux qui déjà ont embrassé la foi de Jésus-Christ : de sorte que l'ennemi commun s'insinuant peu à peu dans leur ame, en enlève bientôt toute la semence... Que de malheureux dont le salut est continuellement en danger!... Combien d'autres périssent tous les jours, faute de missionnaires!... Quelques missionnaires à la vérité venoient à nous les années

dernières ; mais, ô douleur !... la mort nous les a ravis au milieu de leur route, ou avant qu'ils fussent au terme de leur destination (1). C'est pourquoi, nos très-chers pères, laissez-vous toucher à nos maux : nous vous en conjurons par le sang infiniment précieux que Jésus-Christ a daigné verser pour nos ames. Priez instamment le Maître qu'il nous envoie beaucoup d'ouvriers : la récolte abonde et touche à sa maturité. Inspirez vous-mêmes, nos très-chers pères, à tous vos enfans, le désir de nous apporter des secours ; et daigne le Seigneur les y appeler en grand nombre !.. Car, vous ne l'ignorez pas sans doute, les Chinois sont en général d'une conception extrêmement lente et bornée, de sorte que la plupart ne sauroient être promus à la prêtrise avant l'âge de trente ou quarante ans, et même plus. Votre patrie est un champ fertile dont les fruits vous dédommagent sans doute de vos sueurs ; mais croyez que la nôtre ne sauroit être entièrement ingrate. Comment d'ailleurs s'accomplira le précepte que Jésus-Christ nous a fait quand il dit : *Allez par tout l'univers, annoncez l'évangile à tous les hommes;* ou bien, comme on lit dans un autre endroit : *Allez en mon nom, instruisez tous les peuples et les baptisez, etc.* Il ne convient pas sans doute d'arracher le pain aux enfans de la famille pour le jeter aux chiens ; mais ceux-ci pourtant peuvent se nourrir des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

Pour terminer enfin, nos très-chers pères, si le Seigneur daigne destiner quelqu'un d'entre vous à venir nous aider, qu'il accoure le plus tôt possible, nous vous en conjurons. Car de même qu'un cerf

(1) M. Brosson, mort avant d'entrer au Su-tchuen, etc.

altéré soupire après les eaux des fontaines; ainsi désirons-nous votre arrivée et brûlons-nous de l'impatience de vous voir, nous disposant à vous recevoir avec tout le respect dont nous sommes capables.

En attendant cet heureux jour, veuillez ne pas oublier dans vos prières et vos saints sacrifices ceux qui sont avec la plus profonde vénération,

Nos très-chers pères,

Vos très-humbles et très-respectueux serviteurs,

Les Elèves du séminaire de Pulo-Pinang.

Ces lettres sont parvenues dans une lettre que M. Pupier, prêtre du diocèse de Lyon, missionnaire aux Indes orientales, écrivoit à M. le supérieur du séminaire de Lyon.

Lettre de M. Pupier, prêtre missionnaire, à M. l'abbé Gardette, supérieur du séminaire de Lyon.

Pulo-Pinang, le 4 février 1822.

J. M. J.

MON TRÈS-CHER PÈRE EN J. C.

LES élèves chinois de notre collége ont aussi voulu avoir part au bonheur de vous écrire. Ils ont fait des lettres pour vous prier d'envoyer des missionnaires dans leur patrie dont ils déplorent les malheurs; ils m'ont prié de vous les faire passer, et je le fais avec d'autant plus de plaisir, que je crois que vous ne serez pas fâché de connoître un peu leur manière d'écrire, qui est originale à la vérité, mais

qui annonce néanmoins assez de talens. Il y en a en effet quelques-uns parmi eux qui ne manquent pas d'esprit; ceux qui sont en théologie, que je puis mieux juger que les autres, seroient des bons, même en France. Comme ils n'ont pas fait de logique, ils auroient peut-être un peu plus de difficulté que bien d'autres, mais ils ne leur céderoient guère malgré cela en justesse d'esprit. Cependant ceux qui sont retournés dans leur pays pour y exercer le saint ministère étoient encore plus forts qu'eux, à ce que m'a rapporté M. Lolivier, supérieur du collége; ce qui prouve bien qu'on en pourroit faire quelque chose s'il y avoit assez de prêtres pour cultiver leur esprit avec plus de soins. Mais il n'est guère possible qu'un prêtre seul dans ce collége, comme cela arrive presque toujours (car il est bien rare qu'il y en ait deux), puisse suffire à tout, d'autant plus qu'il y a plusieurs classes différentes à faire, et que ceux qu'on envoie au collége sont ordinairement de vieux missionnaires. M. Lolivier, qui y est actuellement, a demeuré quinze ou seize ans au Fo-kien en Chine, où sa santé a bien diminué; cependant il seroit resté encore seul comme il l'a été jusqu'à présent, si on n'avoit pas craint que la mort ne le surprît, et que les élèves fussent restés seuls. S'il y avoit quelqu'un qui eût les qualités nécessaires pour être professeur, supérieur, etc., et qu'il eût envie de se consacrer à cette œuvre; il rendroit un grand service à toutes les missions et surtout aux élèves, qui répondroient parfaitement aux soins qu'il pourroit leur donner; car ils ont un excellent caractère qu'on ne perd rien à cultiver de plus en plus, en les formant à la piété, à laquelle ils apportent de grandes dispositions, et un grand désir de s'y perfectionner

toujours davantage. Ils me parlent souvent de M. Magdinier, qu'ils aimoient beaucoup, parce qu'il leur avoit donné une retraite avant de sortir du collége. Ils m'ont rapporté de lui un fait singulier. Quelques jours avant son départ pour la Cochinchine, il les conduisit sur une montagne assez haute, qui est auprès du collége, et là, sur une grosse pierre, ils firent un traité solennel, par lequel ils s'engageoient tous à prier les uns pour les autres, et quand ils seroient prêtres, à dire trois messes pour le premier qui mourroit. Mais l'article le plus singulier de ce traité, qu'ils ont par écrit, c'est la promesse que M. Magdinier leur fit qu'un certain nombre de missionnaires viendroient bientôt dans leur patrie; il leur donna les noms de ces missionnaires, qu'ils conservent toujours, et ils les attendent avec impatience; de leur côté ils se sont engagés à faire certaines prières à cette intention, et ils les font toujours. Il auroit bien été à souhaiter qu'il fût resté au milieu d'eux, comme il le désiroit lui-même; il auroit un peu soulagé M. Lolivier, et auroit fait grand bien. Il nous est arrivé du Su-tchuen cinq écoliers qui n'ont pas donné des nouvelles bien consolantes de la mission de Chine. La persécution s'y est rallumée, et le jour de la Pentecôte, 10 juin dernier, un prêtre et plus de vingt chrétiens ont été arrêtés; le jugement du prêtre n'avoit point encore été rendu lorsqu'ils sont partis pour le collége. Les lettres des évêques et des missionnaires n'annoncent rien là dessus. Ils conjecturent seulement qu'il sera envoyé en exil à perpétuité, ou peut-être décapité, suivant la loi qui est toujours en vigueur et qui condamne à mort tous les prêtres qui seront pris (1).

(1) Voyez plus haut la lettre de Mgr. Pérocheau.

Parmi les chrétiens plusieurs ont apostasié par la crainte des tourmens, les autres sont restés fermes et inébranlables, entr'autres quatre femmes qui demandoient à haute voix d'être condamnées, que c'étoit là le terme de leurs désirs. Mgr. de Maxula, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, est obligé de se tenir caché par l'ordre du vicaire apostolique, qui ne veut pas le laisser exposer au danger. Il lui obéit malgré la répugnance qu'il a, dit-il, de voir périr tant de millions d'ames faute de secours. Il paroît d'après ce qu'ils peuvent en juger maintenant que l'empereur actuel tiendra à peu près la même marche à l'égard des chrétiens que son prédécesseur; c'est-à-dire qu'il les persécutera pendant une partie de son règne, ou peut-être tant qu'il vivra, malgré la recommandation de son grand-père, qui disoit avant de mourir à son successeur, père de celui-ci, qu'il lui recommandoit surtout de ne jamais persécuter la religion chrétienne, parce que son règne ne seroit pas de longue durée s'il ordonnoit quelque chose contr'elle, à cause de la puissance du Dieu du ciel, qui protége cette religion qui est la seule véritable.

Les Anglais ont eu de mauvaises affaires ces derniers jours avec les Chinois à Canton : il paroît que le dessein de l'empereur est d'ôter toute espèce de communication entre ses peuples et les Européens. Dieu veuille que ses mesures ne tournent pas contre les missionnaires, et que la religion n'en souffre point; il seroit bien à craindre qu'elle ne s'y perdît entièrement. Notre collége de Pinang a reçu il y a quelque temps des marques bien sensibles de la protection de Dieu. Plusieurs païens vinrent pendant la nuit pour le piller, et peut-être encore plus pour tuer

les élèves avec le supérieur. Ils étoient bien armés de lances, de piques, d'épées, etc. Ils se présentèrent devant la porte, qui n'est pas des plus solides, avec des flambeaux , et se disposoient à l'enfoncer avec des pierres. Comme le collége est éloigné des maisons, on eut beau crier, personne ne vint. M. le supérieur, qui voyoit le danger pressant, résolut de s'exposer pour sauver le collége s'il étoit possible. Il s'arme d'un mauvais fusil qui étoit le seul qui fût au collége, ouvre la porte qu'on referme sur lui, et se présente seul devant eux. Ils étoient tous en ligne, les lances et les piques en l'air, au nombre de quinze à vingt. Il les met tous en joue les uns après les autres sans oser tirer, parce qu'il étoit bien visible que s'il en tuoit un, les autres ne le laisseroient pas sans vengeance. Le capitaine de ces brigands croyant que c'étoit à lui que M. le supérieur en vouloit, commença à se retirer doucement et à se sauver; les autres suivirent son exemple et fuirent avec précipitation dans leurs barques, qui étoient au bord de la mer, près du collége, et en se retirant ils tuèrent quatre des leurs, croyant tuer les élèves du collége. Cinq ou six jours après, le capitaine et trois autres de ces voleurs perdirent la vue entièrement et se rendirent à l'hôpital. Trois ou quatre autres furent pris par le gouvernement anglais et envoyés en galères où ils sont morts. Ainsi on n'eut d'autre mal au collége que la frayeur, excepté un écolier qui, emporté par sa vivacité naturelle, étoit sorti pour voir ce qui se passoit: s'étant trouvé au milieu d'eux, ils le percèrent de toutes parts et ne le laissèrent que lorsque M. le supérieur leur fit prendre la fuite. On le porta à l'hôpital anglais, et les médecins, dirent en le visitant, qu'il avoit reçu sept coups mortels; il en a guéri cepen-

dant, mais il s'en sentira encore long-temps, à cause de la grande quantité de sang qu'il a perdu. Depuis ce temps-là le collége a toujours été tranquille, quoiqu'au milieu des peuples les plus cruels. Il est vrai que la police des Anglais les retient; mais je n'ai pu m'empêcher d'y voir la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui se consacrent à son service.

Daignez recevoir les sentimens de respect et d'affection avec lesquels je suis

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
et fils en Jésus-Christ,

L. PUPIER, prêtre missionnaire.

NOTICE SUR M.GR DUFRESSE,

ÉVÊQUE DE TABRACA, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN,

Martyrisé dans cette province le 14 *septembre* 1815.

MONSEIGNEUR Gabriel Taurin Dufresse, dont il a été parlé plus haut, et notamment dans une des lettres de M. Magdinier, étoit né en l'année 1751 à Ville-de-Lézoux, paroisse du diocèse de Clermont, située dans le Bourbonnois. Il fit ses études dans le collége de Louis-le-Grand, dont il étoit boursier. Il entra au séminaire des Missions étrangères le 2 juillet 1774, étant

étant diacre et bachelier de Sorbonne : il s'embarqua à Lorient, au commencement de l'année 1776, pour passer en Chine. Il avoit pour compagnon de voyage Mgr. l'évêque actuel de Gortyne, dont on lira une lettre dans ce cahier. Ils se séparèrent à Macao ; Mgr. de Gortyne s'embarqua pour la Cochinchine, et M. Dufresse partit pour le Su-tchuen, où il arriva en 1777. En 1784, sous le règne de l'empereur Kien-long, il s'éleva en Chine une cruelle persécution. M. Dufresse fut dénoncé nommément et poursuivi avec rigueur. Après avoir échappé, comme par miracle, à toutes les recherches, pendant plusieurs mois, il se livra enfin lui-même aux persécuteurs, le 24 février 1785, pour empêcher que les recherches qu'on faisoit pour le prendre ne fissent découvrir quelques-uns des autres missionnaires qui n'étoient point nommément dénoncés. Il fut conduit à Péking, où furent amenés dans le courant de la même année un grand nombre d'autres missionnaires pris dans les diverses provinces de l'empire, entr'autres Mgr. de Saint-Martin, évêque de Caradre, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, et MM. Devaut, Delpont, de la Roche, ancien Jésuite, et Lamiral, aussi de la compagnie de Jésus, missionnaires français dans la même province. Ces quatre derniers moururent dans la prison, ainsi que deux évêques italiens, vicaires apostoliques en Chine, et un grand nombre d'autres missionnaires appartenant à diverses nations. Mgr. de Saint-Martin et M. Dufresse furent mis en liberté au mois d'octobre 1785, et reconduits à Canton, où on les fit embarquer pour Manille. Ils rentrèrent l'un et l'autre dans le Su-tchuen en 1789. « *Si nous sommes pris*, écrivoit à cette occasion » M. Dufresse, *si pour la foi nous mourons dans les*

» *prisons, par le glaive ou par la corde, nous re-*
» *garderons cette faveur comme la plus signalée*
» *que nous ayons reçue : hélas ! nous n'en sommes*
» *pas dignes.* » *etc., etc.* Mgr. l'évêque de Caradre devint vicaire apostolique en 1792, par la mort de son prédécesseur Mgr. Pottier, évêque d'Agathopolis. En 1800, ayant reçu du saint Siége la faculté extraordinaire de se choisir lui-même un coadjuteur, et de le sacrer évêque de Tabraca, il choisit M. Dufresse, et le sacra le 24 juillet 1800. La mort ayant enlevé Mgr. de Saint-Martin, le 15 novembre 1801, Mgr. l'évêque de Tabraca devint vicaire apostolique. Il célébra au mois de septembre 1803 un synode, dont les statuts ont été imprimés à Rome, en 1822, aux frais de la Propagande. Ce zélé pasteur exerça encore paisiblement ses fonctions jusqu'au mois d'octobre 1814, qu'une persécution plus violente que toutes celles qui l'avoient précédée s'éleva dans la province du Su-tchuen, d'où elle se répandit dans les autres provinces de la Chine. Mgr. l'évêque de Tabraca fut obligé de se cacher; mais ayant été dénoncé, recherché et découvert, il fut arrêté le 28 mai 1815. Ayant été amené à Tchin-tou, ville capitale de la province du Su-tchuen, il y fut traité avec humanité par les mandarins; mais le 14 septembre de la même année, le vice-roi l'ayant fait comparoître devant son tribunal, prononça contre lui la sentence de mort, qui fut exécutée le même jour, contre l'usage et les lois de l'empire de Chine, qui veulent qu'aucun criminel condamné à mort par les tribunaux, ne subisse cette peine qu'après que la sentence a été confirmée par l'empereur.

L'on a vu par la lettre de M. Magdinier, que l'empereur a confirmé depuis cette sentence, mais que le vice-roi Chang-Ming, premier auteur de la mort de Mgr. Dufresse, a presque aussitôt reçu du ciel son châtiment; menacé de disgrâce pour quelque autre cause, il a terminé ses jours par le poison (1). L'empereur Kia-King lui-même n'existe plus. Toutes les lettres arrivées de Chine confirment dans quelle vénération est parmi les chrétiens de cette Eglise la mémoire du saint martyr de Jésus-Christ. Parmi les élèves de Pulo-Pinang, il en est qui ont été témoins de sa constance dans la persécution; l'un d'eux, obligé de se cacher avec lui dans les forêts, où il passoit les nuits, en a gardé une douloureuse infirmité, précieuse cicatrice de martyre: ils racontent de lui des choses admirables, par où Dieu se seroit plu à signaler en lui un de ses plus saints serviteurs. Du reste on écrivoit, longtemps après sa mort, que sa tête étoit toujours exposée sur les portes de la ville de Tchin-tou, capitale de la province du Su-tchuen.

Nous avons vu qu'une mort pareille étoit le vœu le plus cher de Mgr. Dufresse. Le désir ardent qu'il en formoit avoit toujours été sa consolation au milieu des fatigues de son laborieux ministère. Voici comment s'en exprimoit ce grand homme, dans une lettre

(1) Mgr. Fontana, vicaire apostolique du Su-tchuen, écrivoit que quelques personnes attribuoient sa mort à une cause naturelle, mais qu'elle avoit été prompte, et précédée de souffrances courtes et rapides; que ce qu'il y avoit de certain, c'est qu'il avoit réellement péri de la mort funeste des pécheurs.



qu'il écrivoit quelques années après être arrivé sur cette terre de Chine, qu'il devoit tremper de son sang.

Je vous prie, disoit-il en terminant sa lettre, *de ne concevoir aucune inquiétude sur mon sort. Tout ce qui arrive dans le monde, prospérités et adversités, santé et maladie, paix et persécutions, vie et mort, tout est l'effet de la volonté de Dieu, excepté le péché; ainsi il ne m'arrivera jamais rien que ce que Dieu voudra bien; et, de quelque manière qu'il dispose de moi, il en disposera toujours pour mon bien et pour sa gloire. Vous devriez même désirer et prier qu'il m'arrivât ce qui est arrivé autrefois aux apôtres et à un grand nombre de ceux qui, marchant sur leurs traces, ont enduré les persécutions, les emprisonnemens, les tourmens et la mort pour le nom de Jésus-Christ et la gloire de la religion; car ce seroit sans doute le plus grand bonheur qui pourroit m'arriver ici-bas, et la plus grande grâce que Dieu me pourroit faire: mais je n'ose y aspirer, parce que je sais bien que mes péchés et mes foiblesses m'en rendent indigne.*

Dieu cependant l'en a jugé digne, à cause de son humilité elle-même, et a accepté son sacrifice. Mais nous ne pourrions faire de ce glorieux martyr de Jésus-Christ un plus digne éloge que celui qu'il reçut de la bouche même du chef de l'Eglise universelle, dans le consistoire secret du 23 septembre 1816, où, pour mettre le comble, selon les paroles du souverain Pontife lui-même, à la joie que procuroit à l'Eglise un si beau triomphe, cinq nouveaux cardinaux furent proclamés.

ALLOCUTION

DE N. T. S. P. LE PAPE PIE VII.

Vénérables Frères,

Parmi les preuves si nombreuses et si solides qui démontrent clairement l'origine céleste de la religion chrétienne, l'on compte avec raison, comme vous savez, la grandeur d'ame héroïque et invincible de ces chrétiens qui, non contens d'observer les préceptes de l'Evangile, en pratiquent encore les conseils ; qui foulent aux pieds tous les intérêts humains, et qui, enflammés de zèle pour la propagation de la foi, se transportent au delà des mers, à des distances immenses, dans des pays barbares, supportent des travaux incroyables, ne se laissent effrayer par aucuns dangers, et endurent avec un courage inébranlable la violence des plus cruels tourmens et la mort même, plutôt que de consentir à être séparés de la charité de Jésus-Christ, et de renoncer à confesser et à prêcher son saint Nom. L'Eglise de Chine, qui a déjà donné tant de fois les exemples les plus touchans et les plus mémorables de ce courage dont nous parlons, vient encore d'en offrir qui la couvrent de la plus grande gloire. Dans une cruelle persécution excitée contre elle, et qui exerce encore ses ravages, de zélés prédicateurs de l'Evangile, et plusieurs néophytes convertis par leurs soins, ont souffert l'exil, les prisons, les tortures et les supplices les plus rigoureux, plutôt que de renoncer à notre sainte religion. Parmi ces généreux confesseurs, nous devons surtout célébrer et louer nommément

notre vénérable frère Gabriel Taurin Dufresse, Français de nation, évêque de Tabraca, et vicaire apostolique de la province du Su-tchuen, qui pendant trente-neuf ans a rempli en Chine avec la plus grande sainteté les fonctions du ministère évangélique. Son zèle et le succès avec lequel il répandoit au loin la semence salutaire de la parole de Dieu, lui attirèrent d'abord une sentence qui le bannissoit hors des frontières de l'empire de la Chine. Mais la charité chrétienne le rappela bientôt dans les lieux d'où la superstition des païens l'avoit chassé. Son retour ayant été connu, on ordonna des recherches contre lui : il fut découvert, chargé de chaînes, et conduit au prétoire. Les mandarins l'accueillirent avec les dehors d'une bonté à laquelle on ne s'attendoit point. Ils lui firent ôter les fers, et le comblèrent de caresses et de prévenances obligeantes. Mais ce n'étoit qu'une bienveillance hypocrite et insidieuse; l'unique but des mandarins étoit de séduire par ces artifices le vénérable prélat, et de l'amener à renier la foi de Jésus-Christ. Mettant donc de côté les formes trop sévères de leurs tribunaux, ils lui parlèrent d'une manière affable, qui ne respiroit que les dehors de l'amitié. En répondant aux différentes questions qu'ils lui adressoient, le saint évêque saisit souvent l'occasion pour leur parler de la vanité des rites chinois, de l'innocence des chrétiens, et de la vérité de la religion chrétienne. Les mandarins qui avoient le miel sur les lèvres et le venin de la mort dans le fond du cœur, avoient caché dans une chambre voisine deux hommes chargés de mettre par écrit les paroles du prélat qui ne se doutoit nullement de cette perfidie. Ces actes ou procès-verbaux rédigés clandestinement, et même, selon le bruit commun,

infidèlement, furent envoyés en même temps que le saint évêque au vice-roi de la province de Su-tchuen, qui, n'écoutant que sa haine contre le nom chrétien, condamna sans délai le prélat à avoir la tête tranchée. Aussitôt le vénérable vieillard fut dépouillé de ses vêtemens extérieurs et conduit au lieu du supplice, où une foule innombrable étoit rassemblée. Trente-trois chrétiens dont la foi en J. C. n'avoit pu être ébranlée par la violence des tourmens, furent tirés de leur prison et conduits sur la même place, entourés de bourreaux, et de l'appareil effrayant des instrumens de leur supplice. Lorsqu'ils furent arrivés sur la place, un mandarin leur ordonna de renoncer à Jésus-Christ, s'ils ne vouloient perdre la vie par le supplice de la corde. Les chrétiens, méprisant ces menaces, assurèrent qu'ils étoient prêts à mourir pour Jésus-Christ, et se mettant à genoux, ils prièrent le saint évêque qui étoit debout près d'eux de vouloir bien les absoudre de leurs péchés, de les fortifier et de les consoler en leur donnant sa dernière bénédiction. Le prélat se rendit à leurs prières, et les ayant exhortés en peu de mots à suivre son exemple avec courage, il présenta sa tête au bourreau, qui la fit tomber d'un seul coup. C'étoit le 14 septembre de l'année dernière qu'arriva la mort de l'évêque de Tabraca; mort véritablement précieuse devant le Seigneur, mort dont le récit nous a touché jusqu'au fond du cœur : en le lisant, nous pensions lire un passage des annales de la primitive Église. Les chrétiens dont nous avons parlé ne subirent point le supplice de la corde dont on les avoit menacés: on les reconduisit en prison, et de là ils furent envoyés en exil. Il y avoit parmi eux deux femmes, auxquelles on permit contre toute attente de

retourner dans leurs maisons. Loin de se réjouir de cette indulgence, elles montrèrent au contraire publiquement de la douleur, en voyant qu'on leur enlevoit une occasion prompte et présente d'obtenir la gloire éternelle. Afin que la mort de l'évêque de Tabraca frappât sans cesse les chrétiens de terreur, on mit sa tête sur une colonne avec cette inscription : *Européen prédicateur et évêque de la religion chrétienne.* Les mêmes paroles étoient aussi écrites sur une boîte dans laquelle on feignoit que la tête de l'évêque étoit renfermée, et qui fut portée çà et là dans les lieux où demeuroient les chrétiens qu'il avoit instruits. Son sang recueilli par quelques chrétiens, fut distribué aux fidèles des villes et bourgades voisines, où on le conserve très-soigneusement et avec une pieuse vénération. Son corps qui resta exposé trois jours sur la place, gardé nuit et jour par des chrétiens, fut mis en terre non loin de là avec les honneurs de la religion.

Les choses s'étant ainsi passées, nous ne doutons point, nos vénérables Frères, que vous n'admiriez comme nous cette constance héroïque avec laquelle l'évêque de Tabraca a souffert la mort pour Jésus-Christ, et que vous ne partagiez la joie sensible que nous cause ce triomphe récent de la foi orthodoxe. Cependant il convient que nous attendions sur ce fait si éclatant des documens plus amples et plus authentiques, afin de porter notre sentence sur le martyre de cet évêque également pieux et courageux, selon les formes prescrites par le saint Siége. C'est le même motif qui nous a déterminé à ne rien dire pour le présent du récit qui nous est parvenu du martyre de quelques autres soldats de Jésus-Christ, qui ont été depuis peu mis à mort en Chine. Nous ne pouvons cependant nous défendre

de faire mention au moins du prêtre Augustin Tchao, dont le courage dans les tourmens s'est montré avec beaucoup d'éclat. Le juge d'iniquité l'engagea d'abord à avoir égard à son âge (il étoit âgé de 73 ans), et à s'épargner des tortures dont il ne pourroit supporter la violence; mais Augustin se montrant inébranlable, il fut d'abord bafoué et tourné en ridicule, ensuite frappé sur les talons à grands coups de bâton. Alors le juge lui dit : « Eh bien ! Augustin, votre Jésus ne prend-il donc aucun soin de vous ? — Il en prend très-grand soin, répondit Augustin, puisqu'il me donne la force de souffrir de pareils tourmens. » A ces mots le juge transporté de colère lui fit frapper le visage avec tant de violence et pendant si long-temps, qu'il en mourut peu de jours après (1).

---

(1) M. Escodéca, missionnaire au Su-tchuen, dans une lettre du 20 septembre 1815, dit que ce saint prêtre mourut, laissant à tous ceux qui l'environnoient l'exemple de la plus parfaite résignation et d'une pleine confiance en la bonté de Dieu qui l'appeloit à la récompense d'une vie irréprochable et d'une sainte mort. Il avoit eu, dit-on, une révélation ou au moins un pressentiment de sa mort; car plusieurs mois auparavant il avoit recommandé à M. Escodéca de prier Dieu pour lui, en lui demandant la grâce qu'il souffrît pour sa cause. Il avoit dit la même chose à un prêtre chinois. — M. Escodéca, dans cette même lettre, parle de deux autres prêtres chinois, MM. Joseph Lieou et Simon Toung, morts tous deux victimes de cette même persécution, et d'un laïque, Pierre Ou, qui subit son supplice dans de tels sentimens de piété et de joie, que le mandarin témoin de son exécution, et à qui il adressa des remercîmens, quand il eut entendu l'arrêt de sa condamnation, ne put s'empêcher de s'écrier que Pierre Ou étoit véritablement un saint personnage. Comme il étoit très-connu et très-aimé, on avoit dressé, selon la coutume chinoise, de distance en distance, des tables couvertes de mets, où on l'invitoit à prendre quelques rafraîchissemens. L'affluence étoit telle qu'on ne pouvoit avancer; et comme le mandarin apprit que Pierre Ou ayant très-bien mérité de tout le peuple, chacun cherchoit à lui témoigner ainsi sa reconnois-

Nous avons voulu, nos vénérables Frères, vous faire connoître ces grands évènemens, afin que vous puissiez avoir part aux consolations que le récit de ces glorieux combats livrés dans la Chine pour la défense de la religion chrétienne, nous fit éprouver dans un temps où nous pensions être près de succomber sous le poids accablant de nos sollicitudes apostoliques. De là nous concevons l'espérance bien fondée que le Dieu des miséricordes, apaisé par le sang de ses serviteurs, détournera les calamités qui affligent non-seulement l'Eglise de Chine, mais aussi l'Eglise universelle.

Lorsque Pie VI, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, reçut autrefois la nouvelle des victoires que des fidèlos mis à mort pour la cause de J. C. dans le royaume du Tong-king avoient remportées par l'effusion de leur sang, il éprouva une satisfaction toute semblable à celle que nous font goûter aujourd'hui les triomphes de l'évêque de Tabraca et des chrétiens de la Chine. Et comme ce même Pape, publiant dans le consistoire les faits glorieux et récens de l'Eglise du Tong-king, crut que pour manifester plus haute-

---

sance : « Eh bien ! dit-il, il ne faut pas les en empêcher ; allons lentement. » On eût dit dans toute cette marche que le saint martyr étoit sorti pour aller à un festin de noces. — Un autre laïque, nommé Tching, fut frappé de huit cents coups de fouet, reçut cent soufflets, et fut appliqué à une question nommée pung-tsun, qui est un des plus cruels supplices de la Chine; il mourut dans ces affreux tourmens. — Un troisième fut laissé sans nourriture, et mourut de faim. — Une femme, mère d'un prêtre chinois, pour n'avoir pas voulu déclarer l'asile de son fils, fut frappée de soufflets et mourut peu après. — Un catéchiste fut frappé de huit cents coups de fouet ; mais étant extraordinairement robuste, il n'en mourut pas. Un autre chrétien fut frappé de trois cents coups de bâton. Un grand nombre est mort dans les prisons, ou a été condamné à l'exil perpétuel, ou à porter la cangue toute leur vie. Tout ceci se passoit dans les années 1814 et 1815.

ment sa joie, et en donner un témoignage authentique, il convenoit d'élever à la dignité de cardinal quelques prélats d'une rare vertu; de même nous, afin de mettre le comble à la joie de ce jour où nous avons fait connoître la gloire dont l'Eglise de Chine vient encore tout récemment de se couvrir, nous avons résolu de proclamer ou de créer cardinaux des hommes non moins recommandables par leur mérite personnel, que par les bons offices de quelques princes qui nous sont très-chers en J. C.

(*Voici les noms des cinq cardinaux qui furent proclamés dans ce Consistoire :* SOLARO, ancien évêque d'Aoste; de SALM-REIFERSCHEID, prince et évêque de Gurk; de TRANTMANSDORF-WEISEMBERG, archevêque d'Olmutz, cardinaux allemands; et CEBRIAN-Y-VALDA, patriarche des Indes occidentales, et QUEVEDO-Y-QUINZANO, évêque d'Orense, cardinaux espagnols. Les quatre derniers sont morts depuis.)

NOUS ajoutons ici quelques détails sur la mort du saint évêque de Tabraca, extraits d'une lettre que M. Marchini, procureur de la Propagande à Macao, adressoit en 1815 au Cardinal préfet de la Propagande (1).

---

(1) La *Propagande* est une congrégation de cardinaux, spécialement chargée de la direction suprême des missions; tous les missionnaires qui travaillent dans les pays infidèles dépendent de la Propagande et sont soumis à l'autorité qu'elle a reçue du saint Siége pour gouverner toutes les missions. Cependant il y a des missionnaires qui dépendent d'elle plus particulièrement, ce sont ceux qu'elle envoie immédiatement elle-même et qu'elle entretient à ses frais: on les nomme, pour les distinguer, missionnaires de la Propagande. Le cardinal Consalvi, peu de temps avant sa mort, avoit été nommé préfet de la Propagande par Sa Sainteté Léon XII. C'est lui qui, l'année dernière, contre-signa le rescrit pontifical en faveur de l'Association de la Propagation de la Foi.

« Le 14 septembre 1815, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, Mgr. Dufresse fut conduit en chaise à porteurs au tribunal du juge criminel de la province. De là il fut conduit au palais du vice-roi Chang-Ming, qui, craignant apparemment que s'il demandoit à l'empereur la confirmation de la sentence, ce prince n'ordonnât que l'accusé fût envoyé dans les prisons de la capitale de l'empire, comme il étoit arrivé d'autres fois, condamna en présence de sa cour l'évêque de Tabraca à être décapité sur-le-champ. Le prélat, dépouillé de ses habits, que deux soldats commencèrent à déchirer avec violence selon l'usage, fut conduit à pied au lieu du supplice, qui étoit la place septentrionale, éloignée du palais d'une demi-lieue. Il ne portoit point, comme il est d'usage, l'affiche ou inscription qu'on fait porter aux criminels, pour faire connoître leur nom et la cause du supplice auquel ils sont condamnés. (*Ici M. Marcini donne quelques autres détails rapportés dans l'allocution du souverain Pontife.*)Le saint prélat présenta sa tête au bourreau, avec une présence d'esprit et un visage serein et gai, qui remplirent d'admiration tous les assistans. Sa tête fut détachée du tronc d'un seul coup, et sa belle ame s'envola au ciel pour y recevoir la couronne immortelle qu'il a acquise par le zèle infatigable avec lequel il a travaillé pendant trente-neuf ans à la gloire de Dieu, au salut des ames, et à étendre le règne de J. C., auquel il a rendu un glorieux témoignage par l'effusion de son sang. »

Une autre lettre rapporte qu'après lui avoir tranché la tête, le bourreau la présenta ensuite aux chrétiens, dont plusieurs s'écrièrent : Plût à Dieu que nous pussions mourir avec lui ! Plusieurs païens qui

avoient assisté à l'exécution, dirent en se retirant qu'on avoit fait mourir un homme juste et innocent.

Nous avons déjà dit que l'empereur approuva la conduite du vice-roi à l'égard de Mgr. Dufresse : « Cet Européen audacieux, disoit-il, qui, après avoir été arrêté une fois dans l'empire, en a été renvoyé absous et a eu la témérité d'y rentrer de nouveau. » Il continuoit en exhortant le vice-roi à veiller exactement à ce qu'aucun Européen ne s'introduisît, et lui ordonnoit, s'il en trouvoit quelqu'un, de le traiter comme ce dernier.

Depuis la mort de l'évêque de Tabraca, la persécution fit encore au Su-tchuen un assez grand nombre de victimes. M. Joseph Yuen, prêtre chinois, après plusieurs tortures, fut étranglé le 23 juin 1817; M. Paul Lieou, aussi prêtre chinois, a été également étranglé au mois de février 1818. On lui fit subir auparavant des supplices très-cruels. Plusieurs autres prêtres ayant été découverts, après diverses tortures, ont été condamnés à l'exil perpétuel. Un grand nombre de chrétiens ont rendu témoignage pour la foi. Au mois d'août 1818, l'un d'eux a été renfermé dans une cage très-étroite, et exposé à l'ardeur du soleil d'août pendant trois jours, au bout desquels, consumé par la faim, la soif et la chaleur, il a rendu son ame à Dieu. D'autres ont éprouvé des tourmens inventés pour eux. Deux catéchistes furent d'abord frappés de rudes soufflets, puis de coups de bâton; on les fit ensuite tenir à genoux, pendant des journées entières, sur de grosses chaînes de fer, sans leur permettre de remuer; de temps à autre, deux satellites, pour les faire tenir droits, leur tiroient les

oreilles chacun de son côté. On les suspendit aussi par les deux pouces, et on les frappa, dans cet état, sur tout le corps; on les mit ensuite dans des ceps de bois; ils furent obligés d'y passer toute une nuit, couchés sur le même côté, sans pouvoir se remuer. Le matin, quatre satellites leur mirent sur les jambes une pièce de bois qu'ils rouloient de toute leur force, deux de chaque côté. Autrefois on ne condamnoit que les hommes à l'exil perpétuel. Dans cette persécution, on se conduisit différemment. De plusieurs femmes qui avoient été arrêtées, quelques-unes moururent dans les prisons, et plusieurs furent condamnées à l'exil perpétuel. On remarqua surtout une jeune fille de vingt ans, qui montra une grande fermeté devant le mandarin qui l'interrogeoit. Après de vains efforts pour la faire apostasier, le mandarin l'apostropha ainsi : « Insensée, où est-il ton Seigneur du ciel, pour lui » rendre le culte que tu lui rends? Est-ce que » tu le vois, ton Seigneur du ciel? Fais-le-moi » voir, afin que je l'adore aussi. — Il est vrai, dit la » jeune personne, nous ne voyons pas notre Dieu, » qui est un pur esprit; mais il ne s'ensuit pas de » là que nous ne puissions pas lui rendre l'hon» neur que nous lui rendons. Si cela étoit ainsi, il » s'ensuivroit que nous ne devrions pas honorer » l'empereur que nous ne voyons pas. Permettez» moi de vous demander : vous qui honorez l'em» pereur presque comme un Dieu, le voyez-vous? » Une foule de païens qui étoient présens rioient de la confusion du mandarin. Il fit appeler le père, la mère, la belle-sœur de la jeune fille et quelques autres chrétiens, et sur leur refus d'apostasier, il les condamna tous à l'exil perpétuel. Les chrétiens

condamnés à l'exil ont envoyé des lettres du lieu qui leur est assigné. Ils paroissent contens de leur sort, et ne craignent qu'une chose : c'est qu'après avoir beaucoup souffert pour la foi, ils ne soient privés, à la mort, d'un prêtre pour leur administrer les sacremens de l'Eglise. Ceux qui ont été condamnés à porter la cangue jusqu'à la mort, et à être ainsi exposés en public, édifient beaucoup les fidèles et les infidèles, parce qu'ils la portent avec beaucoup d'humilité et de patience, qu'ils font exactement tous les exercices de religion pour lesquels ils ont été condamnés, qu'ils récitent publiquement leurs prières ordinaires en présence des satellites et des païens, et qu'enfin leur constance au milieu des injures et des travaux est une prefession de foi non interrompue, et un triomphe continuel du christianisme. En général les chrétiens n'ont point perdu courage; plusieurs de ceux qui avoient eu le malheur d'apostasier, pénétrés de douleur, rentrent dans le sein de l'Eglise. Des païens pour qui cette persécution elle-même a été une occasion de connoître et d'admirer la religion, l'embrassent avec une sincérité sur laquelle les périls auxquels ils s'exposent ne doivent laisser aucun doute. Une chose des plus consolantes, c'est qu'aucun prêtre n'a eu le malheur de renoncer à la foi dans les tourmens. C'est cette pauvre et intéressante mission qu'est appelé maintenant à gouverner Mgr. Fontana, vivant, comme il le dit lui-même, entre la crainte et la confiance, soutenu par l'espérance du martyre, mais troublé quelquefois dans la pensée des tourmens; aussi supplie-t-il instamment les chrétiens de France de se souvenir de lui dans leurs prières, et de conjurer le Seigneur de lui accorder la force de conserver la foi, et de terminer saintement sa carrière.

Il n'est, comme on l'a vu, jusqu'ici, aucune lettre des missions qui ne retrace le tableau touchant de leurs besoins. La terre est couverte de moissons, et il n'y a pas d'ouvriers pour les recueillir. Les enfans arrachés aux mamelles de l'Eglise, leur mère, demandent le pain de la parole, et il n'y a point de mains charitables pour le leur rompre. A peine les missionnaires peuvent-ils, une fois chaque année, porter les consolations de la religion aux fidèles dispersés en ces cantons désolés. Aussi depuis que ces terres idolâtres ont vu briller le flambeau de la foi, le cri d'appel au secours a-t-il été universel chez ces nations infortunées. Saint François Xavier, à la vue des riches récoltes que promettoient ces contrées, écrivit souvent et vivement au père Ignace en Italie pour solliciter des aides. Il eut même à ce sujet des transports de zèle extraordinaires, jusqu'à dire dans une de ses lettres : *Il me vient souvent en pensée de parcourir les académies de l'Europe, et principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité : « Ah! combien d'ames perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute!* » M. le Breton écrivoit pareillement du Tong-king en 1783 : « Malheur à ceux que Dieu appelle à travailler à sa vigne, et qui résistent à une si belle vocation! » Mgr. Dufresse, ce saint martyr de l'Eglise de Chine, forma les mêmes demandes en 1784 : « Que deviendront, s'écrioit-il, les chrétiens de cette province, que nous avons tant de peine à administrer une fois chaque année, si les prêtres vertueux

vertueux et zélés de l'Europe, ne s'empressent à leur porter du secours? Que deviendrons-nous nous-mêmes, missionnaires, si on ne vient nous décharger d'une partie du fardeau? les ames se perdront et les missionnaires succomberont. Mais outre ces motifs, les ecclésiastiques zélés pour la gloire de Dieu et le salut des ames n'en ont-ils pas de bien puissans pour venir ici? Confirmer des chrétiens dans la foi, ramener des pécheurs dans la voie du salut, perfectionner des ames justes, détruire l'idolâtrie, renverser l'empire du démon, faire connoître Dieu et Jésus-Christ, étendre sa religion, baptiser des enfans, sauver des ames dans un empire où il y en a un si grand nombre ensevelies dans les ombres de la mort.... mener la vie de Jésus-Christ sur la terre, et de ses apôtres, ne sont-ce pas des motifs bien capables d'émouvoir des prêtres remplis de foi? Ajoutez à cela les consolations qui accompagnent un tel ministère, et la ferme confiance d'y faire son salut, suivant ces paroles de notre Seigneur: « Il n'y a personne qui, ayant quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses terres, pour l'amour de moi, et pour l'Evangile, ne reçoive au centuple dans le temps présent, et la vie éternelle dans le siècle à venir; craint-on que Jésus-Christ ne tienne pas sa promesse? »

On n'a pas changé de langage depuis que les persécutions ont éclairci le nombre des pasteurs, sans diminuer le troupeau. Les besoins n'ont point cessé depuis que le sanglier dont parle l'Ecriture a ravagé la vigne du Seigneur. Les chrétiens de cette Eglise déchirée jusque dans ses entrailles tendent sans cesse les bras vers leurs frères d'Europe; ils les conjurent par tout ce que la religion a de plus sacré,

de leur faire part de leur exubérance. Ils supplient le ciel de ne point exclure des bénédictions de Jacob un peuple qui n'est point étranger à ses alliances. Nous avons vu par les lettres des élèves du séminaire de Pulo-Pinang quels sont leurs vœux et leurs prières pour hâter l'arrivée des ministres de l'Evangile. Le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher est agréable à leur cœur lorsqu'il s'agit de conserver ou d'acheter le don de la foi : le fait suivant en est la preuve. Quelque temps après que le séminaire général de Pulo-Pinang eut été formé, et composé dès le principe d'élèves chinois destinés à la mission du Su-tchuen, Mgr. Dufresse écrivit à cette chère portion de son troupeau une lettre bien digne d'un père qui donne à ses enfans des règles de conduite et leur dicte ses dernières volontés. Tite et Timothée ne reçurent pas autrefois avec plus de joie les avertissemens du grand Apôtre. Aussitôt la vénération et la reconnaissance affichèrent cette lettre dans la salle commune des exercices. Quelle consolation pour eux de posséder ce précieux souvenir d'un père qui remporta dans la suite la palme d'un glorieux martyre ! Cependant, à la prière de M. Magdinier, qui lui inspira le dessein de l'envoyer au séminaire de Lyon pour obtenir des missionnaires, ils n'ont pas craint de s'en dépouiller.

Vous estimerez bien précieux, écrivoit de Pulo-Pinang, à cette occasion, M. Magdinier à M. C.***, prêtre du séminaire de Lyon; *vous estimerez bien précieux le don que mes chers Chinois n'ont pu vous refuser à ma prière. C'est une lettre qu'ils ont reçue de l'évêque martyr, après que le séminaire eut été renvoyé dans cette île. Mais remarquez bien à quelles conditions ils s'en sont dépouillés : c'est qu'elle restera*

exposée dans votre chambre, où la pourront lire tous ceux qui y entreront. Vous la pourrez enchâsser entre deux verres dans un cadre double qui se puisse tourner. Pour nous, nous l'avons transcrite, et la copie en restera ici affichée dans la salle commune. Notre attente ne sera pas remplie, si le don que nous vous faisons n'attire pas dans nos missions abandonnées au moins une douzaine de missionnaires que l'esprit de Dieu, qui évidemment parle dans cette touchante épître, aura voulu appeler et enflammer par elle. — Encouragez-les, et poussez-nous-les avec force vous-même; dites-leur de la part du plus indigne, je le crois bien, qu'il y ait eu dans cette sainte vocation, que si l'on savoit les faveurs que Jésus-Christ y prépare, on s'y jetteroit en foule. Sur une vaine inquiétude qu'on se donne d'apprendre les langues, dites-leur que c'est pure bagatelle; qu'ici de sots et vilains nègres, pour pouvoir sustenter en service une misérable vie, ou les plus chétifs négocians pour leur commerce, parlent tous avec facilité cinq ou six langues. Moi, qui ai si peu de mémoire, j'ai su le portugais sans y penser; je puis un peu babiller en anglais : je vais maintenant avec pleine confiance étudier nos langues chantantes, qui me font un délicieux plaisir à entendre, etc., etc.

Le désir des élèves de Pulo-Pinang a été rempli. La lettre de Mgr. Dufresse est encadrée entre double verre, dans une salle du séminaire de Lyon (1). Elle

(1) M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon, missionnaire apostolique en Cochinchine, écrivoit en 1821 : « La lettre de Mgr. Dufresse, affichée au séminaire de Lyon, n'a pas encore produit les douze missionnaires que demandoit M. Magdinier. Ainsi, que ceux de mes confrères qui se sentent du goût et une forte vocation n'endurcissent pas leur cœur. Rappelez-leur la parole de M. B.... notre confrère, qui fai-

y reste exposée comme un souvenir précieux de l'Eglise persécutée de Chine, du saint évêque qui a laissé dans cet écrit une trace de son ame céleste, et du digne missionnaire lyonnais, mort comme lui dans ces pays infidèles, victime de son dévouement, et dont la mémoire désormais attachée à cet écrit, don de sa piété à ses plus chers amis, sera une exhortation touchante et continuelle aux élèves du séminaire de Lyon, dont il a été élève lui-même, d'imiter son généreux sacrifice, et d'accueillir comme une inspiration du ciel les saints désirs qu'ils sentiront s'élever dans leurs ames, de marcher sur les traces de leur ancien condisciple.

C'est cette même lettre que nous présentons à la piété des associés de la Propagation de la Foi. Ils verront l'esprit de Dieu se perpétuer d'âge en âge pour l'édification et l'accroissement de la sainte Eglise; ils verront les nouveaux apôtres communiquer le zèle qui les dévore à ceux qui les écoutent. Puissent notre foi et notre charité se ranimer à la parole de ces hommes évangéliques !

Lettre de Mgr. Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-tchuen, aux élèves chinois du collége général de Pulo-Pinang.

(Traduit du latin.)

J. M. J.

Mes Enfans bien-aimés !

Ce n'est pas sans ressentir une vive joie et une grande consolation, que nous avons reçu les lettres

---

sant le petit mot au séminaire, le jour des Rois, engagea tous ceux qui verraient l'étoile à en suivre la lumière. »

que quelques-uns de vous nous ont écrites de Macao et de Pulo-Pinang. Nous avons rendu de solennelles actions de grâces au souverain Seigneur, de ce qu'il a bien voulu vous délivrer des dangers que vous avez eus à essuyer; *dangers du côté des fleuves et des voleurs*, *dangers de la part des gentils et des faux frères*, *dangers sur les mers*, enfin dangers de tout genre. Nous l'avons mille fois remercié de ce qu'il a plu à sa divine miséricorde de vous conduire pleins de vie et de santé au lieu de votre destination. Déjà vous avez souffert bien des maux, et d'autres vous attendent encore; car telle est votre vocation: il vous faut, pour le royaume de Dieu et l'Evangile de Jésus-Christ, suivre les glorieuses traces des apôtres. Ce fut au milieu des tribulations, des fatigues, des angoisses, des persécutions, que ces ouvriers incomparables s'acquittèrent du ministère de la parole que le maître leur avoit confié. Déjà vous avez abandonné pour la cause de Jésus-Christ vos patries, vos maisons, vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, vos biens et tout ce que vous aviez de cher au monde. Déjà vous avez essuyé des naufrages sur les fleuves, éprouvé la fureur des flots et les maladies qu'occasione la mer, supporté les ardentes chaleurs du soleil, enduré dans votre corps les infirmités et les abattemens, et dans votre ame les chagrins, les craintes et les inquiétudes. Déjà vous avez souffert dans une terre étrangère de la part des idolâtres, des hérétiques, des mauvais catholiques.

Déjà vous avez gémi sur les scandales et sur les pernicieux exemples, que la triste nécessité dont parle l'Ecriture (*car il est nécessaire*, dit-elle, *que les scandales arrivent*) a peut-être malheureusement présentés à vos regards. Déjà vous avez eu à dévorer

dans vos études et vos autres occupations, des dégoûts, des fatigues et des difficultés ; déjà vous avez rencontré dans votre vocation et dans la voie du salut les tentations sans nombre que vous ont suscitées le démon, le monde et la concupiscence. Ce n'est encore là que le prélude de vos maux : attendez-vous un jour, croyez-moi, à éprouver ces mêmes maux, que sais-je, peut-être même de plus grands encore, non-seulement sur une terre étrangère, mais encore au milieu de votre patrie même, lorsque vous aurez à défricher une terre hérissée de ronces et d'épines, où l'on court mille dangers. Cependant ayez confiance : Jésus-Christ qui a vaincu le monde et l'enfer, qui a brisé le sceptre de leur empire, vous donnera la victoire, si toutefois vous êtes fidèles à sa grâce, qui ne vous manquera jamais ; si vous persévérez dans la crainte et l'amour du Seigneur, de manière à ne donner entrée dans votre cœur à aucun péché mortel ; et enfin si vous ne vous écartez point des sentiers qu'il vous a tracés. C'est lui qui sera votre consolation dans les tribulations et les travaux, votre ressource dans l'adversité, votre sauve-garde dans les dangers, votre force et votre résignation dans les infirmités, votre lumière et votre avancement dans les études, votre défense assurée contre les embûches de tous vos ennemis visibles et invisibles, enfin un remède salutaire pour apaiser les révoltes de la chair et de l'esprit. *Car il ne souffrira pas que vous soyez tentés au dessus de vos forces ; mais au jour de la tentation, il vous donnera les grâces nécessaires pour en triompher.* Que le péché soit donc l'unique objet de votre crainte, que vos ames jouissent toujours d'une parfaite égalité, que vos cœurs se nourrissent de la douce espérance que Dieu a

promise à ceux qui l'aiment, et de la délicieuse attente de la céleste couronne que le Seigneur, juste et équitable juge de toutes choses, accordera au dernier jour à ceux qui auront vaillamment combattu pour la justice. En attendant je vous donnerai ici quelques avis qui vous feront connoître ma tendre sollicitude à votre égard, et la sincère affection que je vous porte. Si vous les observez avec fidélité, soyez assurés de réaliser, avec la grâce de Dieu, les vœux de l'Eglise qui attend de vous de dignes ministres de l'Evangile de Jésus-Christ : si au contraire vous les méprisez, vous éloignerez de vous les secours et les bénédictions du ciel, vous mettrez votre vocation et votre salut en danger imminent, vous vous précipiterez tête baissée dans le vice et dans le scandale, comme l'atteste une trop funeste expérience, et vous donnerez ainsi misérablement la mort à votre corps et à votre ame.

1.° Que chacun de vous se demande avec saint Bernard : *Que suis-je venu faire ici?* est-ce pour me livrer à de frivoles amusemens? est-ce pour m'endormir dans les bras d'une molle indolence? non : c'est pour endurer de laborieux travaux, pour m'adonner à l'étude et aux lettres, pour acquérir les connoissances et les vertus à l'aide desquelles je pourrai étendre et soutenir la foi dans ma patrie, procurer mon salut et la gloire de Dieu.

2.° Consacrez-vous donc tout entiers au service de Jésus-Christ et de l'Eglise son épouse; soyez toujours prêts à suivre l'impulsion que la Providence voudra vous donner; car qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de Dieu? Votre corps et votre ame, la santé et la vigueur de vos membres, les talens de l'esprit, la mémoire et la volonté sont des dons de

sa munificence. Ainsi il serait injuste de les détourner du Dieu qui en réclame l'usage, pour les prostituer à la vanité, à la curiosité et à vos passions. *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez*, dit le grand Apôtre, *soit que vous fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu....;* ayez toujours Dieu présent à votre esprit; marchez toujours en sa présence; ne permettez point à votre imagination de s'égarer dans les illusions de vaines et criminelles pensées; apportez à vos prières, à vos méditations et à vos autres exercices spirituels, toute l'attention et la dévotion dont vous êtes capables; assistez surtout au redoutable sacrifice de la messe avec de grands sentimens de foi, de piété et de religion; Jésus-Christ substantiellement présent sur nos autels, environné d'une multitude innombrable d'intelligences célestes, renouvelle pour nous l'oblation du Calvaire, et est toujours disposé à exaucer nos demandes. Pleins de confiance en sa divine miséricorde, découvrez-lui toutes vos imperfections, toutes les foiblesses de votre ame, votre aveuglement, vos mauvaises habitudes, les occasions du péché et tous vos autres besoins; répandez en sa divine présence votre cœur avec tous ses désirs, et implorez humblement le secours de sa grâce; approchez souvent et avec beaucoup de piété des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie : ces divins mystères sont la source abondante de nos guérisons spirituelles, de notre avancement dans la vertu, de la paix et de la consolation de notre ame; gardez-vous bien de les profaner par une indigne participation; ce sacrilége vous plongeroit, comme le traître Judas, dans un abîme de maux, et imprimeroit sur votre front le caractère assuré d'une éternelle réprobation. Ouvrez tous les sentimens de votre cœur au

directeur de vos ames; attachez-vous à la lecture des livres de piété; prêtez une oreille attentive à la doctrine sainte, aux exhortations et aux instructions que vous devez pareillement graver dans votre ame; rentrez chaque jour en vous-mêmes pour examiner devant Dieu l'état de votre conscience. Ayez une dévotion particulière pour la bienheureuse Vierge Marie, qui allie au glorieux titre de Mère de Dieu celui de votre mère, récitant sans cesse des prières en son honneur, recourant toujours à sa divine miséricorde, imitant ses vertus et ses exemples, et surtout son humilité, son obéissance, sa pureté, sa patience et son ardent amour pour le fruit divin de ses entrailles.

3.° *Obéissez à ceux qui sont préposés à votre conduite, et soyez soumis à tous leurs ordres; ils veillent continuellement sur votre salut comme comptables de vos ames au souverain juge; allégez leurs sollicitudes par les consolations que vous leur donnerez; il y va de votre intérêt.* Observez religieusement jusqu'aux moindres règles de votre collége, efforcez-vous d'avancer dans la langue latine et les autres sciences, animés toujours d'un désir avide de réussir; bannissez loin de vous la paresse, l'indolence et l'oisiveté; apportez une grande attention aux leçons de vos maîtres et de vos directeurs, et classez-les scrupuleusement dans votre mémoire. Soyez dociles à leurs avertissemens, *et témoins de leurs vies et de leurs vertus, soyez encore les imitateurs de leur foi.* Si quelquefois ils vous reprennent, vous accusent et vous châtient (*car quel est le fils qu'un bon père ne corrige pas?*), ne répliquez rien, ne murmurez jamais, mais soumettez-vous avec humilité à la peine, et corrigez-vous. Que la gaîté et la modestie président à tous vos entretiens et à toutes vos récréations.

Exercez-vous à parler souvent et à écrire avec pureté la langue latine; enfin dans toutes vos occupations et les exercices du collége, agissez non comme esclaves de l'œil du maître, agissez non pour plaire aux hommes, mais avec simplicité, pour plaire uniquement à Jésus-Christ, qui sonde les reins et les cœurs. Si vous observez les avis salutaires que je vous donne, vous serez agréables aux yeux de Dieu et des hommes, vous attirerez sur vos têtes les bénédictions du ciel, vous croîtrez en science et en vertu, et vous fournirez heureusement la carrière de votre vocation. S'il y en a parmi vous quelques-uns assez indociles et revêches pour résister aux ordres et aux autorités supérieures (*fasse le ciel que nous n'ayons pas à déplorer un tel malheur!*), déjà ils sont infidèles à leur vocation, déjà ils résistent aux desseins de la Providence; *et ceux qui résistent à la Providence*, dit l'Apôtre, *courent à leur damnation.* A l'égard de ceux qui, comme les pharisiens, font toutes leurs actions pour mériter les suffrages et les applaudissemens des hommes, ils trouvent l'arrêt de leur condamnation dans cette sentence du Sauveur : *Malheur à vous*, dit-il, *malheur à vous*, *pharisiens hypocrites! déjà*, ajoute-t-il, *ils ont reçu leur récompense.* Gardez-vous, mes bien-aimés, de ce levain de malice qui corromproit la masse de vos bonnes et même de vos meilleures actions, raviroit le fruit de vos adorations et de vos prières, vous empêcheroit de travailler à votre salut et à celui des autres, et vous damneroit par l'endroit même qui auroit dû vous sauver.

4.° Il faut que parmi vous, soit que vous soyez du même pays, soit qu'il y en ait d'un royaume étranger; il faut, dis-je, que l'on voie régner la

même charité et la plus parfaite union, n'ayant tous qu'un même esprit et qu'une même volonté : car vous êtes tous frères et élèves du même collége. *Ayez tous les mêmes sentimens, vivez dans la paix et la concorde*, n'offensant et ne méprisant personne, n'enviant et ne nuisant à personne; et le Dieu de paix et de dilection établira son séjour parmi vous. *Car si vous cherchez à vous déchirer par des paroles mordantes, vous vous dévorerez les uns les autres, comme de vils animaux*. Loin de vous toute contention, loin de vous toute idée de vaine gloire; mais reconnoissez-vous avec humilité inférieurs à tous vos frères : conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair : *Or les œuvres de la chair sont manifestes et évidentes*, dit le même Apôtre; *ce sont la fornication, la luxure, l'impureté, l'impudicité, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les contestations, les divisions, l'envie et d'autres semblables, au sujet desquelles je vous déclare que ceux qui les commettent n'entreront jamais dans la céleste patrie.*

De là il est aisé de conclure que ce n'est point assez pour vous de vous abstenir de toute impudicité, et d'écarter loin de vous jusqu'aux moindres souillures, mais qu'il reste encore à éviter les inimitiés, les dissensions et les autres vices ci-dessus énumérés par l'Apôtre. C'est pourquoi, mes bien-aimés, je vous conjure de marcher dignement dans la voie où il a plu à Dieu de vous placer, pleins d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant les uns et les autres avec charité, attentifs à conserver l'unité d'un même esprit, dans les liens de la paix, et pardonnant de bon cœur au prochain tout sujet de plaintes et de mécontentement; condescendez

réciproquement à vos foiblesses : car quel est celui qui n'a pas ses défauts, ses égaremens et ses vices? Vous qui vous plaignez des autres, combien de fois vos imperfections n'ont-t-elles pas donné lieu à de justes représailles! Il seroit trop long d'en faire le détail : *Mais d'où vient*, dit Jésus-Christ, *que vous voyez une paille légère dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre?* Si vous voulez qu'on ferme les yeux sur vos défauts, fermez-les vous-même le premier sur ceux des autres. Ne vous érigez point en censeur sévère de leurs actions; étudiez-vous seulement à réformer et à repasser dans l'amertume de votre cœur les années de votre vie passée; usez d'indulgence pour les défauts du prochain, usez au contraire de rigueur et d'amendement à l'égard des vôtres; fuyez avec soin le mensonge; fuyez l'ombre même du mal qui pourroit être une occasion de scandale pour vos frères : que tout le monde connoisse votre modestie et trouve en vous l'exemple de toutes les vertus : que l'on ne vous voie jamais rendre le mal pour le mal, mais toujours occupés à rendre mille bons offices à ceux que vous pourrez; aimez à vivre en frères, mais évitez avec soin les liaisons et les amitiés particulières; hélas! elles sont la source d'une infinité de maux; de là naissent le refroidissement et l'extinction de l'amour de Dieu et de la charité envers le prochain : l'inaction, la dissipation, la tiédeur dans le service de Dieu et les exercices spirituels, les mépris, les médisances, les railleries, les malignes plaisanteries, les paroles oiseuses et superflues, l'insubordination, les murmures, les désobéissances aux supérieurs, les désirs déréglés de la jeunesse, et enfin la corruption des mœurs avec la ruine totale de votre

salut. Votre amitié ne doit pas se resserrer dans le cercle étroit de quelques amis choisis; votre société doit s'étendre sans distinction à tous vos frères, prévenant tout le monde, d'honneur, de douceur et d'affabilité.

Ceux qui se distinguent par leurs vertus et leurs succès dans l'étude des lettres doivent vous servir de modèle et d'aiguillon, jusqu'à ce qu'aidés des grâces de Dieu, que votre piété demandera au ciel, vous les égaliez en mérite. Eloignez de vous tout désir de vaine gloire, tout esprit de contestation, et tout vestige de basse jalousie : chacun de vous doit s'appliquer à faire fructifier, avec le secours de la prière et d'une extrême diligence, les dons et les talens que Jésus-Christ lui a départis du trésor de ses libéralités, afin de les multiplier et de les accroître. Chacun doit se trouver content de la mesure qu'il a reçue; et loin de convoiter les biens des autres, ou les voir avec regret, il doit au contraire partager la joie de leur prospérité.

5.° La dignité de l'ordre ecclésiastique et apostolique, destiné à cultiver la vigne du Seigneur, à propager et à étendre la foi, état auquel vous aspirez, est si sublime, si redoutable, si sainte dans ses fonctions, qu'on ferme l'entrée de ce divin ministère à tous ceux qui ne prouveroient pas la légitimité de leur vocation par l'innocence et la régularité de leurs mœurs, par la douceur et la docilité de leur caractère, par la capacité de leur esprit et la droiture de leurs intentions : *car Dieu a appelé ceux qu'il a voulu.... Ce n'est point vous*, dit encore Jésus-Christ à ses Apôtres, *qui m'avez choisis, c'est au contraire moi qui vous ai tirés de la poussière, pour vous établir les princes de mon peuple, et vous faire rapporter*

des fruits de salut.... Il seroit téméraire et sacrilége de se revêtir de l'honneur du sacerdoce, sans être appelé de Dieu comme le pontife Aaron.... C'est pourquoi je vous avertis sérieusement de chercher à connoître la volonté du ciel par des prières ferventes et assidues, et par les conseils d'un directeur sage et prudent. Interrogez donc le fond de votre conscience; examinez votre conduite : si vous avez conservé dans toute sa pureté la robe de l'innocence baptismale, ou si vous vous êtes efforcés d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence, disposés à mourir mille fois plutôt que de consentir à un seul péché mortel, et à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour le service de Dieu et de son Eglise; si vous avez renoncé au monde, à vous-mêmes et à votre propre volonté; si vous vous êtes appliqués à acquérir les vertus et les sciences que demande cet état sublime; si vous avez toujours senti en vous une inclination prononcée pour vous appliquer aux mystères sacrés à l'ombre des saints autels; enfin, si le choix et le jugement de votre pasteur vous appellent aux fonctions du sanctuaire, vous serez moralement assurés de remplir les vues de Dieu, et de correspondre à votre vocation. Ceux qui à ces marques auront donné lieu de connoître qu'ils sont choisis et appelés de Dieu, doivent souvent repasser dans leur esprit les autres avertissemens qui sont contenus dons les saintes institutions du ministère sacerdotal, et leur sont adressés en ces termes : « Qu'ils » s'applaudissent d'une part du don que Dieu leur a » fait, et de l'autre qu'ils tremblent à la vue du mérite » qu'exige cet auguste état; qu'ils s'humilient au sen- » timent de leur bassesse, de leur indignité et de » leur foiblesse, étonnés de la grandeur et des dan-

» gers de ce ministère, plutôt que de jeter des regards
» pleins d'orgueil sur l'honneur et la gloire que les
» yeux de la chair y découvrent; qu'ils se gardent
» de soupirer avec trop d'empressement après l'élé-
» vation où plusieurs ont fait un triste naufrage et
» sont péris misérablement; qu'au contraire, péné-
» trés d'une sainte crainte et d'une religieuse frayeur
» pour un fardeau redoutable aux anges même, ils
» attendent avec une paisible humilité le moment
» où Dieu élèvera ceux qu'il a choisis. En attendant
» cet heureux jour où Dieu manifestera sa volonté,
» tous les élèves donneront toute leur attention à
» avancer de jour en jour dans la science, la piété
» et la vertu, et à se montrer de plus en plus dignes
» de cette haute vocation. » Si quelques-uns, rebelles au choix de Dieu, se font bannir de ce noviciat du sacerdoce par leur mauvaise conduite, ou se retirent par obstination de cette maison sainte, qu'ils sachent, les ingrats et les inconstans, oui, qu'ils sachent que nous ne les admettrons jamais à l'état où ils avoient été appelés, et qu'ils seront rendus à leur famille sans délai, et sans que personne conserve d'eux le moindre souvenir; car leur conduite est un témoignage non équivoque qu'ils n'ont pas encore renoncé au siècle, qu'ils sont encore attachés à la chair et au sang, et conséquemment qu'ils sont indignes des fonctions auxquelles ils avoient cependant annoncé vouloir se consacrer. Nous sommes confirmés dans cette résolution par la sentence que le Sauveur a portée contre ceux qui se désistent de leurs saintes entreprises : *Quiconque met la main à la charrue et regarde derrière soi, n'est plus digne du royaume de Dieu.* Mes chers enfans, nous avons à votre sujet des espérances bien plus dignes de votre piété, et plus con-

formes à votre sanctification; vous persévérerez jusqu'à la fin ; vous ne vous laisserez jamais ni tromper par les vains attraits de la félicité humaine, ni séduire par tant d'autres illusions également pernicieuses; vous marcherez toujours d'un pas ferme dans la voie où la Providence vous a placés; vous travaillerez continuellement à l'œuvre de votre salut avec une grande contrainte et un saint tremblement; vous serez les instrumens dont Dieu se servira pour arracher vos concitoyens des portes de l'enfer, qui engloutit tous les jours dans ses profonds abîmes une multitude innombrable de victimes. Avant de sortir du collége pour aller porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles, efforcez-vous d'enrichir votre ame et votre esprit du trésor de toutes les vertus et de toutes les sciences, pour qu'on ne puisse jamais dire de vous : *Cet homme a commencé à bâtir, et n'a pu achever cette entreprise;* car un jour votre vie servira d'exemple aux peuples, et votre bouche d'organe à l'explication de la loi du Seigneur. Soyez les imitateurs de Jésus-Christ et de ses apôtres, dont vous serez les successeurs dans la dispensation du salut. Appliquez-vous avec soin à l'humilité qui est la base de toutes les vertus : *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles....* Appliquez-vous à l'obéissance qui est plus agréable au Seigneur que les sacrifices et les holocaustes, et qui, au témoignage de l'Ecriture, est le principe d'un grand nombre de victoires. Appliquez-vous à la chasteté, sans laquelle la meilleure action est sans mérite, sans laquelle la plus belle vertu n'est qu'une ombre mensongère; ear l'incontinence étend partout ses ravages; elle corrompt le corps et l'ame; elle énerve toutes nos facultés, elle aveugle l'esprit et endurcit le

le cœur. Appliquez-vous à la patience qui vous sera nécessaire dans un ministère semé d'écueils et de travaux. Appliquez-vous au zèle des ames pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son sang, et expiré dans l'opprobre et l'ignominie. Appliquez-vous à la charité, à la pauvreté, à la mortification, à l'ébnégation de vous-mêmes et à la pratique de toutes les vertus; en un mot, appliquez-vous à l'étude des sciences avec d'autant plus d'ardeur, que l'ignorance des ministres de l'Evangile est la mère de toutes les erreurs et presque de tous les désordres où croupissent les peuples soumis à leur juridiction. Jésus-Christ explique cette vérité d'expérience : *Si un aveugle donne la main à un autre aveugle pour le conduire, ils tomberont tous deux dans le précipice.* Aussi Dieu porta autrefois par la bouche de son prophète une sentence également foudroyante contre les ignorans : *Vous avez refusé de vous instruire, je vous fermerai la porte de mon sanctuaire.* Enfin, mes bien-aimés, nous adressons au souverain Seigneur des prières, pour qu'il daigne vous combler, vous et vos compagnons d'étude, de ses grâces et de ses bénédictions, et nous le conjurons de vous accorder une longue et heureuse carrière. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu accompagnent tous vos pas : tel est le vœu de notre cœur. Adieu.

En Chine, dans la province du Su-tchuen, le 9 août 1809.

† GABRIEL TAURIN, évêque de Tabraca,
vicaire apostolique du Su-tchuen.

MISSIONS DU TONG-KING
ET DE LA COCHINCHINE.

Nous ne donnons point sous des titres séparés les lettres arrivées de ces deux missions : 1.° parce que le Tong-king et la Cochinchine ne forment qu'un seul royaume; 2.° parce que les évènemens rapportés dans les lettres des missionnaires de ces deux pays ont souvent ensemble une liaison intime.

La mission française du Tong-king ne comprend pas cette province tout entière. Le Tong-king est divisé par un grand fleuve en deux portions à peu près égales, l'une située à l'orient, l'autre à l'occident. Chacune de ces portions forme une mission ou vicariat apostolique, gouverné par un évêque vicaire apostolique, assisté d'un évêque coadjuteur. C'est le Tong-king occidental qui est confié aux missionnaires français envoyés par le séminaire des Missions étrangères de Paris; le Tong-king oriental a pour missionnaires des religieux espagnols de l'ordre de saint Dominique.

M. l'abbé Jull..., curé d'une des paroisses de Lyon, a reçu, il y a quelque temps, par le canal du séminaire des Missions étrangères, des nouvelles de monseigneur Jacques-Benjamin Longer, évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental. Nous mettons cette lettre intéressante sous les yeux des associés de la Propagation de la Foi. Ils y admire-

ront la touchante simplicité de ces hommes évangéliques, qui, le bâton à la main, s'en vont, à travers des pays inconnus, sur la foi de leur divin Maître, prêcher sa loi aux peuples qui l'ignorent, et renouvellent ainsi sous nos yeux le spectacle de ces voyages apostoliques, par lesquels les premiers disciples de J. C. venoient du fond de l'Orient annoncer le règne de Dieu aux peuples de nos contrées, qui renvoient maintenant à l'Orient la lumière qu'ils en ont reçue.

Voici en quels termes M. Breluque, supérieur du séminaire des Missions étrangères, annonçoit à M. Jull... l'envoi de la lettre de l'évêque de Gortyne :

MONSIEUR,

VOICI une lettre du Vendredi-Saint qui vous causera toute la joie du jour de Pâques. Elle est de votre bon ami Mgr. de Gortyne, qui vous y donne toute l'histoire de sa mission, et la rend par là doublement intéressante.

Que de mérites dans une vie comme celle-là! encore ces hommes apostoliques, ces saints, parlent-il d'eux-mêmes dans leurs lettres comme s'ils avoient quelque chose à redouter des jugemens de Dieu. Ils nous confondent; *ils seront nos juges*. A travers leurs craintes on voit bien cependant qu'ils parlent de leurs infirmités, de leur vieillesse, de leur mort, avec le sentiment de saint Paul : *je désire la dissolution de mon corps... je souffre, mais je ne suis pas confondu, car je sais en qui je me confie, et je suis assuré qu'il veillera sur moi et me gardera jusqu'à ce que son jour arrive.*

Je ne serois pas surpris quand cette lettre de Mgr. de Gortyne produiroit dans le jeune clergé lyonnais quelques apôtres comme lui, etc., etc.

Lettre de Mgr. Longer, évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Jull... curé de la paroisse de St. F..., à Lyon.

Vendredi-Saint 1820.

J. M. J.

Monsieur et très-cher ami,

Un digne élève du séminaire de la Sainte-Famille, M. Chaumont, m'a écrit que vous viviez encore, et que vous étiez curé de la paroisse de saint François de Sales, dans votre patrie. Je rends grâces à la divine Providence de vous avoir conservé au milieu de tant de désastres qui ont affligé la France, et en particulier la ville de Lyon. Je vous remercie en mon particulier de l'aumône abondante que vous avez daigné faire à notre séminaire des Missions. J'ose vous assurer que je conserve toujours le plus tendre souvenir envers votre chère personne : je garde encore une de vos lettres écrite le 21 juillet 1773; vous étiez encore dans l'apprentissage des maux que vous deviez un jour souffrir pour la gloire de notre bon Maître; car je ne doute pas que vous n'ayez eu mille peines à vous soustraire au déluge de maux qui ont débordé pour ainsi dire en tous lieux et durant tant d'années. Je me rappelle qu'en faisant mes adieux à M. Gros, notre cher supérieur, on me regardoit comme une victime dévouée à la mort. Mais j'ai beaucoup moins souffert dans ces pays infidèles que les ames chrétiennes n'ont eu à souffrir dans un royaume autrefois si célèbre par son attachement à notre sainte religion.

Après vous avoir fait mes derniers adieux, le .... décembre 1775, je partis pour Lorient le 4 suivant, et

le 9 janvier 1776, je quittai la France. Le vénérable serviteur de Dieu, Mgr. Gabriel Taurin Dufresse, décapité au Su-tchuen le 14 septembre 1815, étoit mon unique compagnon de voyage. Nous arrivâmes à l'île de France le 10 mai, à Malaque le 2 août, et le 31 dudit mois nous descendîmes à Macao. En janvier 1777, mon vénérable compagnon partit pour le Su-tchuen, et le 27 février de la même année, je m'embarquai sur un vaisseau portugais pour me rendre en Cochinchine. J'avois d'abord été destiné pour le Tong-king; mais la Cochinchine paroissant avoir un plus grand besoin de secours, j'obéis volontiers à M. notre procureur de Macao, qui jugea à propos de changer ma destination.

La nuit du 10 au 11 avril, étant à l'ancre dans une barque qui me conduisoit à la ville royale de Cochinchine, des pirates vinrent nous rendre visite. Comme ils frappoient dans les ombres de la nuit, je reçus un coup de sabre qui me fit une large plaie; un confesseur de la foi (pendant plus de vingt ans il avoit été obligé de couper l'herbe aux éléphans) reçut un coup de sabre à la tête; un matelot portugais fut percé d'outre en outre près de l'épaule; mais grâces au Seigneur aucun de nous ne mourut de sa blessure. En mon particulier j'ai été obligé de rester sur le grabat un peu plus de deux mois; j'eus la consolation de les passer auprès de Mgr. Labartette, que j'avois connu en Europe, et qui depuis a été nommé évêque de Véren et vicaire apostolique de Cochinchine (1). Mais si la présence de ce digne confrère

(1) Celui auprès duquel se trouve M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon, et dont il parle dans ses lettres. (Voyez le II.e numéro des Nouvelles.)



me consoloit, je fus très-affligé de le trouver malade, au point que six jours après mon arrivée il fallut porter mon lit auprès du sien, afin qu'étant assis je pusse entendre sa confession, et lui administrer l'onction des mourans. Il avoit contracté sa maladie par amour pour la sainte vertu de pudeur. Un mandarin l'avoit fait arrêter et mettre à la cangue; il la porta trois jours sans oser satisfaire aux besoins naturels, ce qui lui causa une fièvre ardente, et tous les médecins du pays qui le visitèrent avoient perdu toute espérance de le guérir; néanmoins, après avoir administré ce digne confrère, je m'avisai de lui faire boire un peu de suc d'orange mêlé dans de l'eau chaude avec du sucre; il ouvrit les yeux déjà fermés, et continuant ce remède très-simple, il fut tiré d'affaire. Un R. P. Jésuite, qui vint administrer la sainte Eucharistie au cher malade, et en même temps au pauvre estropié, trouva le malade hors de danger; mais voyant le pus qui sortoit de ma plaie, il craignit fort que la gangrène ne s'y mît, et que la mort ne suivît de près : mais vraiment le Seigneur *conduit jusqu'aux enfers et en ramène.* Le 14 juin je pus monter au saint autel, et vers la fin d'août je me rendis dans la province où est située la ville royale de Cochinchine (*Hûé*), pour administrer les chrétiens des environs.

En septembre, un gentil dit au vice-roi, au gouverneur Tunquinois (car alors la partie supérieure de la Cochinchine étoit soumise au prince régnant au Tong-king); il lui dit qu'un Européen venoit d'arriver. Aussitôt je fus sommé de comparoître. Mais Mgr. Reydellet, évêque de Gabale, alors vicaire apostolique du Tong-king occidental, venoit de m'écrire, afin que je me tinsse sur mes gardes; il me prévenoit que ledit gouverneur avoit été un des principaux au-

teurs de la persécution suscitée en 1773, dans laquelle deux religieux dominicains avoient été décollés, le 7 novembre. Ainsi je me retirai dans une chrétienté près des forêts ; on vint souvent me dire que le gouverneur faisoit de grandes menaces; mais lorsqu'on lui représenta qu'à mon arrivée j'avois été pillé par les pirates, il s'adoucit et me laissa tranquille. J'ai oublié de vous dire que les mêmes pirates, après nous avoir mis hors de combat, levèrent l'ancre de notre barque, et nous conduisirent en pleine mer, dans le dessein de nous trancher la tête, de crainte que nous ne cherchassions à nous venger; mais le bon confesseur de la foi, mon conducteur, leur dit que j'étois ministre d'une religion qui enseigne à souffrir patiemment et défend tout esprit de vengeance. Aussitôt le chef des pirates fit suspendre tout acte d'hostilité, lui-même brûla du papier et appliqua des cendres sur ma plaie; il tourna même la pointe de son épée vers sa poitrine comme s'il eût voulut se percer ; il me conserva ma chapelle et les ornemens nécessaires pour offrir le saint sacrifice; il me fit même apporter différens effets, afin que je pusse reconnoître ceux qui m'appartenoient, et qu'il me rendit. Voilà sans doute un voleur bien honnête. Le bon Dieu permit qu'il se rappelât avoir été baptisé dans son enfance, c'est ce qui le porta à me traiter d'une manière aussi charitable; il nous donna congé vers le midi du 11 avril, et la marée étant redevenue contraire, mon conducteur craignant la rencontre d'autres pirates, loua une barque de pêcheurs païens, qui nous fit entrer dans un autre port éloigné de près d'une journée de chemin. Comme nous n'avions point de passe-port, on me cacha sous des filets de pêcheurs, et le patron de notre barque fit

sa déclaration à la douane, que lui et ses compagnons venoient chercher des patates (espèces de pommes de terre), pour subvenir à la faim extrême qu'ils éprouvoient; et en effet la famine étoit alors si grande, qu'on comptoit des milliers de personnes mortes de faim. Vers le soir du 12 j'arrivai auprès de Mgr. l'évêque de Véren, alors simple missionnaire, comme j'ai dit ci-dessus.

En août 1778, je reçus deux visites de soldats, qui se disoient chrétiens, mais qui ne l'étoient pas; mon hôte, chef d'une chrétienté près du gouvernement, mais demeurant seul dans un village assez éloigné, congédia ceux qui firent la première visite, qui fut assez pacifique; mais vers le soir d'autres soldats vinrent et voulurent bon gré malgré me rendre leurs civilités. On les interrogea sur leurs noms de baptême; un dit qu'il se nommoit Jean (je ne sais où il avoit appris ledit nom); mais un autre plus maladroit, dit qu'il se nommoit Jésus. Ainsi l'on découvrit aisément la fraude, et mon hôte ne me laissa point paroître; il me fit même sortir par une porte de derrière, et conduire dans une maison païenne qui étoit de sa connoissance. Les soldats entendant remuer dans le lieu où j'étois, un d'eux prit la lampe et se disposoit à entrer, lorsque mon hôte eut la hardiesse d'éteindre la lampe, et je me dérobai à la faveur des ténèbres; ils me cherchèrent en vain toute la nuit et le jour suivant. On vint me recevoir en barque, et l'on me conduisit au milieu de la chrétienté, près du gouvernement: j'y restai trois ou quatre jours pour y faire l'administration, et quoique si près du mandarin et de ses satellites, je fus assez tranquille.

La même année il arriva un trait qui marque une providence très-attentive à secourir les ames infirmes. Un chef de village avoit répudié sa femme légitime, et

vivoit dans un commerce illicite avec une jeune personne originaire d'une province voisine. On l'avoit exhorté à rompre un tel commerce et à reprendre sa première femme, mais toutes les exhortations avoient été inutiles. On réussit mieux auprès de la jeune personne, qui prit la fuite pour éviter l'occasion de pécher. Elle se retira dans sa province, mais n'osant demeurer dans son village, de crainte de retomber entre les mains du malheureux qui l'avoit séduite, elle vint chercher un lieu de refuge dans un village tout chrétien, où le missionnaire faisoit l'administration. Le malheureux concubinaire soupçonnant qu'elle y étoit, ne manqua pas de faire des informations, mais on ne la lui découvrit point : après environ un mois, la jeune personne tomba malade, et eut le bonheur de recevoir avant sa mort les derniers sacremens. A peine venoit-elle d'expirer, que le malheureux vint faire de nouvelles informations ; alors on lui permit de reconnoître si la défunte ne seroit point la personne qu'il cherchoit. Dès qu'il vit le cadavre infect, loin de penser à la fragilité d'une chair mortelle, il s'écria, transporté de rage, qu'on avoit tué sa femme, et fut trouver un parent de la défunte, afin de porter accusation devant le mandarin. A peine avoit-on dressé le libelle ou l'écrit à cet effet, qu'on vint porter la nouvelle au même malheureux que son fils unique étoit à l'extrémité ; il abandonne aussitôt le cadavre de la défunte, et court vers son cher fils ; mais le voyant mort, il changea de sentiment, et dit à haute voix : vraiment Dieu me punit ! Je cherchois à nuire, et le mal est retombé sur moi. Il reprit en même temps sa femme légitime, avec laquelle il a vécu depuis en bonne union. Il vouloit même tout quitter et se mettre au service d'un missionnaire, mais on lui conseilla de

rester dans son village, et de réparer par sa bonne conduite le scandale qu'il avoit donné ci-devant. Au sujet du cadavre de la défunte, le parent qu'on avoit engagé à faire un procès, ne voyant point revenir celui qui devoit être le principal acteur, se trouva fort embarrassé dans une pareille conjoncture. Heureusement un de mes élèves le reconnut pour être aussi un de ses parens, et lui expliqua le vrai état des choses. Le village rendit témoignage que la personne étoit morte d'une mort naturelle. Alors le parent de la défunte témoigna une sensible douleur, pria le village de l'enterrer, et me força d'accepter deux morceaux d'ivoire, dont on se sert dans les palanquins ou plutôt dans les filets dont on use pour se faire tranporter.

Le 3 décembre de ladite année 1778, il y eut un édit de persécution; on peut l'attribuer à deux causes, dont l'une venoit d'un reproche qu'un mandarin visiteur, envoyé du Tong-king dans la haute Cochinchine, adressa au vice-roi ou gouverneur, de ce qu'il sembloit favoriser dans son département une religion proscrite par le prince régnant; une deuxième cause, que je crois la plus forte, c'est qu'un vaisseau anglais, venant faire le commerce dans la haute Cochinchine, fut très-fâché de ne point voir revenir son canot et quelques hommes qu'il avoit envoyés acheter des vivres. Dans un moment de colère, il fit tirer le canon contre un petit fort tonquinois, situé dans le côté du fleuve opposé à celui où le vaisseau étoit à l'ancre. Cet acte d'hostilité fâcha beaucoup les Tonquinois : pour se venger, ils construisirent deux petits forts dans un endroit assez étroit, par lequel le vaisseau devoit passer pour gagner la pleine mer; outre lesdits forts placés des deux côtés du fleuve, ils barricadèrent le même fleuve avec des chaînes de fer.

Mais le quinzième de la lune, propre jour de la fête de saint François Xavier, patron des Indes orientales, le vaisseau profita de la marée qui commençoit à descendre; il leva l'ancre. Arrivé aux deux petits forts, il les abattit à coups de canon, brisa les barricades, et malgré les cris ou hurlemens des Tonquinois enragés, il sortit du port sans aucun accident fâcheux. Mais nos chrétiens et les missionnaires eurent à souffrir de la persécution dont l'édit fut publié tout aussitôt après le départ du vaisseau; néanmoins le bon Dieu qui connoît notre foiblesse n'a pas permis que nous souffrissions long-temps. Quelques églises ont été détruites; mais on a pu les rebâtir d'autant plus facilement, que nos édifices sont faits en bois; on les élève, on les abaisse, on les détruit, on les refait en peu de jours, quelquefois même en une demi-journée.

Depuis 1778 jusqu'en 1786, les jours de notre pélerinage ont été tantôt bons, tantôt mauvais; mais le 15 juin de ladite année 1786, nous avons changé de maîtres. Les rebelles de Cochinchine, après s'être emparés des provinces intérieures du royaume, sont venus attaquer les provinces extérieures soumises aux Tonquinois depuis 1774. L'armée navale étoit rendue près de Hûé ou ville royale de Cochinchine dès le 13 dudit mois de juin. Un capitaine portugais et son frère avoient été liés dos à dos par un chef des rebelles et jetés dans le fleuve, où ils furent tués à coups de lances; mais les Tonquinois ne voyant point encore l'armée de terre, faisoient les braves, et témoignoient désirer la rencontre de l'ennemi, pour signaler leur valeur. Mais le 15, l'armée de terre parut, et en une heure de temps elle détruisit la puissance tonquinoise, et les rebelles s'emparèrent non-seulement

de la haute Cochinchine, mais encore de tout le Tong-king. Une si grande révolution se fit dans l'espace d'environ un mois. Nous avons eu beaucoup à souffrir de la part de nos nouveaux maîtres ; la plupart de nos églises ont été enlevées pour servir de logement aux mandarins et à leurs soldats. Comme elles étoient toutes bâties en bois, le transport n'a pas été difficile. Ce qui nous a causé plus de chagrin, c'est que presque tous nos chrétiens ont été enrôlés dans les troupes destinées pour l'expédition du Tong-king, etc.

L'année suivante (1787), le jeune frère du roi des rebelles a tourné ses armes victorieuses contre son frère, qui lui avoit donné le commandement des troupes. L'occasion de la rupture entre les deux frères vint de ce que le frère aîné avoit fait transporter les dépouilles du Tong-king dans la ville ou forteresse qu'il venoit de faire construire depuis quelques années. Le jeune frère indigné conduisit ses troupes vers ladite ville, et la bloqua pendant plusieurs mois. Le frère aîné, rempli d'une fausse confiance que son jeune frère n'en viendroit jamais à une telle extrémité, ne fit aucune diligence pour s'opposer à ses entreprises, et fut obligé de lui céder toutes les nouvelles conquêtes. Ainsi la justice divine permit que ledit roi des rebelles fût lui-même en butte aux traits de l'envie de son propre frère.

En 1788, le nouveau conquérant du Tong-king ne fut guère tranquille; il fit trancher la tête à deux de ses généraux, qu'il soupçonna vouloir se révolter. Plusieurs mandarins inférieurs eurent le même sort. Vers la fin de l'année, il reçut la nouvelle que l'empereur de la Chine avoit envoyé des troupes pour rétablir le roi de Tong-kin sur son trône. Alors le

jeune tyran fit faire de nouvelles recrues. Les perquisitions furent si rigoureuses, qu'on ne savoit où se retirer pour éviter la milice. Ceux qui étoient chargés de faire les recrues envoyoient des chiens pour chercher les hommes dans les forêts voisines, comme on cherche des bêtes de venaison. On sondoit avec des piques les amas de paille à brûler; je fus obligé de chercher une forêt très-éloignée, où les chrétiens me construisirent un logement suffisant pour me servir d'église, et de retraite à quinze personnes qui m'accompagnoient. Nous y demeurâmes depuis le 30 octobre jusqu'au 22 décembre. Pendant les vingt derniers jours, environ 150 personnes vinrent nous y trouver, 8 à 10 personnes à la fois, pour s'approcher des sacremens.

Au commencement de l'année 1789 (30 janvier), le jeune tyran battit les Chinois, déjà parvenus à la ville royale du Tong-king. Leur armée fut défaite à plate couture; un grand nombre furent massacrés; plusieurs des chefs se pendirent à des arbres; d'autres furent faits prisonniers, et le reste revint en Chine avec le roi du Tong-king, de nouveau détrôné. Le vainqueur, pour gagner l'empereur de la Chine, lui renvoya les prisonniers de guerre, et lui fit ses excuses comme ayant été forcé de se battre contre les troupes du grand empire. Il eut même la hardiesse de supplier l'empereur de l'établir roi du Tong-king. L'empereur crut avoir trouvé une voie honnête pour ne pas risquer un autre combat; ainsi le jeune tyran fut nommé roi; et pour dédommager en quelque manière le prince légitime, dépouillé de ses états, on lui donna la dignité de mandarin du troisième ordre, et on le retint à Pékin, où il est mort. (Il se nommoit Chieû-Tong.)

Vers le mois de juin le nouveau roi revint en Cochinchine; il passa tout à côté du jardin où je gardois l'incognito : car ne sachant trop où aller pour préserver mes élèves d'être enrôlés, je m'étois retiré à la ville royale, où ils purent se cacher à l'ombre de quelques mandarins chrétiens. J'y célébrai la Pâque assez tranquillement. Mais un gouverneur pour le jeune tyran ayant été massacré par des rebelles du Tong-king, la sœur dudit gouverneur encore païenne, voulant s'emparer des biens de son frère au préjudice de la veuve du défunt, qui étoit fort attachée à notre sainte religion, accusa ladite veuve d'avoir reçu un missionnaire européen dans sa maison. L'accusation étoit fausse, mais on fit des perquisitions par ordre d'un grand mandarin, et l'on prit ce qu'on jugea à sa bienséance dans la maison de la pauvre veuve. Comme on cherchoit à me prendre, je fus contraint d'abandonner le lieu où j'avois célébré la Pâque, et de chercher gîte ailleurs. Un autre orage survint à l'occasion du retour de l'héritier présomptif du roi Gia-Laong, que Mgr. l'évêque d'Adran avoit conduit en France, et venoit de ramener en Basse-Cochinchine. Ce retour donna des inquiétudes et causa des arrestations.

Vers la fin de septembre nous apprîmes la mort de Mgr. Jean Davoust, évêque de Céram, décédé le 17 août. Il étoit vicaire apostolique du vicariat occidental dans le royaume du Tong-king. (Vous avez pu le voir à Vaugirard, où je l'accompagnai en 1775.) Nous apprîmes aussi la mort de Mgr. l'évêque de Ruspe, dominicain espagnol et vicaire apostolique du vicariat oriental dans le même royaume, qui ne survécut à Mgr. l'évêque de Céram que 20 jours. Ainsi tout le Tong-king se trouva sans évêques. Dès le commencement de 1786, Mgr. Labartette avoit reçu des bulles

pour l'évêché de Véren *in partibus infidelium*, avec le titre de coadjuteur de Mgr. l'évêque d'Adran, vicaire apostolique de Cochinchine. J'avois pressé Mgr. l'évêque élu de se rendre au Tong-king, afin de s'y faire sacrer. Les rebelles ne s'étoient point encore emparés dudit royaume ; mais ce prélat crut avoir des raisons de différer, et me dit, comme en badinant, d'y aller moi-même. Je lui fis réponse, à peu près sur le même ton, que n'ayant point de bulles, je ferois un voyage inutile. Mais après la mort de Mgr. l'évêque de Céram, on commença quelques propos sur la demande qu'il avoit faite au sujet de moi pour son coadjuteur, et le 10 décembre 1790 mes bulles pour l'évêché de Gortyne, avec le bref de coadjutorerie du vicariat occidental du Tong-king, me parvinrent. La demande avoit été faite en 1785, et les bulles ou brefs furent expédiés en mars et avril 1787; mais la guerre entre la Chine et le Tong-king avoit empêché de me les envoyer. J'aurois bien voulu rester en Cochinchine, où je demeurois depuis 14 ans; mais tout le Tong-king et la haute Cochinchine se trouvant sans évêque, Mgr. l'évêque élu de Véren me conseilla d'accepter le fardeau, et j'obéis d'autant plus que mon prédécesseur avoit sollicité un ordre exprès qui me forçât d'accepter une charge si pesante. En mars de l'année 1792, je passai dans le vicariat oriental pour attendre un vaisseau espagnol qui devoit me conduire dans la Basse-Cochinchine, pour y recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr. l'évêque d'Adran. Mais ledit vaisseau ne put se trouver au lieu assigné où il avoit débarqué 9 missionnaires en 1790. Les courans le jetèrent sur les côtes d'une autre province ; et craignant les pirates favorisés par le jeune tyran, il re-

tourna à Macao sans pouvoir nous être utile. Alors le bon Dieu permit que je me rappelasse une coutume très-humaine qu'on observe en Chine, c'est de permettre aux malheureux de voyager par les terres de l'empire, afin qu'ils puissent se rendre dans le lieu qu'ils désignent. Ainsi après avoir pris conseil, je résolus de prendre la voie de terre pour me rendre à Macao et prier l'évêque de cette ville de faire mon sacre. Parti du lieu de ma résidence le 10 avril, j'arrivai à Macao le 13 juillet; il me fallut passer par douze villes de la Chine, et montrer mon passe-port en divers lieux; il m'avoit été accordé par un mandarin tonquinois, qui reçut environ 15 piastres. Dieu nous accorda sa protection, et malgré mille difficultés qui sembloient faire échouer mon projet, je fus sacré le 30 septembre de la même année, anniversaire de mon entrée au séminaire des Missions étrangères 18 ans auparavant (1).

---

(1) Dans une lettre écrite en 1792, Mgr. de Gortyne donnoit des détails un peu plus étendus sur son voyage : Je me déterminai, écrivoit-il, à aller à Macao par la voie de terre, si vous en exceptez quelques jours que j'ai été en barque, soit par mer, soit sur différens fleuves. Je passai dans le vicariat du Tong-king oriental; je le parcourus dans toute sa longueur, et arrivai le 10 mai sur les frontières de la Chine, sans avoir éprouvé aucun accident. Le mandarin qui gouverne la frontière du Tong-king me donna un passe-port pour entrer sur les terres de Chine. Il me fit même conduire en palanquin chez le mandarin chinois, son plus proche voisin, qui me fit un très-bon accueil, et me donna un passe-port sur le modèle de celui qui m'avoit été délivré par le mandarin tonquinois. Ce fut le 27 mai, jour de la Pentecôte, que j'entrai sur les terres de Chine, après avoir célébré la sainte Messe. J'étois accompagné de deux Chinois chrétiens, et d'un de mes écoliers, habillé en Européen. Un des Chinois faisoit la fonction d'interprète, l'autre portoit le bagage. Plusieurs raisons, alléguées

Le

Le 7 mars 1793 je fus de retour au Tong-king. Trois jours après, je fis le sacre de Mgr. le vicaire apostolique du Tong-king oriental; élu évêque de

---

dans le passe-port, parurent suffisantes pour accorder à un pauvre malheureux le passage qu'il demandoit.

» Le 28, on nous donna un soldat pour nous conduire jusqu'à la ville la plus voisine. Nous y arrivâmes le 31. Mon interprète fut sur le point de recevoir la bastonnade, parce qu'il ne répondoit pas aux questions qui lui furent faites par le mandarin. Nous avons passé par dix villes, avant d'arriver à Canton. Toutes ces villes sont murées et paroissent assez peuplées. J'ai été obligé de paroître devant un grand nombre de mandarins, qui m'ont traité assez honnêtement, mais plusieurs de leurs satellites nous ont fait essuyer quelques retardemens, dans l'espérance de tirer de nous de l'argent. On nous mit une fois dans une prison, où étoient deux criminels couverts de chaînes : mais comme les satellites en agissoient ainsi à l'insu des mandarins, je frappai tant sur les barreaux de la prison qu'ils furent obligés de nous ouvrir.

» Je n'ai rien vu de bien remarquable dans toute la route, sinon quelques ponts de pierre à trois ou quatre arches, et quelques tours dont une est octogone et à neuf étages. Nous avons fait route pendant plusieurs jours avec deux criminels portés dans des cages de bois. Mais j'étois libre et porté en palanquin : un ou deux soldats nous accompagnoient seulement de loin, et nous laissoient toute facilité d'agir à notre gré. Il est bien vrai qu'ils avoient quelque intérêt à bien nous traiter, car ils avoient l'espoir d'un petit profit. Nous arrivâmes enfin à Canton le 30 juin. Notre barque fut conduite au quartier où demeurent MM. les Espagnols. Ces messieurs me reçurent avec toute l'honnêteté possible.

» Le lendemain de mon arrivée, le mandarin envoya un ministre inférieur et quelques satellites pour me questionner et me faire venir en sa présence. Heureusement je trouvai dans une indisposition une excuse pour m'exempter de comparoître; et après une seconde visite des ministres du mandarin, j'obtins un passe-port pour me rendre à Macao. J'arrivai devant cette ville le 12 juillet; mais les soldats qui m'accompagnoient ne me permirent de descendre qu'après un ordre exprès du mandarin qui réside dans une petite île voisine.

» J'ai été sacré évêque de Gortyne par Mgr. *Marcellin Joseph à Sylva*, évêque de Macao le 30 septembre. Nous avons tâché de faire la cérémonie le plus secrètement possible, pour ne pas compromettre les intérêts de nos missions.

Fesseiten. Le 21 septembre, je fis aussi le sacre de monseigneur l'évêque de Véren, auquel j'avois donné l'extrême onction en 1777. J'ai eu aussi occasion de sacrer deux autres évêques, tous deux mes coadjuteurs; à savoir, Mgr. Lamothe, élu évêque de Castorie, dont je fis le sacre le 10 avril 1796; et ce digne prélat étant mort le 22 mai 1816, en vertu d'un pouvoir spécial de notre saint père le pape Pie VI, d'heureuse mémoire, j'ai consacré Mgr. Guérard (ancien maître de M. Picot, auteur des volumes qui concernent l'histoire ecclésiastique du 18.e siècle), sous le même titre d'évêque de Castorie, le 25 juillet de la même année 1816. Mgrs. les évêques, vicaire apostolique et coadjuteur du Tong-king oriental, ont assisté à ce sacre. C'est peut-être le seul qui ait été fait dans ces pays infidèles avec trois évêques réunis.

Depuis mon retour au Tong-king il y a eu près de cent prêtres du pays ordonnés pour le soutien de notre mission. Il y en a eu aussi un grand nombre d'ordonnés dans le vicariat oriental et en Cochinchine. Nous avons essuyé deux persécutions, une en 1795, qui n'a pas été de longue durée; la deuxième en 1798, dans laquelle deux prêtres, un cochinchinois et un tonquinois, ont eu la tête tranchée; l'un a été décapité le 17 septembre, et l'autre le 28 octobre. Le propre jour de Noël du même an votre vieux ami a été arrêté et lié par quelques aventuriers qui cherchoient fortune; mais les chrétiens m'ont délivré de leurs mains, et le gouverneur de la province a été content de leur manière d'agir. Lui-même sachant que j'avois été arrêté, fut d'avis que les chrétiens procurassent ma délivrance, car il n'avoit point envoyé lesdits aventuriers, et il venoit de déclarer aux mandarins supérieurs

qu'il n'y avoit aucun Européen dans son gouvernement. Bien plus, il fit prendre ceux qui m'avoient pris, et après les avoir fait mettre à la cangue, il les détint pendant trois mois, et ne les relâcha pas, que préalablement il ne leur eût fait à chacun appliquer 300 coups de bâton : dans ce pays on reçoit ordinairement un grand nombre de coups, qui ne font pas grand mal, pourvu qu'on paie ceux qui les appliquent.

Il semble que la justice divine punit visiblement, même en ce monde, ceux qui persécutent notre sainte religion. Dans ces contrées infidèles, deux mandarins, auteurs de la persécution de 1795, furent pris par l'adresse d'un mandarin inférieur : l'un fut arrêté à la ville royale de Cochinchine le propre jour de l'Ascension, et l'autre fut pris à la ville royale du Tong-king le saint jour de la Pentecôte de la même année. On les mit dans des cages de bois, et deux jours avant l'Assomption de la très-sainte Vierge, ils furent submergés.

Le fils du tyran, ou nouveau roi du Tong-king, ayant succédé à son père, écouta les suggestions d'un mandarin ennemi de notre sainte religion, et donna un nouvel édit pour la détruire; mais le fils de son oncle paternel se révolta; et l'année suivante, le roi légitime de Cochinchine ayant pris les armes, remporta de grands succès.

Le même roi, en mai 1801, s'empara de la ville royale de Cochinchine. Le jeune prince ou roi des rebelles prit honteusement la fuite vers le Tong-king; mais il n'échappa que pour un temps à la justice qui le poursuivoit. Le roi légitime s'étant rendu maître de tout le Tong-king en 1802, le prince fugitif fut arrêté et chargé de fers. Le 29 août, lorsque je parus devant le vainqueur, résidant alors à la

ville royale, le misérable prince captif étoit détenu dans un appartement voisin de celui où le roi légitime donnoit audience (1). Depuis ce nouveau changement de maître, l'état de notre sainte religion a été assez tranquille; nos chrétiens ont éprouvé quelques persécutions locales, mais les mandarins supérieurs nous ont protégés.

En 1803, je fus visiter Mgr. l'évêque de Véren et mes chers confrères de Cochinchine. Le roi m'accorda des patentes ou passe-ports, afin que je pusse visiter les chrétiens du Tong-king; de plus, il me donna la liberté de choisir quinze personnes pour m'accompagner. Mgr. l'évêque de Véren obtint un pareil écrit pour visiter les chrétiens de Cochinchine; plusieurs missionnaires et prêtres, soit cochinchinois, soit tonquinois, ont aussi obtenu des passe-ports pour aller dans différentes provinces.

Au commencement de l'année 1804, le roi s'étant rendu au Tong-king, j'eus une nouvelle audience, et il me témoigna qu'il se souvenoit encore de moi. Depuis ce temps il est resté en Cochinchine, où il vient de mourir au commencement de la présente année (2). Son successeur, avant de monter sur le trône, a témoigné de la haine contre notre sainte religion, et se proposoit de l'anéantir, comme on a fait au Japon (j'ignore comment il a pu savoir ce qui concerne cedit royaume, car ici on n'a point de gazettes); mais le cœur des rois est entre les mains du bon Dieu, comme celui de tous les hom-

---

(1) Il a été mis à mort, ainsi que tous les membres de sa famille, sans exception, et presque tous ses grands mandarins, qui furent aussi punis du dernier supplice.

(2) Il se nommoit Gia-Laong; son successeur se nomme Minh-Mênh.

mes : *Si Deus pro nobis*, etc. *Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui pourra quelque chose contre nous?*

Je voudrois bien encore vous écrire plus au long; mais la crainte de vous fatiguer par une longue lecture, et celle de me fatiguer moi-même par une plus longue écriture, m'oblige de mettre fin à ma lettre. Je prie le cher vieillard M. Juillard de se souvenir du vieillard Jacques-Benjamin, son vieux ami, qui souvent a parlé de lui dans ces pays infidèles; car le courage que le Seigneur a daigné vous accorder pour aimer notre Père céleste plus que votre père *secundum carnem* est vraiment une preuve que le bras de notre divin Maître n'est point raccourci. *Regi seculorum, etc.*; gloire au Roi des siècles!

Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, et suis avec le plus respectueux attachement,

Monsieur et très-cher ami,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† Jacques-Benjamin, *évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental.*

P. S. Je présente mes respects à M. Mayet. J'ai appris que M. D. étoit retourné en son pays; que MM. M. et M. n'étoient plus de ce monde. Votre vieux ami a une double descente avec une hydropisie tympanique, et bientôt soixante-huit ans accomplis. *Finis omnium appropinquavit :* La fin de toutes choses approche.

Monseigneur l'évêque de Gortyne est natif du Havre; son coadjuteur, Mgr. Jean-Jacques Guérard,

évêque de Castorie, est né au diocèse de Bayeux. Il partit de France au mois de mars 1790, et arriva au Tong-king la même année. Mgr. de Gortyne l'élut et le sacra, en vertu d'une faculté extraordinaire accordée, le 23 juillet 1798, par N. T. S. P. le Pape Pie VI, alors détenu captif à Florence, à tous les évêques vicaires apostoliques de Chine et des royaumes voisins, de se choisir eux-mêmes chacun un coadjuteur, s'ils n'en avoient pas, et d'en choisir et sacrer un second, s'ils survivoient à celui qu'ils avoient à cette époque. Les nouvelles qu'on a reçues de la mission du Tong-king, depuis la lettre de Mgr. Longer qu'on vient de lire, ont été envoyées par Mgr. Guérard, son coadjuteur. Nous les avons données dans le premier numéro des Nouvelles des missions. *Voyez page* 8 *et suivantes.*

Dans une lettre écrite de Pulo-Pinang en 1817, M. Magdinier disoit : « J'ai appris que notre mission » du Tong-king venoit de perdre Mgr. Lamothe, » coadjuteur du vicaire apostolique, et un autre » missionnaire. Le vicaire apostolique, en vertu de » pouvoirs, s'est consacré un nouveau coadjuteur, » un M. Guérard de Bretagne, le missionnaire que » nous avons supérieur en vertu et en doctrine. Si » vous rencontrez quelques-unes de ses lettres im- » primées dans les recueils, elles vous confirmeront » de lui cette idée. Il ne reste à cette mission qu'un » autre missionnaire chargé du séminaire. Elle » comptoit cent quatre-vingt mille chrétiens, nom- » bre qui vient d'être diminué par des guerres, des » famines et des maladies épidémiques. La foi faisoit » annuellement de fort grands progrès parmi les » infidèles. Mgr. Guérard, le nouvel évêque, a écrit » dernièrement que la disette a été telle au Tong-

» king, qu'il ne pouvoit donner pour chaque repas » aux élèves du collége, qu'une quantité de riz de » la grosseur d'un œuf; vous savez qu'il n'est jamais » ici question de pain. Heureusement cette mission » est fournie encore de trente ou quarante prêtres » *Anamites*, qui aideront à soutenir l'édifice en » attendant que d'autres appuis arrivent. La mis- » sion de Cochinchine, qui conserve quatre ou » cinq missionnaires européens, est je crois moins » bien fournie de prêtres *Anamites*. Au milieu de » cette disette si extrême, Dieu soutient visiblement » son œuvre; les secours auront le temps d'arriver, » si les prêtres zélés que l'Esprit saint invitera ne » mettent aucun retardement à suivre ses inspi- » rations, etc., etc. »

Plus bas, M. Magdinier disoit : « Je ne sais ce que » le bon Dieu veut faire de moi. Je crois que les » besoins du Tong-king, tout considérés, sont les » plus pressans. Il y a là un évêque, le nouvel élu, » (Mgr. Guérard), que je révère tant sans le con- » noître, que j'irois lui baiser les pieds au bout du » monde. Si c'est là ma part, je la recevrai avec » reconnoissance, etc., etc. »

Nous avons déjà dit que M. Magdinier avoit été destiné, en effet, pour la mission du Tong-king, mais qu'il étoit mort avant d'avoir pu y pénétrer.

Les premières feuilles de ce cahier étoient déjà sous presse quand il nous est arrivé des nouvelles assez récentes sur la mission du Tong-king occidental; elles nous sont parvenues par le séminaire des Missions étrangères : en voici le précis.

Les deux évêques, Mgr. Longer, évêque de Gor-

tyne, vicaire apostolique, et Mgr. Guérard, évêque de Castorie, son coadjuteur, âgés, le premier, de 72 ans, le second, de 64, accablés l'un et l'autre d'infirmités, continuent leurs travaux apostoliques avec autant d'activité que le permet la foiblesse de leur santé. Le premier ne peut plus, depuis longtemps, aller dans les divers lieux de sa mission pour faire sa visite pastorale; cependant, au commencement de l'année 1823, il a été obligé de quitter le village où il faisoit depuis bien des années sa résidence la plus ordinaire, parce que des brigands menaçoient de piller ce village. Il a été consolé dans son nouvel asile par l'arrivée subite et inattendue de M. Havard, nouveau missionnaire, qui s'étoit embarqué à Macao sur une *somme* chinoise, le 1.er février de cette année, et qui, après avoir couru divers dangers, a abordé, dans les premiers jours de mars, tout près de l'endroit où Mgr. l'évêque de Gortyne étoit venu se réfugier.

Ce prélat, tout foible qu'il est, a ordonné le samedi avant la Passion dix-neuf nouveaux prêtres tonquinois. Le vicariat occidental du Tong-king comptoit, après cette ordination, 93 prêtres du pays, mais dont dix au moins ne peuvent plus, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, soutenir les fatigues du ministère. Depuis l'arrivée de M. Havard, outre les deux évêques de Gortyne et de Castorie, il y a quatre missionnaires français, dont un âgé de plus de 60 ans est aussi très-infirme.

Au mois de mars 1823, M. Imbert, missionnaire français, attendu, comme on sait, dans la mission du Su-tchuen en Chine, étoit encore au Tong-king, le chemin pour entrer en Chine étant impraticable, à cause des troubles et des brigandages qui désolent

une grande partie du Tong-king, et surtout les provinces voisines de la Chine. De nombreuses troupes de voleurs, auxquelles le gouvernement n'oppose qu'une foible résistance, portent de tous côtés le ravage et l'incendie. Quinze chrétientés ont été incendiées par ces brigands. En beaucoup d'autres endroits, les chrétiens en ont été quittes pour la perte de ce qu'ils avoient dans leurs maisons. Il est impossible de savoir la quantité de villages païens qui ont été saccagés ou brûlés, vu que le nombre des chrétiens, comparé à celui des idolâtres, est à peine comme 1 à 50. A ces désastres se joint l'appréhension continuelle où l'on est de voir la persécution éclater contre les chrétiens, à cause de la haine que le roi Minh-Mênh continue de manifester contre la religion. Jusqu'à présent il s'est borné à des menaces, mais on craint de les voir bientôt se réaliser. Cependant, au milieu de ces malheurs, la religion chrétienne ne laisse pas de faire quelques progrès. Dans le courant de l'année 1822, l'on a baptisé, dans le vicariat occidental du Tong-king, 496 adultes, environ 800 enfans de païens à l'article de la mort, et plus de 7000 enfans de chrétiens.

En l'année 1820, le nombre des baptêmes avoit été un peu plus considérable. On a pu voir, dans le premier numéro des nouvelles, page 9, que cette année-là on avoit baptisé 506 adultes, 761 enfans de païens en danger de mort, et 8492 enfans de chrétiens.

Les lettres que nous avons données sur la Cochinchine, dans le 2.e numéro des Nouvelles des Missions, avoient été envoyées par M. Taberd, prêtre du diocèse de Lyon, ancien vicaire de la paroisse de Saint-Irénée de cette ville. On nous a communiqué une lettre de ce même missionnaire, écrite à la même époque, et que nous avons pensé devoir intéresser les Associés de la Propagation de la Foi.

Elle est adressée à la famille de M. Taberd, résidant dans la ville de St-Etienne, département de la Loire.

Royaume de Cochinchine, village de Kébô, le 3 octobre 1821.

J. M. J.

Ma bien bonne Mère, mes bien chers Frères,

Déja vous avez reçu plusieurs lettres de moi, au moins deux : une que j'ai écrite étant en mer, et l'autre pendant mon séjour d'un mois à Batavia; pour moi, je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir recevoir de vos nouvelles; je ne désespère pas d'en avoir dans le courant de 1822. Puisse cette lettre trouver toute ma famille en bonne santé; je la prie de ne pas s'alarmer sur la mienne, elle se soutient heureusement au milieu de mes études. Car mon premier soin, en arrivant ici, a été de travailler fortement à apprendre la langue du pays, sans quoi il seroit impossible de se rendre utile. J'ai eu le bonheur de réussir passablement, et déjà dès le mois d'août j'ai commencé à faire quelques petites instructions et à confesser quelques personnes. Je suis arrivé dans ce royaume le 17 mai 1821, et le 24, j'ai eu la consolation de recevoir la bénédiction de mon évêque, Mgr. de Véren, que rendent recommandable 47 ans

de mission. Vous voyez qu'il ne doit pas être jeune. Depuis, je ne me suis éloigné de lui qu'à une distance de deux lieues, dans un petit village tout composé de chrétiens : je leur donne la messe le saint jour de dimanche et leur explique l'évangile. *Misit me Deus evangelizare pauperibus :* c'est aux pauvres que Dieu m'a envoyé prêcher l'évangile. Il y a peu de personnes riches dans ce royaume ; mais il paroît qu'ici, comme dans les autres pays, le paradis n'est pas destiné aux riches. Il n'y a dans toute l'étendue de la Cochinchine qu'environ 60000 chrétiens : tout le reste est adonné à l'idolâtrie. Ils n'ont d'autre sollicitude que celle d'offrir des sacrifices au démon afin de se le rendre propice. Ces pauvres aveugles ! ils cultivent bien dans ce monde l'amitié du diable : je ne sais pas dans l'autre comment il les traite. Hélas ! plaignons-les, ils sont cependant moins coupables que les chrétiens d'Europe, qui connoissent Dieu, il est vrai, mais le déshonorent par leurs actions. Heureusement que les pères (c'est ainsi qu'on appelle les missionnaires) ont la consolation tous les ans de voir un certain nombre de païens abandonner l'idolâtrie et embrasser la foi de Jésus-Christ. Mais il est bien difficile d'en ramener un grand nombre. On ne peut pas prêcher publiquement la religion : il faut tout faire en secret, de peur d'exciter quelque persécution. Ces chrétiens ont bien besoin de secours ; tous n'ont pas la facilité de se confesser tous les ans. Le très-grand nombre ne peut voir le père qu'un mois ou quinze jours dans leur village. Quand il a administré les chrétiens dans un endroit, il faut aller recommencer la même chose ailleurs ; ainsi pendant toute l'année. Voilà donc ces pauvres gens abandonnés à eux-mêmes pendant dix, onze mois. Cepen-

dant, pendant cet intervalle, ils ne laissent pas de s'assembler pour prier en commun tous les dimanches trois fois, le matin, à midi et le soir. Leur prière ordinaire est le chapelet; la plus grande partie ne sait pas lire; d'ailleurs leurs lettres sont très-difficiles : souvent aussi pendant la semaine ils se réunissent pour prier lorsque c'est la fête de quelque Saint remarquable dans l'Eglise. Ils font consister leur amour-propre à avoir un beau chapelet, beaucoup de médailles, etc. Lorsque les nouveaux missionnaires arrivent, le village vient en corps pour les saluer; chacun demande alors un chapelet ou une médaille, et de suite proclame son nom de baptême : on auroit besoin de charger un bâtiment de chapelets, de médailles et d'images, pour pouvoir satisfaire la soif et la faim de ces gens-là. Plusieurs fois j'ai été obligé de les refuser, n'en ayant pas pour donner à tout le monde. Lorsque j'étois en France, j'aurois vu avec beaucoup de plaisir cette avidité des choses saintes, j'aurois été à portée de les satisfaire, mais à présent je suis forcé de devenir avare, afin de conserver quelques images et médailles pour les chrétiens que je dois aller visiter dans quelque temps. Vous voyez, ma bonne mère, que c'étoit bien avec raison que je demandois un moule pour en fondre. Un fondeur de profession n'abonderoit pas pour en couler assez.

Ceux qui ont envie de jouir des agrémens de la vie doivent bien se garder de venir passer leur vie en Cochinchine; ils n'y trouveroient ni pain, ni vin, mais bien du riz, de l'eau et du poisson; cependant on y vit encore, quoiqu'en général les hommes n'y soient pas forts, tant à cause de la nourriture qu'à cause des chaleurs qui sont excessives. Les habitans ne peuvent pas beaucoup s'enrichir. Il n'y a

aucune branche de commerce; ils ne cherchent pas le superflu, et se contentent volontiers de l'absolu nécessaire. Aussi quand ils voient des Européens avoir besoin de mille et mille choses, ils s'en moquent; mais quand ils voient la conduite déréglée de quelques étrangers qui viennent commercer ici, ils sont bien scandalisés, et ils interrogent les pères, savoir si ces gens-là sont chrétiens. Les missionnaires, pour ne pas affoiblir la foi de ces néophytes, sont embarrassés pour répondre, car ils voilent tant qu'ils peuvent les dérèglemens des Européens : mais quand ces gens voient par eux-mêmes, il est bien difficile d'excuser. Quand des Européens viennent dans nos églises, ils font comme dans leur patrie, s'amusent à tourner la tête et à regarder d'un côté et d'autre; mais les nouveaux chrétiens qui sont dans un profond silence et le plus parfait recueillement s'en étonnent singulièrement. Il est fâcheux pour un Français d'être obligé de parler ainsi de ses compatriotes, mais on ne sait que trop tout cela, et que ceux qui font profession de courir les mers ne sont pas toujours de grands saints : ils n'ont d'autre intention en s'exposant aux dangers de la mer que de gagner beaucoup d'argent, et s'inquiètent peu du reste. Heureux au moins ceux qui affrontent les périls de la mer dans d'autres intentions, s'ils ont le bonheur de gagner, non pas de l'argent, mais beaucoup d'ames à Jésus-Christ! et surtout heureux si, en se sacrifiant eux-mêmes, ils peuvent sauver leur ame! Je n'ai pas d'autre intention en quittant parens et amis : sacrifice toujours nouveau : mais le chemin du ciel est étroit; c'est partout qu'il est semé de ronces et d'épines, et il n'y a dans tous les pays que ceux qui se font violence qui puissent espérer d'y entrer.

O ma bien tendre mère! ô mes bien-aimés frères! que de montagnes, que de rivières, que de fleuves, que de mers nous séparent! mais avec quelle rapidité je franchis tous ces espaces et me transporte en esprit au milieu de vous et de vos familles! Vous le savez, je n'ai point un cœur insensible, et si je vous ai quittés, mon cœur n'a pas laissé d'être déchiré par de bien vives douleurs; mais j'ai cru entendre la voix de Dieu: et rien ne devoit m'arrêter, je devois être sourd à la voix de la chair et du sang. Le jour de sainte Magdeleine, de saint Antoine, de saint Matthieu et de saint Pierre, mon intention est d'offrir la sainte messe pour chacun de vous en particulier, quoique tous les jours je pense à vous dans le saint sacrifice, ainsi qu'à tous mes parens. Ah! si j'étois destiné à ne pas vous revoir sur la terre, qu'au moins nous puissions avoir la consolation de nous voir pendant toute l'éternité dans le séjour du bonheur! Priez pour moi, ma bonne et bien tendre mère, et vous aussi bien-aimés frères, nièces et neveux, ainsi que tous mes parens et amis, auxquels je me recommande, en présentant mes respects à MM. Vuillerme et Bomtemps, et à MM. de Notre-Dame et de la Charité, en un mot à tous ceux que je ne puis nommer, mais que je n'oublie pas.

Je vous embrasse bien tendrement, et suis avec respect,

Votre obéissant et affectueux fils et frère,

TABERD, *prêtre missionnaire apostolique.*

La mission de Cochinchine reçut en 1821 un renfort de deux missionnaires : le premier, M. Taberd, et le second M. Gagelin, sous-diacre du diocèse de Besançon, dont nous avons donné, dans le 1.er numéro, une lettre datée de Batavia. (*Voy*. 1.er numéro, p. 9.) Nous donnons ici une autre lettre de ce missionnaire, adressée à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, écrite le 4 octobre 1821.

Messieurs,

Me voilà enfin arrivé dans la mission pour laquelle la divine Providence semble m'avoir destiné.

Notre voyage de Bordeaux jusqu'ici a été d'environ six mois. A la fin de janvier nous avions déjà doublé le cap de Bonne-Espérance (1), où nous avons essuyé quelque mauvais temps, toutefois sans suites fâcheuses. Depuis là nous avons été un peu contrariés par les vents et les calmes, pour nous rendre à Batavia, où nous sommes enfin arrivés les premiers jours d'avril. Nous avons eu la consolation d'y trouver un curé catholique hollandais, M. Wedding, qui nous a reçus très-amicalement, a voulu nous nourrir et nous loger pendant notre séjour, et n'a rien épargné pour nous garantir de la contagion de ce pays, où le nombre des mourans est effroyable. Batavia est réputé le pays le plus malsain du monde, et regardé comme le tombeau des Européens. Nous sommes restés chez M. le curé assez long-temps pour faire la pâque avec lui. L'on a fait solennellement les offices de la Semaine-sainte avec diacre et sous-diacre ; l'on a même chanté la Passion,

---

(1) M. Gagelin étoit parti de France vers le commencement de décembre 1820.



ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu dans l'île de Java. Notre voyage de Batavia jusqu'en Cochinchine n'a eu rien de particulier. Nous sommes entrés dans la mer de Chine par le détroit de Gaspar, qui sépare l'île de Banca de l'île de Billeton. Comme c'étoit de jour, et que nous avions bon vent, nous n'avons point eu affaire avec les pirates, qui sont si redoutés dans ces parages, et dont on a cru voir un certain nombre rôder autour des petites îles. En cas d'attaque, toutes les armes étoient préparées, et les pièces de canon chargées.

Arrivés au port de Hûé (en haute Cochinchine), l'on a fait une salve d'une vingtaine de coups de canon, et de suite le mandarin du fort a envoyé reconnoître le navire. Le même jour, M. Chaigneau est descendu pour aller se présenter à l'empereur, et lui annoncer la lettre et les présens que lui envoyoit le roi de France. Ce n'étoit plus l'ancien empereur qui régnoit; c'étoit le prince Chi-Dam (il a changé son nom en celui de Minh-Mênh.) Il passoit pour très-superstitieux, et ennemi juré de la religion chrétienne. Quoiqu'il eût menacé, avant de monter sur le trône, de la persécuter, il ne se presse pas d'en venir à l'exécution : on prétend qu'il en est empêché par des vues politiques. Les Tonquinois sont toujours prêts à se révolter; il y a même en Cochinchine bien des mécontens, et en général ce prince n'est pas aimé.

Le surlendemain, l'empereur envoya chercher avec grande pompe la lettre et les présens de Louis XVIII. Le colonel de la garde, qui se trouvoit en tête, se mit à genoux pour recevoir très-respectueusement la lettre de Sa Majesté, et l'on fit au départ une salve de sept coups de canon; le fort répondit de même. Les présens furent emportés sur d'autres barques. C'étoient

de

de belles glaces, des fusils, des épées, des longues vues. L'empereur a paru satisfait.

Trois ou quatre jours après, nous sommes descendus chez M. Vannier, pour nous rendre de là chez Mgr. l'évêque de Véren, vicaire apostolique, habillés en Cochinchinois, et enfermés soigneusement dans une barque.

La joie que nous avons éprouvée de trouver Mgr. de Véren en bonne santé, a été, quelques mois après, bien tempérée par la perte de Mgr. Audemar, son coadjuteur, qui vient de mourir d'hydropisie. Depuis sa mort, le collége se trouve comme abandonné; et même, dès avant sa mort, les études étoient interrompues depuis plusieurs mois. Je suis ici depuis quelques jours, seul avec M. Thomassin, en attendant l'arrivée de M. Jarot, qui doit venir incessamment pour être supérieur et enseigner la théologie. Quand je saurai un peu mieux le cochinchinois, j'enseignerai le latin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nous ajouterons à cette lettre quelques détails explicatifs. On se rappelle d'avoir vu en France, dans l'année 1820, un mandarin de Cochinchine. Ce mandarin étoit chrétien et français; il se nommoit M. Chaigneau. Il avoit été officier français, et s'étoit fixé en Cochinchine, où il résidoit depuis plus de vingt-cinq ans, et s'étoit marié. Il s'étoit mis au service du roi de ce pays, et avoit obtenu la dignité de mandarin. Il lui fut permis de faire un voyage dans son pays natal pour voir sa famille. Le gouvernement français, lors de son départ pour retourner en Cochinchine, lui donna les pouvoirs de consul, et le chargea de plusieurs présens pour le roi de cette contrée.

C'est avec ce mandarin que M. Gagelin est arrivé en Cochinchine. M. Vannier, chez qui descendit M. Gagelin, est, comme M. Chaigneau, un ancien officier français, fixé et marié en Cochinchine, au service du roi, et aujourd'hui mandarin.

Le roi Minh-Mênh, auquel ont été remis les présens de S. M. Louis XVIII, est fils, par une concubine, de l'empereur Gia-Laong. Ce dernier l'avoit désigné de préférence à son petit-fils légitime, né du prince qui passa en France en 1787, avec l'évêque d'Adran. On redoutoit pour la religion chrétienne ce nouvel empereur. Avant d'être désigné pour succéder à l'empereur Gia-Laong, il avoit fait de grandes menaces contre les chrétiens. Il donnoit de grands éloges au roi du Japon, qui, en mettant la croix dans tous les carrefours pour qu'elle fût foulée aux pieds par les passans, avoit réussi à exterminer le christianisme dans son royaume.

On a vu par les dernières nouvelles du Tong-king qu'on a toujours d'assez graves inquiétudes. Cependant l'empereur Minh-Mênh n'a pas encore ordonné de persécutions. On pense que des vues politiques l'en empêchent; la démarche du roi de France contribuera peut-être à le retenir. M. Taberd écrivoit en 1821 qu'on pensoit que l'empereur ne connoissoit pas l'existence, dans son royaume, d'autre missionnaire européen, que du vicaire apostolique lui-même, Mgr. de Véren, qu'il appelle le vieux de *Còvnà*, et qu'il connoît depuis très-long-temps, l'ayant vu encore jeune, dans une visite que le feu roi, son père, fit à monseigneur de Véren, étant accompagné de lui.

« Au mois de janvier 1821, dit M. Eyot, prêtre de la mission du Tong-king, le roi étant venu à par-

ler de la religion de Mahomet, dit devant ses mandarins que tous les royaumes d'Europe détestoient cette religion, et ajouta : *Nous détestons aussi la religion des Européens ; nous la prohiberons et la persécuterons jusqu'à entière extinction.* Cependant, ajoute monsieur Eyot, aucun édit n'a encore paru, et les choses sont encore comme ci-devant. »

Malgré la haine du roi, les mandarins qui sont au Tong-king, surtout les militaires, témoignent aux missionnaires et aux chrétiens assez de bonne volonté. Du reste ce prince signale les commencemens de son règne par beaucoup de bonnes actions. La sévérité dont il a usé envers les brigands qui depuis de longues années ravageoient le Tong-king, en a beaucoup diminué le nombre. Presque tous leurs chefs ont été mis à mort. Pendant la mortalité qui désola ses états en 1820, le roi fit distribuer des remèdes gratis; mais souvent ils venoient trop tard, et d'ailleurs les gens du peuple ne pouvoient presque point les faire sortir des mains des mandarins chargés de les distribuer. Il fit aussi donner à toutes les familles des morts trois ligatures pour chaque mort, sans distinction de sexe ni d'âge. Une ligature contient six cents deniers de cuivre, percés par le milieu, afin qu'on puisse les enfiler. Chaque ligature se partage en dix masses de soixante deniers chacune; la valeur moyenne d'une ligature est de deux francs cinquante centimes. Aux soldats on y ajoutoit une pièce de toile. A son avènement au trône ce prince fit beaucoup de largesses; il rendit la liberté aux exilés, et exempta le peuple du tribut ordinaire pendant un an. Mais il paroît que depuis il a commencé à changer de conduite; « car le tribut » pour les champs (dit M. Eyot dans une lettre du

» 7 juin 1821), qui n'étoit ci-devant que de qua-
» rante deniers par arpent, est maintenant porté à
» cent quatre-vingts, sans parler du riz qu'il faut
» fournir en nature, et d'autres contributions en
» argent. »

Monseigneur Guérard écrivoit dans une lettre du 18 octobre 1821 :

« On dit le roi Minh-mênh en chemin pour venir se faire couronner à Lecho, ville royale du Tong-king, par un député de l'empereur de Chine : il a fait faire d'étape en étape des caravensérails, qui ont achevé de ruiner le peuple : mais ce n'est pas là de quoi se soucient beaucoup les rois de ce pays. »

Nous avons vu dans des lettres précédentes que le vicaire apostolique actuel de Cochinchine est Mgr. Jean Labartette, évêque de Véren. Ce prélat est né dans le diocèse de Bayonne. Il partit de France pour la Cochinchine en 1774. Il a succédé au célèbre évêque d'Adran, celui qui avoit amené en France, sous Louis XVI, le prince royal de Cochinchine. Mgr. Labartette avoit été nommé coadjuteur de cet évêque en 1782. Il est âgé aujourd'hui d'environ soixante et dix-huit ans. Mgr. Doussain, son premier coadjuteur, qu'il avoit choisi en vertu de la faculté extraordinaire accordée par Pie VI, dont nous avons parlé plus haut, étant mort en 1809, il élut en 1817 un second coadjuteur, Mgr. Jean-Joseph Audemar, du diocèse de Digne, qu'il choisit parmi ses missionnaires, en vertu d'une permission spéciale du Pape. Mgr. Audemar étoit parti de Rome pour les missions en 1805; il étoit déjà âgé de quarante-sept ans. Il n'arriva en Cochinchine qu'en 1808. Il fut sacré

évêque d'Adran en 1818. Mgr. Labartette a encore eu la douleur de le perdre. Nous avons vu par une lettre de M. Taberd (2.e numéro des Nouvelles des Missions, page 8), qu'il étoit mort le 9 août 1821. Il étoit âgé d'environ soixante-trois ans. Il avoit rendu de grands services à la mission dans ses dernières années. Il étoit à la tête du collége. D'après la lettre de M. Taberd, que nous venons de citer, la mission de Cochinchine, dans laquelle il y a plus de soixante mille chrétiens, ne comptoit en 1821, outre son évêque, que quatre prêtres français, un sous-diacre, et une vingtaine de prêtres indigènes.

Nous avons été obligés de suspendre encore une fois l'impression de ce cahier, pour y insérer une lettre qui vient d'arriver de la Cochinchine. Elle est envoyée par M. Taberd, de qui l'on n'en avoit pas reçu depuis celle que nous avons donnée plus haut, et qui étoit datée du mois d'octobre 1821. La lettre qu'on nous communique est adressée à M. l'abbé Durand, curé de la paroisse de saint Irénée de cette ville, dont M. Taberd a été vicaire. Elle a demeuré seize mois en route.

A Monsieur Durand, etc.

Le 9 décembre 1822, royaume de Cochinchine.

J. M. J.

Mon bien cher Curé,

Le subrécargue du navire *la Rose* qui m'a amené ici, vient de m'écrire qu'il y a un vaisseau au port qui va partir en Europe, et pourra emporter mes

lettres ; il m'annonce qu'au mois de juin prochain M. Hardy qui, l'année dernière, a emporté nos dépêches pour la France, sera de retour ici en Cochinchine. C'est donc à cette époque que j'attendrai des réponses à mes lettres, et je prendrai patience jusque-là. Mais je compte alors recevoir un paquet de lettres, et apprendre tout ce qui peut concerner l'état des personnes que j'affectionne : ayez pitié d'un pauvre missionnaire qui n'est pas encore assez détaché de choses de la terre.

Il y a déjà plus de deux ans que je me suis séparé de vous, mon bien tendre curé, je n'ai pas encore fait grand'chose, de bon s'entend. Les jours s'écoulent avec plus de rapidité encore qu'en Europe. Les nuits sont toujours longues, et les plus grands jours n'ont guère que treize heures, de sorte que je me trouve à la fin de la journée sans savoir ce que j'ai fait. L'année dernière je vous écrivis une assez longue lettre, et encore une plus longue au bien cher M. Recorbet; (1) aujourd'hui je n'écris qu'à vous, réservant pour le mois de juin les lettres que je pourrai faire en réponse à celles que j'attends. Lorsque j'eus l'honneur de vous écrire, en septembre 1821, je vous faisois part de mes foibles succès dans la langue; je ne suis pas encore devenu docteur dans cette étude, et je ne crois pas jamais le devenir; cependant je me fais mieux entendre, et parle avec plus de facilité. Depuis cette époque j'ai pu administrer un millier de personnes à peu près. J'ai commencé ma première administration en règle,

---

(1) Ces lettres ont été imprimées dans le deuxième numéro des Nouvelles.

dans la chrétienté qui est aux environs du collége où je m'exerçois à apprendre la langue. Je l'eus finie vers le milieu du carême de cette année, et alors les chefs d'une chrétienté nombreuse, située au milieu des bois et sur une haute montagne, vinrent me voir pour m'engager à aller exercer mon ministère au milieu d'eux. Mgr. l'évêque de Véren, vicaire apostolique, m'avoit déjà averti de me préparer à aller visiter cette chrétienté, et m'avoit fait connoître quel en étoit l'esprit. Je me rendis à leur invitation, et partis pour cette montagne, qui, comme tout le reste du pays, est infestée par les tigres, qui là et ailleurs font de grands ravages, en se saisissant des hommes avec plus de facilité que dans nos pays le loup ne se saisit d'un mouton. A peine arrivé, les principaux chefs de toute la chrétienté, qui peut être de huit cents à deux mille chrétiens, vinrent me saluer, et me prièrent de leur promettre de rester au milieu d'eux la Semaine-Sainte, et d'exposer le Saint-Sacrement le Jeudi-Saint, ajoutant qu'il y avoit huit ans qu'ils n'avoient eu ce bonheur, c'est-à-dire depuis la dernière visite de Mgr. de Véren. Je profitai de leur demande pour faire une petite morale aux chefs de cette province, dont plusieurs étoient un peu négligens pour l'affaire du salut. Ils sont moins pauvres qu'ailleurs, et souvent là, comme dans les autres pays, la recherche des choses de la terre fait oublier celles du ciel. Comme il falloit que je les quittasse pour aller assister monseigneur le jour de la bénédiction des saintes huiles, je leur dis que je ferois part de leurs demandes à l'évêque, et que je me chargeois d'obtenir sa permission, si tous les hommes entroient en confession, les chefs donnant eux-mêmes le premier

exemple. Ils y consentirent, et le premier qui se présenta fut en effet un des grands dignitaires du lieu ; les autres marchèrent sur ses traces.

Deux ou trois jours avant le Jeudi-Saint, le village s'assembla pour bâtir une seconde église qui servît de reposoir. Une église est bientôt construite dans ces pays-ci. Nos gens coupent quelques arbres, les plantent en forme de colonnade, couvrent le tout avec du chaume, et voilà une église à cinq nefs qui peut aller de pair avec la métropole de Saint-Jean. Quoi qu'il en soit, si l'extérieur n'est pas frappant, l'intérieur est certainement aussi propre que les reposoirs d'Europe. Il est tout tapissé en étoffes de soie de diverses couleurs. Mais ce qu'il y a de plus attendrissant pour le missionnaire, c'est de voir la piété avec laquelle ces pauvres gens remplissent tous les exercices de la Semaine-Sainte.

Dès le mercredi au soir, étant rassemblés à l'église, ils placent leur chandelier à triangle comme en Europe, et ils commencent, les chefs les premiers, un long et langoureux office qui rappelle le ton de nos ténèbres, et dont l'harmonie vaut bien celle des lamentations de Jérémie, qu'on chante dans nos églises. Le jeudi et le vendredi de même, ils abandonnent tout pour assister aux offices de l'église pendant ces saints jours. Le Vendredi-Saint, il n'y en a pas un qui ne vienne baiser le crucifix, comme le mercredi des Cendres ils sont venus recevoir les cendres. Le Jeudi-Saint tout se passe avec beaucoup d'ordre et de piété. Dès la veille chaque chrétienté envoie sa députation de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'on exerce aux cérémonies du lendemain. Pour aller à l'adoration, ils viennent sur deux rangs, depuis la maison où ils se revêtent de leurs habits

solennels, en chantant des hymnes au Saint-Sacrement; les jeunes garçons à la tête, avec des fallots, les demoiselles à la suite, avec un long flambeau entouré d'un bouquet de fleurs. Les premiers sont en habit noir, les secondes en habit rouge; tel est l'usage du pays. Arrivés au reposoir, le cortége fait trois prostrations, et pendant l'adoration on chante des cantiques d'action de grâces, etc. On se prosterne ensuite de nouveau devant le Saint-Sacrement, et une nouvelle bande prend la place de la première, qui s'en retourne en chantant, par un autre chemin. Il ne faut pas oublier que ce jour-là, ainsi que le Samedi-Saint et le jour de Pâques, on a eu soin de rassembler tous les musiciens du lieu, pour rendre la fête plus solennelle. Pour quelqu'un qui a entendu les concerts et les musiques militaires d'Europe, c'est une triste symphonie, mais pour les autres c'est parfait. Le jour de Pâques, selon l'usage de ce pays, le village immola un taureau, et vint me le présenter. J'en acceptai un morceau et leur fis servir le reste. Les musiciens voulurent encore m'assommer d'un concert pendant le déjeuner : j'étois rudement fatigué des travaux de la semaine; néanmoins, de peur de les attrister, il fallut payer de contenance. Je fis plus, je pris une flûte à bec, et leur fis voir que l'on pouvoit faire une aussi belle musique que leur concert anamite.

Je n'ai encore baptisé que cinq adultes. Le plus jeune étoit une fille de vingt-deux à vingt-trois ans. Elle est morte deux mois après; heureuse si elle a su conserver la grâce de son baptême. Les autres étoient trois hommes et une femme, tous d'un âge avancé. Il est bien difficile à un Européen de se faire parfaitement entendre aux païens sur les choses de

religion, mais nos écoliers les instruisent d'abord; encore ont-ils quelque peine à se faire bien comprendre.

J'ignore les desseins de Dieu sur ce royaume; mais de jour en jour les circonstances deviennent plus critiques. L'ancien roi (Gia-Laong) ne protégeoit pas la religion; mais il laissoit faire; car lui-même ne croyoit pas aux idoles, quoique extérieurement il leur sacrifiât; mais le roi son fils (Minh-Mênh) est superstitieux et adonné à l'idolâtrie au dernier point. Il a en haine la religion chrétienne. Il ne parle pas de la persécuter encore, mais il a déjà dit que la première chose qu'il entendroit sur les pères européens, il les feroit prendre et charger de chaînes pour les renvoyer en Europe. Il ne lui sera pas difficile de nous avoir, car il a beaucoup d'éspions, et nous avons beau nous revêtir des habits du pays, notre figure et notre langage nous trahissent. Je ne crois cependant pas qu'il en vienne à l'exécution de ses menaces, tant qu'il aura à son service les deux mandarins français (MM. Chaigneau et Vannier), mais ces deux messieurs s'ennuient ici et pensent à retourner en France. Nous allons néanmoins toujours notre train, et mon avis est bien que, malgré les circonstances difficiles, on aille toujours en avant. Ce qu'on a fait sera fait, et avec trop de timidité on n'eût pas fait grand'chose depuis cent ans. Je sais qu'il faut éviter les imprudences; mais en venant ici, ne savions-nous pas que nous nous exposions à bien des misères? D'ailleurs nous ne pouvons pas nous soustraire à l'astuce du roi, qui doit savoir à présent combien nous sommes de missionnaires. En définitive, devroit-il s'inquiéter sur cinq ou six pauvres missionnaires qui viennent prê-

cher à ses peuples le respect et la fidélité qu'ils lui doivent ? Mais le diable que nous voulons déposséder de son empire doit faire jouer toutes ses machines, pour exciter le roi contre nous et contre la religion, d'autant plus que ce pauvre roi est un de ceux qui servent le mieux ses intérêts. Vous voyez donc, mon cher Curé, quelle est notre situation. Ici comme ailleurs, ou pour mieux dire, ici plus qu'ailleurs, nous pouvons nous écrier tous les jours : *Seigneur, voilà que mon sort est entre vos mains !* Priez donc le bon Dieu pour nous, engagez les personnes ferventes à prier pour notre mission. Il ne me reste que peu de papier pour me rappeler au souvenir des personnes qui veulent bien s'intéresser au petit vicaire, en particulier MM. Recorbet, Détard, etc., etc. Les dames de Saint-Michel font une bonne œuvre en priant pour les néophytes et pour les païens. Je me rappelle souvent St-Irénée et ses paroissiens. Donnez-moi quelques détails y relatifs, et réunissez-vous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, avec celui que vous savez être si pauvre, si foible et néanmoins si chargé, et qui vous prie de recevoir les sentimens respectueux avec lesquels il a l'honneur d'être,

Monsieur et bien-aimé Curé,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

TABERD, *prêtre missionnaire apostolique.*

Quoique le Tong-king oriental ne soit pas une mission française, nous communiquerons à nos lecteurs quelques nouvelles arrivées de cette mission. L'Association de la Propagation de la Foi, par le vaste but qu'elle s'est proposé, embrasse dans sa charité toutes les missions catholiques; et si les aumônes qu'elle fournit doivent être d'abord distribuées aux missions que la France est chargée d'entretenir, les prières que l'Association adresse au Seigneur sollicitent sa miséricorde et l'assistance de sa grâce pour toutes les régions encore privées de la lumière, et pour tous les envoyés évangéliques, à quelque nation qu'ils appartiennent, qui ayant reçu leur mission de la chaire apostolique, vont porter la même foi à tous les peuples de la terre.

Les nouvelles reçues de la mission du Tong-king oriental sont très-récentes. C'est à Rome qu'elles sont parvenues. Cette mission est desservie, comme nous l'avons dit, par des religieux espagnols de l'ordre de Saint-Dominique.

Le père Bonobin écrit en date du 24 juillet 1823, et donne des détails assez consolans. La paix dont jouit le pays sert le zèle des missionnaires, et la maladie contagieuse qui a régné en 1820 et 1821 a encore excité leur courage. Aussi le nombre, comme la piété des fidèles, s'est accru pendant ce temps. Les mandarins même, bien que plus attachés que les autres à la doctrine de Confucius, sont frappés des vérités

chrétiennes, et l'on cite la conversion de l'un d'eux, qui, après une longue conférence avec un missionnaire, demeura persuadé que la religion chrétienne est la plus digne de Dieu et la plus digne de l'homme. Un mandarin de deuxième classe, gouverneur de la province méridionale, protége les missionnaires. Il en est de même du gouverneur de la province orientale, dont le médecin et les principaux employés sont chrétiens. La femme d'un mandarin de première classe a procuré un asile aux missionnaires. Le père Fernandez réside avec les pères tonquinois dans le collége établi par le vicaire apostolique; on y a célébré la fête de saint Dominique, et il s'y trouvoit trois évêques et dix-huit religieux. Un fait arrivé en octobre 1821 a montré la considération que l'on a pour les missionnaires. Les frères du Rosaire étoient réunis dans une salle près de l'église, pour délibérer sur les objets relatifs à leur association, lorsque deux jeunes chrétiens prirent querelle au dehors et en vinrent aux mains. Au lieu de s'adresser aux missionnaires pour apaiser leur différend, comme c'est l'usage entre chrétiens, ils allèrent trouver le mandarin, disant que le père n'étoit pas chez lui. Le mandarin ayant appris la fausseté de l'allégation, les condamna pour avoir troublé le voisinage de l'église, pour avoir décliné l'arbitrage du père, et pour avoir menti. Un autre mandarin, voulant faire honte aux infidèles de leur conduite, leur opposoit celle des chrétiens; ils sont, disoit-il, désintéressés et charitables, tandis que les bonzes sont avares, ambitieux et mal réglés dans leurs mœurs. Lors de la Semaine-Sainte 1823, des bandes de voleurs infestant le pays, des soldats furent envoyés par les mandarins pour la sûreté des missionnaires. Quelques mandarins même assistèrent

aux cérémonies, et furent touchés de leur pompe ainsi que de notre doctrine. Le 29 juin 1821, tout un pays envoya des députés pour demander des catéchistes et embrasser la religion chrétienne; un missionnaire s'y rendit et instruisit ces bonnes gens; le chef du pays, vieillard vénérable, donna l'exemple, et gagna tous les habitans. Le père Gatilépa, recteur du collége de théologie, est chargé de soutenir ces nouveaux chrétiens. Le père Fernandez a fait une autre conversion qui n'a pas eu moins d'éclat. D'importantes conquêtes ont aussi été opérées par la conversion du Ninh-Mong.

MISSION DE SIAM.

La mission de Siam est celle des missions françaises d'Asie qui compte le moins de chrétiens. Leur nombre dans un si vaste royaume ne se montoit pas, en 1820, à trois mille. Le roi de Siam permet aux étrangers chrétiens l'exercice de leur religion, mais il défend à ses sujets de l'embrasser. Le peu de succès qu'obtiennent les missionnaires en prêchant dans ce royaume la foi aux adultes est compensé par le grand nombre d'enfans en danger de mort qu'ils ont le bonheur de baptiser. Le vicaire apostolique actuel de cette mission est Mgr. Esprit-Joseph-Marie Florens, évêque de Sozopolis; son clergé ne s'élève pas au dessus de sept à huit prêtres, presque tous Siamois.

L'île de Pinang, dans laquelle est établi le séminaire général des missions d'Asie, est sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam. M. Magdinier écrivoit de cette île, en 1817 :

« Mgr. le vicaire apostolique de Siam se trouve ici à visiter la chrétienté de Pulo-Pinang, et à reconstruire une église; cette île depuis qu'elle appartient aux Anglais est devenue fort commerçante, mais un peu aux dépens de la ferveur parmi les chrétiens. Cependant quelle différence entr'eux et ceux que j'avois vus jusqu'à présent dans l'Inde! Siam est la moins florissante de nos missions. Le caractère de la nation est grossier et inepte ; elle est tout entière asservie à ses *talapoins*, les plus stupides ministres que le démon ait sur la terre. La guerre, qui depuis un très-

long temps est continuelle, a mis obtacle aux progrès de l'Evangile, et souvent a presque détruit des chrétientés naissantes. L'évêque, vicaire apostolique, est un missionnaire plein d'humilité, de douceur et de toutes sortes de vertus. Je voudrois, il me semble, mener ces Siamois un peu plus rondement qu'il ne fait; mais je sais bien que je suis un imprudent et qu'il est un homme fort sage. Il voudroit me retenir, parce qu'il est presque seul, et que je sais maintenant passablement le portugais et quelques mots d'anglais, langues nécessaires dans cette île; mais il ne peut me donner un ordre, et je vais à Macao recevoir une destination pour des missions, où avec plus de travaux et de fatigues, je puis aussi espérer beaucoup plus de consolations et de fruits, etc., etc »

Des lettres écrites de Pulo-Pinang, depuis quelques années, donnent des notions intéressantes sur les pays et les peuples de la mission de Siam.

La première est écrite par M. Pécot, missionnaire apostolique dans cette mission, à M. le supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Pulo-Pinang, 20 décembre 1821.

Après trente-six jours de navigation depuis Macao, je suis arrivé à Pinang le 13 novembre 1821. J'étois à bord du vaisseau portugais *l'Angélique*. Nous avons couru risque d'être pris et assassinés par les pirates malais. Le détroit de Malaca en est rempli. Un navire dans lequel il y avoit près de 250 de ces pirates tomba sur nous le 4 novembre. Nos canons étoient chargés à mitraille; mais pour éviter notre feu, ils vinrent à nous sous pavillon hollandais. Notre grand nombre les retint et les empêcha d'exécuter leur carnage. Nos marins

marins eurent plus peur que moi, sans doute parce qu'ils connoissoient mieux le danger. J'attribue notre salut à une protection particulière de la divine Providence.

Nous avons touché à Sincapor (1) et à Malaca. Je suis descendu à terre dans ces deux endroits. A Sincapor, j'ai trouvé un peuple très-nombreux, mais très-peu de chrétiens. Le soir je suis allé seul dans un gros village écarté des Européens et de la police. Deux personnes qui m'accompagnoient m'ont abandonné, sous prétexte qu'il y avoit du danger pour la vie. J'ai trouvé beaucoup de monde, tous Malais, nus et armés d'un *kris* ou poignard qu'ils portent à leur côté, comme une épée. J'étois en habit laïque, et armé seulement de mon parasol. Je n'ai rien fait là pour Dieu, si ce n'est de gémir en secret sur la perte de tant d'ames. On m'a beaucoup examiné. Si j'avois su le malais, je me serois entretenu avec quelqu'un. Il me semble qu'on pourroit instruire ce peuple d'autant plus facilement qu'il n'a aucun temple pour ses faux dieux, et par conséquent aucun prêtre pour entraver notre ministère. Mais il faudroit vivre quelque temps avec ce peuple sauvage pour adoucir ses mœurs, et lui faire déposer ce cruel instrument de mort dont il se sert fréquemment, et qu'il n'abandonne jamais, pas même pendant son sommeil. J'avoue que la vue de tant de glaives entre les mains d'un peuple barbare m'a fait gémir. Le gouvernement anglais a détruit beaucoup de voleurs; mais il en reste un grand nombre qu'il est impossible d'atteindre, vu qu'ils sont retirés dans une forêt impénétrable. Les Anglais

---

(1) Petite île à l'entrée méridionale du détroit de Malaca: les Anglais y ont un établissement.

ont à Sincapor un petit temple et une école pour la jeunesse. Les catholiques n'y ont ni église ni prêtre. J'ai visité le gouverneur et le capitaine du port : ils m'ont fait bon accueil.

Nous sommes restés à Malaca près de deux jours, comme à Sincapor. Le R. P. Daniel, Indien, religieux de l'ordre de saint Dominique, m'a donné l'hospitalité. Le second jour, je me suis avancé seul, à pied, dans les terres, le plus loin que j'ai pu. J'ai trouvé un peuple timide qui fuyoit devant moi (j'étois en soutane), et une terre très-fertile, beaucoup de cases ou maisonnettes isolées. Je gémissois de ne pouvoir parler de Dieu à ces bonnes gens. Il y a dans la ville un certain nombre de chrétiens dont l'instruction m'a paru fort négligée : presque tous parlent portugais. J'ai visité une petite montagne où jadis saint François Xavier offroit les saints mystères.

En arrivant à Pinang, j'ai revu avec une grande joie mon ami M. Imbert : il m'attendoit de jour en jour. Les chrétiens sont venus me saluer en me baisant la main. Je suis allé les visiter dans leurs maisons pour prendre quelque idée de leurs mœurs et de leur conduite. Je crois qu'il est difficile d'en savoir le nombre. On le fait monter à six cents. J'ai trouvé partout des païens qui désirent se faire instruire pour embrasser notre sainte religion. Je crois pouvoir assurer que la chrétienté de Pinang deviendra un jour des plus florissantes et des plus intéressantes de l'orient. Pinang est un port de mer qui devient de jour en jour plus considérable. Il est pour l'immense ville de Calcutta ce que Macao est pour Canton. De là on communique facilement dans toutes les contrées de l'orient. Si vous nous donnez de bons ouvriers, la vigne deviendra féconde en fruits pour le

ciel. Les païens ont beaucoup de pagodes, et les protestans plusieurs temples. Le gouvernement ne s'oppose point aux progrès de notre sainte religion.

Le 2 décembre M. Imbert s'est embarqué sur un navire anglais pour Macao. Cruelle séparation! Les chrétiens l'ont accompagné jusqu'à la mer. Ils ont inondé ce cher confrère de leurs larmes: ils ne pouvoient détourner leurs yeux de dessus la petite barque qui le conduisoit au navire. Nous n'avons pleuré ni l'un ni l'autre, attendu que nous savons depuis long-temps que cette terre que nous habitons est une vallée de larmes, et notre misérable vie une mort quotidienne (1).

Je n'étois à Pinang que depuis quelques jours, lorsque les Siamois sont venus en force attaquer le roi de Quéda, notre voisin (2). Ils ont tué son fils; pour lui, il s'est réfugié à Pinang. Les Siamois ont voulu l'avoir, mais le gouverneur de l'île a fait manœuvrer ses canons pour la défense de son hôte. Les Siamois ont voulu faire un pont pour passer le petit bras de mer avec leurs éléphans. Ce dessein n'a point eu de suite. Le commerce des comestibles est devenu plus difficile, et le riz a triplé de prix. Nous sommes dans cet état depuis un mois. Un autre sujet d'inquiétude, c'est qu'il paroît que les Chinois, qui se trouvent ici en grand nombre, méditent un

---

(1) On sait que M. Imbert est destiné à la mission du Su-tchuen, où il est encore attendu. Il est parti de France au mois de mai 1820. Il a été obligé de rester quelque temps à Pulo-Pinang, pour s'y occuper de l'enseignement des élèves chinois, en remplacement de M. Moutin, qui avoit été destiné pour cet emploi, mais qui fut d'abord retenu plusieurs mois à Pondichéry, et qui peu de jours après être arrivé à Pinang, y mourut, le 19 du mois d'août 1821.

(2) Quéda est un petit royaume détaché depuis une cinquantaine d'années de celui de Siam.



coup de main pour s'emparer des grosses fortunes. La police est très-active. Le malheureux roi de Quéda est à bas, et probablement pour toujours.

Deux vaisseaux vont partir pour Siam : l'un appartient au roi de Siam, l'autre à la compagnie anglaise. Je dois m'embarquer sur le premier. Le capitaine de ce bâtiment est maure ou mahométan ; ainsi que tout son équipage. Mon premier plan étoit de me rendre à Siam par terre, en traversant la presqu'île de Malaca. Cela est facile dans un temps de paix : maintenant cela est impossible. Les Malais, mécontens d'avoir perdu leur roi, tuent sans compassion tout étranger qui n'est pas bien armé.

Dans un post-scriptum du 28 décembre 1821, M. Pécot dit :

Notre position est changée ; je n'irai point à Siam par le vaisseau siamois. Pinang est continuellement en état de siége ; et au dedans nous sommes menacés par les Chinois, qui pensent à assassiner les Européens, et au dehors par les Malais et les Siamois. Le jour de Noël, une escadre de 150 barques malaises et siamoises a paru devant l'île, on ne sait à quelle intention. Le navire du roi de Siam étoit parti la veille de Noël, il est rentré. Le détroit de Malaca est rempli de pirates.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Une lettre de M. Pupier, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, donne aussi des détails sur les peuples de la mission de Siam.

A M. Denavit, au grand Séminaire de Lyon.

Pulo-Pinang, 22 avril 1822.

J. M. J.

MON TRÈS-CHER AMI,

ME voici au milieu des peuples les plus cruels de l'univers; ils se tuent tellement les uns les autres, que toute la presqu'île de Malaca et les îles voisines ne sont presque qu'un vaste désert. Ce désert est couvert de forêts immenses, remplies de tigres et de singes d'une grandeur extraordinaire, que les gens du pays appellent hourang-outang, c'est-à-dire hommes des bois, parce qu'ils marchent sur deux pieds comme les hommes, se servent de bâtons pour se défendre, et même quelquefois pour attaquer et tuer les hommes eux-mêmes, qu'ils précipitent ordinairement dans des précipices. Les peuples sont aussi barbares que les animaux. Dans plusieurs endroits ils se mangent les uns les autres; sans parler des *Andamans* qu'on n'a jamais pu civiliser, et qui sont antropophages dans toute la force du terme. Dans l'île du More et même dans la presqu'île de Malaca, à quelque distance de Pinang, à ce qu'on m'a rapporté, les enfans mangent leurs pères. Il faudroit des grâces bien puissantes pour changer ces monstres et en faire des hommes. Comme ils sont la plupart mahométans, ils tiennent invinciblement à leur secte. Il y a cependant une petite île à côté de Sumatra, où il n'y a pas de mahométans; mais les habitans en sont extrêmement vexés par leurs voisins. Ils se convertissent assez facilement. Dernièrement un jeune homme de cette île s'étant fait chrétien à Pinang, fut attaqué aussitôt

après son baptême par deux païens qui lui reprochèrent d'avoir abandonné sa religion, et le frappèrent si rudement, qu'ils le mirent tout en sang. Ce jeune homme s'étant transporté à la police pour se plaindre de ces deux païens, on prit acte de son accusation. Il vint presque aussitôt trouver le missionnaire qui l'avoit baptisé, et lui rapporta ce qu'il venoit de faire. Le missionnaire lui dit qu'il avoit eu tort d'en agir ainsi; qu'ayant été frappé pour J. C., il devoit se trouver heureux d'avoir eu occasion de souffrir quelque chose pour lui; ce jeune homme s'en va aussitôt retrouver le juge pour révoquer son accusation sans exposer les motifs qui le faisoient agir. Quelque temps après, ces mêmes païens qui l'avoient frappé ayant su qu'il avoit porté accusation contre eux, cherchèrent de faux témoins et allèrent accuser le jeune homme, qui fut aussitôt rappelé et condamné à recevoir avec les autres, cinq coups de bambou sur les épaules. Il fut donc attaché et frappé rudement; car il faut que chaque coup emporte la peau : pendant que les autres crioient comme des malheureux, il ne poussa pas un soupir, et rapporta le lendemain à ce même missionnaire qu'il n'avoit rien senti. Le missionnaire voulut voir ses blessures, et les trouva entièrement sèches; il appuya fortement dessus, pour voir si ce jeune homme sentiroit de la douleur; il ne donna aucun signe qui pût indiquer qu'il souffrît, tandis que les autres furent malades pendant longtemps à ne pouvoir remuer; il portera néanmoins les cicatrices de ses blessures toute sa vie, car elles sont ineffaçables. Cette protection de Dieu sur lui l'a tellement fortifié dans la foi, qu'il donneroit volontiers sa vie pour elle. Il paroît que peut-être la majeure partie de ses compatriotes embrasseroient

la religion chrétienne s'ils la connoissoient. Tous ceux qui viennent à Pinang montrent des dispositions extrêmement favorables au christianisme, d'autant plus qu'ils sont extrêmement vexés par les musulmans, etc.

Ton ami *in æternum*.

PUPIER, *prêtre missionnaire*.

Une autre lettre de M. Pupier, adressée à M. Langlois, directeur du séminaire des Missions étrangères, contient les nouvelles suivantes.

Pulo-Pinang, le 28 avril 1822.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

EN arrivant ici j'ai trouvé M. Pécot, qui venoit de Macao : M. Imbert venoit de partir. M. Pécot après avoir resté cinq mois à Pinang, où il a fait un bien prodigieux, est parti pour Siam, en passant par Quéda et Ligor, malgré les dangers que la guerre entre les Malais et les Siamois fait naître de toutes parts dans ces contrées. Il paroît cependant qu'il parviendra heureusement à Bang-koc; car voici ce qu'il écrit de Quéda, le 27 avril :

« Nous avons trouvé Quéda dans un état qui fait frémir (1); des maisons abandonnées, de tristes ruines causées par l'incendie, des prisons construites récemment, partout remplies de Malais captifs du nouveau gouvernement. Vous ne pourriez voir sans douleur le tableau que j'ai sous les yeux, et moi je ne pourrois vous le peindre sans verser des larmes. Les hommes

(1) On a vu dans la première lettre de M. Pécot que le roi de Quéda avoit été battu par le roi de Siam, que son fils avoit été tué, et que pour lui il avoit été obligé de s'enfuir à Pulo-Pinang.



sont liés par les pieds, les mains et la ceinture à de grosses pièces de bois, et ils ont sur leurs épaules une lourde cangue qui leur serre le cou, au point qu'ils ont peine à remuer les mâchoires pour ronger le mauvais riz qu'on leur donne pour toute nourriture. Pour les enfans, ils sont liés quatre à quatre avec des rotins, qui les serrent tellement qu'il leur est presqu'impossible de satisfaire aux premiers besoins de la nature. Les femmes sont, sans distinction d'âge et de santé, avec leurs enfans à la mamelle, dans une prison remplie d'eau. Je n'ai eu le courage d'aller les visiter qu'une fois. Elles étoient dans l'eau bourbeuse jusqu'aux genoux. Ces malheureux prisonniers ont été pris à Quéda, et dans les îles environnantes, principalement à Lacavé, qu'on trouve sur la carte sous le nom de Damova, en vue de Quéda. Ils seront conduits à Bang-koc, où probablement il seront décapités. Ici on décapite chaque jour quelques malheureux qui meurent sans savoir pourquoi. Ce qui me fait gémir amèrement, c'est que je ne puis rien faire pour sauver leurs ames. Je me montre à eux, mon crucifix à la main : ils le considèrent avec attention. Je leur dis en malais ce que signifie ce crucifix. Plusieurs se sont recueillis profondément, et portant leur main à leur front, ils l'ont salué en disant d'une voix forte et animée : *Syalam*, c'est-à-dire *Ave*.

» Le jour de mon arrivée à Quéda, je demeurai vagabond dans les rues jusqu'à sept heures du soir, sans savoir où je passerois la nuit. Vers huit heures, le roi m'envoya son premier ministre avec une escorte bien armée (1) ; chaque soldat avoit un petit flambeau

(1) Il paroît qu'un nouveau roi a été intronisé à Quéda, en remplacement de celui qui s'est réfugié à Pulo-Pinang.

pour éclairer ma marche. Malheureusement nous marchions contre le vent, et comme j'étois le dernier, je me trouvois enseveli dans la fumée résineuse, ce qui me fit naître la pensée que dans ce monde le plaisir n'est point sans amertume, et que les honneurs des grands sont bien peu estimables. On m'introduisit dans une salle immense, soutenue de soixante-deux colonnes; lorsque j'entrai on m'ordonna de quitter mes souliers; je m'avançai jusque devant le trône; là on me fit asseoir sur deux tapis blancs, mis à dessein pour moi. Deux cents gardes royaux étoient dans la salle, rangés sur deux colonnes; chacun d'eux avoit son terrible *kris* (ou poignard,) et une petite chandelle. Ils étoient tous en grand costume militaire siamois, n'ayant pour tout vêtement qu'un langouti (1). Le roi s'est fait attendre un quart d'heure; un silence profond régnoit dans toute la salle. Quant à moi, assis sur mes tapis blancs, je ne faisois pas non plus grand bruit; mais je me livrois à mes réflexions. Je m'amusois à observer la différence qu'il y a entre le costume royal de nos rois de France et celui des rois d'Asie. Cependant le son de quelques instrumens est pour nous une annonce que le roi va paroître. Tous les assistans se prosternent le visage en terre, et l'on salue sa majesté en poussant un grand cri. Pour moi, ne voulant pas faire plus pour le roi de Quéda que je n'eusse fait pour le roi de France, mon légitime souverain, je me suis levé tenant mon chapeau à la main, et quand le roi a été assis, je lui ai dit à la manière française : *Tabe*, *thuan raya*, c'est-à-dire

---

(1) C'est une espèce de ceinture large qui descend jusqu'à la moitié des cuisses.

Sire, je vous salue ; puis je me suis rassis à la mode indienne. Le roi m'a fait présenter un fauteuil que j'ai accepté. Pour lui, il étoit assis sur une espèce de table peu élevée. Son costume étoit des plus simples : un langouti faisoit tout son habillement. Ce prince ne parle que siamois. Je me suis expliqué en portugais et malais : un interprète étoit entre nous deux. Nous étions éloignés l'un de l'autre de quinze pieds environ. Après quelques propos, il m'a invité à me rapprocher de lui ; ce que j'ai fait. Il m'a demandé mes nom et prénom, le lieu de ma naissance, le motif de mon voyage ; si j'étois marié, et pourquoi je ne l'étois pas. Sur ce que j'ai répondu à cette dernière question, que c'étoit pour servir Dieu et le prochain plus librement, un des ministres présens s'est couché pour rire plus à l'aise ; cela a paru faire de la peine au roi. Il m'a demandé si ces questions m'importunoient. Puis m'amenant sur la politique, il m'a demandé si les blancs d'Europe savoient qu'il étoit roi de Quéda ; si je connoissois son prédécesseur, et pourquoi les Anglais ne vouloient pas le livrer au roi de Siam. J'ai répondu par une longue dissertation sur le droit des gens en vigueur parmi les souverains d'Europe. Après avoir répondu à plusieurs autres questions qu'il m'a faites, je lui ai demandé sa protection pour passer par ses états et aller à Siam. Il me l'a accordée, et m'a promis de me donner des éléphans et des guides pour mon voyage. Il a paru satisfait de notre conférence, qui a duré une bonne heure ; et avant de me congédier il m'a fait servir une collation sur une petite table placée entre lui et moi. Il étoit neuf heures du soir ; après avoir pris un peu de thé seulement, je lui ai demandé permission de me retirer. Le même

cortége m'a reconduit; mais cette fois j'étois porté par quatre hommes sur la chaise royale, faveur que je n'ai acceptée que pour ne pas faire de la peine au roi. Au reste j'y ai eu peu d'agrément: plusieurs fois j'ai manqué de tomber dans la boue. J'ai couché dans une petite maison que le roi m'a donnée. Ce prince paroît avoir environ quarante ans; il est naturellement bon et même spirituel, mais sans instruction. Il auroit grand besoin que des missionnaires prissent la place qu'occupent auprès de lui les cruels et stupides talapoins. »

Voilà ce que M. Pécot nous écrivit de Quéda. Nous n'avons pas eu de nouvelles de lui depuis son départ de cette ville. Il paroît qu'il sera arrivé assez heureusement à Bang-koc, d'après les informations qu'on a prises des Siamois de Quéda (1).

Agréez les sentimens de respect et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Une lettre de Macao, du 2 octobre 1822, annonce que M. Pécot est effectivement arrivé bien portant à Bang-koc. Cette ville est la capitale du royaume de Siam, depuis que Juthia a été détruite par les Barmas en 1765.

MISSION DES MALABARES.

La mission des Malabares, sur la côte de Coromandel, ou dans l'Inde proprement dite, n'est confiée au séminaire des Missions étrangères que depuis l'année 1776. C'est la moins florissante de nos missions; aucun doute qu'on ne doive en attribuer la cause à la corruption ou à l'indifférence du grand nombre d'Européens répandus dans cette contrée. Le nombre des chrétiens y est cependant considérable, et du temps que les jésuites étoient chargés de cette mission, c'étoit une des plus importantes chrétientés de l'Asie. Aujourd'hui une ignorance terrible, même des premières vérités de la religion, distingue la population de l'Inde, et c'est le triste témoignage qu'en rendent les missionnaires. La mission française, dont le siége est à Pondichéry, est composée d'environ 40000 chrétiens. Mgr. Hébert, évêque d'Halicarnasse, est le supérieur de cette mission; il n'a point de coadjuteur, et ne prend pas le titre de vicaire apostolique; son clergé est composé d'une quinzaine de prêtres, tant européens qu'indigènes, presque tous infirmes. Il y a un collége ou séminaire.

La religion dominante du pays est l'idolâtrie. La religion chrétienne est prêchée sans beaucoup d'opposition. Aussi cette mission ne présente-t-elle que les évènemens ordinaires d'une chrétienté tranquille, et par conséquent des matériaux historiques peu intéressans. D'autres raisons, tirées d'une politique prudente et de la position des missionnaires français vis-à-vis de

la puissance anglaise, qui tient sous sa domination presque tout ce grand pays, déterminent à ne pas publier, par la voie de l'impression, tout ce qui concerne cette mission.

Pour donner cependant aux Associés de la Propagation de la Foi quelques notions sur l'état actuel de l'Inde en général, nous mettons sous leurs yeux quelques fragmens de lettres écrites par M. Pupier, missionnaire apostolique, prêtre du diocèse de Lyon, dont nous avons donné dans ce cahier d'autres lettres datées de Pulo-Pinang, et dans le deuxième numéro quelques lettres sur l'Inde.

A M...... prêtre du diocèse de Lyon.

Calcutta, 14 novembre 1821.

MON TRÈS-CHER PÈRE EN J. C.

APRÈS cinq mois de navigation continue, je suis arrivé à Calcutta. Je ne vous parlerai pas de ma traversée de Bordeaux à l'embouchure du Gange, où j'ai quitté le navire. Nous n'avons été tourmentés par les vents qu'au cap de Bonne-Espérance. Les anciens marins n'y passoient jamais qu'en tremblant, et l'on est toujours obligé de fermer le navire de toutes parts, parce que les vagues de la mer, qui s'élèvent à une grande hauteur, le couvrent quelquefois tout entier. Du reste la traversée a été assez agréable, si elle peut l'être toutefois au milieu des blasphèmes et des impiétés dont on est continuellement affligé. Un missionnaire qui a été transporté en Chine sur un vaisseau anglais écrivoit qu'il n'en avoit point été ainsi sur son navire. Heureusement pour moi, au milieu de tout cet équipage, j'avois un capitaine,

excellent homme, très-honnête et plein de religion, qui m'a rendu des services que je ne saurois assez reconnoître. Maintenant, grâces à Dieu, me voilà rendu dans des contrées où le bien qu'il y a à faire me dédommagera abondamment de toutes les misères passées. S'il faut juger des autres états de l'Asie par l'Inde, je ne crois pas que l'on puisse trouver, même chez les anciens, des peuples plus superstitieux et plus profondément idolâtres. Ayant remonté le Gange depuis son embouchure jusqu'à Calcutta, qui en est à peu près à trente-cinq ou quarante lieues, dans un petit bateau des gens du pays, avec deux brames ou prêtres de la nation, dont l'un même est le premier de tous, j'ai eu occasion de prendre quelques renseignemens sur la religion et sur les mœurs des Indiens. En général les brames ne font presque jamais connoître les mystères dont ils enveloppent leur doctrine. Ils croient descendre des anciens brachmanes ou sages de l'Inde, dont parlent les historiens; mais ils ont terriblement brouillé les traditions qu'ils en avoient reçues, et à l'exception de quelques points sur lesquels ils s'accordent encore avec eux, tout le reste est d'invention moderne. Il semble même que la connoissance de l'évangile, qui leur avoit été apportée par S. Thomas et par S. François Xavier, ait donné naissance à beaucoup de superstitions. Presque tout est dieu chez eux; mais le principal est madame Vorga, comme ils l'appellent eux-mêmes, qu'ils représentent avec dix bras, tenant d'une main une tête coupée, de l'autre une épée sanglante, avec un grand collier de têtes tranchées. Ils mettent sous ses pieds un buffle énorme, de la gueule duquel sort un homme armé. De chaque côté sont représentées des figures plus ou moins hideuses les unes que les autres. Ils ont encore

une autre dame à huit bras et une à quatre. Ayant demandé au brame qui étoit avec moi, pourquoi ils donnoient tous ces bras à leurs dieux, il me répondit que c'étoit pour marquer leurs forces. Je lui demandai encore quel étoit le premier des dieux, il me répondit que c'étoit madame Vorga, qui avoit formé tous les autres. Je ne sais s'ils attribuent à tous ces dieux la divinité dans toute son extension, ou seulement s'ils admettent un dieu suprême de qui les autres dépendent, c'est ce que je n'ai pu tirer de ce brame, ne pouvant m'en faire entendre assez; mais ce dont je suis certain, c'est que tous ces dieux reçoivent les adorations, les prières et les offrandes non-seulement du peuple, mais des brames eux-mêmes. Chacune de ces divinités a ses fêtes particulières, qui se célèbrent par des extravagances dont l'humanité devroit rougir. On ne peut pas douter, me disoit un homme du pays qui ne devoit pas me paroître suspect en cette matière, que la religion des brames n'ait été inventée par les démons. On fait des processions publiques où l'on porte les effigies horribles de ces dieux infâmes. Mais celui de leurs dieux qui reçoit le plus d'honneur, c'est le Gange; on ne peut concevoir jusqu'où ils portent pour lui la vénération. Cinq ou six fois le jour il faut venir se plonger en entier dans l'eau du fleuve, et en boire à différentes reprises, avec des cérémonies diverses. J'ai vu moi-même, en remontant le Gange, au dessus de Calcutta, du côté de Chandernagor, des foules de peuples, hommes, femmes, enfans, vieillards, se précipiter en désordre sur le rivage, avec des paniers de fleurs qu'ils répandoient à pleines mains sur les eaux, après avoir prié avec beaucoup de ferveur ces mêmes eaux qui leur servent à tous les usages. Ils accompagnoient leurs prières de tant de signes, d'as-

persions, d'extensions de bras vers le soleil, de prosternations, d'immersions dans l'eau, qu'il me seroit impossible de les décrire. Leur habillement, qui consiste en une seule toile dont ils se ceignent les reins, le reste du corps étant nu, la chaleur du climat qui est presque insupportable, la beauté du fleuve qui coule entre deux rives couvertes d'arbres et de prairies, au milieu d'une vaste plaine qui ne se termine qu'aux montagnes de Thibet, tout semble les inviter à se baigner fréquemment; et l'agrément qu'ils y trouvent aura bientôt fait dresser des autels à un fleuve si bienfaisant. Ils regardent comme le comble du bonheur de pouvoir mourir, sur ses rives, ou même d'être noyés par ses eaux. Dès qu'un homme est dangereusement malade, ils le portent sur le rivage, et le laissent mourir, quelquefois même noyer, lorsque la marée le surprend. J'ai vu un de ces malheureux aux prises avec la mort, étendu sur quelques haillons aux portes d'une pagode sur les bords du Gange, environné de ses parens, qui attendoient son dernier soupir pour jeter son cadavre dans l'eau ou le brûler; car ce ne sont que les pauvres qu'on ensevelit dans les eaux après leur mort: les riches au contraire sont brûlés; et si c'est un père de famille, le plus petit de ses enfans met le premier le feu au bûcher. En allant à Chandernagor, je vis dans une de ces cérémonies un petit enfant de deux ou trois ans, tout habillé en blanc, venir lui-même, une torche à la main, mettre le feu au bûcher, et contempler ensuite d'un œil triste le corps de son père dévoré par les flammes. C'est encore un usage ancien dans l'Inde que les femmes se brûlent elles-mêmes toutes vivantes avec les corps de leurs maris; mais les Anglais, après s'être rendus maîtres de ces contrées, ont défendu cet

usage

usage barbare par des lois très-sévères. Le soleil, les astres, les animaux, les arbres même reçoivent ici les hommages des hommes et leurs adorations. Il n'est pas rare de trouver de petites chapelles portatives, dans lesquelles on voit la figure d'un bœuf, devant lequel viennent se prosterner les Indiens. Il ne faudroit pas des miracles moins éclatans que ceux de Jésus-Christ, me disoit encore un homme du pays, pour changer cette malheureuse nation. Le peuple est dans l'ignorance la plus grossière, et suit à l'aveugle l'impulsion qui lui est donnée. Il y a actuellement deux brames convertis, qui écrivent fortement contre leur secte, traitent les autres brames d'ignorans et d'imposteurs, et leur prouvent que la religion chrétienne est la seule veritable. Peut-être seroit-il possible d'ouvrir les yeux à un grand nombre de ces misérables, s'il y avoit dans le pays plus de prêtres catholiques.

Les Anglais viennent de pousser leurs conquêtes jusqu'aux frontières de Perse. Toute l'Inde leur appartient. Le grand Mogol, qui est un des descendans de Gengiskan, et l'un des plus puissans princes de l'orient, a été vaincu il y a peu de temps, et constitué prisonnier des Anglais. Il demeure toujours à Delhi, ancienne capitale de son royaume, où les Anglais lui donnent par mois six cent mille roupies, et la roupie vaut à peu près cinquante sous de France. Ils ont cependant été repoussés d'une province très-riche, dont ils tentoient de se rendre maîtres. Lord Moira, gouverneur de l'Inde, réside habituellement à Calcutta, où il étale une pompe et une magnificence qu'on auroit de la peine à trouver dans les premières cours de l'Europe. Les maisons des particuliers ressemblent plutôt à des palais de princes

qu'à des habitations de négocians; c'est ce qui en fait, joint à la beauté du climat, une des plus belles et des plus charmantes villes que l'on puisse voir (1). Il est triste de voir à côté notre Chandernagor décroître dans une proportion inverse, les Anglais absorbant chaque jour le commerce qui pourroit seul faire fleurir cette colonie. J'ai vu plusieurs fois le gouverneur, qui reçoit si peu du gouvernement français, qu'il ne peut plus représenter notre nation que par ses bonnes qualités. Il m'a pressé plusieurs fois de rester à Chandernagor : la religion y éprouve de grands besoins; et si quelque prêtre zélé et désintéressé du diocèse de Lyon, qui peut seul maintenant pourvoir d'une manière efficace aux besoins des missions, vouloit se charger de cette colonie, son zèle y trouveroit un grand aliment : et s'il cherchoit des travaux, ils y sont en grand nombre; car les catholiques de Calcutta pourroient encore réclamer ses soins, etc. etc. (Il y dans la ville de Calcutta trente ou quarante mille catholiques.)

Je me recommande, etc., etc.

Dans une autre lettre de la même date, écrite à un de ses amis de Lyon, M. Pupier donne les détails suivans sur les usages indiens :

En remontant le Gange, je débarquai dans un grand village à dix lieues de Calcutta, et là j'examinai la manière de vivre des habitans. Je parcourus le marché du village, et n'y vis absolument que des légumes et du riz en vente. Ils font cuire le riz dans

(1) Les Anglais exercent leur empire dans l'Inde sur plus de soixante millions d'habitans; la seule ville de Calcutta renferme plus d'habitans que Paris.



des vases en terre, dont l'ouverture est très-étroite, et qu'ils posent sur le feu dans des trous pratiqués au milieu de leurs maisons, la fumée sortant par la porte; car il n'y a ni cheminée ni fenêtres. Le riz étant cuit, ils le lavent dans le Gange, et puis le mangent assis à terre, n'ayant ni chaise ni table. Je voulus dîner à la manière indienne : on m'apporta du riz cuit à l'eau, du poisson, des figues bananes, et un coco pour boire; il étoit de la grosseur d'une tête d'enfant : l'eau qui en sort, après qu'il a été percé, est très-fraîche et excellente. Tout ce dîner ne me coûta que la valeur de deux ou trois sous de France. Mais je ne pus pas le manger dans la maison; ils ne m'y laissèrent pas entrer: le tout me fut apporté sur mon petit bateau; et quand j'eus mangé, ils me dirent de tout jeter dans la rivière, les assiettes même, parce qu'il leur étoit défendu de s'en servir après un blanc. Je le fis, et ne fus pas plus tôt sorti, qu'on vint laver très-soigneusement la place où je m'étois assis. Je demandai l'explication de ces procédés au brame qui étoit avec moi; il ne sut pas ou ne voulut pas me la donner. Il me répondit seulement que sa religion le vouloit ainsi; que lui-même ne pouvoit pas manger avec les autres brames, parce qu'il leur étoit supérieur, et que ceux-ci devoient garder à son égard les mêmes formalités qu'on observoit pour moi. Comme on lui avoit dit que j'étois un brame d'Europe, il m'appeloit son ami; mais malgré cela il avoit beaucoup de peine à me parler de sa secte, dont ils ne font connoître les secrets à personne.

Nous donnons à la fin de ce cahier une lettre de M. Brosson, missionnaire apostolique du diocèse de Lyon, qui étoit destiné, comme nous l'avons dit, pour la mission du Su-tchuen. Cette lettre est adressée à M. l'abbé Miolan, prêtre du diocèse de Lyon; elle contient le récit du voyage de M. Brosson, depuis l'île Bourbon jusqu'en Cochinchine, et quelques détails sur les diverses missions qu'il a traversées. C'est ce qui nous a déterminés à l'insérer ici à la suite des lettres qui concernent chaque mission en particulier.

Cochinchine, 12 janvier 1818.

J. M. J.

Mon vénérable Père en J. C.

Je vous disois, dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Bourbon, quel plaisir m'avoit fait votre dernière. Je vous le répète encore, cette lettre fait et fera long-temps mes délices, parce qu'elle me montre l'amitié la plus pure, parce qu'elle me rappelle tout ce que Dieu a fait pour moi par votre ministère, et qu'elle me promet à l'avenir les plus puissans secours dans vos prières et saints sacrifices.

Le 16 juin dernier, je quittai Bourbon, où l'on vouloit me retenir, pour Pondichéry, où j'arrivai le 14 juillet. Il y a encore dans cette mission cinq à six vieux missionnaires, avec le vicaire apostolique. Voilà toute la ressource de plus de 40,000 chrétiens, et d'une infinité d'infidèles abandonnés à toutes les superstitions les plus infâmes. Il y a un petit col-

lége, où l'on fait de temps en temps quelques prêtres du pays. Cette pauvreté engagea l'évêque à me retenir : le gouverneur se joignit à lui ; mais Dieu me fit surmonter tous les obstacles, et le 20 de juillet je m'embarquai sur une frégate du roi, qui passoit par Macao pour se rendre en Cochinchine. J'avois pour compagnon de voyage un autre missionnaire, parti de France 10 mois avant moi, et élu procureur de nos missions à Macao (1).

Le 15 août, je célébrai la sainte messe à bord, en rade de Malaca. Les deux jours suivans nous restâmes à Malaca, et je pus dire la messe à terre. Cette ville peut encore avoir une vingtaine de mille ames, dont trois mille chrétiens conduits par un prêtre indien, qui nous reçut avec bonté. Malaca est encore aux Anglais, en attente des Hollandais, qui seroient venus en prendre possession, si la mortalité n'étoit pas à Batavia, autre de leurs colonies. Les Anglais laissent une grande liberté aux catholiques dans leurs immenses possessions asiatiques. C'est ce qui détermina dans le temps, notre procureur de Macao à choisir Pulo-Pinang de préférence aux autres pays catholiques, pour y ériger notre collége général. Mais ce pauvre collége est bien à la misère et de revenus et de professeurs. Les Hollandais n'ont pas la réputation d'être si tolérans, et l'on redoutoit grandement leur arrivée à Malaca, où ils avoient autrefois comme détruit le catholicisme. Il n'y existe qu'une seule petite église catholique, et encore les

---

(1) M. Jacques-Jean-Louis Baroudel, parti le 2 mai 1816 de Paris, pour aller remplir à Macao la place importante de procureur des Missions françaises de Chine et des royaumes voisins, laissée vacante par la mort de M. Létondal, arrivée à la fin de l'année 1813.

Hollandais ne permirent pas qu'elle fût bâtie dans la ville. Voilà cette Malaca si florissante autrefois et si chrétienne ! Voilà cette terre arrosée des sueurs et des larmes de saint François Xavier! Il n'y reste plus rien de cet apôtre des Indes qu'une certaine tradition, qu'il s'étoit bâti une petite cabane sur la colline qui domine la ville, et que c'étoit là qu'il passoit les nuits en prière. Le prêtre indien nous y conduisit, et nous ne pûmes nous défendre des impressions que réveille un pareil souvenir. Il y a quelques chrétiens dans la grande île de Sumatra; mais elle est abandonnée et dépourvue de secours. Elle attend en vain des missionnaires, *et insulæ exspectabunt*, *et les îles éloignées les attendront.* Cependant tous ces peuples de la presqu'île de Malaca sont moins lâches et moins efféminés que les autres Indiens. Ils sont tous sous la direction de notre vicaire apostolique de Siam, excepté la ville de Malaca qui est sous celle des Portugais.

Arrivé aux Philippines dans les premiers jours de septembre, j'y tombai malade d'une fièvre putride, que devoient me présager depuis quelque temps des insomnies continuelles. Cette fièvre, qui m'ôta le sentiment, ne dura que onze jours, et après quinze jours de convalescence, je pus dire la sainte messe à terre, d'où je revenois le dimanche sur le vaisseau, pour y célébrer la messe. Le médecin du vaisseau eut le plus grand soin de moi. Cette frégate est très-bien composée. Le commandant et les officiers sont les meilleurs cœurs du monde, et l'on y entend rarement les abominations que j'entendois sur le premier bâtiment qui me porta à Pondichéry. Je passai d'heureux jours aux Philippines. En cédant les rétributions des messes que l'on me fournissoit

(cinq francs par rétribution), je n'étois point à charge aux religieux qui me donnoient l'hospitalité, et je jouissois de leur amitié ainsi que de celle de tous les autres religieux du pays qui sont assez nombreux. Mais il y a cependant encore beaucoup d'infidèles dans ces grandes îles, et surtout beaucoup de Maures attachés aux superstitions de Mahomet. Il y a un archevêque à Manille, et quatre évêques répandus dans les îles. Les cérémonies de la religion s'y font avec grande pompe. Mais les études ne sont point en vigueur, et les mœurs sont très-déréglées. Manille est une grande ville, agréable même, hospitalière, riche et très-bien située. J'ai vu là le père Adéodat, qui a passé 27 ans à Pekin, d'où la persécution l'a chassé. C'est un religieux Augustin, italien; il m'a raconté la naissance de cette persécution dont lui-même fut l'occasion. Voici comment. Il y avoit à Pekin quatre églises aux quatre coins de la ville, desservies par des missionnaires français, italiens, espagnols et portugais. Les missionnaires de ces trois dernières nations se disputoient depuis long-temps le gouvernement d'un gros bourg tout chrétien aux environs de Pékin. Le père Adéodat, pour faire cesser ces contestations, fit un exposé des raisons qui engageoient à la paix, y joignit une carte ancienne, qui marquoit les limites de chaque mission, et envoya le tout à la propagande. Le paquet fut saisi et porté à l'empereur. Le missionnaire interrogé, et les pièces envoyées en Russie, pour en avoir la traduction, tout sembloit se pacifier, lorsqu'un incident brouilla tout. Le père Adéodat détermina une dame, courtisane d'un grand mandarin, à rentrer dans son devoir. Arrivée chez son corrupteur, elle paroît d'abord fort triste, et bientôt interrogée, elle répond qu'étant

chrétienne, elle est obligée d'abandonner cette maison, et qu'elle va chez sa mère. Le mandarin outré contre le père Adéodat, fait croire à l'empereur que les papiers saisis sont des correspondances avec les Anglais. Le père Adéodat a passé 4 ans en exil, d'où il a été délivré (1). Voici encore une autre cause: les Anglais envoyèrent des lettres à l'empereur de la Chine, dans lesquelles ils ne traitoient point bien la France et Bonaparte. Ces lettres furent, selon la coutume, données aux missionnaires pour

(1) La persécution qui s'éleva à cette occasion fut très-violente. L'empereur fit faire à Pékin, la recherche des livres de religion pour les détruire, et fit briser les planches d'imprimerie. Plusieurs confesseurs de la foi furent condamnés à l'exil. On fit effacer l'inscription mise sur le frontispice des églises de Pékin : *Maison du Seigneur du ciel*, et on défendit aux missionnaires qui ne peuvent exister à Pékin qu'en qualité de membres du tribunal des Mathématiques, de médecins ou d'artistes de l'empereur, d'introduire personne dans leurs églises, et d'avoir aucune communication quelle qu'elle fût avec les indigènes. On voulut forcer ceux-ci à abjurer la religion chrétienne, et les supplices les plus raffinés furent inventés pour ébranler leur courage. Après d'autres tourmens horribles, voici un des moyens que tentèrent les persécuteurs pour forcer quatre des confesseurs à fouler la croix aux pieds. On leur en fit une dans toute la longueur, de la plante du pied, en leur donnant une infinité de coups d'aiguille ou de pointe de bambou, qu'on leur enfonçoit jusqu'à l'os. Un d'eux renonça à la foi, lorsqu'on en étoit au second pied. Un second s'évanouit, au point qu'on croyoit qu'il alloit expirer. Les deux autres tinrent ferme jusqu'à la fin. On remarquoit visiblement que le Seigneur leur accordoit une paix et une joie intérieures, dont ils étoient étonnés eux-mêmes. L'un d'eux, jeune encore, et médiocrement instruit de la religion, fut réduit à un état affreux, sans qu'il ouvrît la bouche, quoiqu'on lui eût recommandé de crier et de pleurer, parce que naturellement il auroit eu moins à souffrir. Ce genre d'épreuve est terrible; la douleur se faisoit sentir à un tel point, qu'ils ne pouvoient souffrir la plus légère étoffe sur leurs plaies enflammées. On les fit derechef comparoître le lendemain. On menaça le plus jeune des quatre de tourmens encore plus affreux, et on lui demanda : « Comment est-il possible que tu aies tant souffert hier, sans te plaindre?

en faire la traduction. Le père Amiot qui est encore à Pékin avec deux autres missionnaires étrangers, fut choisi pour cet objet; mais voulant épargner sa nation, il crut devoir omettre ce qui lui étoit injurieux. Cependant l'omission ayant été reconnue, les soupçons et les inquiétudes redoublèrent contre les missionnaires.

Macao est une jolie petite ville, où il n'y a peut-être pas deux cents Portugais, et en tout cinq mille

» — C'est, dit-il, que je souffre volontiers pour notre Seigneur qui a » tant souffert pour moi.» On ne le tourmenta pas davantage. Au milieu de cette rage qu'on manifestoit contre la religion chrétienne, on étoit cependant forcé de lui rendre justice, jusque dans les édits de persécution. L'édit de l'empereur contient sur les chrétiens ces paroles remarquables : « Ceux qui se font chrétiens, soit pauvres, soit » riches, ont dès qu'ils embrassent cette religion une telle affection » les uns pour les autres, qu'ils semblent être les mêmes os et la même » chair.» Est-il possible pour une nation toute charnelle de mieux exprimer le *cor unum et anima una*, *un même cœur et une même ame*, des chrétiens des premiers siècles de l'Eglise? N'est-ce pas une chose frappante et un caractère de divinité, qu'en outre de la ressemblance des tortures et du martyre, il y ait encore entre l'Eglise de Chine et l'Eglise persécutée sous les empereurs romains cette admirable ressemblance de la charité par laquelle sont unis les chrétiens, et que les persécuteurs d'aujourd'hui, comme les persécuteurs d'alors, soient forcés de s'écrier : « Voyez comme il s'aiment! »

Ceci se passoit en l'année 1805, sous l'empereur Kia-King, le même qui dix ans après ratifia la sentence de mort de Mgr. Dufresse. L'empereur n'a plus voulu recevoir de nouveaux missionnaires à sa cour. Monseigneur Alexandre de Govéa, évêque de Pékin, et président du tribunal des Mathématiques, étant mort en 1808, l'évêque qui lui a succédé n'a pu venir à Pékin, et il réside à Macao. Des quatre églises de Pékin, l'une a été détruite, l'autre incendiée; les deux qui restent appartiennent aux Français et aux Portugais. Chacune de ces nations y a aussi un séminaire. La lettre de M. Brosson nous apprend qu'il n'y a plus à Pékin qu'un prêtre français et deux portugais; ils sont tous trois de la congrégation de St. Lazare. Mais il y a en outre un certain nombre de prêtres chinois. L'on compte environ quarante mille chrétiens dans ce diocèse, dont cinq ou six mille dans Pékin même. Tout se fait dans le plus grand secret, et l'on peut encore distribuer les sacremens, excepté quand la persécution est ouvertement déclarée.

chrétiens. Le reste est composé de païens chinois, qui ont un grand nombre de temples consacrés à leurs fausses divinités. La foiblesse des Portugais est extrême dans cette ville. Ils sont riches, mais cependant, pour ainsi dire, asservis aux Chinois, qui ont des douanes jusque dans la ville même. L'arrivée de notre vaisseau de guerre jeta la terreur chez les Chinois, et le vice-roi de Canton envoya deux mandarins, avec une petite flotte composée de barques, pour surveiller la frégate. Rien n'est comparable à la foiblesse de leur marine. Nous eussions pu avec notre frégate battre sans peine toute la marine chinoise. Cependant notre commandant, le comte de Kergariou, eut une conférence avec le mandarin résidant à Macao. On lui dit qu'on désiroit les marchands français à Canton, etc., etc. Les Portugais aussi ont parfaitement accueilli la frégate, et comme je devois poursuivre jusqu'en Cochinchine, j'ai eu toute liberté à Macao, où sans cela j'eusse été obligé de me cacher. De Macao nous avons mis à la voile pour l'île d'Hainan. Comme le commandant devoit prendre des renseignemens sur cette île, nous avons relâché en trois endroits. Vers le premier, où nous avons passé trois jours, nous craignîmes les fureurs des insulaires, dont on nous avoit menacés; cependant peu à peu ils nous apportèrent quelques provisions, et la vue de quatre Chinois, que nous avions à bord pour les porter en Cochinchine, les encouragea; l'un de ces Chinois étoit un écolier de notre pauvre collége de Pulo-Pinang, où il avoit passé dix ans (M. André Yang); il devoit m'accompagner jusqu'au Su-tchuen, sa patrie; l'autre étoit l'interprète du bord, et les deux autres, courriers ou commissionnaires de la mission espagnole du Tong-king oriental. Le

commandant eut la bonté de recevoir à son bord ces individus avec une cinquantaine de caisses pleines de diverses provisions pour nos missions et celles des Espagnols. En cela le commandant agissoit selon l'intention du roi de France et du ministère, qui désirent en tout favoriser les missions. La seconde baie où nous mouillâmes est superbe, fertile, bien boisée, mais inculte et habitée seulement par quelques pêcheurs. Ils se familiarisèrent avec nous, jusqu'à nous aider à couper du bois, à le porter, à pêcher. Ce peuple est très-simple, et paroît cent fois meilleur qu'on ne nous le disoit. Il y a quelques milliers de chrétiens, instruits par un missionnaire chinois, qui les visite dans les différentes parties de l'île. Elle appartient à la Chine. Je ne me faisois point connoître comme prêtre, encore moins comme missionnaire, dans la crainte de jeter parmi eux des défiances, qu'une frégate armée en guerre auroit excitées encore plus facilement.

Le 29 décembre j'arrivai à Touron, en Cochinchine. Le petit mandarin du port est chrétien avec sa famille. Il vint le lendemain rendre visite au commandant et au *père missionnaire*. Le roi instruit de l'arrivée de la frégate envoya M. Vanier, un des grands mandarins, et deux autres mandarins du royaume, pour recevoir le commandant, dont la mission étoit d'aller en ambassade auprès du roi. Dans leur première entrevue ils donnèrent, par ordre du roi, des rafraîchissemens pour environ douze cents francs. Les Français sont très-aimés dans ce royaume. Il y a encore un autre Français grand mandarin (1). Plu-

(1) Ce Français est M. Chaigneau, venu depuis en France, et dont il est parlé ainsi que de M. Vanier dans la lettre de M. Gagelin, que



sieurs autres sont morts. Ces Français ont aidé le roi de Cochinchine à remonter sur son trône, où plutôt l'y ont replacé. Le roi apprécie leurs services. Cette année deux navires marchands ont fait marché avec lui de lui rapporter l'an prochain trente mille fusils. Le roi de Cochinchine reçoit le commandant de la frégate française, comme ambassadeur dans son royaume. Union qui sera très-utile à la France, et à la religion qui fait des progrès sensibles. Pour moi, je vais seulement traverser ce royaume, pour me rendre au Su-tchuen incognito.

(On sait que M. Brosson est mort avant d'entrer au Su-tchuen.)

---

nous avons donnée plus haut. Le roi de Cochinchine auprès de qui étoit envoyé M. de Kergariou étoit le roi Gia-Laong, mort en 1820, auquel a succédé le roi Min-Mênh.

L'on a vu, dans les diverses nouvelles contenues dans ce cahier quelques passages relatifs à d'autres missions asiatiques, que celles entretenues par la France dans ces contrées. Quand il nous parviendra des récits sur ces missions, nous nous empresserons de les communiquer aux Associés de la Propagation de la foi, auxquels rien de ce qui intéresse les missions catholiques, dans leur plus grande extension, ne doit rester étranger. L'Eglise d'Asie forme une des plus belles portions de l'Eglise universelle, et les lettres que nous avons données jusqu'ici ne nous ont fait connoître qu'une partie des chrétientés qui la composent. Pour parler de la Chine seulement, en outre des trois diocèses de Macao, de Pékin et de Nankin, dont chacun est formé de deux ou trois provinces de Chine, et dont les évêques titulaires sont à la nomination du roi de Portugal; il y a encore, avec le vicariat apostolique français du Su-tchuen, deux autres vicariats apostoliques gouvernés aussi par des évêques *in partibus*, assistés chacun d'un évêque coadjuteur; savoir : le vicariat apostolique du Fo-kien, confié aux Dominicains espagnols, et celui du Chen-si, confié aux Franciscains italiens de la Propagande. Des missionnaires français lazaristes, qui ne dépendent point du séminaire des Missions étrangères, étoient encore répandus, il y a peu de temps, dans diverses provinces de la Chine. Un assez grand nombre de prêtres chinois y arrivent aussi du diocèse de Naples, où ils ont été formés dans le collége fondé par Mat-

thieu Ripa, et ouvert en l'année 1732 pour l'éducation des jeunes Chinois qu'on amène de leur patrie à Naples, et qui après avoir reçu la prêtrise, sont renvoyés en Chine pour y travailler aux missions. Le vicaire apostolique du Chen-si a encore sous sa juridiction la Tartarie occidentale.

Dans un tableau général des missions desservies aujourd'hui en Asie par les seuls religieux Dominicains, on voit que ces pères dirigent dans les îles Philippines plus de cent cinquante mille chrétiens, quarante mille dans le Fo-kien en Chine et dans le Can-cheu, et en outre un assez grand nombre de cathécumènes; dans le Tong-king, cent soixante et dix mille chrétiens. Dans ce dernier royaume, le nombre de leurs églises est de 780; ils y ont 87 maisons religieuses.

Voici tout ce que nous avons recueilli sur les missions d'Asie. Puissent tous ces récits intéresser au sort de ces établissemens admirables, qui réclament plus que jamais l'assistance des chrétiens d'Europe! Puissent-ils engager les Associés de la Propagation de la Foi à continuer, en faveur de ces chrétientés dénuées, le tribut si nécessaire et si demandé de leurs prières et de leurs aumônes!

L'établissement des Missions étrangères vient de faire partir quatre missionnaires pour les Indes orientales. Ils se sont embarqués à Brest, le 22 de février de cette année, sur une frégate du roi. M. le supérieur de l'établissement écrivoit qu'il espéroit en faire partir d'autres dans le mois d'avril. Il recommande leur voyage et leur mission aux prières de tous les Associés de la Propagation de la Foi. M. Bonnand, jeune prêtre du diocèse de Lyon, a quitté également le séminaire des Missions étrangères pour se rendre à Pondichéry. Il est arrivé à Bordeaux pour s'y embarquer. On voit, et presque toutes les lettres de ce recueil en ont donné la preuve, que l'Eglise de Lyon est une de celles qui envoient le plus d'ouvriers évangéliques aux diverses missions, et que le séminaire de ce diocèse est une succursale précieuse pour le séminaire des Missions étrangères. Ainsi se rétablissent sous nos yeux, entre l'Eglise de Lyon et les Eglises d'Asie, ces rapports honorables qui les unissoient dès les premiers siècles, et dont l'histoire nous a conservé le précieux souvenir. Alors le patronage appartenoit à l'orient, et

l'Eglise de Lyon, colonie de l'Eglise asiatique, regardoit cette dernière comme sa mère ; c'étoit à elle qu'elle demandoit des prêtres et des secours, et qu'elle adressoit le récit de ses épreuves et de ses combats. Le témoignage en a été consigné pour la postérité dans cette lettre admirable écrite dans le deuxième siècle par les Eglises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie, et dans laquelle les combats glorieux des martyrs de Lyon sont rapportés d'une manière si touchante par les témoins et les compagnons de leurs souffrances. Aujourd'hui le patronage a changé de mains, et c'est de l'occident que partent les colonies chrétiennes qui vont propager la foi dans les contrées éloignées. L'Eglise de Lyon a engendré à son tour des Eglises dans l'orient, et elle en reçoit aussi des épîtres touchantes, où on lui donne les noms de mère et de protectrice, où on lui adresse le récit des souffrances et des persécutions par où Dieu éprouve et affermit ces Eglises naissantes. C'est ce que nous avons vu dans les lettres envoyées à l'Eglise de Lyon par ces jeunes lévites, espoir de l'Eglise de Chine. Admirable rapprochement, qui nous montre la Providence employant à la conservation et à la perpétuité de son œuvre les mêmes moyens qu'à son premier établissement, et continuant ainsi à faire briller sous nos yeux une des preuves les plus lumineuses de la divinité de la religion !

Nous croyons, en terminant, devoir faire entendre encore une fois, en faveur des missions, la voix de l'illustre martyr de l'Eglise de Chine, dont nous avons déjà tant de fois prononcé le nom, et rappelé le glorieux souvenir. Ce que l'on va lire avoit été écrit par Mgr. Dufresse, au sortir de la persécution élevée en Chine,

Chine, dans l'année 1784, et s'applique parfaitement aujourd'hui à une situation toute semblable.

« Dans ces contrées, écrivoit-il, où règnent l'idolâtrie et une ignorance profonde, cette persécution elle-même et tous les faits qui concernent la religion sont autant de rayons qui dissipent peu à peu les ténèbres. On voit que toute la Chine a entendu parler du vrai Dieu; la renommée a suppléé, en quelque manière, à l'insuffisance des ouvriers évangéliques. Les édits impériaux, ceux des gouverneurs des provinces et des villes contre les chrétiens et les missionnaires, ont fait connoître la religion chrétienne. On a été forcé de lui rendre hommage, et d'avouer qu'elle est bonne, qu'elle enseigne une morale pure, et qu'on n'a à lui opposer que des raisons de politique. Les missionnaires et les chrétiens, interrogés dans les tribunaux, et donnés en spectacle dans toutes les provinces, ont rendu à Jésus-Christ un témoignage éclatant, et l'ont annoncé à toutes sortes de personnes.

» Cependant la Chine est dépeuplée de missionnaires. Dans de très-grandes provinces il n'est pas resté un seul prêtre. La vigne du Seigneur est sans ouvriers, de grands troupeaux sans pasteurs. Combien de chrétiens, privés de leurs pères spirituels, sont errans dans les voies de l'apostasie, ou plongés dans la fange de l'iniquité! *Percutiam pastorem, et dispergentur oves.* (S. Matth.) *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.* Combien d'enfans morts sans baptême, d'adultes sans sacremens! Combien de justes tomberont n'étant pas soutenus! combien de pécheurs ne se convertiront point! Que de superstitions! que de mariages célébrés sans dispense! que de chrétiens s'allieront avec les gentils!

que d'affligés sans consolation ! que de veuves sans ressource ! Plus de sacremens, plus de prédications, plus de prières, plus de bonnes œuvres, plus de catéchisme; l'idolâtrie va donc reprendre de nouvelles forces ! On aura sous les yeux les pompes et les vanités du monde; on ne verra plus les augustes cérémonies de la religion : on ne sanctifiera plus les dimanches ni les fêtes; on n'observera plus les jeûnes ni les abstinences; on n'osera plus paroître chrétien.

» Je ne doute pas qu'en Europe les ames vertueuses et zélées, qui s'intéressent encore à la gloire de Dieu et au salut de leurs frères, ne s'empressent de remédier à tant de maux, par leurs prières, en suppliant le maître de la moisson d'envoyer de nouveaux ouvriers; par leurs aumônes, en réparant le tort qu'a fait la persécution; par leur zèle, leurs talens et leurs lumières, en faisant connoître l'œuvre sainte, et éclairant ceux qui y sont appelés; par leur autorité enfin, en leur donnant les moyens de suivre leur vocation.

» Dieu a eu ses desseins, quoiqu'ils soient impénétrables à nos foibles yeux. L'histoire du christianisme ne nous apprend-elle pas que le glaive des persécuteurs, en moissonnant les chrétiens, les multiplioit ? La Chine n'est donc pas sans espoir; Dieu s'y est réservé des évêques et des prêtres qui, répandus dans ses vastes provinces, cultivent encore les précieux restes de cette Eglise. Mais ils ne peuvent suffire à la moisson abondante que présente ce pays immense. La foi ne se propage aujourd'hui que comme dans les premiers temps : *elle vient par l'ouïe*, *fides ex auditu* (saint Paul); mais elle n'est entendue qu'autant qu'elle est prêchée, et elle ne peut être prêchée que par ceux qui sont envoyés. Les ames ne se sauvent que par l'application des mérites de Jésus-Christ, et

c'est par le saint sacrifice et par les sacremens, dont les prêtres sont les ministres, que se fait cette application.

» Que chacun s'examine, et si, d'après les lumières que le Seigneur lui donnera, et le jugement des personnes prudentes et éclairées, il se croit appelé, qu'il en rende grâces à Dieu, et suive l'exemple des apôtres : appelés par Jésus-Christ, ils n'hésitèrent pas un moment; *laissant là leurs filets, ils le suivirent aussitôt* (saint Matth.) Rien ne doit arrêter, ni parens, ni amis, ni biens, ni honneurs, ni commodités de la vie, ni considérations humaines. Ce sont les filets dont il faut se débarrasser, pour suivre celui qui appelle ; la voix de la nature doit céder à la voix de Dieu. Quand, pour s'enrichir, les commerçans traversent les mers et affrontent les tempêtes, nous n'oserions nous y exposer, nous qui faisons un commerce plus excellent ! Hommes de Dieu, aurions-nous moins de courage et moins d'ardeur pour procurer le salut des ames, que n'en ont les hommes du siècle pour acquérir des richesses corruptibles et périssables ? Ils ont l'oreille ouverte à la voix de la fortune, qui les oblige à courir les mers une partie de leur vie, et nous serions sourds à la voix de Dieu, qui nous invite à les traverser une seule fois! Combien d'hommes s'exposent aux mêmes dangers pour exécuter les ordres du prince, acquérir de nouvelles connoissances, faire de nouvelles découvertes ! Ayons pour Dieu le zèle qu'ils ont pour le monde. Au reste, les travaux, les peines et les dangers du saint ministère, parmi les nations infidèles, ne sont pas aussi grands qu'on se l'imagine, et Dieu peut-il permettre que nous soyons tentés au dessus de nos forces ? il n'exige pas que

nous travaillions trop, il désapprouve tout excès; s'il vous appelle, il vous accordera les grâces nécessaires pour supporter les peines et les travaux, pour éviter ou vaincre les périls. C'est d'expérience; les grâces sont plus qu'ordinaires; elles croissent avec les peines, les travaux et les dangers.

» Que de richesses spirituelles! que de mérites! que de consolations! *Autant il s'est trouvé de peines dans le fond de mon cœur, autant de consolations descendues de vous, ô Dieu des miséricordes! sont venues reposer mon ame et calmer mes douleurs.* (Ps. 93.) Partout le joug de Jésus-Christ est doux, partout son fardeau est léger. Ne dit-il pas, ce divin Maître, sans distinction de temps ni de lieux : *Jugum meum suave, et onus meum leve?* (Saint Matthieu.) »

FIN DU QUATRIÈME CAHIER.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° V. — Mars 1825.

SECONDE ÉDITION.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, N.° 8.

1829.

Avec approbation des Supérieurs.

L'ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce cahier : 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

AVERTISSEMENT.

Nous espérions pouvoir insérer dans ce cahier toutes les nouvelles parvenues aux conseils de l'Association sur les missions d'Amérique. Mais l'abondance des matériaux nous force à ne donner dès à présent que les lettres des missions de la Louisiane. Les nouvelles des missions du Kentucky et de l'Ohio seront publiées dans le 7.me Numéro ; le sixième, qui paroîtra bientôt, devant être exclusivement consacré aux missions de l'Orient.

Il a été rendu compte dans le journal, l'*Ami de la Religion et du Roi*, des quatre premiers Numéros de notre recueil. Voici en quels termes s'en exprime ce journal.

Extrait du N.° 1046 de l'Ami de la Religion et du Roi. (18 août 1824.)

S'il est une œuvre qui doive intéresser les cœurs chrétiens, c'est celle qui a pour but de favoriser les progrès de la Religion dans les pays encore ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie. Nul moyen n'est plus propre à attirer sur nous les grâces divines, et à nous obtenir la conservation de la foi, que de travailler à faire connoître Dieu au loin, et à substituer la doctrine du salut aux erreurs et aux superstitions où gémissent encore tant de peuples. C'est cette considération qui a engagé à former l'Association pour la propagation de la Foi, et qui a étendu en peu de temps cette œuvre naissante. Nous avions parlé

déjà de son origine, de son plan, de son but; depuis nous avons reçu divers écrits que l'Association a fait publier. Le conseil du Midi, établi à Lyon, où l'Association a pris naissance, a mis au jour quatre Numéros contenant des nouvelles des missions. Le premier numéro, qui a paru en 1822, renferme quelques extraits de lettres de la Chine et des autres missions d'Orient, et une Notice sur les missions de la Louisiane. Le second numéro, qui est de 1823, est rempli par différentes lettres récentes des missions orientales, par une Notice sur le Kentucky, par de nouveaux détails sur la Louisiane, et par l'aperçu des dépenses que le séminaire des Missions étrangères a à soutenir. Nous ne donnons point ici un extrait de ces Numéros, parce que la plupart des documens qui y sont relatés ont trouvé successivement place dans ce journal. Nous y avons parlé plusieurs fois de la mission de la Louisiane; l'auteur de la Notice sur le Kentucky avoit bien voulu nous la communiquer, et nous en avons donné une analyse; nous avons également inséré de temps en temps des extraits de lettres des missions d'Orient, et l'aperçu des dépenses du séminaire de la rue du Bacq.

Le Numéro troisième, publié par l'Association en janvier 1824, contient des détails intéressans sur l'Association et sur ses progrès. Cette œuvre fut fondée à Lyon le 3 mai 1822, et depuis cette époque elle a acquis une consistance qui est d'un heureux présage pour ses succès futurs. On sait que les Associés ne contractent d'autre engagement que de réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave* pour le succès des missions, en y joignant : *Saint François Xavier, priez pour nous*, et de donner en aumône pour les missions 5 centimes par semaine. Un grand nombre de fidèles ont souscrit dans divers diocèses. Le 5 mars 1823, l'Association présenta une supplique à Pie VII, pour lui demander quelques grâces spirituelles qui seroient pour les ames pieuses un nouveau

sujet d'encouragement. Le Saint-Père, par un rescrit du 15 mars, accorda aux Associés dans tous les lieux où l'Association seroit établie avec l'autorisation de l'ordinaire, des indulgences nombreuses et perpétuelles.

Mgr. le Grand-Aumônier de France ayant accepté la présidence de l'œuvre, écrivit, l'année dernière, à tous les Evêques pour la leur recommander. Sa lettre, du 18 août 1823, renfermoit les motifs qui pouvoient appeler l'intérêt des Prélats et des fidèles sur l'Association. « Avant la révolution, disoit le Prince-Evêque, la France se distinguoit dans les missions étrangères par d'éminens services dont nos traditions conserveront des souvenirs aussi honorables qu'édifians. Nous avons vu disparoître les ordres religieux qui se consacroient à cet apostolat; il ne nous reste plus que quelques débris d'autres institutions qui s'y dévouoient spécialement; et tandis que dans les pays séparés de l'unité, l'esprit du siècle fait des efforts inouïs par tout ce que son activité peut lui faire entreprendre, et principalement par les sociétés bibliques, pour semer l'erreur sur toutes les parties du globe, nous avons la douleur de voir l'extrême insuffisance des moyens mis en œuvre parmi nous pour la propagation de la vérité. » Plus loin, le Prélat s'exprime en ces termes : « On a bien senti qu'au milieu de tant d'autres besoins qu'éprouve encore la France catholique, il faut que cette œuvre, malgré sa haute importance, ne nuise point à celles qu'une religieuse et touchante émulation inspire dans chaque diocèse, dans chaque paroisse, pour guérir les plaies faites à la Religion, et réparer les pertes qu'elle a essuyées; ainsi on a fixé à la modique somme d'un sou par semaine le don de chaque Associé. Ce léger surcroît aux charges que s'imposent les personnes charitables, ne peut, pour aucune d'elles, être un prétexte de s'en dispenser, et le résultat néanmoins peut devenir digne de la fin qu'on se propose; car depuis

le riche jusqu'à celui qui vit modestement de son travail, tous peuvent concilier l'élan de leur zèle avec les vues de l'Association ; et lorsqu'elle aura embrassé tous les diocèses du royaume, ce vaste ensemble ne pourra manquer de produire de notables et importans secours. »

Ce généreux appel a été entendu ; l'institution s'est étendue et fortifiée ; les conseils centraux du Nord et du Midi ont été établis ; un conseil supérieur résidant à Paris, a commencé ses opérations. Plusieurs Evêques ont fondé, ou s'occupent de fonder des conseils dans leurs diocèses ; quelques-uns même ont publié des lettres pastorales pour faire connoître et encourager l'Association. Le but d'une si belle œuvre est propre à toucher toutes les ames pieuses ; elles prendront un intérêt plus vif au sort de tant d'hommes encore assis à l'ombre de la mort ; elles tourneront leurs regards avec une nouvelle sollicitude vers ces contrées privées de la lumière, et théâtre de monstrueuses superstitions ; elles appelleront les miséricordes de Dieu sur leurs frères. Peut-être cette Association étendra-t-elle dans toutes les classes l'habitude et le goût des œuvres de charité ; elle rapprochera toutes les conditions, elle sera un lien entre le riche et le pauvre. Il est même remarquable que l'Association paroît spécialement destinée à cette partie de la société que ses besoins et ses travaux excluoient ordinairement d'une participation directe à des œuvres de charité. Ainsi les pauvres se verront appelés, comme les autres, aux bonnes œuvres, et le denier de la veuve y sera même plus productif que l'offrande isolée du riche.

Ces résultats ne sont pas tout en espérance, et déjà les sommes recueillies ont fait honneur au zèle des premiers souscripteurs. La recette du conseil central du Midi, dans les douze premiers mois, a été de 22,915 fr.

Le conseil supérieur a réparti cette somme en trois parts égales, l'une pour les missions de l'Orient, une autre pour la Louisiane, et une autre pour le Kentucky. Ce résultat ne peut que s'étendre, quand le conseil de Paris, celui de Bordeaux et les autres diocèses auront versé leur contingent.

Le quatrième numéro de l'Association, qui a paru au mois de mai dernier, contient des nouvelles des missions d'Orient. Ces missions embrassent, comme on sait, cinq pays différens : la Chine, la Cochinchine, le Tong-king, Siam et la presqu'île de l'Inde. Le numéro donne des lettres de ces différentes contrées, de M. Pérocheau évêque de Maxula, coadjuteur du Su-Tchuen, et de quelques autres Evêques et missionnaires. Plusieurs des missionnaires partis en dernier lieu sont du diocèse de Lyon, et on remarque que l'église de Lyon est une de celles qui ont fourni le plus de sujets pour les missions étrangères. MM. Brosson, Magdinier, Pupier, Taberd ont, en peu d'années, embrassé cette vocation; les deux premiers ont été enlevés avant le temps ; les deux autres continuent à travailler avec zèle. On trouvera ici des lettres de ces quatre missionnaires, qui n'avoient point encore été publiées ; on y trouvera une lettre touchante des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang aux élèves du séminaire de Lyon. Ils leur exposent les besoins de la mission, et réclament le secours de leurs prières, et des secours plus directs encore de la part de ceux qui se croiroient appelés au bonheur d'annoncer le vrai Dieu aux infidèles. Ce quatrième numéro est un de ceux qui offrent le plus d'intérêt par le nombre et la variété des détails.

Le prochain numéro doit donner exclusivement des nouvelles d'Amérique, et fera connoître en même temps les progrès et les résultats de l'Association pendant sa seconde année. En attendant, nous pouvons dire que

ces résultats se sont heureusement soutenus et agrandis. On en jugera par une distribution de fonds qui a été faite le mois dernier, et qui offrira une ressource précieuse pour les missions. Le séminaire des Missions étrangères, les Evêques de la Louisiane, du Kentucky et de l'Ohio, ont reçu chacun des sommes suivant leurs besoins présumés. On a pu aussi appliquer quelques secours à la mission de Babylone. Nos lecteurs peuvent se rappeler qu'un Evêque français partit de Paris pour la Perse, il y a quelques mois.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

L'Association de la Propagation de la Foi poursuit, sous les regards de Dieu et accompagnée des vœux de tous les chrétiens qui la composent et de tous ceux à qui elle s'intéresse, cette carrière de bénédictions et de succès, dans laquelle, depuis sa formation, elle s'est avancée avec une rapidité toujours croissante. Elle avoit recueilli une des dernières bénédictions du saint Pontife Pie VII, et les grâces précieuses dont il l'enrichit, annoncèrent avec quelle joie il avoit vu s'élever cette pieuse institution. L'Association a eu encore le bonheur d'attirer les regards du Pontife auguste qui siége aujourd'hui sur la chaire de saint Pierre; un membre du conseil central du Midi a déposé aux pieds de Sa Sainteté les hommages et les vœux de l'Association, et a obtenu pour elle la bénédiction apostolique du Père des fidèles. Une supplique ayant été adressée à Sa Sainteté, en faveur des membres infirmes ou malades de l'Association, qui ne pouvoient remplir, pour gagner les indulgences plénières concédées par le pape Pie VII, la condition de la

visite de leur église paroissiale, le Saint-Père a répondu favorablement à cette demande.

Nous donnons ici le texte du rescrit pontifical.

AUDIENCE DU T.-S. PÈRE, DU 11 MAI 1824.

Le Très-Saint Père, après avoir entendu la relation du secrétaire soussigné de la sacrée congrégation des affaires ecclésiastiques, veut bien accorder, par grâce spéciale, que les Associés infirmes de la Propagation de la Foi puissent gagner les indulgences dont il est parlé dans leur supplique, lors même qu'ils ne pourroient accomplir la condition de la visite de leur église paroissiale, pourvu que, dans tout le reste, ils remplissent, selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur Confesseur, toutes les œuvres de piété prescrites. Sa Sainteté recommandant de toute son ame et dans Notre-Seigneur, à tous les chrétiens le pieux établis-

EX AUDIENTIA SANCTISSIMI, *Die undecimâ maii* 1824.

Sanctissimus, auditâ relatione infrascripti secretarii S. congregationis super negotiis ecclesiasticis, benignè annuit pro gratiâ, ut sodales infirmi indulgentias, de quibus in precibus, lucrari valeant, quamvis visitationem parochialis ecclesiæ explere nequeant, dummodò in reliquis injuncta pietatis opera, quantùm fieri possit, juxtà prudens proprii Confessarii judicium adimpleant. Sanctitas Sua pium sodalitatis institutum plurimùm in Domino commendans, sociis universis, quos æternâ charitate complectitur, apostolicam be-

sement de cette Association, accorde aux Associés, qu'elle embrasse dans sa charité paternelle, la bénédiction apostolique.

Signé, J. A. SALA.

Scellé du sceau Pontifical.

Reçu et vérifié à l'archevêché de Lyon, le 29 août 1824.

† *Signé*, J. P. GASTON DE PINS,
Arch. d'Amasie, Adm. apost. de Lyon.

Par mandement, etc.

Scellé du sceau Archiépiscopal.

nedictionem impertitur.

J. A. SALA.

Consignatum pontificali sigillo.

Receptum et comprobatum Lugduni, 29. â augusti 1824.

† J. P. GASTON DE PINS,
Archiep. Amasiensis, Adm. apostol. Lugdunensis.
De mandato, etc.
Consignatum archiepiscopali sigillo.

Le troisième Numéro des cahiers de l'Association a fait connoître la quotité des sommes perçues par le conseil central du Midi, séant à Lyon, pendant la première année de l'Association. Le conseil central du Nord, séant à Paris, organisé beaucoup plus tard que celui du Midi, a versé depuis, dans la caisse du conseil supérieur, les sommes qu'il a recueillies depuis le 20 décembre 1823, époque de son entrée en activité, jusqu'au 20 juillet 1824, c'est-à-dire pendant l'espace de sept mois, et qui se sont montées, déduction faite de de tous frais, à la somme de. . . 7,416 fr. 00 c.

Le conseil central du Midi, ayant résolu d'arrêter ses comptes au 1.er mai de chaque année, a versé dans

7,416 00.

	fr	c.
D'autre part . .	7,416	00
la caisse du conseil supérieur les sommes qu'il a recueillies depuis le 1.er juin 1823, jusqu'au 1.er mai 1824; c'est-à-dire, pendant l'espace de onze mois, et qui se sont élevées, déduction faite de tous frais, à la somme de.	37,754	00
Total des sommes versées dans la caisse du conseil supérieur.	45,170	00

Voici le détail des sommes perçues par le conseil central du Midi, pendant les 11 mois écoulés depuis le 1.er juin 1823 jusqu'au 1.er mai 1824.

Les divisions du diocèse de Lyon ont versé, en divers paiemens, la somme de	25,369	48
La vente de quelques exemplaires des Nouvelles des missions a produit.	193	80
Le diocèse de Dijon a versé, en plusieurs paiemens, la somme de.	1,256	15
(La ville de Baune figure dans cette somme pour 353 fr. 55 c.)		
Le conseil général d'Avignon a versé, en divers paiemens, pour les divers conseils de son ressort, et plus particulièrement ceux d'Avignon, Nîmes et Montpellier, la somme de.	8,400	
Le conseil particulier de Marseille a versé la somme de.	1,000	
Le diocèse de Clermont-Ferrand a versé la somme de.	1,478	40
	37,697	83

D'autre part.	37,697	83
Une division établie à Châlons-sur-Saône, (diocèse d'Autun) a versé, en divers paiemens, la somme de.	1,284	
(Le surplus des versemens de cette division avoit été dans le principe porté en recette dans la 6.me division du diocèse de Lyon.)		
Une division établie dans le diocèse de Moulins a versé, en deux paiemens, la somme de.	800	
Divers centuries établies dans le diocèse de Belley ont versé, en plusieurs paiemens, la somme de.	766	
(Bourg figure dans cette somme pour 280 fr.; Ambérieux pour 260; Crémieux pour 117, et Montluel pour 109.		
Une division établie à St-Vallier, diocèse de Valence, a versé, en trois paiemens, la somme de.	399	70
Annonay a versé.	111	15
Tournon.	216	
Pierrelatte.	52	
Crest.	53	05
Une division établie à Lunéville (diocèse de Nancy).	640	
M. ***, Chanoine à Roche, près Genève,	52	
Total.	42,071	73
Dont il faut retrancher pour frais d'impression et autres dépenses.	4,317	73
Reste.	37,754	00

Somme égale à celle versée par le conseil central du Midi dans la caisse du conseil supérieur.

Si l'on joint à la somme perçue par le conseil central du Nord. 7,416

Et à celle perçue par le conseil central du Midi. 42,071 73

La somme perçue l'année dernière par le conseil central du Midi. 22,915 35

On aura pour les deux premières années de l'Association, un total de . . . 72,403 08

Nous avons fait connoître dans le 3.me Numéro des cahiers de l'Association, la répartition entre les diverses missions orientales et occidentales, des aumônes recueillies pendant la première année. Le conseil supérieur, après avoir consulté les conseils centraux du Nord et du Midi, a arrêté dans l'ordre suivant, la répartition de la somme de 45,170 fr. mis cette année à sa disposition par ces deux conseils :

Pour les missions d'Asie, une somme de 16,000 avoir : douze mille francs au séminaire des Missions étrangères à Paris, pour être employés en frais de voyage des missionnaires, et autres dépenses nécessaires aux missions de la presqu'île au-delà du Gange, et de la Chine ;

Et quatre mille francs à Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, pour les besoins urgens de son église.

. . . . 16,000

D'autre part.	16,000 00
Pour les missions d'Amérique, une somme de.	26,000
Savoir : onze mille francs à Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, pour les missions de la Louisiane ;	
Cinq mille à Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky ;	
Huit mille à Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati, dans l'Ohio :	
Et deux mille pour le séminaire de Mont-Ste-Marie, dans le diocèse de Baltimore.	
Quant à l'excédent de 3,170 fr., le conseil supérieur a jugé convenable de le réserver en caisse pour les frais d'impression et autres dépenses qui pourront survenir jusqu'à la rentrée des nouveaux fonds.	3,170
Total.	45,170 00

Les sommes attribuées aux diverses missions leur ont déjà été remises ; et l'Association a reçu des chefs de ces missions leurs remercîmens au nom des églises d'Orient et d'Amérique. M. l'abbé Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, a plusieurs fois témoigné, en son nom et en celui de ses collègues, toute la satisfaction qu'ils éprouvent, et même toute leur gratitude pour le dévouement de l'Association aux missions asiatiques.

« Recevez, écrit-il au conseil central du Midi, recevez, je vous prie, mes sincères remercîmens et ceux de mes frères, les directeurs de ce séminaire, ceux

même de toute notre Congrégation; car aucun de nos missionnaires ne sera insensible aux preuves de zèle et d'intérêt que vous donnez pour la propagation de la Foi. Il y a plus; tous les prêtres indigènes, les catéchistes, les étudians des séminaires et des colléges, les néophytes, en un mot, tous ceux qui participeront aux fruits de votre charité, partageront les sentimens de notre reconnaissance, et s'efforceront d'attirer, par leurs vœux et leurs prières, les bénédictions du Ciel sur tous les membres de l'Association, et plus particulièrement sur ceux qui en sont l'ame et qui travaillent avec une activité infatigable à soutenir la ferveur des Associés, et à propager l'Association dans les endroits où elle n'est point encore établie. En lisant les recueils que vous publiez des nouvelles des missions, nos missionnaires verront combien il est en leur pouvoir de contribuer à rendre ces recueils intéressans, en mettant tout leur soin à nous marquer ce qui se passe dans leurs missions respectives, d'édifiant et de propre à satisfaire la pieuse curiosité des personnes qui prennent intérêt à tout ce qui concerne le bien de la Religion et la prédication de l'Evangile dans les contrées lointaines et barbares, où il n'est encore que peu connu et souvent persécuté, etc. etc. »

Dans une autre lettre, M. le supérieur du séminaire des Missions étrangères écrit :

« Dieu soit loué et béni des succès de l'Association de la Propagation de la Foi ! il faut espérer qu'elle continuera de prendre de nouveaux accroissemens, malgré tous les obstacles qui pourroient lui être suscités. Nous n'avons, certes, qu'à bénir l'Association pour ce qui regarde les secours de la charité: mais les plus grandes difficultés sont relatives aux sujets qui se destinent aux missions; cependant les pertes récentes que nos missions ont

ont faites, rendent les besoins bien grands. Nous ne nous décourageons point toutefois, nous espérons que Dieu suscitera des ouvriers constans dans leur dessein de se dévouer à une si bonne œuvre, et lèvera tous les obstacles qui pourroient s'opposer à leur bonne volonté. Nous avons confiance que les prières de l'Association nous seront d'un grand secours pour obtenir ce résultat. C'est là même le premier but de l'Association : car avant tout, ce sont des ouvriers qu'il faut, et c'est par la prière qu'on obtiendra du Père de famille qu'il en envoie. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ recommandoit à ses Apôtres de prier pour cette fin, etc. »

La nouvelle de l'établissement et des progrès de l'Association de la Propagation de la Foi a pénétré jusque dans les contrées les plus reculées de l'Asie, et est venue combler de joie ces églises persécutées. Deux missionnaires, organes de la reconnoissance de tous leurs collègues, ont adressé, du fond de leurs missions, leurs remercîmens à l'Association. Une lettre datée du séminaire chinois de Pulo-Pinang, et adressée au conseil central du Midi, contient l'expression des sentimens qui animent les missionnaires de l'Orient.

Pulo-Pinang, le 7 février 1824.

MESSIEURS,

« J'AI appris avec reconnoissance que vous travailliez avec zèle à procurer à nos missions les secours qui leur sont nécessaires pour se soutenir et prospérer au milieu des infidèles. Par ce moyen, vous partagerez, quoique éloignés, les travaux des missionnaires en fournissant à

leurs besoins. C'est au nom de tous nos Evêques et missionnaires en Orient que je vous prie de recevoir nos très-humbles remercîmens pour la bonne œuvre que vous avez commencée, et qui, avec la grâce de Dieu, ne manquera pas, je l'espère, d'avoir un grand succès, et surtout d'être une puissante ressource pour toutes les missions. Car vous n'ignorez pas que les secours que l'on peut recevoir des chrétiens en Orient se réduisent à bien peu de chose. Comme ils sont nouveaux dans la foi, on craindroit de leur faire naître le soupçon qu'on vient leur annoncer l'Evangile par intérêt, et de ruiner ainsi d'un côté ce qu'on édifie de l'autre. Cependant, combien les secours seroient nécessaires, surtout pour nos colléges, ressource si grande pour la propagation de l'Evangile, et où les dépenses sont très-fortes ; car tous ceux qu'on y élève pour être promus au sacerdoce et au ministère apostolique, y sont gratuitement.

» Je ne vous parle pas de l'état de la religion dans ces contrées. J'en ai écrit assez au long à M. le supérieur des Missions étrangères ; qui ne manquera pas de vous communiquer ce qu'il y aura de plus intéressant. Tout ce que je vous dirai dans cette lettre, c'est que partout la misère est bien grande ; et sans vous parler de notre séminaire chinois de Pulo-Pinang, qui est à la veille de manquer de tout, voici ce qu'écrivoit dernièrement un missionnaire à son arrivée auprès de son Evêque. « Monseigneur est dans une grande misère ; il vend ses mouchoirs de poche et autres petits effets, pour avoir de quoi soutenir sa maison et son petit collége ; même, il a été obligé lui-même et son monde de se contenter d'une demi-ration. Les larmes lui sont tombées des yeux malgré lui, en me racontant cette affreuse détresse. Sa santé est délabrée au point qu'il ne peut plus rien faire. J'espère néanmoins que Dieu nous le conservera encore, etc. etc.

» Vous pouvez juger par-là, messieurs, combien est méritoire pour vous la bonne œuvre que vous entreprenez, et en même temps de quelle importance elle est pour le soutien des missions. Fondé sur les promesses de Jésus-Christ même, qui a promis une récompense à un verre d'eau donné en son nom, je ne doute point que Dieu ne répande sur vous ses plus abondantes bénédictions, non-seulement pour cette vie, mais surtout pour cette vie immortelle où nous espérons tous parvenir. C'est à cette fin que nous prierons pour vous, et que vous nous permettrez aussi de vous demander quelque part à vos ferventes prières. Vu la distance des lieux qui nous séparent les uns des autres, et la difficulté de communiquer avec les autres missionnaires, M. Lolivier, supérieur du collége chinois, vous remercie au nom de toutes les missions, et pour cela il a bien voulu joindre sa signature à la mienne, pour vous témoigner sa gratitude et celle de tous nos missionnaires, à qui nous aurons soin de communiquer la bonne œuvre que vous avez commencée.

» Agréez, messieurs, l'hommage des sentimens de reconnoissance et d'attachement avec lesquels nous sommes

Vos très-humbles, etc.

M. C. Lolivier, *missionnaire apostolique.*

J. L. Pupier, *missionnaire apostolique.* »

Un autre missionnaire d'Asie, M. Taberd, missionnaire apostolique dans le royaume de Cochinchine, instruit aussi de l'existence de l'Association de la Pro-

pagation de la Foi, écrit à M.*** vicaire-général du diocèse de Lyon :

« L'établissement dont vous me parlez, monsieur, en faveur des missions, est, je pense, à présent formé et en pleine activité. Je présume bien que nos missions lointaines, qui sont les plus pauvres et les plus abandonnées, ne seront pas étrangères aux secours qui vont résulter d'un si pieux et si utile établissement. Vous avez professé la morale, monsieur; expliquez un peu à ces messieurs ce que c'est que *necessitas gravis et extrema*, et dans le conflit des différentes nécessités, ce qu'on doit faire, (soit dit en riant cependant). Ces messieurs sont très-zélés, j'en connois plusieurs; je vous prie de me rappeler à leur souvenir, et en particulier auprès de MM.*** qui ont pu me connoître un peu à Saint-Irénée, où ces fervens confrères des saints Martyrs venoient assez souvent. Nous sommes au milieu des païens : nos chrétiens sont très-pauvres; et sans parler de cette mission qui est on ne peut plus dépourvue de tout secours, les missions de Chine, du Tong-King et de Siam, ne sont guère dans une meilleure position. Nous ne sommes plus ici que trois prêtres français; et dans l'espace de deux ans, j'ai vu mourir notre Evêque, son coadjuteur, et le provicaire. Le coadjuteur du Tong-King vient de mourir aussi. Voilà l'état de ces pauvres missions... Je projette la réforme des écoles de garçons. Si j'avois quelque secours assuré tous les ans, 300 francs par exemple, je pourrois avec cette modique somme nourrir trois ou quatre maîtres au moins, et les chrétiens donnant un peu de riz, cela iroit encore plus loin... Quand je pense, maintenant, qu'en différens lieux de la France on prie pour moi, cela me ranime et me console au milieu des difficultés que j'éprouve, etc. etc. »

Les missions d'Amérique, plus rapprochées de nous,

avoient déjà fait parvenir depuis quelque temps à l'Association de la Propagation de la Foi, l'expression de leur reconnoissance et de leurs vœux. On a vu dans le 2.me cahier la lettre touchante adressée à l'Association, par l'Evêque de la Nouvelle-Orléans. La part assignée dans la répartition de la première année aux missions de la Louisiane, leur étant parvenue, M.gr Dubourg a eu la bonté d'adresser de nouveaux remercîmens à l'Association. Voici la lettre qu'il écrit à ce sujet au secrétaire du conseil central du Midi.

Nouvelle-Orléans, le 31 mars 1824.

« La lettre officielle que vous me fîtes l'honneur de m'adresser au mois d'octobre dernier, monsieur, me trouva plongé dans une affliction qui avoit tellement affecté toutes mes facultés, qu'il me fut impossible d'y répondre directement. Je chargeai mon frère de Bordeaux, de m'excuser auprès de vous et auprès de messieurs les membres composant le conseil central de l'inappréciable Association qui vous a choisi pour son organe, et de les remercier de l'appropriation qu'ils ont eu la bonté de faire aux missions de mon immense diocèse, de la somme de près de 7000 fr., produit des contributions de la première année. Quand on pense que cette attribution n'est qu'un tiers de ce que l'Association, après une année d'existence, a distribué aux missions étrangères, on ne sait qu'admirer davantage, de la sagesse et de la persévérante industrie qui ont présidé à la formation de cette société, ou des inépuisables ressources qu'offre la charité chrétienne dans la France régénérée.

» Ces fonds, qui m'ont été remis par l'entremise de mon frère, et ceux que j'attends avec confiance pour l'année courante, seront appliqués en grande partie, messieurs, à l'extinction de quelques dettes dont je m'étais grevé pour l'érection de mon séminaire et du nouvel établissement que je viens de donner sur le Missouri à la compagnie de Jésus. Les appropriations successives seront fidèlement et entièrement appliquées au maintien de ces deux établissemens sur lesquels reposent toutes les espérances de la Religion dans ces vastes contrées.

» Pour répondre à votre charité, et satisfaire le désir si naturel de connoître en détail les progrès de la Foi dans ce pays, j'ai prié mon frère de vouloir bien employer son loisir à faire et à vous transmettre des extraits de toutes les lettres que je lui adresse pour lui-même, ou pour d'autres pieux amis de France, ainsi que de celles qu'il peut recevoir de temps en temps des divers missionnaires de mon diocèse avec lesquels il est en correspondance. J'ai cru que c'étoit le moyen qui concilioit le mieux les justes désirs de l'Association avec mes occupations multipliées.

» Agréez, monsieur, pour vous et pour messieurs du conseil central, l'assurance de ma vive reconnoissance, de mes vœux les plus empressés, et de ma respectueuse et tendre admiration.

† L. Guill.

évêque de la Nouvelle-Orléans. »

Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky, a aussi témoigné à l'Association la satisfaction que lui a causée la nouvelle de son établissement.

« Il y a déjà quelque temps, écrit-il à M.*** à Lyon, que je reçus une lettre de vous, et une autre de ***, accompagnée des règlemens de l'Association de la Propagation de la Foi. Toutes ces pièces, comme vous pouvez aisément l'imaginer, furent reçues avec joie, et lues et relues avec grande avidité. J'admirai la sagesse de ce règlement, sa simplicité, et le bien incalculable qui pourroit en résulter. Il me sembloit que tous les rois chrétiens et le souverain Pontife lui-même devoient être les premiers à l'encourager. Ceux qui ont concouru à la formation de ce vaste plan, pour propager notre sainte Religion, méritent toute notre reconnoissance. M. Badin m'écrit que l'Association va toujours croissant, que des fonds assez considérables ont été ramassés, et que la mission du Kentucky n'a point manqué d'avocats qui ont plaidé en sa faveur avec force et avec succès. Qu'ils reçoivent mes très-sincères remercîmens pour un service de cette importance. Les fonds seront utilement employés, et j'ose dire, sans me flatter, que peu de missions dans le monde chrétien offrent une perspective plus consolante pour le présent et pour l'avenir. Nos deux séminaires et nos différens monastères sont solidement établis et bien composés. Il est vrai que le nombre des séminaristes est assez limité, non pas que plusieurs sujets ne se présentent pour y être reçus; mais parce que nos moyens sont courts, et que nous craignons de faire des dettes. Si jamais l'Europe nous procure des moyens pour nourrir et élever un bon nombre de sujets, j'ai tout lieu de croire, et c'est l'opinion de ceux qui connoissent le Kentucky, que non-seulement je pourrois élever un nombre suffisant de Prêtres pour le diocèse, mais que je pourrois en fournir à mes voisins. J'ai trente sujets dans mes deux séminaires, et si j'avois des moyens pour en

vêtir et nourrir cinquante, je les aurois sur-le-champ : tandis qu'au séminaire de Baltimore, qui existe depuis plus de trente ans, à peine y a-t-il six sujets. Vous êtes donc bien sûrs de travailler efficacement pour la propagation de la Foi, lorsque vous obtiendrez des fonds pour la mission du Kentucky. Vous me demandez quelques faits remarquables pour faire impression sur le public, et l'intéresser à nos missions. J'ai déjà écrit assez au long sur toutes les bonnes œuvres qui se font autour de moi; tout dernièrement j'ai envoyé à M. Badin un précis des progrès de la Religion dans le Kentucky, depuis mon administration comme évêque. Il avoit été fait pour être présenté au roi, etc. etc.

» Votre tout dévoué serviteur,

† Benoît-Joseph,

évêque de Bardstown. »

Un autre évêque d'Amérique, Mgr. Édouard Fenwick, évêque de Cincinnati dans l'Ohio, auquel une part dans les aumônes de l'Association a été attribuée cette année, en a adressé à plusieurs reprises ses remercîmens à l'Association.

Dans une lettre adressée de Londres au secrétaire du conseil central du Midi, après avoir annoncé qu'il a touché les 8000 francs qui lui ont été alloués par le conseil supérieur, il ajoute : « Après le bon Dieu, je compte plus sur vous et sur votre zèle pour l'intérêt de

mon pauvre diocèse, que sur tous autres individus en France. Je vous le confie donc entièrement et à la charité de tous les membres de l'Association de la Propagation de la Foi, auxquels vous voudrez bien présenter mon sincère et cordial remercîment. Je les porterai toujours dans mon cœur, et ne cesserai qu'à mon dernier soupir de prier pour que le Seigneur répande sur eux ses bénédictions les plus précieuses.

Le 29 septembre 1824.

† E. Fenwick,

évêque de Cincinnati. »

On a vu que le conseil supérieur avoit accordé à Mgr. l'Evêque de Babylone un secours de 4000 francs. Cet Evêque, instruit de l'existence de l'Association de la Propagation de la Foi, avoit réclamé son assistance par deux lettres, l'une adressée à S. A. le Grand-Aumonier, président du conseil supérieur, l'autre à monsieur Courbon, vicaire-général du diocèse de Lyon, où Mgr. l'Evêque de Babylone savoit que l'Association avoit pris naissance.

Nous donnons ici la lettre adressée à S. A. le Grand-Aumônier.

Bagdad, le 21 février 1824.

Monseigneur,

« J'ai appris avec consolation que vous étiez président d'une pieuse association formée en France pour le soutien des missions des pays étrangers. A cette nouvelle je me suis senti vivement porté à vous écrire, pour vous recom-

mander les missions de la Mésopotamie. Je ne vous demande pas des missionnaires, parce que je n'ai pas les moyens nécessaires pour les faire subsister; mais je prends la liberté de vous demander une petite part dans la distribution des aumônes de l'Association.

» Je n'ai auprès de vous, Monseigneur, aucun titre particulier pour réclamer vos bontés; mais je vous présente les motifs généraux de notre indigence et de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui embrasse tout le monde. Je sollicite donc votre attention, Monseigneur, pour un Evêque octogénaire et des Prêtres emprisonnés à cause de leur zèle pour notre sainte Religion;

» Pour un Evêque hérétique converti nouvellement à la vraie Foi : il m'a écrit pour venir ici avec moi; je lui ai répondu que je le verrois avec toute l'affection possible; mais que je ne pouvois lui offrir aucune ressource pécuniaire, me trouvant moi-même très-gêné;

» Pour des familles de pauvres catholiques, qui manquant de force, se font musulmans pour trouver un peu plus d'aisance dans cette vie;

» Pour des enfans qu'il faudroit envoyer dans des lieux de sûreté, afin de les soustraire aux recherches des Turcs qui veulent les forcer de faire profession du mahométisme, à cause de leurs pères ou de leurs mères qui ont apostasié;

» Enfin, pour des jeunes gens que je voudrois, avec l'aide de Dieu, disposer au sacerdoce, pour soutenir et conserver la Religion catholique dans ces contrées. Il n'y a plus de missionnaires européens, et les prêtres du pays sont en trop petit nombre. Si la conservation de la véritable Religion est un miracle de la toute-puissance de Dieu dans les autres pays, l'on peut assurer que pour celui-ci le prodige divin est encore plus sensible.

» Excusez, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire ; ne voyez dans ma lettre que les expressions d'un pasteur qui cherche quelques soulagemens pour des ames exposées à toutes sortes de dangers. Mais comme partout les besoins sont pressans et immenses, j'abandonne avec résignation les intérêts particuliers de notre mission aux soins de la divine Providence. J'ai la confiance qu'elle vous inspirera de faire quelque chose pour nous. Si mes espérances peuvent se réaliser, je prends la hardiesse, Monseigneur, de vous indiquer mon correspondant en France ; c'est M. Jean-Baptiste Azar, négociant à Marseille.

» La ville de Bagdad où je réside a une population de 150,000 ames, composée principalement d'Arabes, de Turcs, de Persans et de Juifs. Il y a aussi des hérétiques Nestoriens, Jacobites et Arméniens. Le nombre des catholiques ne monte pas à 2000. Nous sommes partagés en quatre branches, Chaldéens, Syriens, Arméniens et Latins ; à ceux-ci se réunissent quelques Grecs et quelques Maronites. Chaque division a des Prêtres de son rite. Comme les autres n'ont que de petites chapelles, notre église est la plus fréquentée et la seule où il se fasse des cérémonies religieuses.

» Le gouvernement particulier de Bagdad est dans ce moment assez tolérant ; on nous laisse très-libres de faire chez nous ce que nous voulons, pourvu que nous ne cherchions pas à convertir des musulmans. Les gouvernemens des autres villes de la Mésopotamie ne sont pas si favorables aux chrétiens : souvent pour des riens il y a des persécutions et des avanies terribles. Partout les Prêtres et les églises sont dans une pauvreté révoltante.

» Je suis avec un profond respect, etc.

Signé, † PIERRE-ALEXANDRE, *év. de Babylone.* »

La lettre de Mgr. l'Evêque de Babylone, à M. Courbon vicaire-général du diocèse de Lyon, contient à peu près les mêmes motifs exposés dans celle à S. A. le Grand-Aumônier ; elle n'est arrivée à Lyon qu'après la mort de M. Courbon.

« Je me rappelle avec reconnoissance, dit Mgr. Coupperie, l'époque de mon passage à Lyon au commencement d'octobre 1820. Encore aujourd'hui je suis sensible aux honnêtetés qui me furent faites alors par MM. les grands-vicaires de cette ville. Nommé évêque de Babylone, je me rendois au lieu de ma résidence. Bagdad est une ville grande comme la ville de Lyon, etc. etc.

» Parmi tout le bien qui se fait actuellement en France en faveur de la Religion, j'ai appris avec admiration l'établissement à Lyon d'une Association pieuse, instituée pour donner des secours aux missions étrangères. J'ai su que cette Association a pris de l'accroissement et s'est répandue dans les autres villes du royaume, et spécialement dans la capitale : à cette occasion, monsieur, je me suis senti fortement pressé de vous écrire, pour vous prier de vous intéresser aux besoins des missions de la Mésopotamie. Si ce que j'ai appris de l'Association de Lyon, n'est pas fondé, je vous prie d'excuser ma simplicité : s'il y a quelque chose de vrai, j'ai la confiance que la parole de Notre-Seigneur se vérifiera pour nous : *Demandez, et vous recevrez*. Dans tous les cas, ne voyez dans ma lettre que les expressions d'un évêque missionnaire qui se réjouit d'être uni de sentimens avec MM. les grands-vicaires du diocèse de Lyon, si recommandables par leur zèle à procurer la gloire de Dieu. »

Une somme de 2000 francs a été allouée par le conseil supérieur en faveur du séminaire de Mont-Sainte-Marie, dans le diocèse de Baltimore aux États-Unis. Cet établis-

sement, qui est à la fois séminaire et collége, avoit été formé en l'année 1809. Ses commencemens furent foibles: mais la bénédiction de Dieu s'y étant attachée, le nombre des élèves est monté jusqu'à 110 pensionnaires, dont une trentaine se destinant à l'état ecclésiastique et élevés sur les foibles ressources du prix de la pension des autres élèves, prix assez bas pour être à la portée des familles qui ne peuvent atteindre à celui des colléges de Baltimore, de Washington ou de Georgestown.

Cet établissement intéressant peut être considéré comme une de ces œuvres principales d'où a dépendu jusqu'ici, et doit dépendre encore le succès d'une foule d'autres, dans ces missions si intéressantes des États-Unis. Déjà un grand nombre de très-bons Prêtres en est sorti pour les divers diocèses de ces contrées, non-seulement des missionnaires, mais encore des supérieurs de colléges, d'écoles principales, d'établissemens religieux, et il suffira de citer les noms de MM. George et Alexis Elder, Byrne, Anduze, Hickey, etc., tous formés par l'inestimable supérieur de ce séminaire, M. Dubois, pendant 33 ans missionnaire dans le Maryland.

Le zèle de cet homme de Dieu lui avoit fait entreprendre un bâtiment considérable, presque au-dessus de ses ressources, qui pût enfin remplacer les constructions temporaires accumulées d'année en année à mesure de l'accroissement du nombre des élèves. Ses espérances étoient comblées, la maison entièrement finie alloit recevoir ses élèves au retour des vacances. Le passé, le présent sembloient répondre des consolations de l'avenir.

Dans la nuit du 6 juin dernier, un incendie dont rien n'a pu arrêter ni limiter les ravages, a tout réduit en cendres, et reculé à un lointain qu'il n'est plus possible de calculer, les améliorations les plus indispensables de

cet intéressant établissement. Son existence même est compromise. Les réparations seules de l'ancien bâtiment, auquel on ne touchoit plus depuis les deux dernières années, à la veille, croyoit-on, de se transporter dans le nouveau, vont être au-delà de toutes les ressources qui peuvent rester.

C'est dans cette situation que le supérieur de cet établissement a eu recours à l'Association de la Propagation de la Foi, pour solliciter son assistance dans un désastre qui peut devenir funeste aux missions. Il a fait présenter sa demande à S. A. le Grand-Aumônier, président du conseil supérieur de l'Association, par M Bruté, missionnaire et l'un des professeurs de ce séminaire; et c'est dans l'intérêt de toutes les missions d'Amérique que le conseil supérieur a accordé à cet établissement une part dans les aumônes de l'Association.

» S. A. le Grand-Aumônier a voulu lui-même joindre à tous les remercîmens adressés à l'Association de la Propagation de la Foi, l'assurance de sa propre satisfaction pour le zèle dont les divers conseils, et particulièrement le conseil central du Midi, séant à Lyon, ont fait preuve jusqu'ici dans les intérêts de l'Association et des missions. Il a adressé la lettre suivante au président du conseil central du Midi.

Paris, le 5 novembre 1824.

MONSIEUR,

» DEPUIS que j'ai l'honneur de présider l'Association de la Propagation de la Foi, vous m'avez souvent donné, ainsi que MM. les membres du conseil central que vous présidez, la preuve de votre zèle pour le succès de cette belle œuvre. J'ai vu avec une bien douce satisfaction, ce que peuvent et ce que font de vrais chrétiens comme vous, animés du désir d'étendre la connoissance de notre sainte Religion, et de concourir au salut des ames. Veuillez bien en recevoir l'assurance, et faire connoître à MM. les membres des différens conseils, et à tous ceux qui nous sont associés dans le même but, combien je suis touché de leurs généreux efforts, et des succès dont Dieu a daigné les couronner dans le midi de la France. Je serois heureux de pouvoir vous annoncer la même chose pour le nord. Quoique l'Association y soit déjà connue et établie sur plusieurs points, j'ai encore beaucoup à désirer. Cependant je rends grâces à Dieu de tout mon cœur des espérances que nous avons lieu de concevoir, et des bons résultats que nos démarches ont déjà produits. Avec de la persévérance, et surtout avec l'aide de N. S. qui est mort pour sauver tous les hommes, l'Association prendra de plus en plus, et nous aurons la consolation de contribuer plus efficacement au salut des infidèles.

» Il me tardoit, monsieur, de vous donner ce foible témoignage de ma satisfaction, et de mon vif intérêt pour vos louables travaux. Veuillez bien en recevoir ici l'expression sincère, et celle de la considération très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

» Votre très-humble et obéissant serviteur,

Le Grand-Aumônier de France,

† G. PRINCE DE CROY, archevêque de Rouen. »

TANT d'honorables témoignages de la reconnoissance des Evêques et des missionnaires de l'Amérique et de l'Orient, la satisfaction qu'éprouve des progrès de l'Association l'illustre Prélat qui la préside, les grâces nouvelles que vient de lui accorder le souverain Pontife, et ces paroles pleines de tendresse et d'ardeur par lesquelles il encourage, dans un si beau dessein, tous les chrétiens membres de l'Association, voilà sans doute assez de motifs et d'assez forts, pour soutenir le zèle qui a donné naissance à cette admirable entreprise, pour le propager et le rendre de jour en jour plus fructueux.

Si ce peut être encore un encouragement aux membres de l'Association de la voir se répandre au-dehors de la France, on a la satisfaction de leur apprendre qu'elle est aujourd'hui établie dans les états de S. M. le roi de Sardaigne. Un conseil composé de chrétiens zélés siége à Turin, et dirige de là l'Association introduite dans les diocèses de Turin, de Chambéry, d'Annecy, de Nice, de

de Pignerol, etc. S. M. le roi de Sardaigne protége l'œuvre d'une manière particulière, et a voulu être lui-même à la tête des souscripteurs.

A Chambéry, Mgr. François-Marie Bigex, archevêque, dans un mandement où les amis de la Religion ont reconnu avec joie cette voix éloquente qui, dans nos temps de trouble, s'est élevée si souvent en faveur de l'Eglise universelle, recommande l'œuvre de la Propagation de la Foi au clergé et aux fidèles de son diocèse.

« Entre les institutions, dit Mgr. Bigex, et les établissemens innombrables que l'esprit de zèle pour la Religion a créés dans les divers temps et les divers lieux du monde, nous avons, nos vénérables coopérateurs et nos très-chers fils en Jésus-Christ, la consolation de pouvoir compter une œuvre récente, qui honore le siècle présent et donne de nouvelles espérances à l'Eglise. Cette sainte mère n'a jamais cessé d'ouvrir et dilater son sein pour y recevoir de nouveaux enfans; et brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des ames, elle a envoyé constamment de fervens ministres pour annoncer le nom de Jésus-Christ, et porter de proche en proche, ou à travers les plus grandes distances, la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde. Il y avoit, avant la fatale époque des derniers troubles qui ont bouleversé le monde, de nombreuses missions dans les divers pays des infidèles : elles étoient alimentées de ministres et de secours pécuniaires par l'Europe catholique. Mais le règne de l'impiété, qui n'a pu détruire entièrement ces précieuses ressources, les a extrêmement affoiblies, et au point que toutes les missions manquent d'ouvriers apostoliques, et que quelques-unes en sont presque absolument dépourvues; pendant que le génie du schisme et

de l'erreur travaille avec une activité infatigable et une étonnante prodigalité à se faire des prosélytes dans ces pays lointains.

» Rien ne pouvoit donc mieux entrer dans l'esprit de l'Eglise, qu'une institution par laquelle les catholiques de bonne volonté, animés du zèle de la Religion et du salut de leurs frères, réuniroient les ressources de leur charité et de leurs prières pour contribuer au soutien et au succès des missions étrangères ; et tel est le but, tels sont les moyens de l'*Association de la Propagation de la Foi*. Elle a été formée, il y a près de deux ans, dans la ville de Lyon, approuvée et enrichie de grâces spirituelles par le saint Siége, et propagée par les Evêques, avec l'assentiment encourageant du roi Louis XVIII, dans un très-grand nombre de diocèses de France, avec les plus heureux succès.

» Une œuvre aussi importante et aussi glorieuse pour la Religion ne pouvoit que vivement intéresser les cœurs dans notre religieuse patrie. Aussitôt qu'elle y a été connue, un grand nombre de personnes ont désiré d'en multiplier les fruits et d'en partager les mérites ; des souscriptions se sont formées spontanément, et MM. les Vicaires-Généraux capitulaires ont été sollicités d'en prononcer et régler l'établissement : notre religieux Monarque y a donné son assentiment, et notre saint Père le Pape Léon XII a accordé diverses indulgences aux associations canoniquement érigées ou à ériger dans le duché de Savoie, pour la grande fin de la propagation de la Foi parmi les nations infidèles.

» Cette bonne œuvre est parfaitement conforme à l'esprit de notre sainte Religion, qui tend à propager partout le règne de Dieu, et à embrasser tous les peuples dans son sein pour leur bonheur. Combien il est heu-

reux, et même facile, à un grand nombre de nos chers diocésains, de contribuer à ces deux grandes fins, par la modique aumône d'un sou par semaine, et par une courte prière chaque jour!

» Pénétré de ces considérations, et pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut des ames et l'exaltation de notre sainte mère l'Eglise, nous autorisons dans notre ville métropolitaine, et dans tout notre diocèse, l'*Association de la Propagation de la Foi*. Nous prions le Seigneur de la faire fructifier en œuvres de grâces et de salut, et nous en recommandons la propagation à la piété éclairée des fidèles et au zèle prudent et discret des Ecclésiastiques. »

Nous pouvons encore apprendre aux membres de l'Association qu'on s'efforce de l'introduire en Angleterre et en Hollande. Les règlemens ont déjà été traduits dans la langue de ces deux pays, et imprimés à Londres et à La Haie.

Ce cahier étoit sous presse quand nous avons appris que notre religieux Monarque, jaloux de donner un témoignage de l'intérêt qu'il porte à une institution dont son auguste frère le roi Louis XVIII avoit encouragé l'entreprise naissante, s'est déclaré *protecteur de l'Association de la Propagation de la Foi, établie en France en faveur des missions étrangères des deux mondes*. Sa Majesté a souscrit pour mille francs, en faveur de l'œuvre de l'Association; et sur le rapport qui lui a été fait par S. A. le Grand-Aumônier, président du conseil supérieur, concernant le désastre occasioné aux

missions d'Amérique par l'incendie du séminaire de Mont-Sainte-Marie dans le diocèse de Baltimore, elle a donné une somme de trois mille francs pour concourir à relever cet établissement, auquel, comme on l'a vu plus haut, le conseil supérieur de l'Association avoit déjà alloué, sur les fonds de la deuxième année, un secours de deux mille francs.

Il nous est doux, en jetant un coup d'œil en arrière, de voir, dans l'espace de deux années et demie depuis sa formation, l'Association de la Propagation de la Foi attirer les regards et mériter les bénédictions de deux souverains Pontifes, la protection et les bienfaits de deux rois de France et d'un monarque étranger; s'établir au-dehors de la France dans trois royaumes voisins; confiée dans notre pays à la direction d'un Prélat aussi distingué par sa piété que par l'élévation de sa naissance et de son rang, et par lui recommandée à la religieuse et paternelle bienveillance des Evêques du royaume, dont le zèle pour cette belle œuvre trouve des imitateurs empressés dans l'épiscopat d'un pays voisin; de voir enfin, du fond de l'Asie et de l'Amérique, de saints Evêques et leurs coopérateurs dans l'œuvre des missions, en communion d'efforts et de vœux avec l'Association, lui adresser le tableau touchant des besoins de leurs Eglises, et les placer en quelque façon sous la garde de la générosité et de la piété française.

Daigne le Dieu miséricordieux recevoir nos actions de grâces pour ses faveurs persévérantes! et que les vœux de la reconnoissance qui s'élèvent à lui des régions de l'Orient aux rivages de l'Atlantique, continuent à mériter pour l'Eglise de France, et pour ces Eglises au berceau dont elle est la nourrice et la mère, les dons de sa bonté et toutes les faveurs de son amour!

AMÉRIQUE.

MISSIONS DE LA LOUISIANE.

Les obstacles qui s'étoient opposés jusqu'ici au séjour de Mgr. DuBourg dans sa ville épiscopale, étant enfin levés, le Prélat est rentré à la Nouvelle-Orléans, qui deviendra sa résidence habituelle. Le 25 mars 1824, il a consacré un coadjuteur pour son diocèse. C'est M. Rosati, italien, auparavant supérieur du grand séminaire de la Louisiane. M. Rosati est âgé de 35 ans, et a rendu de très-grands services à cette mission. Il résidera à Saint-Louis.

Une lettre de M. Tichitoli, prêtre lazariste, dans la paroisse de l'Ascension, donne les détails suivans sur la cérémonie de la consécration de M. Rosati.

Elle est adressée à Madame *** à Bordeaux, et datée du 1.er avril 1824.

« Une nouvelle qui vous intéressera, madame, c'est la consécration de notre bon M. Rosati. Il a fait ce qu'il a pu pour se décharger d'un fardeau aussi redoutable; mais à la fin il a dû céder à la volonté de Dieu trop bien manifestée. Il arriva à la paroisse de l'Ascension vers le 10 du mois de mars, fit sa retraite chez nous, et quinze jours après son arrivée reçut l'onction sainte. La cérémonie a été magnifique; elle a eu lieu dans l'église de l'Ascension, qui étoit richement ornée. Le peuple étoit accouru en foule pour y assister. Dès la veille le bruit du canon et de la mousqueterie annonça la pompeuse fête. Le père Antoine et M. Sibourd étoient les

assistans de l'Evêque élu. M. Lacroix, curé de Saint-Michel, et M. Saunier, ex-curé de Donaldson, étoient les diacres assistans de l'Evêque consécrateur; le révérend père Bernard étoit son prêtre assistant (1). Sept curés ou vicaires des paroisses environnantes étoient présens. Les ornemens étoient très-beaux et très-brillans. M. Anduze fit un sermon éloquent. M. Brassac remplissoit les fonctions de grand-maître des cérémonies. Tout cela a été extrêmement touchant, et je ne pouvois retenir mes larmes.

» Mgr. Le nouvel Evêque passera la semaine-sainte à la Nouvelle-Orléans. Le père Antoine l'a invité à officier pontificalement dans son église pour Pâques. Tout annonce des choses bien favorables. Que Dieu en soit béni! Remercions la divine Providence qui veille d'une manière si spéciale sur ce diocèse, et qui fait tourner tout en bien pour ceux qui l'aiment. Continuons à prier; elle nous exaucera, et nos affaires auront les plus heureux succès. »

M. Tichitoli donne encore les nouvelles suivantes :

« Dans notre paroisse de l'Ascension, deux personnes bienfaisantes viennent de nous faire donation de deux terreins, l'un pour un établissement de notre congrégation de Saint-Lazare, l'autre pour un couvent des religieuses de la Croix, instituées par M. Nérinks, missionnaire du Kentucki, pour l'éducation des jeunes filles. Un des terreins donnés est contigu à notre église, ce qui est pour nous d'un grand avantage. Il a trois arpens

(1) Dans le cas de nécessité, et par un indult du Pape, la présence d'Evêques assistans de l'Evêque consécrateur peut se suppléer par celle de simples Prêtres; ce qui arrive presque toujours dans les pays des missions étrangères.

de face sur quarante de profondeur. L'autre est à deux lieues d'ici, et a mille arpens de superficie. Voilà de quoi assurer les bienfaits de la Religion dans ce pays-ci. On parle aussi d'une autre maison du Sacré-Cœur à Donaldson ou à Saint-Michel.

» Notre séminaire est très-fréquenté. Nous y avons plus de cinquante personnes. Il y a des sujets créoles qui promettent beaucoup. Nous avons à présent trois frères de plus qui viennent de Rome ; l'un est architecte, l'autre maçon, le dernier cordonnier. Nous allons bâtir une église en pierres ; nous avons découvert tout près de notre plantation une belle carrière de marbre.

» Le pauvre M. de Nekere, sujet le plus précieux que nous ayons par ses talens et sa piété, vient d'être déclaré par le médecin attaqué de pulmonie ; M. Niel a eu une attaque d'apoplexie dont il est remis, mais on n'est pas sans inquiétudes. C'est M. Audin qui a remplacé M. Rosati en qualité de supérieur du séminaire. »

L'administration du grand diocèse de la Louisiane étant maintenant assurée par la nomination d'un coadjuteur, rien ne s'opposera plus au dessein formé depuis long-temps par M.gr Dubourg, d'entreprendre les missions parmi les Sauvages.

Dans une lettre à M. Dubourg de Bordeaux, son frère, datée de Georgestown, le 17 mars 1823, Mgr. l'Evêque de la Nouvelle-Orléans donnoit les nouvelles suivantes :

« Je suis encore ici, mon bon ami, quoique je me proposasse d'en partir plus tôt. J'ai été retenu en partie par les mauvaises routes, mais en plus grande partie aussi pour voir la fin d'une négociation que j'avois entamée avec le gouvernement d'une part, et avec les Jésuites de l'autre, pour l'établissement des missions indiennes sur

le Missouri et haut Mississipi. La Providence daigne faire réussir cette double négociation beaucoup au-delà de mes espérances ! Le gouvernement m'accorde 200 piastres par an pour chaque missionnaire, et cela pour quatre ou cinq sujets, et il me promet d'en étendre le nombre graduellement ce que je suis bien convaincu qu'il fera. Pour une pareille entreprise il me falloit des hommes appelés à cette fonction, et j'avois presque renoncé à tout espoir d'en avoir jamais, lorsque Dieu, dans son infinie bonté, a fait naître un de ces incidens dont lui seul peut calculer et diriger les suites. Les Jésuites dont je te parle avoient leur établissement dans le Maryland, et se trouvant excessivement gênés, étoient sur le point de dissoudre leur noviciat, lorsque j'ai obtenu cet encouragement pécuniaire du gouvernement. Ils ont saisi cette occasion, et m'ont offert tout le noviciat, maîtres et novices, pour les transporter dans la haute Louisiane, et en faire une pépinière de missionnaires pour les Indiens. S'il m'avoit été permis de choisir, je n'eusse rien pu désirer de meilleur. Sept jeunes gens, tous flamands, remplis de talens et de l'esprit de saint François Xavier, avancés dans leurs études, âgés d'environ 22 à 27 ans, avec leurs deux excellens maîtres et quelques frères ; voilà ce que la Providence accorde enfin à mes vœux. La première question, à la vérité, qui se présente, est celle de Notre-Seigneur à Philippe : D'où nous procurerons-nous assez de pain pour donner à manger à tant de monde ? Mais l'Evangile remarque que ce divin Maître ne lui faisoit cette demande que pour le *tenter*, c'est-à-dire, pour éprouver sa foi ; car pour lui il savoit bien ce qu'il avoit à faire. Et puis tout de suite voilà cinq pains et deux poissons multipliés dans les mains de Jésus-Christ, au point de rassasier une multitude de plusieurs milliers d'hommes, et de laisser encore des restes.

Voilà ce que le bon Maître fait pour ceux qui s'oublient eux-mêmes pour lui, n'importe de quelque profession qu'ils soient; mais quant à ses Apôtres, ils ont un gage encore bien plus certain de sa providence, dans la promesse qu'il leur a faite : Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous aurez le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans l'autre. Et ailleurs : Quand je vous ai envoyés sans provisions et sans ressources, quelque chose vous a-t-il manqué? Rien, Seigneur, lui dirent-ils. Et jusqu'à la fin des temps il en sera de même de tous leurs successeurs; ce dont moi, le plus indigne de tous, je puis bien servir de preuve. Comment donc refuserois-je cette sainte troupe d'apôtres, dont mes pauvres enfans infidèles attendent le royaume de Dieu, sous l'indigne prétexte que je ne sais où prendre de quoi les nourrir? C'est Dieu qui les a appelés, Dieu qui les envoie; il ne les laissera pas mourir de faim. Aussi je t'avoue, mon cher Louis, que tout confiant que tu m'accuses d'être habituellement, je n'ai jamais éprouvé de confiance plus entière, plus paisible que dans cette entreprise, quoiqu'elle soit au-dessus de mes propres forces. L'unique sentiment que j'éprouve est celui d'un entier abandon, mêlé à une joie inexprimable, quoique avec un certain aloi de confusion et de crainte à la vue des grandes miséricordes de Dieu à mon égard.

» Au reste, je ne t'empêche pas, tu me feras même grand plaisir de donner communication de ceci à ceux qui peuvent aider à une si grande œuvre, particulièrement aux membres de l'Association de la Propagation de la Foi. Ils verront avec reconnoissance comment Dieu fait coïncider l'établissement de leur association en France, avec celui qui se forme pour les infidèles à la Louisiane, comme pour leur faire comprendre qu'il destine celle-là

au soutien de celui-ci. Maintenant je vais te dire quel est mon plan. Tout près de l'embouchure du Missouri dans le Mississipi, à côté de ce village de Florissant, déjà si heureux de posséder l'établissement principal des dames du Sacré-Cœur, j'ai une très-jolie et bonne ferme en rapport, excellente terre, qui, bien cultivée, ce qu'elle n'est pas aujourd'hui, peut fournir à la subsistance de vingt personnes au moins, quant au principal de la nourriture. Il n'y a, à la vérité, qu'une petite maison de maître; mais dans ces pays-ci une grande cabane de bois brut, telle qu'il convient à des apôtres de sauvages, est bientôt élevée. C'est là que je vais colloquer ce noviciat, et ce sera à perpétuité un séminaire particulier destiné à former des missionnaires pour les Indiens et pour la population civilisée et toujours croissante du Missouri. Aussitôt que les sujets actuels seront prêtres, nous commencerons tout de bon la mission. En attendant je me propose de recevoir dans le séminaire une demi-douzaine d'enfans indiens de diverses tribus, pour commencer à familiariser mes jeunes missionnaires à leurs mœurs et à leur langage, et les préparer eux-mêmes à servir de guides, d'interprètes et d'instrumens aux missionnaires quand ils seront envoyés aux tribus dispersées. Il me semble qu'avec l'assistance divine, ce plan, qui se présente aujourd'hui tout naturellement, peut un jour prendre les développemens les plus avantageux. La première chose que nous avons à faire pour cela, c'est de prier Dieu; la seconde, de prier ses serviteurs sur la terre, sans oublier cependant ceux qui sont dans le ciel. Je m'attends que nous aurons encore beaucoup de misères à passer; car enfin il faut bâtir, il faut acheter des provisions de toute espèce pour la première année, la ferme n'étant pas en culture suffisante; plus, leur habil-

lement, etc., etc. : mais enfin nous élèverons les yeux vers celui qui n'a qu'à ouvrir la main pour remplir toutes ses créatures de bénédictions ; et puis quand nos frères et nos sœurs de France sauront notre entreprise et nos besoins, ils viendront à notre secours. J'écrivis, il y a quelque temps, à l'Association de la Propagation de la Foi par le canal de son secrétaire à Lyon. Je ne m'attendois pas alors à voir cette mission d'Indiens prendre forme de sitôt. Je voulois prudemment avoir des fonds avant de chercher des hommes ; mais voilà que les hommes viennent avant les fonds ; parce que Dieu a sa manière d'arranger les choses, qui déconcerte souvent toutes les vues de notre pauvre petite prudence humaine. Que sa sainte volonté soit faite : au reste, mes jeunes missionnaires ne sont pas des hommes à reculer devant les difficultés. Je demandai l'autre jour au maître des novices comment ils feroient leur voyage, n'ayant pas d'argent à leur donner. Oh ! me dit-il, ne vous en inquiétez pas, nous irons à pied et nous demanderons l'aumône. Il n'y a pour cela qu'un vœu parmi ma troupe, etc., etc. »

Dans une autre lettre écrite à son frère, en date du 6 août 1823, Mgr. Dubourg donne les détails suivans :

« L'acquisition que j'ai faite des Jésuites pour le Missouri me tranquillise singulièrement pour ces quartiers éloignés. Ces bons Pères sont en possession de ma ferme de Florissant ; ils ont fait, pour s'y rendre, plus de 400 milles à pied, dont environ 200 à travers des pays inondés, où ils avoient souvent l'eau jusqu'à la ceinture ; et loin d'en murmurer, ils bénissent Dieu de leur accorder un début aussi apostolique. Ils ont été agréablement trompés, ne s'attendant pas à trouver un aussi joli établissement ; car c'est ma politique de n'annoncer que de la

misère à ceux que j'invite à venir partager mes travaux. Le surintendant des affaires des Indiens, de qui dépend le succès de nos missions sauvages, les a accueillis avec un vif et tendre intérêt, et se montre hautement le protecteur de leur établissement. Ces Pères, en effet, y compris leurs novices, sont bien faits pour inspirer la confiance. Un dévoûment sans bornes, à l'épreuve des privations et des dangers les plus effrayans, se réunit en eux à une douceur et à des talens rares; ils ne se plaignent de rien, ils sont contens de tout: logés les uns sur les autres dans une petite maison, couchés sur des peaux, faute de matelas, vivant de maïs et de lard, ils sont plus heureux que le riche sur le duvet et dans les délices; c'est qu'ils goûtent des délices d'un genre bien plus exquis, qui ne s'allient pas avec la mollesse: il est de mon devoir cependant de chercher à leur procurer du moins le nécessaire de la vie pour eux-mêmes, et les moyens d'exercer et d'étendre leur zèle; c'est en quoi j'espère être secondé par l'Association de la Propagation de la Foi.

» Je suis depuis deux mois chez ma nièce; j'ai une jolie maison séparée où je jouis d'une paix que je n'avois pas connue depuis bien des années. Ces chers enfans me comblent de prévenances. Les dimanches une foule considérable se rend à ma chapelle. Je prépare ma plus jeune nièce, avec deux autres jeunes personnes, à la première communion pour le 8 septembre, après quoi j'irai faire ma visite aux Natchitoches, Onachita, Attacapas, Opelousas, et autres paroisses de la Louisiane. A cette dernière, est un couvent du Sacré-Cœur.

» Le nouveau couvent des Dames Ursulines, près la Nouvelle-Orléans, s'élève avec rapidité, et paroît devoir être prêt à occuper au mois de mai prochain; je prendrai

alors possession de celui que ces Dames occupent aujourd'hui dans la Nouvelle-Orléans, et qu'elles destinent à l'évêché; j'y aurai le collége.

» Je jouis cet été d'une assez bonne santé; je la dois, je crois, au repos de corps et d'esprit que je me suis procuré. Un autre été comme le dernier auroit bien pu en finir, et j'ai cru devoir au moins ne pas y contribuer. Au reste, ce sera quand le bon Dieu voudra. »

Dans une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, le 20 août 1823, Mgr. Dubourg expose ainsi à Mgr.*** l'état de sa mission :

« Je prends la liberté, Monseigneur, de placer sous vos yeux une légère esquisse de ma mission, et un court exposé de ses besoins.

» Le diocèse de la Louisiane, qui se prolonge du sud-est vers le nord-ouest, sur une étendue de plus de 1200 lieues, embrasse une population mixte de catholiques et de protestans émigrés de presque toutes les nations de l'Europe ou des divers états de l'Amérique, et des tribus innombrables d'indigènes encore idolâtres. Quand il fut confié à ma sollicitude en 1815, il n'y restoit, pour subvenir à tant de besoins spirituels, qu'une dizaine de Prêtres, dont cinq seulement sont encore existans. Mon premier soin dut être de me procurer, par toutes les voies possibles, une colonie de missionnaires. Je fus assez heureux dans cette entreprise, puisque dans le court espace de dix années le nombre de mes collaborateurs fut porté successivement jusqu'à soixante-quinze, dont il ne reste plus que soixante, le climat ayant dévoré ou mis en fuite le reste. Vous pourrez, Monseigneur, vous former facilement une idée des dépenses de transport et d'équipement qu'a dû entraîner cette première opération, dans laquelle je fus puissamment aidé par la munificence de S. M. T. C.,

celle des princes de son auguste famille, et les charités d'un bon nombre d'ames pieuses, en France, en Italie, et en Belgique.

» Mais c'étoit peu que le transport de ma colonie : tombant dans des régions lointaines, où la Religion étoit à peine connue, et où elle ne possédoit aucun établissement, j'eus pendant près de deux ans la charge d'une grande partie de mon clergé. Ce ne fut qu'à la longue que je parvins à le distribuer de manière à me soulager de son entretien, tout en le rendant utile. Mais il falloit, pour consolider l'édifice, jeter des fondemens durables. La Providence m'avoit donné quelques membres précieux de la congrégation de Saint-Vincent. Je m'occupai aussitôt d'ériger un séminaire sous leur direction, qui m'a déjà fourni quelques Prêtres, et où sont aujourd'hui élevés gratuitement quinze à vingt sujets pour le sacerdoce. Cette fondation, dont le matériel a plus d'une fois épuisé mes ressources, n'a pour se soutenir que de minces et précaires produits de la ferme sur laquelle elle repose, et de modiques pensions des jeunes laïques qui y reçoivent leur éducation. Il faut que je subvienne comme je peux à l'insuffisance de ces ressources, sous peine de voir tomber le séminaire, et avec lui toutes les espérances de la mission. Absorbé de ces pénibles soins, mon intention ne laissoit pas d'être irrésistiblement entraînée vers les missions indigènes totalement abandonnées. Il me falloit, pour les établir, une compagnie d'hommes apostoliques, voués à tous les genres de privations et de souffrances. Dieu a daigné me les faire trouver dans cette société, aussi fameuse par ses éclatans succès que par ses effroyables revers, qu'il vient de ressusciter dans ces jours de restauration, pour la consolation de la Religion. Un détachement de la compagnie de Jésus, animé de l'esprit des Xavier et des Régis, est

depuis quelques mois arrivé dans l'état de Missouri. Pour les attirer, je n'ai pu me dispenser de leur procurer un petit domaine en culture, qui leur fournit au moins les besoins les plus pressans de la vie. Cet établissement, qui m'a coûté environ 30,000 francs, est destiné à former une pépinière de missionnaires pour les Sauvages et pour les nouvelles peuplades civilisées, le long du grand fleuve Missouri, dont le nombre s'accroît avec une étonnante rapidité. Il compte aujourd'hui deux Pères, sept fervens scolastiques, tous en âge d'être ordonnés; trois frères et quelques nègres cultivateurs. Le gouvernement américain m'a promis pour eux quelques foibles secours, mais bien insuffisans pour leurs besoins.

» A ces principaux établissemens déjà faits doivent se joindre ceux d'une cathédrale, d'une ferme et d'une maison épiscopale à Saint-Louis, de plusieurs nouvelles églises dans l'état du Missouri, de deux maisons des Dames du Sacré-Cœur déjà en activité, d'une troisième qui se prépare, et d'une des Sœurs de la Croix, pour l'éducation des filles; enfin de deux colléges pour les garçons, pour lesquels j'ai eu à faire des avances, ou des sacrifices plus ou moins grands, sans cependant avoir d'autres sources de revenus que le fonds de la divine Providence, et l'espérance des secours annuels que me promet l'Association de la Propagation de la Foi, etc., etc.

» Je suis avec un profond respect, etc., etc. »

M. Dubourg, de Bordeaux, a encore reçu assez récemment une lettre de Mgr. son frère; elle est en date du 20 mars 1824. Nous en donnons ici un extrait :

« Je suis dans un moment critique; il est question de

ma résidence à la Nouvelle-Orléans, du collége, et d'un séminaire, et de ma maison d'orphelins dans la Basse-Louisiane. Le P. Bernard, dans la Fourche, vient de me donner, pour cette dernière œuvre, mille arpens de terre de la première qualité. Un autre Prêtre me promet une dizaine de cultivateurs, et j'ai l'espoir qu'un troisième m'accordera, pour cet objet, un secours puissant.

» Il est aussi question, comme je te l'ai déjà marqué, d'une troisième maison de Dames du Sacré-Cœur, auxquelles on offre un bel établissement à Donaldson.

» Je crois t'avoir informé qu'un particulier m'a donné une petite terre dans la Fourche, où je désire établir les Sœurs de la Croix, dont j'ai déjà un bon noyau de dix-sept dans l'état du Missouri; quatre ou cinq, dans ce quartier de la Fourche, en produiront bientôt une vingtaine, que mon projet est de disséminer dans les paroisses pour l'instruction des pauvres filles. Ce sera la source d'un bien incalculable. Le grand avantage, avec ces bonnes Sœurs, c'est que, pour les établir, il suffit de leur donner un morceau de terre, une cabane, quelques ustensiles de labour, de ménage, et quelques métiers; avec cela, elles pourvoient à tous leurs besoins, et trouvent le moyen de faire l'éducation des enfans pour quelques provisions que leur fournissent les parens; encore se chargent-elles souvent de pauvres orphelines destituées de tout. C'est une fondation admirable de M. Nérincks du Kentucky.

» Le nouveau monastère des Dames de Sainte-Ursule sera prêt pour le mois de juin. Il faut que je songe tout de suite à nous colloquer, moi et le collége, dans l'ancien; c'est une maison magnifique, capable de contenir cent pensionnaires, avec toutes les salles nécessaires, logement de maîtres, domestiques, et un bel appartement complet pour l'Evêque, qui aura son entrée et son escalier sé-

parés.

parés. La ville, en général, voit avec grand plaisir cet établissement. Le maire est allé en faire des remercîmens aux religieuses. Le collége public étant tombé, tous les yeux se tournent aujourd'hui vers nous pour leur en donner un.

» Je dois mille éloges au dévoûment de M. Portier; il s'est attiré l'estime universelle, et mérite toute ma tendresse.

» J'oubliois, dans l'énumération des bonnes choses qui se préparent, un établissement pour les Jésuites, aux Opelousas. J'y ai à leur offrir environ 300 arpens de terre, une église et une maison, à quoi j'espère qu'une bonne ame ajoutera 600 arpens, environ dix ou douxe sujets, et un mobilier. La difficulté sera d'obtenir des membres de la société; cependant, en ayant déjà un joli noyau dans mon diocèse, j'espère parvenir plus aisément à lever cette difficulté. Tu vois, mon bon ami, que la perspective n'est pas tout-à-fait décourageante. Ainsi, courage, humilité et confiance. Je ne me flatte pas que tous ces objets réussissent. La volonté de Dieu soit faite; mais je ne dois rien négliger pour cela. »

Dans une autre lettre, en date du 24 juin 1824, l'Evêque de la Nouvelle-Orléans écrit à son frère :

« Les Jésuites du Missouri ont enfin ouvert leur collége de petits Indiens; ils n'en ont que six à huit pour lesquels le gouvernement leur alloue 800 piastres. Ils prendront le collége de Saint-Louis; c'est le moyen d'en assurer la stabilité. Ces pauvres Pères sont dans de grands besoins.

»Je viens de faire une petite tournée dans des paroisses abandonnées depuis longues années, ou plutôt qui n'avoient jamais entendu la divine parole. J'ai eu des consolations au-delà de mes espérances. Le bien, ici, ne peut pas se

faire en grand, comme en France ; mais plusieurs milliers d'ames dociles à la grâce ne méritent-elles pas qu'un pauvre pécheur tel que moi se dévoue à leur culture ?

» J'espère être logé, en novembre, dans le vaste local qui m'a été cédé par les Dames Ursulines, attendu qu'il sera prêt à me recevoir, moi et mon collége, et que j'ai tous les sujets qui doivent le remplir. »

M. Rosati, aujourd'hui coadjuteur de Mgr. Dubourg, a envoyé quelques lettres dont nous donnons ici des extraits. Ces lettres étoient adressées à M. Dubourg, de Bordeaux, et datées du grand séminaire du diocèse dont M. Rosati étoit alors supérieur. Ce séminaire est situé aux Barrens, dans l'état du Missouri.

24 mai 1823.

Monsieur,

« Votre très-digne frère vient de rendre des services essentiels et durables à la Religion, par les établissemens qu'il a procurés dernièrement à son diocèse. Dans le voyage qu'il a fait à Washington, les Jésuites lui ont accordé une colonie de leur ordre pour ce pays. On les attend tous les jours. Leur établissement sera placé à Florissant, village français à 16 milles de Saint-Louis. Il leur donne une ferme qui, étant déjà en culture, et d'un sol très-

riche, leur fournira les moyens de subsistance. La colonie est composée de deux Prêtres de très-grand mérite, sept novices et trois frères; ce sera un noyau de missionnaires pour les Sauvages, et peut-être encore un moyen, par la suite, de procurer à la jeunesse de ces quartiers une éducation solide et chrétienne.

»En revenant de Washington, notre digne Prélat nous a obtenu douze religieuses du diocèse de Bardstown; elles sont déjà ici. Nous leur avons bâti une maison dans le genre appelé dans le pays *Log-House*. Elles ne respirent que la pauvreté, la mortification et la ferveur. Leur monastère sera une source de bénédictions pour ce pays. Quoique nous ayons commencé l'établissement sans fonds, à cause de la pauvreté de nos catholiques, nous ne sommes pas inquiets au sujet de leur entretien; elles pourront subsister du produit de leur travail: elles font elles-mêmes leur jardin, coupent leur bois, font l'étoffe pour leur habillement, leurs souliers, etc. Leur vie est très-austère et très-édifiante. Tous leurs établissemens, qui sont à présent dans le Kentucky au nombre de six, sont très-nombreux, non-seulement en pensionnaires et externes qui vont à l'école, mais aussi en religieuses. Leur nombre monte à plus de 130. Dieu soit béni, qui daigne nous donner par-là les moyens de faire fleurir dans ces contrées la Religion et la piété.

» Notre séminaire va très-bien; il fournit tous les ans quelques Prêtres au diocèse. Il est vrai que jusqu'à présent nous avons reçu des sujets d'Europe; mais cependant nous en avons aussi du pays, qui nous donnent de très-grandes espérances. Il a fallu du temps pour les former. Nous sommes à présent quatre Prêtres, seize ecclésiastiques dans les premiers ordres, douze pensionnaires séculiers, et nous avons aussi vingt-cinq écoliers externes. Nous

avons neuf frères de notre congrégation de Saint-Lazare, qui travaillent partie à la campagne et partie à la maison. On pourroit faire beaucoup de bien si l'on pouvoit envoyer des missionnaires parmi les protestans et les catholiques, dispersés dans un pays très-étendu; mais nous avons de la peine à faire notre besogne à la maison; car, outre le séminaire dans lequel il faut faire un grand nombre de classes, nous avons une paroisse très-nombreuse, composée d'excellens catholiques, qui tous fréquentent les sacremens, et qui nous donnent une occupation qui n'est pas sans fatigue, mais non plus sans plaisir. Il faut espérer que la Providence continuera à nous favoriser et nous donner les moyens de travailler dans un champ si vaste. Monseigneur pense commencer bientôt les missions des Sauvages; il compte envoyer les Jésuites dans les missions du Missouri, et les Prêtres de notre *congrégation de la mission*, dans celles du Mississipi. Il faut prier le grand Père de famille, afin qu'il daigne envoyer en abondance des ouvriers pour travailler dans cette portion presque abandonnée de sa vigne.

Autre lettre du même à la même personne.

16 août 1823.

» Je vous ai déjà parlé de l'établissement de religieuses que, d'après les ordres de Monseigneur, on fait ici à un quart de mille du séminaire. Elles sont déjà dans leur

maison au nombre de treize, et ont déjà reçu des orphelines. Elles commenceront à recevoir des pensionnaires et des externes pour l'école, aussitôt que la maison sera achevée. Vous seriez bien édifié, monsieur, de voir ces saintes filles; mais, que dis-je, on ne voit que leurs habits, car leur visage est couvert par un voile d'une toile très-grossière. Leurs vêtemens, leurs meubles, et tout ce qui les regarde, respire la pauvreté et l'humilité. Elles travaillent toute la journée, non-seulement à coudre, filer, tisser, mais encore aux ouvrages de la campagne. Un silence perpétuel, excepté une heure de récréation après dîner, sanctifie, avec de fréquentes prières, leur journée qui est bien longue. Elles se lèvent le matin à quatre heures. Tout retrace chez elles les anciennes solitudes de la Thébaïde. On les entend de temps à autre, pendant la journée, au son de la cloche, chanter des cantiques dans les différens endroits où elles se trouvent, sans interrompre leur travail. Quoique sans ces clôtures qui, dans d'autres endroits, dérobent à la vue des séculiers les religieuses qu'elles renferment, elles sont entièrement séparées du commerce de qui que ce soit. Nos bonnes gens ont un tel respect pour elles, qu'ils n'osent jamais aller troubler leur silence. Elles vont nu-pieds, ne portent d'autres habits que ceux qu'elles se font elles-mêmes, de toile teinte en noir pour l'été, et en laine en hiver; elles ne se déshabillent pas la nuit; leur lit consiste dans une simple paillasse étendue sur le plancher. Leur nourriture n'est pas plus délicate que le reste; point de café, de thé, ni de sucre. C'est un vrai plaisir pour moi que de voir leur ferveur qui égale les plus strictes communautés d'Europe dans les beaux jours de leur première institution. J'espère qu'elles attireront les bénédictions du Ciel sur toute la paroisse. Le but principal de

leur institut est l'éducation des filles, des orphelines. Elles reçoivent les jeunes personnes du sexe chez elles, pour les préparer à la première communion; elles donnent aussi un asile dans leur maison aux veuves qui désirent passer en paix le reste de leur vie, sans embrasser toutes les rigueurs de l'institut : elles ont commencé à rendre ce service au pays, ayant déjà reçu une veuve et trois orphelines. Enfin, elles seront aussi très-utiles au séminaire, en faisant de la toile, des étoffes, des bas, etc. Leur maison consiste en trois pièces, de 20 pieds sur 18, à deux étages. Deux de ces pièces sont jointes ensemble par un passage couvert, de 12 pieds de large et 18 de long. Nous nous proposons de leur bâtir une petite chapelle; mais je ne sais quand nous en aurons les moyens.

» Quant au séminaire, la Providence le soutient toujours avec une protection spéciale. Dans ce moment nous sommes presque cinquante en famille, y compris huit frères, douze enfans séculiers, dont trois paient par an 650 fr., (les autres sont des orphelins), trois prêtres, deux diacres, six minorés, six qui ne sont pas encore tonsurés. Monseigneur nous a envoyé une famille de nègres qui, avec quelques-uns des frères, cultivent les terres. Le sol n'est pas très-heureux pour le maïs, mais il est excellent pour le blé.

» La population de ce pays, comme vous le savez sans doute, est excellente. Les catholiques sont au nombre de plus de 160 familles. Tous fréquentent les sacremens. Nous sommes occupés, tous les dimanches, à entendre les confessions, et il y a toujours un bon nombre de communians. Point de bals dans le pays, point de cabarets, point de luxe. C'est une consolation de voir tous ces bons habitans pratiquer, sans respect humain, leur religion, même ceux parmi eux qui ont des emplois. Les

juges de paix, juges de comté, représentans à la législature, et sénateurs, n'ont pas honte de se mettre à genoux devant un Prêtre pour lui demander sa bénédiction. Au portail de leur cour, il y a une croix par laquelle ils annoncent qu'ils font gloire d'être catholiques.

» On pourroit faire encore du bien parmi les protestans qui sont à l'entour de notre paroisse; mais tous les Prêtres étant chargés de plusieurs classes au séminaire, on ne peut pas faire les courses. Quand la Providence nous mettra en état d'avoir quelques missionnaires qui ne soient chargés que des missions, on ne manquera pas de s'occuper d'une affaire de si grande conséquence, etc. »

Une lettre de M. Michaud, prêtre du diocèse de Chambéry et missionnaire à la Louisiane, contient des particularités intéressantes sur une des nations sauvages auprès desquelles Mgr. Dubourg a tenté dernièrement d'envoyer des missionnaires. Cette lettre est adressée à M.*** grand-vicaire du diocèse de Chambéry, et a été apportée au mois de juillet 1823, par M. Borgna, missionnaire de la Louisiane, député par son Evêque auprès du saint Siége, pour les intérêts des missions.

Extrait de la lettre de M. Michaud.

En 1820, plusieurs des chefs de la nation osage se rendirent à Saint-Louis par l'ordre du sur intendant des Sauvages. Sans-Nerf (premier chef de cette nation) étoit à leur tête. Ils firent tous une visite à notre Evêque

qu'ils appellent le chef des robes noires. Comme ils en ont une haute idée, et que le respect pour les Prêtres semble leur être naturel, depuis que par tradition ils ont appris que leurs grands-pères furent visités par des robes noires, ils se mirent en grand costume. Leurs corps, de couleur rougeâtre, étoient enduits de graisse; leurs figures et leurs bras rayés de différentes couleurs; le blanc de plomb, le vermillon, le vert-de-gris et autres couleurs formoient une grande variété de sillons partant tous du nez. Leurs cheveux étoient rangés par touffes. Des bracelets, des pendans d'oreilles, des anneaux au nez et aux lèvres achevoient leur parure. Leurs souliers sont composés d'une peau de chevreuil qu'ils ornent de différens dessins faits avec des plumes de toutes couleurs: ils laissent flotter à leurs vêtemens certaines pièces garnies de petits morceaux de fer-blanc en forme de petits tuyaux; c'est là pour eux un des plus beaux ornemens: faire du bruit en marchant et en dansant, c'est ce qu'ils recherchent. Leur tête est ornée d'une espèce de couronne, où sont mêlées des têtes d'oiseaux, des griffes d'ours, et de petites cornes de cerfs; une couverture de laine, pendante sur les épaules, leur couvre presque tout le reste du corps; à cette couverture se trouvent encore liées des queues de différens animaux, etc. Tel est l'attirail dans lequel les chefs des *Osages* rendirent visite à l'Evêque de la Louisiane. Dans sa chambre est un beau crucifix d'ivoire, un petit tableau de saint Thomas, et quelques autres peintures. La vue du crucifix les frappa d'étonnement; ils le regardoient avec des yeux avides et attendris. Monseigneur profita de cette occasion pour leur annoncer Jésus-Christ. Voilà (dit-il à l'interprète qui les accompagnoit), voilà le Fils du Maître de la vie qui est descendu du ciel en terre, qui est mort pour nous,

tant pour les peaux rouges que pour les peaux blanches. C'est pour nous rendre heureux qu'il a beaucoup souffert et versé tout son sang. C'est lui, ajouta l'Evêque, qui m'a envoyé ici pour vous faire connoître sa volonté. Il est impossible, dit Monseigneur, de dépeindre l'attention que lui portoient tous ces pauvres Sauvages, et l'émotion qu'ils éprouvoient lorsque l'interprète leur répétoit ce que l'Evêque avoit dit : ils levoient leurs mains et leurs yeux au ciel, et les reportoient sur le crucifix : cette scène attendrit tous les spectateurs. Avant de prendre congé de l'Evêque, Sans-Nerf, le premier chef, lui fit dire par l'interprète, que s'il vouloit aller les visiter chez eux, il y seroit bien reçu, qu'il y feroit beaucoup de bien, et qu'il jetteroit de l'eau sur la tête de plusieurs. Il le leur promit, et fit à chacun présent d'un petit crucifix, et d'une médaille qu'il pendit à leur cou avec un ruban, leur recommandant de les garder soigneusement ; ils le lui promirent, et tinrent parole.

» En 1821, M. Lacroix partit pour aller faire l'ouverture de la mission des Sauvages. La première fois qu'il les visita, comme ils étoient sur leur départ pour la chasse, il ne put voir qu'un seul village ; il fut très-bien reçu, et baptisa beaucoup d'enfans. Comme il avoit promis de visiter tous les villages de la nation, il fut obligé d'y retourner l'été passé. Il partit le 22 juillet de Florissant, situé à 5 lieues de Saint-Louis. Après avoir marché à cheval pendant douze jours, à travers des prairies entrecoupées de bois et de rivières, il arriva au premier village qu'il avoit déjà vu au printemps. On fut au comble de la joie de le voir de nouveau ; il étoit accompagné de quelques personnes qui alloient traiter avec les Sauvages. Toute la cavalerie vint à leur rencontre ; ils furent conduits avec tous les honneurs chez le grand chef, et invités à des

festins que les Sauvages avoient préparés ; aussi furent-ils obligés de courir jusqu'au soir de cabane en cabane ; dans ces repas on leur présentoit un plat de bois rempli de maïs bouilli, ou du bœuf sauvage. Il n'y a ni fourchettes, ni cuillers, ni couteaux ; mais il faut goûter de chaque plat.

» Le grand chef et six des principaux officiers s'offrirent pour accompagner le missionnaire dans la visite des autres villages ; dix jours y furent employés, et le missionnaire fut reçu partout avec le même empressement. Dans un de ces villages, plus de deux cents cavaliers, tous couverts des pieds jusqu'à la tête des objets qui font leurs plus beaux ornemens, vinrent à sa rencontre à une assez grande distance ; ils étoient montés sur des chevaux admirablement bien dressés. L'occupation des hommes est la chasse et la guerre. Les femmes sont très-laborieuses ; ce sont elles qui bâtissent les cabanes, qui charrient le bois de chauffage qu'elles portent sur leurs reins : la quantité d'un seul voyage est étonnante. Toute cette nation est au moins mise décemment ; ils sont couverts chacun d'une couverture.

» La polygamie est usitée parmi eux ; car c'est la coutume que, lorsqu'un Sauvage demande en mariage une fille, et qu'il l'obtient pour épouse, non-seulement elle, mais encore toutes ses sœurs lui appartiennent et sont regardées comme ses femmes. C'est une grande gloire parmi eux d'en avoir plusieurs. Un autre grand obstacle à leur civilisation, c'est le dégoût qu'ils ont pour la culture des terres et pour tout autre genre de travail ; ils ne veulent que la guerre et la chasse. Le missionnaire célébra un jour le saint Sacrifice, auquel assistèrent tous les chefs, et autant de Sauvages que la salle put en contenir ; il m'a dit qu'il avoit été attendri de voir le recueil-

lement qu'ils gardèrent, et avec quelle exactitude ils se levoient ou se mettoient à genoux en levant les bras et les yeux au ciel. Après la Messe, il distribua à tous les chefs quelques croix attachées avec un ruban qu'il leur passa autour du cou ; il baptisa plusieurs enfans.

» Depuis quelques années, des ministres protestans, envoyés et grassement payés par le gouvernement américain, s'étoient fixés parmi ces Sauvages, et y avoient formé des établissemens où ils ont tenu pendant quelque temps des enfans de cette nation ; mais ils n'ont pas eu de succès, et depuis près d'un an les Sauvages en ont retiré tous leurs enfans, disant qu'ils avoient reconnu qu'ils n'étoient pas *des robes noires*, comme ils le croyoient d'abord. Les terres de cette partie du Missouri sont très-fertiles ; il y a des prairies qui ont jusqu'à six ou sept lieues d'étendue. L'été, les chaleurs y sont excessives. Ce fut dans ces voyages que le missionnaire fut attaqué d'une fièvre brûlante, qui le força de quitter les *Osages*. Il fut obligé de faire douze jours de marche à cheval, couchant la nuit dans les bois, sans jamais trouver une seule misérable cabane pendant tout ce trajet. Voici comme on s'y prend pour camper : après avoir choisi le lieu le plus convenable, on décharge et dételle les chevaux, qu'on lâche dans les bois, afin qu'ils puissent paître pendant la nuit. On forme une cabane avec des branches d'arbres, et après avoir fait provision de bois, on allume un grand feu, tant pour faire griller un morceau de chevreuil enfilé à un bâton planté devant le feu et qu'on fait tourner de temps en temps, que pour écarter les ours et les bêtes sauvages. Après s'être ainsi régalé, on s'entortille dans une peau de buffle : la fatigue fait trouver très-bon ce mauvais lit.

J'ai l'honneur, etc. »

Nous publions ici un trait récent qui montrera l'esprit de franchise et d'indépendance des Indiens.

« Etant rassemblés en conseil à Saint-Louis chez le surintendant des Indiens, après avoir fumé le calumet de paix, Sans-Nerf, que les Sauvages du Missouri regardent comme leur plus grand orateur (celui dont il est parlé dans la lettre qu'on vient de lire), prit la parole, et s'étendit sur la mauvaise foi avec laquelle les Etats-Unis avoient rempli les conditions du traité qu'ils avoient conclu avec eux. « Nous avons cédé, dit-il, à » toi et à votre grand-père (Washington), toutes les » terres que tu as voulues toi. Tu nous avois promis bien » des choses ; mais regarde : tu as une double langue ; » avec une, tu dis une chose, et avec l'autre, une autre. » Les couvertures que tu nous a données étoient si mau- » vaises, que le moindre vent en emportoit les fils, elles » étoient si claires, que nous voyions le soleil au travers. » Si nous les étendons par terre, les pointes des herbes » passent et forment au-dessus d'elles de petites prairies. » Les ustensiles que nous avons reçus de toi valent si » peu, que nos enfans mêmes ne les veulent pas pour » s'amuser. » Voilà mot pour mot une partie de son discours qui fut très-long.

» Quelques jours après ils partent pour Washington, et sont introduits chez le président des Etats-Unis, qui les reçoit avec bonté, et leur donne à chacun un superbe uniforme avec une médaille d'argent. Dans un dîner splendide, où furent invitées les premières personnes de la ville, le président boit à la santé du général *Washington*, et les convives chacun à leur tour boivent à celle de quelques personnages importans de l'Amérique. Lorsque le tour de Sans-Nerf arriva, on crut qu'il alloit boire à la santé du président; mais on fut bien trompé : « Je bois, dit-il,

à la santé de notre bon Père, le chef des robes noires qui est au village des Choteaux (Saint-Louis, fondé par MM. Choteaux en 1763). » Le Président s'informa de l'interprète de qui Sans-Nerf vouloit parler. Sur la réponse que c'étoit de l'Evêque de la Louisiane, toute l'assemblée se joignit à lui. Ils montrèrent ensuite les crucifix et les médailles que Mgr. Dubourg leur avoit donnés, et qui tiennent toujours le premier rang dans leur long chapelet de médailles. Lorsqu'ils n'ont point de crucifix ni de médailles des Saints, la médaille française tient toujours le premier rang, vient ensuite l'espagnole, puis l'anglaise, et enfin l'américaine. Ils appellent les Américains *grands couteaux*, à cause des poignards qu'ils portent. Je pense que vous serez bien aise d'apprendre de quelle autre manière les Indiens mesurent l'attachement qu'ils ont pour les diverses nations sous le gouvernement desquelles ils ont été. On leur demandoit un jour, quel étoit le peuple qu'ils aimoient le plus, et s'ils aimoient beaucoup les Américains ? Le Sauvage prend la main de l'interlocuteur, et la portant jusque près de son épaule : « Tiens, lui dit-il, voilà comme j'aime les Français, (c'est-à-dire de toute la longueur de son bras) ; puis baissant cette main jusqu'à son coude, voilà pour les Espagnols ; ensuite la baissant jusqu'à son poignet : voilà pour les Anglais ; enfin il lui montra l'extrémité de ses doigts, et lui dit : voilà pour les Américains. »

Nous mettons sous les yeux des Associés de la Propagation de la Foi quelques extraits de la correspondance de jeunes missionnaires de la Louisiane avec leurs amis de France ; nous avons pensé que l'expression touchante du zèle et de la piété de ces jeunes lévites, autant que les récits contenus dans leurs lettres sur les missions de la Louisiane, seroient pour nos lecteurs un sujet d'intérêt et d'édification.

M. Portier, jeune ecclésiastique du diocèse de Lyon, que Mgr. l'Evêque de la Nouvelle-Orléans emmena avec lui lors de son dernier départ de la France, et qui s'est attiré, par ses talens et son zèle, l'estime et l'attachement tout particulier de son Evêque (1); écrivoit ainsi à un de ses amis, peu de temps après être arrivé en Amérique.

« Hier, cher ami, dans l'église de Sainte-Marie, au séminaire de Baltimore, couché sur le pavé du sanctuaire, j'ai fait à Dieu tous les sermens d'une étroite fidélité, d'un dévoûment à sa gloire jusqu'à la mort, et d'un zèle constant à répandre partout le feu sacré. J'ai pris rang parmi ces généreux diacres qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ, et me voilà compagnon des Etienne et des Laurent. Je serai prêtre un jour, et les larmes me viennent quand je pense à cette auguste dignité, qui doit m'accabler ou bien m'élever dans le ciel, et me plonger tout entier dans l'essence divine; je serai prêtre, et comme dit saint Chrysostôme, un autre Jésus-Christ : *alter Christus*. Ah! je veux converser tous les jours avec moi-même sur ce grand sujet, et obtenir ce don des larmes qui efface les fautes. Je veux mourir à moi-même et à ma volonté. Il faut mourir, mon brave ami, ou ne pas être missionnaire. Beaucoup de jeunes gens pensent aux missions avec ferveur; leur imagination les fait apôtres; ils ne parlent que de Sauvages et de conversions; ils ne se promènent que dans les déserts ou dans les forêts; enfin, saint Paul lui-même n'a pas plus d'ardeur. Dieu peut agir ainsi sur certains esprits, que dans d'autres temps et d'autres

(1) Voyez plus haut la lettre de Mgr. Dubourg, p. 47 de ce cahier. C'est M. Portier qui avoit écrit le nécrologe de M. Ferrary, que nous avons inséré au deuxième numéro p. 56.

circonstances il saura manier autrement ; mais, cependant, défions-nous de ces vocations, si la volonté propre s'y mêle, s'ils ne sont tellement flexibles sous la main d'un supérieur, qu'à un mot de sa bouche ils ne soient soumis à s'ensevelir dans l'obscurité d'un collége, où dans le ministère ordinaire d'une paroisse de campagne.

» Nous n'avions pas en France, mon cher ami, des notions assez justes sur l'état de ce pays. Je rencontre ici des gens sensés, respectant la vertu, et, malgré leurs préjugés de secte, pleins de vénération pour les Prêtres catholiques, à qui ils donnent le pas, pour les honneurs et les civilités, sur leurs propres ministres. Tous les jours les préventions contre la Religion catholique diminuent. On ne nie plus les vertus de ses Prêtres ; on ne chicane plus sur les images, et dernièrement l'Evêque anglican de Baltimore a fait placer une croix d'or à l'extrémité de son clocher, et graver sur sa chaire une crosse et une mître. Les hérétiques les plus fanatiques sont les méthodistes, espèce de convulsionnaires qui chantent, pleurent, prêchent, méditent, poussent des soupirs et des cris, élèvent les mains au ciel et se frappent la poitrine, et pour faire des prosélytes, entourent ceux qui paroissent touchés, les secouent, les frappent doucement, il est vrai, jusqu'à ce que la conversion soit complète. Voilà nos plus grands ennemis. Ce sont les pharisiens modernes. On ne parle jamais que des Sauvages ; je sais que ces missions ont quelque chose d'attrayant ; je te dirai même que s'il ne m'est pas permis de commencer par eux, je voudrois au moins finir chez eux mes jours ; mais, mon ami, la mission sauvage n'est pas ce qui me semble le plus important. Ne faudroit-il pas jeter des fondemens solides de religion parmi ceux qui sont déjà chrétiens à demi ; former là, pour nous, des compagnons d'armes, lutter

contre l'impiété autant que contre l'hérésie, et travailler surtout à la conversion de malheureux Français qui sèment l'ivraie dans le champ du Père de famille, etc., etc.

» Je ne te parle pas de mon voyage. Tu sais sans doute que, dans une traversée de 65 jours, nous avons vu quarante matelots confirmés, et cinquante s'approcher des sacremens, le plus grand nombre pour la première fois. La disette de Prêtres est ici extrême. Je reste à Baltimore un an, pour apprendre l'anglais; j'y reçois la prêtrise et je pars pour les Natchez avec un grand-vicaire, pour fonder une Eglise. Prie pour moi, et fais prier, etc., etc.

» Ton ami, *in visceribus et medullis Christi*,

PORTIER,

diacre et esclave de J. C. »

Extrait d'une lettre du même Missionnaire à M. Ch.*** *à Lyon.*

Nouvelle-Orléans, 15 avril 1818.

« MA destination est aujourd'hui fixée. Mon poste est à la Nouvelle-Orléans. Je quitte cette ville au mois de mai, pour mon ordination, et de suite j'y reviens. Les pluies sont fréquentes ici pendant les trois mois d'hiver. Le printemps ressemble assez à l'été de France; mais l'été est terrible par ses longues et souffrantes chaleurs.

Dans

Dans les Antilles, au bord de la mer, les brises qui soufflent régulièrement deux fois la journée apportent du rafraîchissement; mais ici, lorsque le vent du Midi souffle, l'air qu'on respire est brûlant. Joignez à ces maux les maringouins, qui pendant cinq mois vous persécutent, et se promènent sur vos têtes comme des nuées d'abeilles échappées de leurs ruches. La quantité en est si grande au lever et au coucher du soleil, qu'il est presque impossible de n'en pas avaler. Un trapiste, quoique accoutumé à de bien rigoureuses mortifications, ne put les supporter, et fut obligé de se réfugier sur un lit garanti par une *moustiquaire* (1). Les amateurs de la belle nature se-

(1) Voici ce qu'écrivoit, dans le siècle dernier, sur les Maringouins, le père *du Poisson*, missionnaire aux Akensas.

« Le plus grand supplice, un supplice qui passe toute croyance, ce sont les *maringouins*. La plaie d'Egypte n'étoit pas plus cruelle. *J'enverrai contre toi et contre tes serviteurs, et contre ton peuple, et dans toutes les maisons, toutes les espèces de mouches, et les demeures des Egyptiens seront remplies de mouches de divers genres, ainsi que toute la contrée qu'ils habitent* (Exode.). Il y en a ici qu'on appelle des *Frappe-d'abord*; il y a des *brûlots*, petits moucherons dont la piqûre est si vive, ou pour mieux dire si brûlante, qu'il semble qu'une étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques* plus petits que les brûlots, qu'on voit à peine, et qui attaquent particulièrement les yeux; il y a des *guêpes*; il y a des *taons*; il y a, en un mot, *omne genus muscarum*. Mais on ne parleroit point des autres sans les maringouins: ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avoit juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringuoins s'embarquent sur le fleuve avec le voyageur. Quand on passe à travers les saules, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guère; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque; le bras se lasse plus tôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner, c'est une armée entière que l'on a à combattre. On fait de la boucane, c'est-à-dire un grand feu, que l'on

roient bien punis ici. Ils n'y verroient ni collines, ni bois agréables, ni ruisseaux, ni fleurs, ni fruits, excepté quelques orangers et figuiers. Je suis irrité contre ceux qui ne parlent que des belles contrées de l'Amérique.

» La corruption est très-grande ici, à cause du grand nombre d'étrangers qui y abordent de tous les points de la terre. Il y a peu de consolations, et l'on ne peut se refaire, se rafraîchir et se consoler qu'aux pieds des tabernacles. Mais s'il y a des sujets d'affliction, que de biens aussi se présentent de toutes parts! Croiriez-vous que votre jeune diacre, à la Nouvelle-Orléans même, a rassemblé près de soixante jeunes gens qui écoutent avec plaisir et étonnement l'explication de l'Evangile, qui nous pressent de leur conférer les sacremens de l'Eglise; et que parmi eux il y en a une douzaine et demie

---

étouffe ensuite avec des feuilles vertes; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution: je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudroit faire un petit sommeil; absolument impossible; le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins; on se rembarque avec eux. Au soleil couchant on se remet à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes pour faire son *baire*, (espèce de lit), la chaudière et la boucane: chacun y est pour soi. Alors ce n'est pas une armée, ce sont plusieurs armées que l'on a à combattre; c'est le temps des maringouins; on en est mangé, dévoré; ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles; le visage, les mains, le corps en sont couverts; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair, qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. Un Sauvage, pour faire comprendre à ceux de sa nation la multitude des Français qu'il avoit vus, leur disoit qu'il y en avoit autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de *maringouins dans les bois*. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son *baire*, au risque d'y étouffer de chaleur. Avec quelque subtilité qu'on s'y glisse, il en entre toujours quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour faire passer une mauvaise nuit. »

qui communient souvent, qui forment une congrégation, qui se font catéchistes, qui nous amènent tous les jours de nouvelles recrues? Oh! que de biens! mais que de mal à détruire encore! Quelle crasse ignorance! Tout ce que nous disons, en fait de religion, paroît nouveau; l'exemple, encore davantage; mais nous espérons opérer une révolution dans les cœurs, etc. »

Monsieur Odin, jeune ecclésiastique du séminaire de Lyon, et missionnaire à la Louisiane, a adressé à M ***, Directeur du séminaire de Lyon, quelques lettres dont nous donnons ici des extraits.

Séminaire des Barrens, 30 mars 1822.

L. J. C.

« Bénissons le Seigneur, monsieur : la lumière de la Foi va enfin briller aux yeux des pauvres Sauvages! Oh! quelle est notre joie, et combien vous serez satisfait vous-même, en apprenant de quelle manière admirable la Providence dispose tout pour cette sainte œuvre!

» Mgr. Dubourg, en allant à Baltimore, passa à Washington, et conféra avec le président des Etats-Unis, de la mission qu'il se proposoit de donner aux Sauvages. L'affaire fut portée au sénat, et quoique presque tous les membres de cette assemblée soient protestans, on résolut de donner une somme pour fonder des établissemens, et, de plus, on s'engagea à payer une petite pension aux missionnaires, et à fournir ensuite les instrumens d'agriculture nécessaires pour la civilisation des Indiens. Les

Sauvages annoncent les dispositions les plus favorables. Des ministres méthodistes ont voulu essayer de les engager dans leurs erreurs ; mais Dieu n'a pas permis que la séduction pénétrât parmi ces pauvres peuples. Où sont vos robes noires, disoient-ils ? Pourquoi avez-vous des femmes et des enfans ? D'où vient qu'on ne voit point parmi vous de ces belles cérémonies ? etc., etc. Ils finirent par déclarer qu'ils ne recevroient jamais que les robes noires qui leur seroient envoyées par leur grand-père de Saint-Louis, le véritable ministre du grand Esprit. (C'est ainsi qu'ils nomment Monseigneur.) Monseigneur, en passant dans le Kentucky, fut bien satisfait en voyant tout le bien que fait le saint Evêque qui est chargé de la conduite de ce diocèse. Il admira surtout le grand nombre de Religieuses qui peuplent déjà les forêts de ce pays. Dans un seul monastère, on compte quatre-vingt ou quatre-vingt-dix filles qui mènent une vie très-sainte et très-austère. On va bientôt nous envoyer, aux Barrens, quelques-unes de ces Religieuses. Le monastère est presque entièrement achevé. Elles se livrent à l'éducation des enfans. On a, de plus, ouvert, au séminaire, une école pour les garçons. Ainsi, bientôt les habitans des Barrens vont se voir pourvus de tous les secours que peut offrir la Religion. Il est vrai qu'ils se rendent dignes, autant qu'ils peuvent, de toutes les faveurs que le Ciel leur accorde. J'ai été souvent touché, en les voyant pendant l'hiver, malgré la rigueur d'un froid insupportable, faire quatre, cinq, six lieues pour se procurer la consolation d'entendre la sainte Messe.

» Les ravages de la fièvre jaune ont été alarmans. Tous les jours on voyoit tomber quarante ou cinquante victimes. M. Richard en a été attaqué ; mais le Ciel n'a point voulu priver la mission d'un si saint homme. Un

Prêtre de la congrégation de la mission (1), après avoir travaillé long-temps, avec beaucoup d'ardeur, au soulagement des malheureuses victimes, a été frappé à son tour, et est mort à l'âge de vingt-neuf ans. C'est une grande perte que nous avons faite; mais la pensée de son bonheur nous console. M. Borgna, qui vous remettra cette lettre, administroit tous les jours le sacrement de l'Extrême-Onction à plus de trente personnes. Il a été attaqué du mal commun, et a souffert pendant bien long-temps. Je crois que l'on confiera le soin de l'hôpital à des Religieuses. Les pauvres malades y souffrent beaucoup. Des personnes à gage ne sont point capables de ces soins tendres et attentifs que la charité seule peut inspirer. Les Dames du Sacré-Cœur se préparent aussi à fonder un établissement dans cette ville. Nous espérons beaucoup que le Ciel aura pitié de ces pauvres pays. Les colléges comptent un assez grand nombre d'élèves cette année-ci. M. Portier en a eu quatre-vingts. L'éducation paroît être la voie la plus sûre pour parvenir aux changemens que l'on voudroit opérer. M. Blanc, l'aîné, travaille à la construction d'une nouvelle église. On lui enverra bientôt son frère. Il paroît que je resterai au séminaire. J'ai tous les jours trois classes à faire, et bientôt il me faudra encore remplacer un de nos Prêtres, qui se voit obligé d'aller prendre quelque repos. Je serai aussi chargé de la visite des malades, et de temps en temps j'irai parmi les protestans. Je travaille, pour cela, de toutes mes forces à la controverse. J'éprouve aussi un grand désir d'aller parmi les Sauvages; mais tant de saints missionnaires forment aussi le même vœu, que je n'ose pas

---

(1) M. André Ferrary.

compter sur une telle faveur. Je suis entré dans le noviciat de la congrégation de la Mission depuis cinq mois. Bientôt je serai ordonné prêtre. Je vois arriver ce moment redoutable avec des sentimens de crainte et de joie. Qu'il doit être consolant pour un missionnaire de monter tous les jours à l'autel! Je me recommande aux prières des amis que j'ai encore au séminaire. Surtout qu'ils aient la bonté de rendre le Ciel favorable aux grandes entreprises que l'on va faire; qu'ils prient pour nos pauvres Sauvages.

» Votre etc.

ODIN,

diacre. »

M. Odin a encore écrit à la même personne, en date du 2 août 1823.

« Le 4 mai, j'ai eu le bonheur d'être élevé au saint, consolant et redoutable sacerdoce. Tous les jours j'offre à Dieu le précieux sacrifice de l'autel. Quelle joie pour moi, lorsque je vois arriver l'heureux moment de la célébration de la sainte Messe! J'ai tant de grâces à demander! Tout froid et tout glacé que je suis à l'autel, je ne perds point courage. Votre souvenir, et celui de mes amis, m'y accompagnent toujours. Le lendemain de mon ordination, il m'a fallu commencer à exercer le ministère, et cela, toujours en anglais. Nous n'avons aucun Français dans notre voisinage. A peine pouvois-je balbutier quelques mots anglais, et il me falloit assister des mourans, entendre des confessions, et prêcher. J'é-

tois bien troublé et bien effrayé ; et encore maintenant, que je suis plus familiarisé avec cette langue, je redoute beaucoup le saint tribunal. Cependant je mets ma confiance en Dieu. Il est trop bon pour ne pas oublier les fautes que je fais. Il est une chose bien consolante dans l'exercice du ministère, c'est la visite des malades. L'on vient nous appeler de très-loin, et nous portons toujours le Saint-Sacrement avec nous. Il m'est arrivé de voyager des jours et des nuits entières avec Notre-Seigneur sur moi. Ah! je regrette bien de n'avoir pas un cœur un peu enflammé d'amour, pour m'entretenir avec mon Dieu. Voilà deux ou trois mois que nous avons à peine le temps de faire les classes; il nous faut toujours être en course. Je pense que M. Borgna, en passant à Lyon pour se rendre à Rome, vous a rapporté toutes les circonstances du vogage de notre Evêque. Cependant je vous en ferai encore une petite analyse, crainte qu'il n'ait oublié quelque chose. Il eut beaucoup à souffrir des incommodités d'un voyage à travers des forêts immenses, et souvent inhabitées. Souvent il n'avoit pour lit qu'une peau de bœuf, et, pendant trois jours, il se vit réduit à manger des œufs durs avec un peu de pain de maïs, dont le Prêtre qui l'accompagnoit avoit eu heureusement soin de se pourvoir. Mais cela n'ôtoit rien à sa gaîté. A son retour, il passa par Washington pour s'occuper de la mission des Sauvages. Après plusieurs propositions, qui furent acceptées et ensuite rejetées, l'on arrêta enfin que le gouvernement donneroit à chaque missionnaire et à chaque frère une pension de 200 piastres, et feroit de plus les frais des établissemens que l'on fondera pour les missions. Mgr. voyant le petit nombre d'ouvriers qu'il avoit dans son diocèse, alla trouver les Jésuites de Georgestown, et obtint deux Pères, sept novices et six frères. Ils sont arrivés il y

a déjà quelque temps, et ont établi leur première maison à Florissant, sur une terre de Mgr., à cinq lieues de Saint-Louis, sur la rivière du Missouri. Tous les Sauvages du Missouri et les peuplades civilisées qui se trouvent sur cette rivière leur sont confiés. Notre congrégation est chargée des Sauvages du Mississipi et de ceux qui se trouvent sur la rivière Blanche. Notre premier établissement se fera à la Prairie du Chien, village français sur le bord du Mississipi, à trois cents lieues de Saint-Louis, et au centre des nations sauvages. Depuis long-temps les Français de ce pays demandent un Prêtre, et il a été impossible d'y en envoyer. Beaucoup ne sont pas baptisés. Toutes ces missions ne doivent s'ouvrir que dans deux ans, et si la Providence ne nous envoie du secours, je crains bien que cette importante entreprise ne traîne encore plus long-temps. Les Jésuites ont, ou auront bientôt quelques petits Sauvages dans leur maison, et dans peu de jours, notre supérieur ira trouver l'agent des Sauvages pour en obtenir quelques-uns pour notre séminaire. Nous commencerons à étudier leur langue, et à les instruire pour en faire des catéchistes ou des Prêtres. Oh! que vous seriez touché si vous pouviez voir ces pauvres Sauvages! Nous en avions presque tous les jours au séminaire, pendant cet été. Quand on leur fait des politesses, ils sont pleins de bonté. Je les conduisois dans notre chapelle, et ils étoient tout émerveillés. Les femmes, surtout, poussoient un petit cri de douleur en voyant Notre-Seigneur sur la croix, et se cachoient la figure. Les autres tableaux, et les petits ornemens, les remplissoient d'admiration. Plusieurs parloient un peu anglais ou français. J'aurois bien voulu les instruire; mais ils ne pouvoient guère concevoir les idées de la Religion, et, ensuite, ils ne faisoient que passer. Quelques-uns se rappeloient d'avoir vu

des Jésuites; surtout une bonne vieille femme, âgée de plus de cent ans, qui parloit assez bien anglais, me dit qu'elle avoit assisté plusieurs fois à leurs assemblées. Ayant vu le portrait de saint Vincent avec un surplis et un crucifix, elle s'écria de suite en anglais : Un prédicateur, un prédicateur! Je lui demandai si elle avoit reçu le Baptême; plusieurs fois, me dit-elle. Malgré cela, j'aurois bien été satisfait de le lui donner encore une fois. Les hommes sont presque nus; mais les femmes sont d'une modestie et d'une décence qui feroient rougir beaucoup de femmes d'Europe.

» Mgr. a été pénétré de joie à la vue des progrès que fait notre sainte Religion dans le centre des Etats-Unis. L'on trouvoit peu de catholiques à Washington, il y a quelques années; maintenant, les deux tiers de cette ville sont entrés dans le sein de l'Eglise romaine. Monsieur Fenwik, évêque de Cincinnati, ne trouva, en arrivant dans son diocèse, qu'un petit nombre de catholiques; dans la ville épiscopale, surtout, il n'y avoit que quatre ou cinq familles qui vouloient entendre parler du Pape. Il fit bâtir une petite chapelle en bois, commença à prêcher, et, maintenant, presque tous les habitans se sont convertis. Il a avec lui un saint Prêtre qui fait des conversions admirables; c'est M. Hill, ancien général des troupes anglaises, qui touché du spectacle que lui offrit la Religion dans l'Italie et la France, abjura l'hérésie, convertit sa famille, fit entrer sa femme dans une communauté religieuse, et embrassa l'état ecclésiastique et religieux. En un seul jour, il baptisa soixante-douze méthodistes, hérétiques les plus opiniâtres de ce pays. Mgr. notre Evêque, de retour dans son diocèse, passa quelques jours avec nous, se rendit ensuite à Saint-Louis, et partit presque aussitôt pour la Nouvelle-Orléans, où il a intention de passer l'hiver. Il y a déjà long-temps qu'il n'a pas écrit. Il

est occupé à visiter ses missionnaires. Selon toute apparence, il va fixer sa résidence ordinaire à la Nouvelle-Orléans, ou aux environs. M. Rosati, qui est nommé son coadjuteur, régira la haute Louisiane. Mgr. fait descendre presque tous ses Prêtres dans la basse Louisiane. Il est triste de voir combien de congrégations sont abandonnées dans la haute. Si la Providence n'envoie du secours, oh ! que d'ames vont périr ! Depuis la Pointe-Coupée jusqu'à Sainte-Geneviève, il n'y a aucun missionnaire. A Saint-Louis, ils ne sont que trois Prêtres; et outre la ville et les villages voisins, ils ont un collége composé de cinquante élèves. Au-delà de Saint-Louis, il n'y a plus que deux Jésuites. Enfin, dans toute la haute Louisiane, nous ne sommes que dix Prêtres, et encore nous avons un bon et saint vieillard qui ne peut presque plus sortir. La ville des Natchez, la Nouvelle-Madrid, le cap Giraldod, Kaskakias, Saint-Michel, le Portage, Saint-Charles, et plusieurs petits postes, sont entièrement délaissés. Nous avons eu le malheur de voir plusieurs missionnaires retourner en Europe, et leur départ a laissé un grand vide dans notre pauvre mission. De temps en temps l'on vient nous chercher de très-loin pour des malades, et souvent nous ne pouvons pas y aller; il faut que ces pauvres malades meurent privés des consolations de la Religion. Oh ! que tant de Prêtres qui ne sont pas absolument nécessaires en Europe, trouveroient ici de quoi exercer leur zèle! Ensuite combien de bien l'on pourroit faire si l'on étoit plus nombreux. Nous ne pouvons pas nous occuper du tout des protestans, et cependant ils paroissent bien disposés. Tous les dimanches ils accourent en foule dans notre église, et de temps en temps quelques-uns viennent se faire instruire en particulier, reconnoissant que notre sainte croyance est la plus raisonnable

de toutes. Ensuite, comment pourra-t-on voler au secours des pauvres Sauvages ? Toutes ces ames, cependant, ont été rachetées au prix du sang d'un Dieu ! M. Rosati a vu avec un grand plaisir que vous pensiez à envoyer quelqu'un. Il vous conjure de nourrir, autant que vous le pourrez, la vocation de ceux qui témoignent quelques désirs de se consacrer aux missions de ce pays, et il seroit bien satisfait si vous pouviez faire partir une petite compagnie de suite. Elle auroit le temps de se préparer pour la mission des Sauvages. Cependant, comme quelques-uns perdent courage lorsqu'ils sont une fois dans ce pays, il m'a dit qu'il seroit peut-être à propos de vous parler un peu des dispositions que demandent ces missions. Il faut d'abord un grand esprit intérieur, parce qu'on n'a pas ici, comme en Europe, autant d'exemples et d'objets édifians qui nourrissent et entretiennent la piété. Il ne faut pas s'attendre à éprouver beaucoup de consolations dans le ministère. Souvent même l'on travaille sans voir de grands fruits ; surtout il y a une grande ignorance. Néanmoins nous voyons des missionnaires animés de l'esprit apostolique opérer des merveilles dans les terres les plus incultes, et, ensuite, Dieu sait dédommager de toutes les contradictions que l'on a à essuyer. Il faut une grande indifférence pour la nourriture et les commodités du corps. On doit s'attendre à éprouver des maladies presque tous les ans. On a de longues courses à faire. L'on ne viendra jamais à bout de rassembler de nombreux auditoires ; souvent on ne trouve qu'une famille isolée à catéchiser. De temps en temps il faut passer plusieurs mois sans voir aucun confrère. Le plus grand sujet de découragement, c'est l'esclavage des Nègres. Les maîtres américains leur permettent de se marier à l'Eglise, de pratiquer leur religion ; mais dans la basse Louisiane, la plupart des Français ne veulent pas

entendre parler de faire instruire leurs esclaves, de les faire marier; souvent même ils ne leur permettent pas d'aller à l'église. Vous concevez facilement quels désordres résultent de là. Que je fus découragé dans le commencement, à la vue de tout cela! Heureusement, dans la haute Louisiane, nous n'avons que très-peu d'esclaves, et encore vivent-ils tous en bons chrétiens. Si l'on abandonnoit ces postes, combien d'enfans qui mourroient sans Baptême. Ensuite, à l'article de la mort, il y a plusieurs conversions. Souvent aussi les Nègres recouvrent leur liberté, et alors on en fait d'excellens chrétiens. Plusieurs maîtres se convertissent de temps en temps, et l'on peut instruire toute leur maison. Au reste, quand on a le bonheur de faire une conversion, l'on peut être sûr qu'elle sera solide. Les Américains sont longs à se décider; mais une fois qu'ils ont connu la vérité, ils la suivent sans que rien puisse les arrêter. Ils ne sont pas très-versés dans la spiritualité, parce qu'ils n'ont pas l'occasion et les moyens d'instruction pour y faire des progrès; mais rien ne sauroit leur faire transgresser les commandemens de Dieu. Vous seriez touché de la piété simple et naïve des habitans des Barrens.

» Différentes autres raisons nous font soupirer après l'arrivée de quelques bons ouvriers. M. Martial tenoit son collége dans une maison de campagne des religieuses Ursulines de la Nouvelle-Orléans, et l'été passé elles ont voulu aller s'y établir; il se vit obligé de renvoyer ses élèves, et tous les Prêtres qui étoient avec lui. Ces MM. ont abandonné la mission pour repasser dans leur pays, et cela a été une grande perte. Tous les écoliers de M. Martial sont entrés chez M. Portier, qui se voit maintenant deux cents enfans sur les bras. Mgr. vouloit lui donner quelques Prêtres pour collaborateurs, et cela lui

est absolument impossible dans les conjonctures présentes. Une dame des Opelousas, paroisse de la basse Louisiane, où se trouve une communauté des Dames du Sacré-Cœur, a fait une riche donation pour l'établissement d'un séminaire dans cette paroisse. Mgr. a bien à cœur cet établissement; il veut y mettre des Lazaristes, et y faire une maison de retraite pour ses Prêtres, qui toujours au milieu du monde, à une grande distance les uns des autres, seroient bien aises de pouvoir rentrer de temps en temps dans la solitude pour s'occuper un peu d'eux-mêmes. Mais les sujets manquent. Il faut être ici pour comprendre combien nous avons besoin que le Père de famille envoie des ouvriers dans sa vigne. Hélas! nous craignons à chaque instant de voir la foi s'éteindre dans plusieurs peuplades isolées et entièrement négligées. Peu affermis dans la foi et pleins d'ignorance, ces pauvres catholiques se jetteront peut-être dans les autres sectes dont les observances leur paroîtront s'allier beaucoup mieux avec leur situation. Comme l'on sait combien les intérêts de Dieu vous sont chers et vous intéressent, l'on me recommande encore de prendre la liberté de vous donner une commission, qui sera sans doute bien difficile à exécuter. M. Rosati voudroit que vous pussiez engager un bon médecin à venir fixer sa résidence au séminaire des Barrens. Il est impossible de trouver un médecin un peu instruit dans tous les pays qui nous environnent. Les maladies sont continuelles, et les pauvres habitans sont réduits à languir ou à périr, destitués de tout secours. Ce seroit aussi un moyen de gagner beaucoup de protestans. Ils sont extrêmement sensibles aux bons offices. De plus, l'on voudroit faire un peu instruire dans la médecine les frères, et même les Prêtres qui auront le bonheur d'aller parmi les Sauvages; une guérison seule feroit

la réputation des missionnaires parmi eux, et leur donneroit un libre accès. M. Rosati fourniroit à ce médecin la table, le logement, et tout ce qui lui seroit nécessaire. Les visites pourroient lui rapporter pour le moins deux mille francs. Les bois sont pleins de plantes médicinales.

» Monseigneur nous amena avec lui douze Religieuses. Elles sont établies près du séminaire. Leur règle est admirable, et surtout bien observée; elles se proposent, en premier lieu, d'honorer d'une manière particulière la Passion de Jésus et les souffrances de sa sainte Mère. Tous les quarts d'heure elles s'écrient : *O Jésus souffrant ! ô Marie compatissante !* Elles gardent presque un silence continuel, vont nu-pieds en été, et avec des sandales en hiver. Elles instruisent les jeunes filles, offrent un asile aux petites orphelines, et reçoivent toutes les personnes qui vivent trop loin des églises pour se faire instruire pour la première communion. Elles les gardent six mois chez elles *gratis*, les instruisent bien, et leur procurent l'avantage de faire leur première communion. Elles travaillent aussi beaucoup des mains, cultivent la terre, font de la toile, etc., etc. Elles sont d'une grande utilité au séminaire. Elles ont déjà beaucoup de novices de ce pays-ci. Cet ordre a été fondé par M. Nérinks, prêtre flamand et vieux missionnaire du Kentucky, qui a fait bâtir plus de dix églises dans ce diocèse. Il y a quelques jours, un bon chrétien de Saint-Louis fit une riche donation pour la fondation d'un hôpital près de cette ville, et il veut qu'il soit confié à des Religieuses; sans doute ce sera aux filles de la Charité. L'on nous écrivoit dernièrement que les Dames du Sacré-Cœur font un grand bien aux Opelousas. On leur envoie de petites pensionnaires à demi sauvages, et au bout de quinze jours elles les ont rendues

comme des Anges. Vous voyez, monsieur, que peu à peu la Religion fait quelques progrès dans ce pays. Ah! comment le Ciel ne béniroit-il pas les grands travaux et la continuelle sollicitude de notre saint Evêque ! Oh ! que les intérêts de Dieu lui sont chers ! combien il brûle du désir de le voir aimé et connu ! que de peines, que de fatigues il se donne pour réveiller la ferveur parmi ses Prêtres et ses fidèles ! »

Nous comptions insérer encore dans ce cahier des extraits de la correspondance de MM. Antoine et Jean-Baptiste Blanc frères, ecclésiastiques du diocèse de Lyon, et missionnaires à la Louisiane. Les bornes que nous nous sommes prescrites pour l'étendue de ces publications, qui à l'avenir seront répétées plus souvent, nous forcent à renvoyer ces extraits intéressans au premier Numéro où il sera traité des missions de la Louisiane.

Puissent les documens que nous publions aujourd'hui sur ces importantes missions, exciter en leur faveur le zèle et la piété de tous les chrétiens de l'Association de la Propagation de la Foi ! De grandes destinées se préparent dans ce pays à la Religion. Songe-t-on bien que l'on pourroit former dans cette immense contrée une seconde Europe catholique, qui dédommageroit l'Eglise des pertes de l'ancienne ? Ces solitudes se peuplent avec une inconcevable rapidité. Peut-être, avant un siècle, auront-elles cent millions d'habitans. La vraie Foi y brillera-t-elle, ou l'erreur se sera-t-elle emparée de ce vaste héritage ? Profond sujet de méditation pour le chrétien en qui Dieu a mis quelque zèle pour sa gloire et quelque désir du salut de ses frères ! Cependant les vues de Dieu sur ces contrées semblent se manifester. Un saint Evêque, un Pon-

tife puissant en œuvres et en paroles s'y est déjà créé comme un royaume spirituel. Les peuples sont portés à la religion. Le protestantisme, usé là comme ailleurs, tend à l'indifférence, et est voisin de l'incrédulité. Ce que la Providence a déjà fait pour ce pays, présage ce qu'elle va encore faire en sa faveur. L'Association de la Propagation de la Foi sera pour quelque chose dans l'accomplissement de ce dessein de miséricorde. Ainsi la France chrétienne étendra au loin une influence salutaire. Ce sont là les véritables conquêtes ; c'est là la domination qu'il faut ambitionner.

FIN DU CINQUIÈME CAHIER.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association; il se trouve aussi

A PARIS,

CHEZ ADRIEN LE CLERE, LIBRAIRE,

Quai des Augustins, N.° 35.

Prix de ce cahier. . . . . . 75 c.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Edifiantes.

N.° VI. — AOUT 1825.

DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, N.° 8.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCC XXVII.

Avec Approbation des Supérieurs.

MISSIONS D'ASIE.

Nous n'avons à donner sur les missions d'Asie que de bien tristes nouvelles. La mort a moissonné, ces derniers temps, d'une manière terrible, dans les rangs déjà si éclaircis des missionnaires de ces contrées. Le coléra-morbus a enlevé dans le Tong-king, le 10 mai 1825, M. Khiet, prêtre du pays. Cette épidémie qui dure depuis quatre ou cinq ans, a enlevé trois élèves d'un missionnaire, deux religieuses et un grand nombre de chrétiens; mais la perte la plus affligeante pour le Tong-king, est la mort de Mgr. Guérard, évêque de Castorie, coadjuteur du vicaire apostolique. Il a succombé, le 18 juin 1823, aux infirmités dont il étoit atteint.

En Cochinchine, M. Jarot, provicaire, est mort le 22 mai 1823, à l'âge de 59 ans, et le vicaire apostolique lui-même, Mgr. Labartette, évêque de Véren, âgé de 77 ans, l'a suivi peu de temps après dans la tombe; son coadjuteur étoit mort deux ans auparavant; ainsi cette mission se trouve privée de tous ses supérieurs. Enfin M. Thomassin, le plus ancien des trois missionnaires qui ont survécu à Mgr. de Véren, est mort le 24 mai 1824.

La mission de Siam a perdu M. Rectinwald, mort à Pulo-Pinang le 7 novembre 1822. M. Pécot, envoyé de

Siam pour le remplacer, est mort presqu'en arrivant, par suite des fatigues du voyage, le 21 juillet 1823. *Il y a là*, écrit M. Lolivier, *presque de quoi faire mourir de douleur Mgr. Florens* (le vicaire apostolique de Siam).

Dans la mission des Malabares, M. Mermilliod, à peine arrivé, est mort subitement du coléra-morbus, le 16 mai 1823. Il n'avoit que 26 ans.

Les deux évêques du Su-tchuen, et M. Escodéca, le seul missionnaire européen qui soit avec eux dans cette immense mission, ont résisté heureusement aux fatigues et échappé aux dangers de toutes sortes de leur ministère; mais ils n'ont pu avoir jusqu'ici la consolation de voir arriver M. Imbert, parti de France au mois de mai 1820; et la cause qui l'empêche d'entrer en Chine peut durer encore long-temps.

Si ce n'étoit en Dieu seul qu'il faut reposer sa confiance, la perspective que présentent aujourd'hui les missions d'Asie seroit décourageante. Pour des chrétiens animés de l'esprit de foi, elle doit être un motif d'élever de plus pressantes sollicitations vers le trône du Père des miséricordes. Quand on pense que si le seul monarque du vaste empire de la Chine, touché par la grâce irrésistible et éclairé par la vive lumière de celui qui tient entre ses mains le cœur de tous les rois, embrassoit comme Constantin la foi de Jésus-Christ, ou, comme le fier Sicambre, courbant sa tête, brûloit ce qu'il a adoré jusqu'à ce jour et adoroit ce qu'il a brûlé, il seroit donné à notre âge de voir ces grands empires d'Asie où depuis plusieurs siècles le nom de Jésus-Christ a pénétré de toutes parts, et où il trouveroit partout les esprits préparés et les cœurs dociles, devenir en peu de temps le plus beau domaine de la catholicité, on se sent pressé de se

prosterner devant le Dieu de toute puissance et de toute miséricorde, et de le supplier d'accorder enfin aux malheureux peuples de ces contrées toute la pitié que réclament pour eux les travaux de tant d'apôtres, et les souffrances de tous ces généreux martyrs qui ont assis dans leur sang les premiers fondemens de l'Eglise d'Asie.

MISSION DU SU-TCHUEN

DANS L'EMPIRE DE CHINE.

Les nouvelles de la mission du Su-tchuen ont été reçues au séminaire des Missions étrangères. Le vice-roi de cette province, qui avoit ralenti la persécution excitée par son prédécesseur, vient d'être remplacé par un nouveau vice-roi, dont la première démarche a été de fulminer de nouveau toutes les menaces des édits en vigueur contre les chrétiens. Heureusement l'effet n'a pas suivi comme on pouvoit le craindre, et la religion, quoique toujours sous le glaive suspendu, respire comme dans une espèce de trêve, dont rien ne garantit la durée, mais dont rien aussi ne présage la prochaine cessation.

Mgr. Fontana, évêque de Sinite et vicaire apostolique du Su-tchuen, donne les nouvelles suivantes, en date du 15 septembre 1823.

« La religion chrétienne est prêchée librement dans toute l'étendue de ce vicariat apostolique. Je l'ai divisé en différens districts, comme il l'étoit avant la persé-

cution ; mais nous n'avons pas assez de prêtres pour en mettre dans tous les districts, dont quelques-uns sont même d'une trop vaste étendue pour pouvoir être visités facilement et en entier dans une année. Cependant le peu de prêtres que nous avons ont visité en personne la plupart des chrétientés, en sorte que le grand nombre de nos chrétiens ont eu l'occasion d'entendre la parole de Dieu et de recevoir les sacremens. Dans le compte que tous ces prêtres m'ont rendu de leurs travaux, ils m'annoncent que partout un grand nombre de chrétiens, dont quelques-uns avoient apostasié pendant la persécution, et les autres étoient tombés dans un grand relâchement, se sont convertis, ont recommencé à pratiquer avec ferveur les exercices de la religion, et font voir des fruits de pénitence. La religion chrétienne a aussi été prêchée aux païens en différens endroits avec quelques succès. L'on a baptisé dans le courant de cette année (c'est-à-dire depuis le mois de septembre 1822 jusqu'au mois de septembre 1823) 273 adultes ; 375 autres ont été admis au rang des catéchumènes destinés à recevoir le baptême l'année prochaine. De ce nombre sont quelques individus membres d'une secte appelée *Tamo-Kiao*, dont je ne sache pas que jusqu'à présent aucun membre se fût fait chrétien. Si l'on peut en baptiser quelques-uns, j'espère que d'autres, attirés par leur exemple, embrasseront la foi de J. C. 8357 enfans de païens ont reçu le baptême, étant en danger de mort (1). L'on a établi en plusieurs endroits de nouvelles écoles chrétiennes,

(1) L'année précédente le nombre des adultes baptisés avoit été de 254, celui des enfans de païens baptisés à l'article de la mort, de 8076, et celui des catéchumènes de 259. On voit qu'il y a eu une légère aug-



les unes de garçons, les autres de filles. On peut donc dire que l'état du christianisme dans cette province est à peu près le même que pendant la dernière année du vénérable évêque de Tabraca, immédiatement avant la persécution générale, commencée en 1814. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu cette année, comme il y en a presque tous les ans, quelques petites persécutions contre les chrétiens : nous avons été même dans l'appréhension de voir la persécution générale se renouveler avec violence, à l'occasion du changement du vice-roi. Le dernier vice-roi qui, loin de se déclarer l'ennemi des chrétiens, paroissoit leur être si favorable, que pendant son gouvernement la crainte de la persécution avoit presque entièrement cessé, et qu'à l'ombre de sa protection les chrétiens pouvoient soutenir leurs droits civils devant les tribunaux ; ce vice-roi, dis-je, a été rappelé à Péking pour y être élevé, dit-on, à une plus haute dignité. Son successeur a montré dès son entrée en fonction des sentimens bien différens. A peine arrivé dans la province, il a publié un édit rigoureux par lequel il défend la religion chrétienne, renouvelle toutes les peines portées par les anciens édits con-

---

mentation cette année. Dans les beaux jours de cette mission on a baptisé jusqu'à 2000 adultes, 15,000 enfans, et formé 3000 catéchumènes. Il est à remarquer que c'étoit pendant les plus terribles années de la révolution française, et quand cette mission, par conséquent, étoit privée de toute relation avec la France, et de tous les secours qu'elle en avoit reçus jusqu'à cette époque. « Dans ce moment où le christianisme est persécuté en Europe, *écrivoit l'auteur du Génie du Christianisme*, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avoit cru éteint, s'est ranimé comme il arrive toujours après les persécutions. Au contraire des choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourmens, la véritable religion s'accroît dans l'adversité. Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu. »

tre les chrétiens, et ordonne à tous les mandarins qui lui sont subordonnés, de rechercher les chrétiens et surtout les prédicateurs de la religion, et de les punir sévèrement selon les lois déjà portées. Il se plaint de l'incorrigibilité des chrétiens, puisqu'il y en a partout qui se font reconnoître par des coutumes et des mœurs opposées à celles du reste de la nation. Ce témoignage rendu aux chrétiens par un homme qui en est l'ennemi, répare tant soit peu le scandale causé dans le temps de la persécution par la chute d'un assez grand nombre, d'où le défunt vice-roi (Chang-Ming), auteur de cette persécution, prit le prétexte de se glorifier d'avoir entièrement aboli le christianisme dans le ressort de sa juridiction; et les mandarins, ses inférieurs, lui répondirent dans le même sens; lassés et ennuyés de molester les chrétiens, ils lui dirent qu'il n'y en avoit plus dans leurs districts. Au reste le nouvel édit de notre vice-roi n'a point porté préjudice à la religion; les mandarins ne paroissent pas disposés à l'exécuter. Il y a eu à la vérité, en quelques endroits, des satellites qui ont extorqué de l'argent des fidèles en les effrayant par des menaces, mais ils n'ont enchaîné personne. Il y a même des villes où l'édit n'a point été publié, quoiqu'il y ait des chrétiens dans ces villes; et l'on dit que le vice-roi sachant que, généralement parlant, les gouverneurs des villes n'étoient point portés à persécuter les chrétiens, leur a permis de ne point les faire arrêter. Et même dans la ville capitale, depuis que l'édit a été publié, on n'a fait aucune perquisition pour découvrir les chrétiens qui y sont. En conséquence, partout les chrétiens ont pu pratiquer tranquillement leurs exercices de religion, et les prêtres visiter leurs chrétientés, comme si aucun édit n'avoit été porté contre la religion.

» Les chrétientés des provinces de Yun-nan et de Kouei-tcheou (1) ont aussi été visitées cette année. L'année dernière j'envoyai un prêtre visiter les chrétientés de la province de Yun-nan, les plus éloignées; il n'en visita qu'un petit nombre. C'est pourquoi cette année j'ai envoyé un autre prêtre visiter les autres chrétientés de cette province, qui ne l'ont point été depuis plusieurs années. Ce prêtre n'est pas encore de retour, et je n'ai point reçu de relation de son voyage; mais d'après le compte que m'a rendu celui qui étoit allé l'année dernière dans cette province, je vois que ces chrétiens, quoique dépourvus de tous secours spirituels pendant plusieurs années, ont conservé la foi; que dans quelques endroits des infidèles ont embrassé la religion, et qu'il y a espérance de la voir se propager dans cette province. Quant à la province de Kouei-tcheou, le nombre des chrétiens y est bien diminué; ceux qui restent sont extrêmement pauvres, occupés depuis le grand matin jusqu'à la nuit aux travaux les plus pénibles pour gagner leur vie, et d'ailleurs si dispersés, si éloignés les uns des autres, qu'il est bien plus difficile de leur administrer les secours de la religion qu'à ceux des autres provinces. Cependant chaque année deux prêtres vont les visiter.

» La facilité que nous avons eue, depuis que la persécution est ralentie, d'ordonner plusieurs nouveaux prêtres pour remplacer ceux que la mort ou l'exil nous ont enlevés, a beaucoup contribué à conserver la foi

---

(1) Ces deux provinces au midi du Su-tchuen avoient d'abord formé deux vicariats apostoliques distincts. Ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que leur administration spirituelle a été confiée au vicaire apostolique du Su-tchuen. La province du Su-tchuen elle seule est plus grande que la France.

parmi nos chrétiens, et à la faire revivre dans ceux qui, effrayés des dangers de la persécution, avoient renoncé à tous les exercices de religion. Mgr. l'évêque de Maxula m'a été plus utile que qui que ce soit: il m'est surtout du plus grand secours pour le choix des écoliers que nous envoyons à Pinang, et pour préparer à la réception des saints ordres les élèves qui reviennent de ce collége. Mais ce digne prélat a été affligé cette année d'un ulcère à un pied, qui n'est point entièrement guéri. Cette plaie ne paroît pas dangereuse, cependant on a quelque crainte qu'elle ne devienne incurable (1).

» Je me recommande à vos prières et saints sacrifices, et suis avec respect, etc. ».

On a aussi reçu une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula et coadjuteur du vicaire apostolique du Su-tchuen, en date du 22 septembre 1823.

« Au commencement de cette année, écrit-il, nous avons changé de vice-roi. Le nouveau étoit à peine arrivé dans la capitale de la province, qu'il a publié un édit foudroyant contre notre sainte religion; mais par la grâce de Dieu, un grand nombre de mandarins ne l'ont point fait afficher dans les lieux de leur juridiction, et ceux même qui l'ont fait afficher n'ont point suivi les ordres qu'il porte de rechercher les chrétiens, de les incarcérer, tourmenter, anéantir, etc.; ils nous ont tous laissés tranquilles. On dit que le vice-roi n'est point disposé à nous persécuter cruellement, et que cet édit est plutôt l'œuvre de quelques mem-

(1) Mgr. l'évêque de Sinite dit dans une lettre du 22 septembre 1824, que Mgr. l'évêque de Maxula jouissoit d'une santé beaucoup meilleure que les années précédentes.



bres du conseil de la province. C'est peut-être pour cette raison que les mandarins n'ont point agi; ils paroissent, pour la plupart, peu disposés à nous faire du mal. Après la publication de cet édit, nous avons continué, Mgr. de Sinite et moi, la visite de nos chers chrétiens, comme auparavant. Nos prêtres n'ont point interrompu leurs fonctions, les chrétiens n'ont point cessé de prier en commun et à haute voix; les maîtres et maîtresses des écoles chrétiennes (malheureusement en petit nombre,) ont aussi continué à recevoir et instruire leurs élèves. Lorsque l'édit parut, les païens n'en firent pas grand cas; un certain nombre d'entr'eux disoient hautement: *Il faut bien que celui-ci* (le vice-roi) *fasse comme les autres. Qu'ont fait les pauvres chrétiens?* etc. D'autres firent courir le bruit que le vice-roi étoit mort trois jours après son arrivée; ils sont persuadés que les persécuteurs des chrétiens finissent mal; ils en ont plusieurs exemples récens dans cette dernière persécution. (La mort de l'empereur Kia-King et du vice-roi du Su-tchuen, Chang-Ming.)

» Le mois dernier un jeune homme exilé en Tartarie pour la foi, est revenu chez lui; il assure que c'est en vertu de l'indulgence accordée par l'empereur, lors de son avènement à la couronne, et que tous ses compagnons d'exil reviendront aussi sous peu. J'ai vu une lettre, écrite par cinq chrétiens exilés pour la foi en Tartarie, qui annonce que l'an prochain ils arriveront dans le sein de leurs familles, en vertu de la même indulgence. D'autres confesseurs exilés en Tartarie, dans un lieu un peu éloigné du lieu d'exil des précédens, écrivent pour demander de l'argent, sans annoncer qu'ils doivent

revenir. Un de nos prêtres, exilé en Tartarie, vient d'écrire à Mgr. l'évêque de Sinite, et ne dit pas un mot sur son retour; le contenu de sa lettre paroît annoncer le contraire. Cette espèce de contradiction s'explique facilement, quand on sait que les mandarins fort éloignés de l'empereur font à peu près ce qu'ils veulent. L'indulgence de l'empereur doit être appliquée aux chrétiens; les bons mandarins la leur appliqueront peut-être, et les mauvais ne la leur appliqueront pas : la suite nous instruira parfaitement de cette affaire.

» Nous sommes extrêmement inquiets de M. Imbert et de son compagnon de voyage, qui est un bon élève de Pinang. Il y un an que nous avons envoyé au Tong-king deux guides pour les introduire en Chine, et personne ne vient. Peut-être M. Imbert viendra-il en décembre ou janvier prochain, ou recevrons-nous de ses nouvelles. S'il n'y a que du retard, le mal n'est pas extrême; mais je crains fort quelque accident fâcheux (1). Que la sainte volonté de Dieu soit faite! Je vous prie instamment de beaucoup prier, et de faire prier beaucoup pour la mission, et pour moi en particulier. Il nous reste six écoliers qui ont fait leurs études à Pinang; deux ou trois d'entr'eux pourront recevoir la prêtrise l'an prochain. Le nombre de nos prêtres ne suffit point encore pour que tous nos chrétiens puissent être visités et administrés une fois chaque année. Je

---

(1) On verra plus bas par une lettre de M. Eyot, missionnaire au Tong-king, que ces guides ou courriers n'avoient pas encore paru au Tong-king, et qu'il n'avoit pas été possible à M. Imbert de pénétrer en Chine.

vous conjure de nous envoyer, le plus promptement, de bons ouvriers évangéliques.

» J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc. »

C'EST dans l'année 1820 que monseigneur l'évêque de Maxula est arrivé en Chine. Il avoit été sacré à Paris, le 1.er février 1818, dans l'église des *Missions étrangères*. Quelques jours après, M. l'abbé Legris-Duval prononça, dans cette même église, à l'occasion du départ du nouvel évêque, un discours sur les Missions, qui présenta, au témoignage du cardinal de Bausset, de grandes vues sur cette belle et noble institution. *Il remonta*, dit Mgr. de Bausset, *à l'origine de ces missions lointaines dont le dévouement le plus admirable avoit pu seul inspirer la première pensée, et dont la politique et le commerce avoient recueilli de si grands avantages. Il rappela toute l'importance que la pieuse sagesse de nos rois avoit cru devoir y attacher, la protection constante qu'ils leur avoient accordée, et tous les genres de secours qu'ils avoient affectés à leur établissement et à leurs progrès. Louis XIV, celui de nos rois qui, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissoit toujours avec le sentiment de sa grande ame tout ce qui tendoit à propager les bienfaits de la religion et la gloire du nom français, devoit être et fut plus que tout autre encore l'éclatant protecteur des missions étrangères. Elles portèrent le nom, la grandeur et la majesté de ce prince dans les contrées de la terre les plus éloignées. L'abbé Duval retraça avec douleur leur état actuel que peut à peine soutenir, au milieu des plus terribles épreuves, le zèle des prêtres vertueux*

qui traversent les mers, et vont braver la mort pour rallumer le flambeau de la foi près de s'éteindre. Il étoit impossible de peindre une situation si déplorable, sans donner de justes regrets à la mémoire de ces hommes apostoliques qui avoient fondé avec tant d'art, de patience et de génie, ces grandes colonies du christianisme, et dont un évènement assez connu a interrompu la succession. L'abbé Duval ne négligea pas cette occasion d'arracher les Français à leur indifférence pour des établissemens si précieux, en leur opposant l'exemple d'une nation rivale, bien plus attentive sur ses intérêts. On voit en effet l'Angleterre faire sans regrets de grands sacrifices, et concilier avec prudence le soin de répandre au loin les publications de ses sociétés bibliques avec l'art de les faire servir à l'accroissement de sa prospérité commerciale.

Mgr. l'évêque de Maxula s'embarqua au Hâvre le 4 avril 1818. Arrivé en Cochinchine dans le courant d'avril de l'année suivante, il n'y fit qu'un court séjour, et se rendit au Tong-king, où il passa le reste de cette année, attendant des conducteurs chinois que Mgr. Fontana devoit envoyer au devant de lui. Ces conducteurs arrivèrent au Tong-king au commencement de janvier 1820. Ils étoient trois; l'un d'eux y étoit envoyé pour recevoir les saints ordres. Mgr. l'évêque de Maxula les lui conféra, et se rendit ensuite à la ville royale. Il y avoit peu d'espoir qu'il y pût trouver une barque pour faire route vers la Chine, parce que c'étoit la saison où les marchands reviennent de Chine au lieu d'y aller. Mais, par une disposition toute particulière de la divine providence, il se trouva des barques qui remontoient le fleuve. Mgr. de Maxula partit de la ville royale vers la fin de janvier; et,

malgré les dangers dont la route est semée, il arriva heureusement au Su-tchuen vers la fin du mois de mars. Ce fut le jour de Pâques (2 avril) qu'il eut le bonheur d'y célébrer la sainte messe la première fois. Six semaines après, le dimanche de la Pentecôte, il sacra Mgr. Fontana, élu évêque de Sinite, et vicaire apostolique du Su-tchuen. Le samedi suivant, celui-ci ordonna prêtres quatre sujets auxquels Mgr. de Maxula avoit conféré, depuis son arrivée, tous les ordres jusqu'au diaconat inclusivement. Deux autres prêtres avoient été ordonnés au Tong-king, l'un par Mgr. l'évêque de Maxula, comme on l'a dit plus haut, l'autre, en 1818, par Mgr. de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental. « A la vue de ces nouveaux ouvriers évangéliques, la mission du Su-tchuen, dit Mgr. de Sinite dans une de ses lettres, commença à quitter ses habits de deuil. Les chrétiens, dans les transports de la joie qu'excitoit en eux l'arrivée d'un évêque, s'écrioient : Non, l'enfer ne prévaudra pas contre cette portion de l'Eglise, puisqu'il y a toujours des ministres sacrés pleins de courage, qui ne craignent pas d'affronter les plus grands périls pour venir à son secours ! »

Les associés de la Propagation de la foi ont lu avec intérêt, dans le quatrième numéro des Nouvelles, les lettres des élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang (1), aux prêtres et aux élèves du séminaire de Lyon. Les élèves de ce dernier séminaire se sont empressés de

---

(1) Ce séminaire, pour subsister, a besoin d'aumônes abondantes, les maisons qui en formoient le revenu ayant été brûlées en 1812.

répondre à l'épître touchante de leurs jeunes confrères; nous mettons cette réponse sous les yeux de nos lecteurs. Il leur sera agréable de suivre les rapports qui se forment entre deux établissemens également précieux aux missions, et ils ne verront pas sans une satisfaction particulière, la communication faite aux élèves de Pulo-Pinang, sur la formation et les progrès de l'association de la Propagation de la foi.

Lettre des élèves du séminaire de Lyon aux élèves chinois du séminaire de Pulo-Pinang.

(Traduit du latin.)

« NOS TRÈS-CHERS ET BIEN-AIMÉS EN JÉSUS-CHRIST,

» Ce n'est pas sans nous causer les plus vifs transports de joie que vos lettres du mois de janvier 1822 nous sont parvenues, et nous n'avons pu nous empêcher de joindre nos actions de grâces aux sentimens de reconnoissance dont vous témoignez être tout pénétrés pour les bienfaits dont il a plu à la divine providence de vous combler.

» *Qu'il est doux, qu'il est agréable à des frères d'habiter ensemble !* disoit autrefois le Prophète royal, prévoyant les douceurs de la communion des saints. Pour nous, nous nous sommes écriés : Qu'il est doux à des frères de s'entretenir ensemble, dans l'espérance du salut éternel que le Dieu de toute vérité a promis avant le cours des siècles, et qu'il a manifesté en son temps jusqu'aux extrémités de la terre! Qu'il est agréable aux héritiers de la même promesse de rappeler ensemble à leur mémoire les biens communs et l'héritage royal qui sont l'objet de leur attente! Oh! qu'il est doux, qu'il est agréable aux enfans d'un même père,

de se donner de mutuels embrassemens, sous les yeux de leur commune mère! Car il n'est pas vrai que la vaste étendue des mers sépare nos cœurs comme elle sépare nos corps. Un seul et même esprit nous fait rechercher la pratique des mêmes vertus, met dans notre ame les mêmes pensées, dans notre bouche les mêmes paroles, dans nos livres les mêmes vérités, et dans nos mains les mêmes livres. C'est lui qui nous inspire la même foi, la même espérance, le même amour. Nous ne faisons en effet qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous des membres soumis à cet illustre chef.

» C'est pourquoi, nos très-chers frères, la réception de vos lettres nous a remplis de la joie la plus vive. Que ce seroit pour vous comme pour nous une agréable réponse, si quelques-uns d'entre nous vous alloient joindre! A la vérité, il a plu à la bonté divine et à la souveraine providence de tirer du sein de notre France, et même de notre diocèse de Lyon, quelques hommes choisis pour porter sa parole au milieu de vous. Mais hélas! quels foibles secours pour de si pressans besoins! que c'est peu de cultivateurs pour une vigne si étendue! Unissons donc nos vœux pour prier le Maître de la moisson d'y envoyer de nouveaux ouvriers. Supplions le grand, le bon Pasteur du troupeau, qui connoît ses brebis, et a donné sa vie pour elles, qui n'épargne ni travaux, ni peines pour chercher à travers les rochers escarpés des montagnes et les précipices des vallées celles qui sont égarées; supplions-le d'amener à la bergerie ces pauvres brebis qui ne la connoissent point encore, et de leur faire entendre sa voix, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Il n'est pas douteux qu'il ne vous prépare de nouveaux et de plus grands bienfaits dans les trésors

de son infinie bonté. Les gages passés de son amour ne vous promettent-ils pas des secours plus abondans encore ? Il faut donc attendre l'effet de la divine parole qui ne trompe point, et par laquelle J. C. a promis que l'Evangile seroit annoncé jusqu'aux extrémités de la terre. Il est vrai que le flambeau de la foi a brillé jusque dans vos contrées, et y a répandu quelque temps l'éclat de sa lumière. Il est vrai aussi que cet astre divin ne s'arrête nulle part pour toujours, et ne se fixe en aucun lieu irrévocablement, mais parcourt sans cesse la surface entière du globe. Cependant, nous osons le dire, il semble qu'il ne vous a point suffisamment éclairés, non plus que vos voisins les Japonais ; il semble que les temps promis à votre Eglise ne sont point accomplis. Il n'est pas même douteux que Dieu n'ait jeté les yeux sur plusieurs d'entre nous, pour être au milieu de vous les dispensateurs de ses mystères; car il semble que nous soyons dans une antique possession de prétendre à une si sublime et si heureuse vocation. Pourquoi donc n'est-il pas donné à plusieurs de connoître, dès à présent, les heures et les momens que le Père tient en sa puissance ? Ah ! du moins nous est-il donné à tous d'appeler ces heureux temps par nos gémissemens et nos prières. Si autrefois la bienheureuse vierge Marie et les saints patriarches hâtèrent, par la vivacité de leurs désirs, la venue de notre libérateur, nos soupirs ne monteront-ils pas aussi jusqu'aux oreilles de l'infinie bonté, et seront-ils sans effet, nos vœux ardens auxquels Dieu ne sauroit se refuser ? ne hâteront-ils pas aussi les momens de ses promesses ? Le Seigneur est auprès de tous ceux qui l'invoquent avec un cœur pur, une conscience droite et une foi sincère, afin de les entendre et de les exaucer.

Ils

Ils ne sont point passés ces jours favorables, pendant lesquels Jésus-Christ nous a donné la confiance d'obtenir tout ce que nous demanderons en son nom. Espérons donc, nos très-chers frères, oui, espérons que les temps approchent où la moisson déjà mûre en vos contrées n'attendra plus en vain des moissonneurs pour l'abattre. Les ouvriers évangéliques commencent à abonder parmi nous; un heureux avenir promet de nombreux successeurs à leur ministère; il est temps qu'ils passent au milieu de vous pour étancher la soif qui vous dévore, et apaiser la faim que vous ressentez de la céleste nourriture, vous et vos compatriotes.

» Outre la joie qu'a causée parmi nous la réception de vos lettres, elles ont encore produit un autre bien. Chacun de nous a pu les lire à volonté; ensuite elles ont passé de notre séminaire dans les mains de nos confrères et de nos concitoyens. Il existe au milieu de notre ville de Lyon, sous le nom d'Association de la Propagation de la Foi, une nombreuse société de pieux fidèles de l'un et de l'autre sexe, dont le but est de subvenir aux besoins des missions des deux mondes. Depuis deux ans qu'elle a pris naissance, elle se voit déjà répandue dans plusieurs de nos provinces, et dans un grand nombre de villes considérables. Enrichie des trésors de l'Église et des bénédictions du saint Siége, ennoblie par l'exemple et la protection du Roi Très-Chrétien, déjà elle a vu ses travaux couronnés par d'heureux succès, et a produit d'abondantes aumônes. A ces secours temporels se joignent les prières ferventes des Associés pour la propagation de la vraie religion par toute la terre. On ne sauroit croire quel zèle allument dans les cœurs des fidèles les moyens divers

dont se sert l'Association pour parvenir à son but. Entre ces moyens, voici l'un des plus efficaces. Après avoir recueilli soigneusement les lettres des missionnaires, on les livre à l'impression, et par là s'opère parmi nous la communion avec nos frères qui habitent jusque dans les contrées les plus reculées. Ainsi vos lettres reçues partout avec joie, ont été divulguées au loin, et il ne faut pas douter qu'à leur lecture grand nombre d'ames pieuses n'aient poussé des soupirs vers le trône du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation, pour qu'il daigne vous envoyer des collaborateurs ; car quoique ce Seigneur suprême de toutes choses n'ait besoin d'aucun secours étranger, il ne laisse pas néanmoins de se servir du ministère des hommes, afin que tout s'opère par la charité, et qu'ainsi les œuvres de sa droite s'accomplissent avec autant de douceur que de force.

» Si donc cela vous est agréable, nos très-chers et bien-aimés en Jésus-Christ, que cette douce communication fraternelle ne soit pas désormais interrompue, entretenons toujours cette heureuse correspondance qui vient de s'ouvrir. En attendant que nous soyons tous unis d'une manière intime et ineffable dans les demeures éternelles de notre Père céleste, en attendant que quelques-uns de nous, traversant l'étendue des mers, se rapprochent de vous, ne cessons de nous unir, autant qu'il nous sera possible, dans les sacrés cœurs de Notre-Seigneur et de la bienheureuse Marie, afin de nous embraser mutuellement du feu de la charité. Nous aurons toujours le même plaisir et la même joie de recevoir de vos lettres, et il faut espérer qu'elles aideront à plusieurs à connoître la volonté de Dieu sur eux.

Donnons-nous, en finissant, le baiser dont parloit l'apôtre saint Paul.

» Agréez les salutations de vos très-affectionnés frères en Jésus-Christ,

» *Les Elèves du Séminaire de Lyon.* »

Le 24 avril 1824.

Nous insérons ici quelques détails d'une date un peu plus ancienne, mais qui n'avoient pas encore été communiqués aux Associés de la Propagation de la Foi. Ils ne sont pas exclusivement relatifs à la mission du Su-tchuen, mais concernent encore quelques autres missions de l'empire de Chine.

« Les principales chrétientés de la partie orientale du Su-tchuen essuyèrent, vers la fin de l'année 1818, une violente tempête. Plusieurs familles riches furent faussement accusées d'avoir donné l'hospitalité à un religieux franciscain italien, qui se rendoit au Chen-si (1), et qui, en passant par ces chrétientés, avoit logé à l'auberge ; et l'une d'elles fut aussi dénoncée comme ayant reçu les courriers de la mission du Su-tchuen, revenant de Macao et de Canton, avec trois prêtres, disoit-on, et cinq caisses pleines d'armes. Sur cette simple accusation, sans preuve, sans examen, on persécuta cruellement ces familles, leurs boutiques

---

(1) Le Chen-si est un des trois vicariats apostoliques de la Chine. Il est confié aux Franciscains italiens de la Propagande.

furent fermées et leurs maisons remplies de satellites pour en interdire l'entrée; tous les individus de ces familles, sans distinction de sexe ni d'âge, furent dispersés; beaucoup d'entr'eux, arrêtés et emprisonnés: cinq furent mis à mort, et dix-huit conduits à la capitale de la province pour y être examinés. Ce que les courriers avoient apporté de Macao consistoit uniquement en quelques jarres de vin pour la messe, quelques effets de religion, et un peu d'argent. Tout cela fut perdu, et par là les missionnaires du Su-tchuen furent réduits à une telle détresse, qu'ils ne purent, sans emprunter, envoyer des courriers au devant de M. Brosson qui les attendoit au Tong-king depuis le commencement de 1818. *Nous sommes*, dit M. Escodéca, *dans une disette extrême de livres; je ne sais si nous pourrons trouver deux bréviaires pour M. Brosson et son compagnon de voyage*, *élève du collége de Pulo-Pinang*, *que nous espérons voir arriver revêtu du sacerdoce* (1).

» Les chrétiens de la contrée méridionale du Sutchuen furent les plus constamment persécutés. Le gouverneur de Soui-fou les avoit menacés d'élever un temple aux idoles sur l'emplacement du collége qui fut brûlé en 1814, et de forcer les chrétiens à venir y adorer les faux dieux; cette menace resta sans effet; mais, au lieu d'un temple, il fit bâtir deux corps-degarde en cet endroit. Aussi, depuis ce temps, les vexations qu'ils font souffrir aux chrétiens sont plus fré-

---

(1) Les Missionnaires qui entrent en Chine ne peuvent point ordinairement porter avec eux leurs bréviaires ni aucuns livres ou effets qui puissent les faire reconnoître pour étrangers ou pour ministres de la religion chrétienne. On sait que M. Brosson mourut avant de pénétrer au Su-tchuen.

quentes. Cependant elles n'ont point empêché ces néophytes de professer publiquement leur foi, en récitant leurs prières à haute voix, même en présence des satellites. Un évènement remarquable a sans doute contribué à fortifier leur foi : le mandarin avoit ordonné d'exhumer de son mausolée et d'enterrer ailleurs le corps de M. Hamel, missionnaire, mort le 13 décembre 1812 ; les chrétiens qui le transportèrent trouvèrent le corps entier et sans aucune mauvaise odeur.

» Le 14 mai 1818, un phénomène extraordinaire jeta l'épouvante dans la cour de Péking. Entre cinq et six heures du soir, des ténèbres épaisses se répandirent tout à coup sur la ville de Péking et ses environs ; elles étoient accompagnées d'un vent violent du sud-est et d'une pluie abondante. Un chrétien de Péking, qui avoit été témoin de ce phénomène, raconta à Macao que ces ténèbres furent deux fois interrompues par des intervalles pendant lesquels le ciel étoit tout rouge et l'atmosphère infecte ; que de fréquens coups de tonnerre ajoutoient à l'horreur d'un tel spectacle, et que l'air ne redevint serein qu'après la troisième obscurité. L'empereur (1) effrayé consulta les magiciens, les devins, les lettrés, pour connoître la cause d'un évènement si extraordinaire. Tous confessèrent leur ignorance. Quelques-uns l'attribuèrent aux enchantemens des chrétiens. Dès le lendemain (15 mai) l'empereur publia, à l'occasion de ce phénomène, plusieurs décrets. L'un de ces décrets commence ainsi : « Hier, à cinq heures trois quarts après midi, un vent violent s'éleva du côté du sud-est ; il étoit accompa-

(1) C'étoit l'empereur Kia-King, auteur de la persécution dont Mgr. Dufresse a été victime.

gné de pluie, et causa des ténèbres si épaisses que, dans l'intérieur des maisons, avec des lampes allumées, les hommes avoient peine à se reconnoître les uns les autres. La frayeur que nous a causée un phénomène si étrange ne nous a pas permis de prendre aucun repos la nuit suivante. Nous l'avons employée à examiner avec le plus grand soin pour quel motif le Ciel a voulu nous effrayer par un tel prodige; car, selon la doctrine des anciens, les ténèbres causées par le vent présagent communément quelque grand malheur, quelque fléau du Ciel. » L'empereur s'interroge ensuite lui-même et se demande s'il ne se seroit point rendu coupable de quelque faute ou de quelque négligence dans le gouvernement de ses états; si ses mandarins n'ont point, à son insu, commis des malversations ou fait couler le sang innocent. Il ordonne à ceux de ses sujets qui lui sont dévoués, et sur qui le prodige a fait une impression religieuse, de lui découvrir avec un cœur droit et exempt de passion les fautes commises par lui ou par ses mandarins, qui pourroient être venues à leur connoissance, afin qu'il puisse réformer les abus, et punir ceux qui causent du dommage aux particuliers et à l'état. Il déclare ceux qui lui feront de semblables dénonciations, dignes du titre de sujets fidèles, sincèrement dévoués au bien de l'état. Quant à ceux qui feroient des dénonciations fausses, ils commettroient un crime énorme, et feroient une injure atroce à la majesté impériale. « Les accusations calomnieuses, dit-il, causent la ruine et la mort d'une foule d'innocens; elles seules sont capables de provoquer un signe aussi effrayant que celui qu'on a vu. Le vent, continue-t-il, ayant soufflé de la partie du sud-est, c'est un signe assez vraisemblable qu'il s'est commis de ce côté-là quelque grand crime, que les man-

darins, par négligence à s'acquitter de leurs devoirs, ont ignoré, et qui allume le courroux du Ciel. » L'empereur termine ce décret en enjoignant à tous ses mandarins fidèles d'examiner leurs consciences, de se corriger de leurs fautes et de s'acquitter exactement de leurs fonctions, pour se conformer à sa volonté et au désir qu'il a, lui empereur, de pratiquer la vertu, et de détourner les calamités de dessus son empire.

« Ce monarque, loin de regarder la guerre qu'il faisoit à Dieu, souverain maître du ciel, en persécutant la religion chrétienne, comme la véritable cause des malheurs dont il se sentoit menacé, n'en parut que plus acharné à faire exécuter ses ordres barbares contre les prêtres et les chrétiens. Ainsi, pendant les deux années 1818 et 1819, les mandarins continuèrent leurs perquisitions pour arrêter les missionnaires, et leurs violences contre les chrétiens pour les faire apostasier.

» Sur la fin de décembre 1818, deux prêtres chinois de la province du Su-tchuen tombèrent entre les mains des persécuteurs, et furent condamnés, l'année suivante, à l'exil perpétuel en Tartarie. M. Escodéca, missionnaire français, courut à cette occasion les plus grands dangers, parce que ces deux prêtres furent arrêtés dans le voisinage de l'endroit où il résidoit alors. Deux autres prêtres de cette même province, arrêtés au commencement de l'année 1818, subirent la même peine.

» Dans la province de Hou-quang (1), M. Clet, missionnaire français, de la congrégation de Saint-Lazare, âgé de 72 ans, ayant été dénoncé par un

(1) Cette province est sous la juridiction du vicaire apostolique du Chen-si.



païen, trois ou quatre cents hommes, soldats, domestiques du prétoire et autres païens, cernèrent des montagnes habitées par quelques familles chrétiennes, au milieu desquelles ce missionnaire faisoit sa résidence. Une récompense de 1,000 taels (environ 7,500 fr. de notre monnoie), étoit promise à quiconque l'arrêteroit. Ces satellites parcoururent toutes les cavernes et les trous de ces montagnes, sans pouvoir mettre la main sur lui; ils n'arrivoient dans une caverne que lorsqu'il n'y étoit plus. Après avoir ainsi échappé pendant long-temps à leurs recherches, il se retira dans la province de Ho-nan (1), où il se croyoit plus en sûreté; mais il y fut arrêté le 6 juin 1819. Les mandarins de cette province le traitèrent inhumainement; il reçut à plusieurs reprises une trentaine de soufflets, appliqués avec une semelle de cuir. Un jour, on le fit rester à genoux sur des chaînes de fer, pendant trois ou quatre heures. Au bout de quelques semaines il fut ramené, avec les fers aux pieds et aux mains, à la ville capitale de Hou-quang, distante d'environ vingt lieues; il y eut pour compagnon de prison M. Chen, prêtre chinois, qui avoit été pris dans le mois de février 1819. Trois autres prêtres purent échapper aux recherches des persécuteurs. Quant aux chrétiens de ces contrées, toutes leurs maisons furent entièrement pillées et saccagées. M. Clet eut moins à souffrir dans sa seconde prison que dans la première; il ne portoit de chaînes que quand il comparoissoit devant les tribunaux, et, si les audiences étoient longues, les mandarins le faisoient asseoir. Les chrétiens pouvoient, moyennant une légère

(1) Cette province fait partie du diocèse de Nang-king.



rétribution donnée aux geoliers, venir le visiter. Il entendit les confessions du prêtre chinois et de dix chrétiens qui étoient enfermés dans la même prison. Il se confessa au même prêtre, et un autre prêtre qui étoit chargé du soin des chrétientés voisines, ayant célébré le saint sacrifice dans une maison peu éloignée de la prison, leur apporta la divine Eucharistie pour les consoler et les fortifier.

» M. Lamiot, autre missionnaire lazariste français, qui résidoit à Péking, ayant été accusé d'avoir eu correspondance par lettres avec M. Clet, fut amené à la ville où celui-ci étoit détenu. Après plusieurs interrogatoires et confrontations, il fut déchargé de toute accusation; mais au lieu de le laisser retourner à Péking, on le ramena à Macao. Si le sort de M. Clet n'eût dépendu que des mandarins de la province de Hou-quang, il auroit été renvoyé dans sa patrie, car ils lui témoignoient de l'affection; mais l'empereur le condamna à être étranglé. La sentence fut exécutée le 18 août 1819. Le prêtre chinois, M. Chen, fut condamné à l'exil perpétuel. Les chrétiens du Su-tchuen, qui furent exilés en Tartarie, en 1815, ont été dispersés; quelques-uns ont été placés dans une ville où se trouve un prêtre comme eux en exil; il leur administre les sacremens; mais comme on ne lui permet pas de sortir de la ville, il ne peut procurer cette consolation à ceux qui sont dans la campagne.

» Un prêtre chinois, aidé de quelques chrétiens, a réussi, en 1820, à enlever le corps du vénérable martyr monseigneur Dufresse, évêque de Tabraca, (décapité le 14 septembre 1815), (1) ceux des trois

(1) Voyez le 4.e numéro des Nouvelles, pag. 48 et suiv.

prêtres chinois morts dans la persécution, et celui d'un simple chrétien mis à mort pour la foi. Il a placé le corps de l'évêque sous l'autel, dans une maison où les chrétiens tiennent leurs assemblées.

» On peut juger de la pauvreté de la mission du Su-tchuen, par l'extrait suivant d'une lettre de monseigneur l'évêque de Maxula à M. Desjardins, vicaire-général et archidiacre de l'église de Paris, écrite le 16 septembre 1820.

Lorsque je suis arrivé ici, le vicaire apostolique ne pouvoit pas, faute d'argent, acheter les aubes et autres ornemens pour les nouveaux prêtres qui devoient être ordonnés. Nous avons des charges extraordinaires qui sont des suites de la persécution : nos prêtres exilés ou emprisonnés à soutenir, les planches des livres de religion à faire (les anciennes ont été brûlées), les missionnaires européens à entretenir de tout; nous sommes toujours cachés, et souvent chez des chrétiens peu aisés; ils sont presque tous pauvres, et ceux qui auroient pu nous aider, ont pour la plupart souffert de grandes pertes dans la persécution. Lorsqu'on arrêta Mgr. l'Évêque de Tabraca, on prit dix-sept caisses qui renfermoient les vases sacrés, les ornemens, l'argent, les livres et les papiers de la mission; presque tout ce qui étoit dans le collége tomba aussi entre les mains des persécuteurs. Le nouveau vicaire apostolique n'a presque rien de décent pour son usage. Nous bénissons Dieu de cette sainte pauvreté, et nous le prions de nous accorder la grâce d'en tirer notre profit particulier, et de faire par autrui ce qu'il jugera devoir être fait à l'aide de sommes considérables.

» L'empereur Kia-King, ce cruel persécuteur des chrétiens, mourut subitement en Tartarie, le 2 sep-

tembre 1820; il n'a laissé que deux fils vivans : c'est le plus âgé qui lui a succédé; il a pris le nom de Tao-Kouang; il seroit le second des fils de l'empereur défunt, si tous vivoient encore. Mgr. l'évêque de Nang-king, lazariste portugais, qui réside à Péking, écrivoit ainsi, en date du 19 octobre 1820, au supérieur du séminaire de saint Joseph à Macao.

Vous aurez déjà appris la mort de l'empereur, arrivée en Tartarie, le 23 de la septième lune. Celui de ses fils qui n'a point de dents, qui est long et maigre, âgé de trente-neuf ans, lui a succédé. Il a signalé le commencement de son règne en condamnant à l'exil, hors des terres de Chine, trois chrétiens que son père, peu de temps avant de mourir, avoit voulu forcer à fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ. Deux autres chrétiens qui avoient apostasié n'ont pas été, pour cela, entièrement exempts de châtiment. Les chrétiens exilés hors des terres de l'empire sont exclus de la grande amnistie que les empereurs ont coutume d'accorder, d'où l'on infère que, quant à présent, nous n'avons pas lieu d'espérer d'adoucissement à notre sort. Un de nos prêtres est mort au mois d'août de cette année, dans les prisons du tribunal des crimes, par suite de mauvais traitemens qu'il a essuyés. »

MISSIONS

DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE.

Comme nous l'avons dit au commencement de ce cahier, les nouvelles reçues de ces missions sont affligeantes. L'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, vieillard septuagénaire, a vu mourir son second coadjuteur, Mgr. Guérard, évêque de Castorie. En Cochinchine, M. Jarot, provicaire-général du vicaire apostolique, missionnaire dans ce pays depuis trente ans, a terminé sa carrière; et peu de temps après, le vicaire apostolique lui-même, monseigneur Labartette, évêque de Veren, le doyen des missionnaires français en Asie, a suivi dans la tombe son deuxième coadjuteur, monseigneur Audemar, évêque d'Adran, mort deux ans auparavant. Cette dernière mission, privée ainsi tout à coup de tous ses supérieurs, se trouvoit réduite à trois jeunes prêtres français, dont le moins nouveau avoit pris en main les rênes de cette église désolée. Des lettres récentes du Tong-king et de Macao annoncent que la mort vient encore d'enlever ce missionnaire, M. Thomassin, jeune ecclésiastique du diocèse d'Angers, parti de France avec Mgr. l'évêque de Maxula, et arrivé en Cochinchine dans l'année 1819. Il étoit d'une foible santé. Il est mort le 24 mai 1824. La vaste mission de Cochinchine, qui comprend encore le Ciampa et le royaume de Camboge, se trouve donc réduite à deux jeunes mission-

naires français, MM. Taberd, du diocèse de Lyon, et Gagelin, du diocèse de Besançon, arrivés seulement en l'année 1821. M. Taberd, comme plus ancien dans les ordres, a dû prendre la direction de la mission. »

Monseigneur l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, a écrit la lettre suivante à M. Langlois, directeur du séminaire des missions étrangères, à la date du 27 mai 1823, un mois avant la mort de Mgr. Guérard, son coadjuteur.

« Je désirerois avoir assez de santé pour vous écrire au long; mais me voilà dans ma 72.e année; mes forces diminuent de jour en jour, et je n'écris qu'avec la plus grande peine; je ne puis plus prêcher, ni entendre les confessions; je dis la sainte messe dans une chapelle particulière, et ne prononce qu'à voix assez basse ce qu'il faudroit prononcer à voix haute. Voilà, cher confrère, la condition à laquelle se trouve réduit le pauvre évêque de Gortyne, qui va sous peu entrer dans la voie commune à toute chair. Il souffre, mais beaucoup moins que ses péchés ne méritent. Daignez par vos prières lui obtenir patience en ce monde et miséricorde dans l'autre.

» Le règne de S. M. Minh-Mênh ne nous annonce rien de bon. Il a déjà manifesté sa haine contre notre sainte religion, et s'il n'a pas encore donné d'édit pour la persécuter, nous le devons uniquement à la crainte qu'il a qu'une pareille démarche ne lui fasse perdre l'empire, ainsi qu'il est arrivé aux princes persécuteurs qui l'ont précédé. On m'a rapporté que son père, ayant appris la persécution excitée par l'usurpateur qui avoit envahi son trône, battit aussitôt les mains de joie, dans l'espérance que cette circonstance lui feroit bientôt recouvrer son royaume.

Les voleurs continuent à piller et à incendier partout où ils paroissent. La nuit, on les entend tirer des coups de fusil pour signal de réunion. Cinq détachemens de ces barbares étoient venus pour piller mon petit ermitage, mais ayant vu les habitans du village et nos élèves faire bonne contenance, ils allèrent chercher fortune ailleurs. Néanmoins, je quittai mon gîte au mois de décembre dernier, dans la pensée que mon absence ralentirait leur ardeur pour le pillage. Mais enfin, le 21 avril, j'ai cédé aux instances de plusieurs personnes qui m'ont engagé à y revenir.

» Le coléra-morbus recommence à faire de terribles ravages. Le père Khiet, qui avoit été votre élève, après avoir enterré, le 2 de ce mois, un de ses catéchistes, est mort lui-même, le 10, de cette cruelle maladie (1). Le même jour, j'en éprouvai aussi les symptômes, mais la providence m'a conservé. Trois élèves

---

(1) M. Langlois, aujourd'hui supérieur du séminaire des *Missions étrangères*, a été, pendant plusieurs années, missionnaire au Tongking où il a échappé à bien des dangers. M. de la Bissachère, l'un des directeurs de ce séminaire, a exercé, à la même époque et dans la même contrée, le ministère alors très-périlleux des missions. Ce missionnaire, fuyant la persécution, passa sept mois avec quatre de ses élèves sur un rocher inhabité et très élevé, au milieu de la mer, à huit lieues du rivage. Des pêcheurs chrétiens lui portoient de temps en temps du riz et des poissons. Cette retraite ayant été dénoncée, dix-sept barques portant des mandarins et trois cents soldats armés de fusils, vinrent bloquer le rocher. Mais les soldats, après avoir fait des recherches dans le bas, et être même montés jusqu'au milieu, n'apercevant aucun vestige d'homme, se retirèrent, persuadés que le lieu étoit inhabitable, et maudissant le dénonciateur, qui fut condamné à une grosse amende, comme s'étant évidemment moqué des mandarins. Un troisième directeur du séminaire des *Missions étrangères*, M. Dubois, a passé un grand nombre d'années dans la mission des Malabares, sur la côte de Coromandel.

d'un de nos prêtres, deux religieuses amantes de la croix, et un grand nombre de chrétiens viennent de mourir tout récemment. Cette peste, qui dure depuis quatre ou cinq ans, enlève beaucoup de monde. On compte deux cents personnes mortes dans le seul village de Ke-sui, et au moins cent cinquante dans celui de Ke-dâm qui en est voisin. Les païens meurent en plus grand nombre, non-seulement parce qu'ils sont plus nombreux, mais encore par le défaut de secours mutuels. Ajoutez à ce fléau celui de la famine, qui se fait cruellement sentir, et réduit le peuple à la plus déplorable misère.

» Je vous remercie des soins que vous prenez pour nous procurer des coopérateurs. *Insta opportunè, importunè.* Si notre mission avoit sept ou huit bons missionnaires européens pour gouverner les colléges, les séminaires, et surveiller les prêtres indigènes, il y auroit moyen de l'étendre. Il y a sûrement beaucoup de bien à faire en France, mais si nosseigneurs les évêques, vrais successeurs des apôtres, pensoient tous comme le bienheureux évêque de Genève, le grand St. François de Sales, que, outre le soin particulier de leur diocèse, ils doivent aussi tâcher de procurer le bien commun de l'Eglise universelle, je pense que, non-seulement ils ne regretteroient pas la perte d'un ou de deux sujets qui, en qualité de leurs députés, iroient porter la lumière de la foi dans les régions infidèles, mais qu'ils se réjouiroient d'avoir, dans les pays idolâtres, des intercesseurs dont les bonnes œuvres seroient en partie leur ouvrage. Je vous dirai à ce sujet que je ne passe pas un jour sans prier en particulier pour feu monseigneur de la Rochefoucaud, archevêque de Rouen, qui me donna son consentement

exprès pour me consacrer à l'œuvre des missions. *C'est une bien bonne œuvre*, me dit-il; *je ne m'opposerai jamais à votre vocation.* »

M. Langlois a aussi reçu une lettre de M. Eyot, missionnaire apostolique au Tong-king, en date du 5 mai 1823.

« Monsieur et très-cher confrère,

» Votre lettre du 15 février 1822 m'a été apportée par M. Havard, qui est arrivé ce carême au Tong-king. Son arrivée a été très-heureuse. Parti de Macao sur un bâtiment chinois, il aborda à Vi-hoang (1). Comme il y a des chrétiens dans ce gouvernement, ce cher confrère fut bientôt conduit au lieu où étoit alors monseigneur l'évêque de Gortyne. Tous les effets qu'il apportoit pour les deux missions de Cochinchine et du Tong-king furent aussitôt mis en lieu de sûreté.

» L'ambassade envoyée par l'empereur de Chine pour introniser le nouveau roi, selon la coutume, étant arrivée sur la fin de l'année dernière, le roi est venu de Cochinchine au Tong-king pour l'y recevoir. Son voyage a causé de grandes dépenses, qui ont écrasé le peuple : il a fallu faire de distance en distance des maisons pour que sa majesté pût s'y reposer. Elle ne s'y est guère arrêtée. Il a fallu réparer les routes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont profité de l'occasion pour imposer des charges exorbitantes, et s'enrichir eux-mêmes aux dépens des pauvres. Le roi ayant voyagé par un temps presque toujours pluvieux

(1) Vi-hoang est la résidence du gouverneur de la partie orientale de la province du midi.

et



et froid, étant accompagné d'un grand nombre de mandarins et de soldats, beaucoup sont morts de froid et de misère. Pendant le séjour qu'il fit à la ville royale du Tong-king (1), en attendant les Chinois qui n'étoient point encore arrivés, il visita différentes pagodes, donna de l'argent pour leur entretien, et témoigna beaucoup d'attachement aux choses superstitieuses. Dès que l'ambassade de Chine se fut acquittée de la commission dont elle était chargée, le roi repartit aussitôt pour la Cochinchine, et fit la route avec tant de précipitation, qu'il n'y eut plus du tout d'ordre dans la marche. Ceux qui pouvoient suivre, suivoient; les autres venoient plus tard. La cause d'une marche si prompte, est qu'on touchoit à la fin de la douzième lune, et que le roi vouloit arriver à Phùxuân (2) le premier jour de la nouvelle année. Il arriva en effet la veille de ce jour.

» Jusqu'au mois de janvier de cette année, les choses alloient leur train ordinaire; mais depuis, ce

(1) La ville royale du Tong-king, nommée dans le langage familier Ke-cho ou *le grand marché*, parce qu'on y tient marché tous les jours, a pour nom véritable Tang-lông-thanh, ou *ville du dragon jaune*, à cause d'une vision qu'eut le premier roi de la dynastie Ly qui rétablit cette ville au commencement du onzième siècle. Elle avoit été fondée au commencement du septième, lorsque le Tong-king n'étoit encore qu'une province de l'Empire de Chine, gouvernée par un officier de l'Empereur. Sur la fin du dixième siècle, un roi du Tong-king avoit fait bâtir une autre ville, plus à l'occident, qui servit de résidence aux rois du pays pendant une cinquantaine d'années.

(2) C'est la capitale de tout le royaume de Cochinchine. Elle est bâtie dans une île formée par les bras d'un fleuve que d'assez grands vaisseaux peuvent remonter. Les fortifications de cette ville ont été construites à l'européenne en 1804. Il n'y a dans l'intérieur de ces fortifications que le palais du roi, les habitations de sa garde et les tribunaux. Le peuple et une grande partie des mandarins demeurent dans les communes environnantes de l'autre côté du fleuve.

n'a été pendant long-temps que désordre et confusion universelle. Des voleurs, réunis en bandes nombreuses, pilloient et incendioient de tous côtés. Dans chaque village on se tenoit sur ses gardes, on s'armoit de piques et de bâtons pour les repousser, on se battoit contre eux. Pour les mandarins et leurs soldats, ils ne portoient aucun secours à ceux qui étoient attaqués par ces brigands; ils laissoient ceux-ci exercer leurs ravages jusqu'auprès de la citadelle du gouvernement, et contens d'en fermer les portes, ils ne faisoient rien pour les repousser. Aussi, que de dégâts, que de misère! Mgr. l'évêque de Gortyne, menacé par les brigands, fut obligé d'abandonner le lieu de sa résidence ordinaire, et de venir dans un endroit moins exposé. Sur ces entrefaites, une guerre se déclara sur les confins du royaume, du côté de la Chine, et augmenta beaucoup le désordre. Les bruits que l'on répandit sembloient annoncer une révolution générale : on ne savoit à quoi tout cela aboutiroit.

» Pendant tout ce tumulte je continuois la visite des chrétientés; mais Mgr. de Gortyne me rappela pour préparer des diacres à recevoir la prêtrise : sa Grandeur en ordonna dix-neuf le samedi de la Passion. Elle passa aussi les fêtes de Pâques avec nous à la communauté. Le jeudi-saint elle fit la bénédiction des saintes huiles, qu'elle eut peine de finir, à cause d'un accident qui lui arriva vers la fin de la bénédiction. Comme cet accident lui arrive fréquemment, elle n'osa officier à aucune des fêtes; elle dit la messe en particulier. Nous étions réunis, Monseigneur, M. Ollivier, M. Havard, M. Imbert et moi. M. Imbert qui est depuis tant d'années en route pour se rendre en Chine, n'a

pu encore y pénétrer. Il espéroit à la fin de l'année dernière, s'acheminer vers les confins du Tong-king ; mais la guerre qui existoit pour lors en ces contrées, lui a fermé toutes les voies. On arrêtoit toutes les barques pour porter les munitions de guerre. Nous ignorons si les courriers de Chine sont venus à sa rencontre, comme de coutume. S'ils sont venus, ils auront été obligés de s'en retourner, sans pouvoir pénétrer au Tong-king : peut-être viendront-ils le chercher à la fin de cette année ; car la guerre est terminée. Quatre généraux ont eu la tête tranchée ; le reste a été mis en déroute ; plusieurs chefs de voleurs ont été arrêtés et exécutés, de sorte que l'ordre est à peu près rétabli. Il y a cependant des endroits où ces brigands viennent encore lever des contributions ; peu de villages les refusent, dans la crainte d'être incendiés.

» Le bruit couroit vers la fin de l'année dernière que la religion chrétienne alloit être défendue. Le roi, dit-on, fit une longue harangue à notre sujet ; tous les madarins furent d'avis qu'il falloit aussitôt porter un édit de persécution. Non, dit le roi, les rebelles Taysons portèrent un édit et persécutèrent la religion ; mais ils ne purent venir à bout de l'abolir, il faut prendre un autre moyen. On ignore quel est ce moyen que le roi veut prendre. J'ai entendu dire qu'il avoit donné le nouveau code de lois à corriger au premier des mandarins lettrés ; qu'on devoit en retrancher quelques lois et y en ajouter de nouvelles, et que c'est dans l'addition qu'on doit insérer un article contre la religion chrétienne, afin qu'elle soit prohibée autant de temps que durera ce code. Mais je viens d'apprendre que le grand mandarin chargé de la révision du code a été disgracié,

dépouillé de toutes ses dignités, et réduit à la condition de simple particulier. Voilà donc la correction des lois suspendue ; ainsi Dieu traverse, qnand il lui plaît, les desseins des hommes. M. Jarot a écrit que le roi a refusé le présent qu'on lui fit au premier de l'an, au nom des missionnaires du Tong-king, suivant la coutume : ce qui n'est pas d'un bon augure.

» Le riz est fort cher, aussi les mendians fourmillent. Le coléra-morbus, qui emporta tant de monde il y a deux ans, recommence ses ravages ; beaucoup sont morts récemment. Les maîtres en sortilége profitent de l'occasion pour tromper le peuple, et gagner de l'argent; mais beaucoup de gens meurent victimes de leurs mensonges. Un de ces imposteurs vint dernièrement dans un village voisin de notre communauté ; il débita qu'un des coins de l'autre monde étoit tombé en ruine, que le roi de Cochinchine mort récemment avoit été, comme homme à talent et sachant bâtir des murs, chargé des réparations, et que, comme il manquoit de monde pour l'ouvrage, il étoit venu prendre de ses anciens sujets. Aussi plusieurs de ces aveugles, lorsqu'ils étoient attaqués par la maladie, s'écrioient : *Ne me saisissez pas! je vous demande grâce!* Mais la maladie ne leur faisoit point de grâce.

» Un autre sorcier, faisant l'homme de grande importance, arrive au gouvernement de Vân-sang, et s'annonce comme un savant qui va arrêter l'épidémie. Il affiche à la porte du gouvernement un placard écrit en caractères inconnus. Le placard à peine affiché, ce savant menteur est saisi de la maladie, et meurt en un instant. Combien d'autres fourbes du même genre sont morts pendant qu'ils faisoient des superstitions pour guérir les autres! Malgré cela, ces

insensés n'ouvrent point les yeux, et n'abandonnent point des imposteurs qui les trompent si manifestement.

» Je reviens de Ké-bac; je n'ai pu encore pénétrer dans le district de Son-miêng. Les voleurs y sont en si grand nombre qu'ils mettent tout à feu et à sang, et ils sont tellement redoutés que plusieurs villages se soumettent à leur joug qui n'est pas léger; car aujourd'hui il faut nourrir quarante ou cinquante de ces brigands; quelques jours après, il faut leur donner de l'argent: ils moissonnent même dans les champs en plein jour ce qu'ils n'ont point semé. On vient d'envoyer un millier de soldats à leur poursuite; mais pourront-ils rétablir l'ordre et la paix? Les mandarins et leurs soldats font leurs recherches le jour; et les brigands qui ont leurs chefs, et qui sont armés comme les soldats, font leur visite pendant la nuit.

» Je me recommande à vos prières et à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être, etc.

» *P. S.* Je reçois de tristes nouvelles, celles de la mort de M. Jarot, arrivée le 22 mai, et de Mgr. Guérard, évêque de Castorie, arrivée le 18 juin. »

La mort de Mgr. Guérard étoit prévue depuis quelque temps. L'affoiblissement dans lequel il étoit tombé en étoit le triste présage. Lui-même en avoit le pressentiment, et dans une lettre qu'il écrivoit, peu de mois auparavant, à M. de la Bissachère, directeur du séminaire des Missions étrangères: *Il n'y a plus d'huile à ma lampe*, disoit-il, *il est impossible qu'elle ne s'éteigne pas bientôt. La seule chose qui me touche*, ajoutoit-il, *c'est l'état déplorable auquel je vois notre pauvre mission réduite. Mgr. de Gortyne est aux abois; M. Eyot est un peu plus jeune que moi, mais*

il a cependant 60 *ans passés, et il ne sauroit me survivre long-temps, vu ses infirmités. Les seuls missionnaires travaillans sont donc M. Jeantet qui est d'une foible santé, et M. Ollivier, tous deux sans expérience, et commençant à peine à parler la langue du pays : ce sont à la vérité deux bons sujets remplis de zèle ; mais cela ne suffit pas pour gouverner une mission telle que celle du Tong-king.*

Mgr. Guérard étoit au Tong-king depuis 33 ans. On peut voir au quatrième numéro des Nouvelles, page 102, quelques détails qui le concernent. C'est de lui que M. Magdinier disoit dans une de ses lettres: « Il y a au Tong-king un évêque que je révère tant, sans l'avoir vu, que j'irois lui baiser les pieds au bout du monde. » Pendant les jours de sa longue carrière, une providence particulière sembla veiller sur les jours de ce saint missionnaire, et il échappa plusieurs fois, comme par miracle, à la gueule des tigres et à la fureur des païens. « J'ai vu un tigre de fort près, écrivoit-il en 1792. Il a pris trois hommes, pour ainsi dire, à mes côtés; un surtout qui n'étoit qu'à environ sept ou huit pieds de moi. Secourus à temps, ils n'en sont pas morts. Ils en ont été quittes pour quelques coups de pattes, dont chaque griffe a fait une plaie à loger un œuf de poule. Celui qui étoit blessé le moins dangereusement avoit reçu trois coups, l'un au côté, l'autre aux reins, et le troisième à la jambe. La plaie du côté étoit affreuse; les entrailles étoient presque à découvert. Le tigre est laid et ressemble au chat. Celui dont je parle étoit de la hauteur d'un beau poulain de trois ans, mais bien plus long; il étoit tigré noir sur le dos, et tigré rouge sur les côtés; c'est l'espèce qui mange les hommes. Remarquez, cher ami, la Providence de notre bon

maître : la nuit précédente, j'avois traversé deux fois, pour aller administrer un malade, les broussailles où étoit le tigre, et nous ne l'avions ni vu ni entendu. »

Dans la même lettre, Mgr. Guérard racontoit comment il avoit échappé à un péril d'un autre genre : « J'étois parti pour aller administrer des malades ; à peine sorti du village, je vis trois fois le sabre levé pour me trancher la tête. Je disois mon chapelet, et notre bonne Mère m'obtint la grâce de n'avoir pas peur. Voici comment la chose arriva. Vingt soldats environ couroient par pelotons après un chef de village qu'ils vouloient égorger. Ils étoient comme des enragés, et en cet état ils ne considèrent rien, ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Je me trouve vis-à-vis d'un qui met aussitôt le sabre à la main et se dispose à me frapper. Je m'arrête court et le regarde fixement. Tout déterminé qu'il étoit, il baissa la vue et n'osa me regarder en face. Il tenoit cependant son sabre toujours levé. Le Seigneur me faisant la grâce de conserver un grand sang-froid, je demandai à ce soldat ce qu'il vouloit, et pourquoi il en agissoit ainsi : *D'où venez-vous ? où allez-vous? où demeurez-vous ?* telle fut sa réponse. *Je viens de visiter un malade*, repris-je, *je vais en visiter un autre. Je suis un prêtre de la seule vraie religion ; je n'ai point de demeure fixe ; je vais partout où le besoin du prochain m'appelle.* Il me quitte et je continue ma route. Quelques pas plus loin, j'en rencontre cinq ou six autres; mêmes démonstrations, mêmes questions, mêmes réponses. Enfin une troisième fois j'en vois encore d'autres venir à moi comme des furibonds, le sabre nu, se préparant à me trancher la tête. Alors je pense à offrir ma vie à notre bon Jésus, je me recommande à la sainte Vierge, à mon

ange gardien. Les soldats n'étoient pas encore à moi qu'ils crioient déjà : *Où vas-tu ? d'où viens-tu ?* M'avançant toujours à leur rencontre, je leur réponds tranquillement ce que j'avois répondu aux autres. Les bras leur tombent. Il n'y avoit qu'un petit chemin au milieu d'une route pleine de boue; ils mirent tous le pied dans la boue pour me laisser passer. Ils me regardoient d'un air tout stupéfait, et enfin ils s'enfurent. Echappé d'un danger si imminent, je dis le *Te Deum*, et continuai mon chapelet en actions de grâces. »

Mgr. Guérard apprit au fond de sa mission la terrible catastrophe de la révolution française. Il la déplore éloquemment dans une de ses lettres : « Nous avons reçu le récit abrégé des malheurs de notre infortunée patrie. Quel coup pour votre pauvre ami! La France république, hérétique, plus barbare que nos barbares Tong-kinois, et plus altérée du sang des membres de Jésus-Christ que les anciens tyrans. Pourrois-je le croire, si je n'avois été témoin des signes sinistres qui ne présageoient que trop certainement cette affreuse persécution ! Mon tendre frère, où êtes-vous ? Où êtes-vous, mon cher ami ? Où sont tous mes pauvres enfans que je chérissois si tendrement en notre Seigneur ? J'aime à me persuader qu'ils sont prêts à se laisser égorger mille fois, plutôt que d'être infidèles en la moindre chose. J'envie votre bonheur : j'appelle votre bonheur ce qui est un malheur pour bien d'autres. Mon cœur est trop serré pour en dire davantage. J'embrasse les chaînes de tous nos illustres confesseurs; je baise les pieds de tous nos glorieux martyrs ; je m'unis à tous vos maux, à toutes vos bonnes œuvres, etc., etc. »

Le rédacteur du journal l'*Ami de la religion et du roi*, M. Picot, a inséré dans une de ses feuilles quelques détails sur Mgr. Guérard, dont il a été autrefois l'élève :

« Mgr. Jean-Jacques Guérard, dit-il, est né au diocèse de Bayeux, de parens peu aisés. Il n'avoit pas d'abord fait d'études, et ce fut en assistant au catéchisme pour sa première communion qu'il se sentit pressé du désir de prêcher la foi. Sa vocation naissante et son intelligence touchèrent le curé, qui lui montra les premiers élémens du latin. Les progrès du jeune homme furent rapides. On l'envoya au collége à Caen, et son application fut telle qu'en peu d'années il eut parcouru le cercle ordinaire des études. Il avoit surtout une grande facilité pour les langues, il apprit en se jouant le grec et l'hébreu, et trouvoit le temps de former quelques disciples. Devenu prêtre, il se rendit au séminaire des Missions étrangères. Les larmes et les besoins d'une mère le forcèrent de suspendre pour quelque temps l'exécution de son dessein ; mais il s'arracha enfin des liens d'une famille chère, et, après être rentré au séminaire, il partit de Paris le 11 décembre 1789, avec quelques autres missionnaires. J'eus la joie de le voir à son passage à Orléans, où il logea au séminaire, et je reçus les derniers adieux d'un apôtre.

» Mgr. Guérard et ses confrères arrivèrent à Macao le 30 septembre 1790 : on le destina pour la mission du Tong-king qui venoit de perdre coup sur coup quatre missionnaires. Il y déploya tout son zèle, son dévouement et son courage. La persécution qui s'éleva en 1798, ne l'empêcha point de visiter et d'administrer les chrétiens. Il forma, vers

1803, un petit collége où il élevoit quarante ou cinquante jeunes gens. De plus, il donnoit des retraites aux chrétiens et aux religieuses. Dans ces retraites, il prêchoit trois ou quatre fois le jour. *Depuis que j'ai une hernie*, écrivoit-il le 10 avril 1809, *c'est une grande peine pour moi de parler haut, mais je suis bien dédommagé de mes peines par le fruit que les ames en retirent.* Le 22 mai 1816, Mgr. Charles Lamothe, évêque de Castorie et coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-king occidental, étant mort, Mgr. Guérard fut choisi pour lui succéder. »

(Il fut sacré évêque par Mgr. Longer, vicaire apostolique du Tong-king occidental, assisté des deux évêques, vicaire apostolique et coadjuteur du Tong-king oriental. « C'est peut-être le seul sacre, dit Mgr. Longer dans une de ses lettres, qui ait été fait dans ces pays infidèles avec trois évêques réunis.»)

Les nouvelles de la mission de Cochinchine reçues à l'établissement des Missions étrangères ont été envoyées par M. Gagelin, prêtre missionnaire (1), dont on a pu lire plusieurs lettres dans les cahiers précédens.

Collége de haute Cochinchine, le 27 octobre 1823.

MM.

« Nous avons reçu tous les effets, paquets et lettres que vous avez eu la bonté de nous envoyer.

---

(1) M. Gagelin qui n'étoit que sous-diacre quand il partit de France vers la fin de 1820, a été ordonné prêtre dans sa mission.

Nous aurions eu beaucoup de plaisir à voir arriver quelques nouveaux missionnaires pour réparer les grandes pertes que viennent de faire le Tong-king et la Cochinchine. La difficulté de les débarquer eût été grande, mais non pas insurmontable, car la divine Providence si féconde en ressources, et contre laquelle tous les efforts des hommes sont vains, auroit sans doute fourni quelque moyen assuré de les faire entrer dans leur mission. Nous avons envoyé une barquette et deux de nos écoliers pour retirer nos effets du navire. La chose a paru d'abord embarrassante, soit à cause des mandarins du roi (Min-Mênh), qui s'étoient rendus là avec leurs gardes pour faire l'examen des différens objets dont le navire étoit chargé pour sa majesté, soit à raison de la défense expresse de retirer quoi que ce soit avant lesdits objets ; mais la divine Providence a permis qu'à cette époque un mandarin fît jouer une comédie, à laquelle tous les autres mandarins n'ont rien eu de plus pressé que de se rendre ; de manière que pendant cet intervalle, on a eu tout le loisir nécessaire pour retirer du navire nos caisses et autres effets, sans qu'aucun mandarin s'en aperçût; au point que MM. Chaigneau et Vannier (1) apprenant comment la chose s'étoit passée, n'ont pu s'empêcher de crier au miracle.

» Si dans la suite vous pouvez nous envoyer des missionnaires, comme je l'espère, qu'ils viennent bien vite et en toute confiance ; la divine Providence fournira toujours quelque moyen de les dé-

(1) Voyez sur MM. Chaigneau et Vannier, Français et mandarins au service du roi de Cochinchine, le quatrième numéro des Nouvelles, page 113 et 114.



barquer, pourvu qu'ils ne soient pas téméraires et imprudens. Cette mission en a plus besoin que jamais, vu les pertes considérables qu'elle vient de faire, et l'état affligeant où elle se trouve actuellement.

» La mission du Tong-king a perdu Mgr. Guérard, évêque de Castorie, qui est mort le 18 juin de cette année, après avoir souffert les douleurs les plus vives. Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer jamais ce saint évêque, mais j'étois fort édifié des lettres que sa Grandeur m'écrivoit de temps en temps, et qui ne respiroient que la piété et l'esprit apostolique.

» La mission de Cochinchine a perdu ses deux évêques et son provicaire. Mgr. Audemar, évêque d'Adran, coadjuteur du vicaire apostolique, est mort au mois d'août de l'année 1821, comme vous l'avez appris par les lettres qui vous sont parvenues par la Rose. Cette année-ci, nous avons perdu Mgr. Labartette, évêque de Véren, vicaire apostolique, et M. Jarot, qui étoit provicaire. Celui-ci est mort de la peste le 22 mai dernier, c'est-à-dire, le jeudi après la Pentecôte. Nous tombâmes tous deux malades la veille de cette fête, au même moment et de la même manière. Le lendemain nous nous trouvâmes assez bien pour pouvoir célébrer la sainte messe, mais non pas solennellement, comme nous nous l'étions promis. Après la messe M. Jarot retomba malade, et les médecins en désespérèrent bientôt. Il mourut cinq jours après, muni des derniers sacremens. Je pus faire son enterrement, le lundi suivant, dans l'église même du collége. Mgr. l'évêque de Véren est mort le 6 août dernier, jour de la Transfiguration de notre Seigneur. A l'époque de la mort de M. Jarot, il étoit entré à Phù-xuân pour offrir lui-même au roi les présens qu'on a coutume de lui présenter le jour

de sa naissance. Sa Grandeur vouloit aussi y terminer une affaire délicate.

» Quoique Monseigneur ne parût plus à la cour depuis bien des années, et fît chaque fois offrir ses présens par d'autres personnes en son nom ; cependant, l'an passé le roi ayant demandé si le maître étoit venu en personne, il crut devoir se présenter cette année-ci. Le roi, à cette occasion, ne permet ordinairement à personne de paroître devant lui ; seulement il y a un mandarin chargé de lui présenter la liste des différentes choses offertes. C'est pourquoi Mgr. de Véren, comme les autres, est resté en dehors de la porte du palais. Le roi l'a fait remercier, a accepté une partie des présens et a fait rendre l'autre, en faisant remettre à Monseigneur dix onces d'argent de six espèces différentes, ce qui n'a été de la part du roi qu'une politesse ordinaire dont il ne pouvoit point se dispenser. Mais il ne lui a donné ni audience particulière, comme on s'y attendoit, ni aucune marque d'estime ou de prédilection spéciale, de manière que Monseigneur n'a pu tirer aucune conséquence sur ses dispositions actuelles à l'égard de la religion chrétienne (1).

---

(1) Le père et prédécesseur du roi actuel, le roi Gia-Laong tenoit une conduite bien différente vis-à-vis de Mgr. Labartette. « Il est si pénétré de reconnoissance, écrivoit ce prélat, pour les services rendus à sa personne et à sa famille par l'évêque d'Adran (l'illustre M. Pigneaux), que toutes les fois qu'il en parle, aussitôt les larmes lui viennent au yeux. C'est par un effet de cette reconnoissance qu'il a voulu, l'an passé, aussitôt après son arrivée triomphante à la capitale de la Cochinchine, me visiter en personne dans les endroits où je me tenois caché depuis plus de trois ans, faveur signalée qu'il n'accorde jamais, même au premier mandarin du royaume : aussi cela a bien étonné tout le monde, etc. » Dans le testament du roi Gia-Laong, contenu en trente-six articles, on remarque les deux suivans : 1.° Il recommande

» Après avoir terminé ses affaires, Monseigneur se disposoit à administrer le sacrement de confirmation, lorsqu'il tomba malade vers la mi-juillet. On a d'abord cru que ce n'étoit qu'une indisposition ordinaire; mais le mal s'aggravant de jour en jour, a bientôt donné lieu de craindre pour ses jours. C'étoit une dyssenterie mêlée de peste. J'ai eu à peine avis de de l'état dangereux où étoit sa Grandeur, que je me suis rendu promptement auprès d'elle, à Phù-xuân, comme étant le plus près; car alors M. Thomassin étoit dans les provinces les plus au nord, et M. Taberd dans la moyenne Cochinchine. Je trouvai Monseigneur dans un triste état, avec un visage si défait qu'il étoit à peine reconnoissable. On dit que la veille de mon arrivée il avoit fait encore un effort pour réciter son office, mais dans l'état où je le trouvai il n'étoit plus capable de rien. Jamais, me dit-il, je n'ai eu une si terrible maladie; je ne puis penser à rien; je ne puis m'occuper d'aucune affaire, soit temporelle, soit spirituelle; je prie le bon Dieu de me faire la grâce de reprendre mes sens, afin de pouvoir penser à la grande affaire de l'éternité. Sa Grandeur a été exaucée; car après deux jours elle a repris ses sens, et a eu une assez grande liberté d'esprit pour recevoir les derniers sacremens, et même jusqu'à son der-

---

au roi actuel d'entretenir toujours, comme par le passé, une garde de cinquante hommes destinée à prendre soin du tombeau ou mausolée érigé dans la province de Saigou en basse Cochinchine, en l'honneur de Mgr. Pigneaux, évêque d'Adran; 2.° il recommande au roi de ne persécuter aucune des trois religions établies dans son royaume; savoir, celle de Confucius ou des lettrés, celle de Foë ou des idoles, et celle de Jésus-Christ, disant qu'elles sont toutes les trois bonnes, et que les persécutions occasionent ordinairement des troubles dans l'état, attirent des calamités publiques, et souvent font perdre la couronne aux princes qui les exercent.

nier moment. Sa Grandeur voulut s'en revenir à Cô-vien, lieu de sa résidence ordinaire, espérant s'y trouver mieux. Quoique le voyage fût un peu long, on crut cependant devoir acquiescer à sa demande, vu surtout qu'on craignoit que le chagrin et l'ennui n'aggravassent la maladie. C'est pourquoi, après avoir reçu le saint viatique, sa Grandeur se mit en route pour venir à Cô-vien, où elle ne se trouva pas mieux; mais au contraire elle s'affoiblissoit de plus en plus, tellement que sentant le danger prochain de sa mort, elle me pria de lui administrer le sacrement d'extrême-onction qu'elle reçut avec les plus grands sentimens de piété, tenant le crucifix en main, et après s'être instamment recommandé aux prières des assistans. Le 5 août, au soir, je lui fis la recommandation de l'ame, et le lendemain, vers les dix heures du matin, sa Grandeur rendit son ame à son Créateur. Aussitôt les pleurs et les sanglots des pauvres néophytes qui se trouvoient là, éclatèrent de toutes parts; chacun réclamoit son père et son bienfaiteur.

» On habilla aussitôt le corps de ses ornemens pontificaux, et dès le soir on le porta à l'église, où les chrétiens de toutes parts vinrent successivement réciter les prières accoutumées pendant l'espace de trois semaines, tandis qu'on fit les préparatifs de l'enterrement, qui eut lieu le 25, jour de saint Louis. La cérémonie s'est faite avec le plus grand appareil. Il y avoit quantité de communautés religieuses, et un concours de monde extraordinaire. MM. Chaigneau et Vannier y sont aussi venus, après en avoir demandé la permission au roi, qui la leur a accordée très-cordialement, leur a parlé du long séjour de l'évêque de Véren en Cochinchine, mais ne leur a fait

aucune question sur les missionnaires qui restoient encore, ce qu'on craignoit fort.

» Monseigneur, dans tout le cours de sa maladie, a fait paroître la même modération, la même douceur qui l'ont toujours caractérisé pendant sa vie. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu se plaindre une seule fois. Depuis qu'il s'est vu dangereusement malade, surtout depuis qu'il a reçu les derniers sacremens, il n'a plus paru s'occuper que de la grande affaire de l'éternité, et il ne vouloit plus avoir de communication avec les hommes. Sentant la fin de sa vie approcher, il s'est fait lire les psaumes de Complies, et ensuite, à différentes fois, tantôt les psaumes pénitentiaux, tantôt quelques chapitres de l'Imitation, pour se préparer à la mort d'une manière plus particulière. Car on peut dire que la longue et très-pénible carrière qu'a parcourue ce saint évêque, n'a été qu'une longue préparation à la mort. Il avoit fait avec M. Jarot sa retraite au mois de février de cette année, et avoit mis ordre à ses affaires d'une manière toute spéciale, comme pour la dernière fois, et comme devant mourir dans le courant de cette année. Je le tiens de sa bouche même.

» Toutes les circonstances qui ont rendu la mort de Monseigneur édifiante aux yeux des hommes, me portent à croire qu'elle aura été, selon l'expression du Psalmiste, précieuse aux yeux du Seigneur: *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

» Mgr. de Véren, quoique dans sa 77.e année, n'est point mort de vieillesse, mais ce sont les revers et les chagrins qui l'ont mis au tombeau. Ce prélat étoit encore fort robuste, travailloit autant et peut-être plus

que

que les jeunes missionnaires, jouissoit de tous ses sens dans leur intégrité, avoit une mémoire excellente et une présence d'esprit admirable. On lui eût assuré dix ans de vie; mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, ne l'a point permis, et l'a appelé à lui dans le temps où il paroissoit le plus nécessaire à cette mission.

» Voilà donc la mission de Cochinchine orpheline par la mort de ses deux évêques et de son provicaire. Nous ne restons plus que trois, et c'est M. Thomassin qui, d'après les décrets de la cour de Rome, se trouve supérieur de la mission (1). Nous sommes actuellement tous deux au collége; et M. Taberd, comme je l'espère, viendra nous rejoindre dans quelque temps. Nous envoyons tous trois à la Propagande une lettre pour demander un évêque, comme firent jadis les missionnaires de la Chine.

» Les maux de cette mission sont grands, sous tous les rapports. La peste, comme vous le savez, y a fait l'année dernière de grands ravages, et même n'est pas entièrement finie. Dieu a châtié ce peuple d'une manière terrible, et l'on ne se convertit pas. Jamais il n'y a eu moins d'adultes baptisés que l'année dernière. Les païens deviennent de plus en plus endurcis; au lieu de reconnoître la main qui les frappe, ils redoublent leurs superstitions. Plusieurs même, au lieu d'appeler les médecins qui pourroient peut-être guérir leur maladie, font au contraire venir à grands frais des sorciers qui, à force de diableries, finissent par étourdir le moribond qui expire au milieu de tout cela.

» Le roi jusqu'à présent nous a laissés tranquilles;

(1) On a vu plus haut que M. Thomassin est mort depuis.

il sait que nous sommes dans le pays, il n'y a pas lieu d'en douter, et il ne persécutera peut-être pas de si tôt la religion, pour des raisons politiques, à ce qu'on prétend. L'année dernière il permit le commerce aux Anglais, à condition qu'ils n'apporteroient ni opium ni missionnaires; mais il ne permit point à l'ambassadeur de paroître devant lui, non plus que cette année aux ambassadeurs du roi de Pégu, qui venoient lui demander des forces pour faire la guerre au roi de Siam, ou du moins de se déclarer neutre.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

On peut voir dans le quatrième numéro des Nouvelles, pages 85, 86, et 116, quelques détails relatifs à Mgr. Labartette. Il étoit en Cochinchine depuis 49 ans. Il y aborda dans des circonstances épouvantables pour ce pays. La guerre civile la plus affreuse y exerçoit ses ravages. La moitié de la population y avoit déjà été exterminée. Le fléau de la famine s'étoit joint à celui de la guerre, et l'on redoutoit celui de la peste. « Tout le monde meurt de faim, écrivoit Mgr. Labartette : les chemins sont couverts de cadavres : on estime qu'il a déjà péri la moitié des habitans du royaume. Nous voyons ici tout ce qu'il y a de plus terrible dans les histoires. Tantôt ce sont des familles entières qui meurent en un instant par l'effet du poison qu'elles prennent pour éviter de mourir lentement de faim ; tantôt ce sont des mères qui mangent leurs enfans à la mamelle. On voit de la chair humaine exposée dans les marchés. »

C'est au milieu de telles circonstances que Mgr. Labartette vit s'ouvrir devant lui la carrière apostolique ; et, chose consolante ! il déclare que jamais les esprits ne furent si bien disposés à embrasser la religion. Il eut le bonheur de voir le début de sa car-

rière sanctifié par les souffrances qu'il eut à endurer pour le nom de Jésus-Christ. Il fut emprisonné, porta la cangue, et se montra digne de toutes les bénédictions dont Dieu a prévenu et accompagné son long et laborieux ministère.

L'on avoit aussi reçu au séminaire des Missions étrangères, mais à une date plus ancienne, des nouvelles de Cochinchine, par M. Taberd. Nous ne donnons pas sa lettre, parce que les nouvelles qu'elle contient se retrouvent, et même avec plus de détails, dans celle que le même missionnaire a adressée, à la même date, à M. l'abbé Durand, curé de St. Irénée à Lyon, et que nous avons insérée, l'année dernière, dans le quatrième numéro des Nouvelles, page 117. M. Taberd termine sa lettre à MM. du séminaire des Missions étrangères, en leur annonçant qu'on se propose de l'envoyer dans les provinces méridionales, qui n'ont pu être visitées depuis nombre d'années, et qu'il doit y donner la Confirmation. C'est une faculté que le saint Siége accorde aux évêques en Chine et autres pays infidèles, de déléguer quelques-uns de leurs prêtres pour administrer le sacrement de Confirmation comme ministres extraordinaires, avec du saint chrême consacré par l'évêque. M. Taberd parle aussi dans sa lettre de la menace faite par le roi de Cochinchine de faire enchaîner les missionnaires, et de les renvoyer en Europe. « Faire charger les missionnaires de chaînes pour notre sainte religion, s'écrie-t-il, c'est une gloire réservée peut-être à nos vénérables pères qui ont blanchi dans les travaux et les fatigues d'un long et pénible ministère; quant à moi, je n'ai encore rien fait pour mériter un pareil bonheur. »

Depuis, on a reçu à Lyon des lettres de M. Taberd,

à la même date que la lettre de M. Gagelin, insérée dans ce cahier. Nous avons imprimé dans le cinquième numéro des Nouvelles, page 18, l'extrait d'une de ces lettres, dans laquelle M. Taberd annonce que la nouvelle de l'établissement de l'*Association de la Propagation de la Foi* est parvenue en Cochinchine, et où il réclame les secours de l'Association pour les missions d'Asie, dont il expose les besoins. On lit encore ce qui suit dans cette même lettre.

« M. Pupier est à Pulo-Pinang. Il n'est pas probable que nous soyons destinés à nous rencontrer. J'ai appris par M. le procureur de Macao que les grandes chaleurs de ce nouveau climat le fatiguoient. Il n'y a rien d'étonnant; sous la zône torride, un Européen a toujours quelque chose pour mériter.

» Quoique notre séminaire des Missions étrangères ait été fondé sous le règne de Louis XIV, on ne se souvient pas qu'aucun prêtre du diocèse de Lyon, à l'exception d'un seul, soit parti pour les missions étrangères, jusqu'à ce qu'enfin MM. Brosson et Magdinier se décidèrent à aller bien loin pour trouver de plus près le chemin de l'éternité. Heureuses et saintes prémices que le Seigneur a exigées (1)! Puissent leurs

---

(1) Voyez le quatrième numéro des Nouvelles, pag. 24 et suivantes. M. Taberd commet une erreur en disant qu'avant MM. Brosson et Magdinier il n'étoit parti pour les missions étrangères qu'un seul ecclésiastique du diocèse de Lyon. Depuis l'établissement du séminaire des Missions étrangères, jusqu'à l'époque de la révolution, six prêtres du diocèse de Lyon étoient allés travailler dans ces missions :

1.° M. Jean Basset. Parti en 1685, il entra en Chine en 1689. Il fut envoyé au Su-tchuen par Mgr. Artus de Lyonne, évêque de Rosalie, premier vicaire apostolique du Su-tchuen, mais qui n'y avoit point pénétré. La religion chrétienne y avoit été prêchée dès le commencement du dix-septième siècle; mais le petit nombre de néophytes

confrères, puissent tous les Lyonnais qui les suivront, faire provision de ce saint zèle et de cette pro-

---

qui en faisoient alors profession périt ou fut entièrement dispersé dans les ravages qu'essuya cette province, lorsque les Tartares firent la conquête de l'empire de Chine. M. Basset arrivé au Su-tchuen avec quelques autres missionnaires, n'y trouva que quelques nouveaux chrétiens qui étoient venus s'y établir depuis peu de temps, d'une province voisine. Après avoir souffert beaucoup de contradictions et converti un certain nombre d'infidèles, M. Basset, chassé de la Chine avec ses compagnons, par ordre de l'empereur, en 1707, mourut dès cette année dans la province de Canton;

2.° M. Gaspard-François Guéty. Il étoit séculier quand il passa dans les Indes. Il fit ses études au séminaire de Siam, y fut ordonné prêtre et envoyé en Chine en 1689 avec M. Basset; il fut obligé d'en sortir avec lui, passa à Pondichéry où il exerça la place de procureur des missions, et y mourut en 1725;

3.° M. Charles de Flory. Parti en 1713, il travailla en Cochinchine, et y mourut en 1733. C'étoit un sujet d'un mérite distingué;

4.° M. Bonet. Parti en 1753, il mourut à Siam dès 1756;

5.° M. Antoine Dupuy. Il fut envoyé en 1755 avec un autre missionnaire pour fonder une mission dans l'île de Socotora, sur les côtes orientales d'Afrique. Ayant été obligés de prendre terre en Arabie pour y renouveler leurs provisions, ils furent massacrés par les Arabes vers l'an 1761;

6.° M. Claude Falconnet. Il partit en 1764, et fut missionnaire dans le Su-tchuen où, après avoir heureusement échappé à la persécution excitée en 1769 sous le règne de l'empereur Kien-long, il mourut trois ans après, vivement regretté de ses néophytes et de son évêque Mgr. Pottier, vicaire apostolique du Su-tchuen, qui en fait un éloge touchant dans une de ses lettres.

Ainsi, dans l'espace de cent cinquante ans, le diocèse de Lyon n'avoit envoyé que six de ses prêtres dans les missions étrangères. (Nous ne parlons pas ici des Lyonnais membres des divers ordres religieux qui ont été envoyés dans les missions, mais seulement des ecclésiastiques partis du séminaire des Missions étrangères.) Dans ces dernières années seulement, un nombre presqu'égal a embrassé cette sainte carrière : MM. Brosson et Magdinier, morts dès leur début, et MM. Taberd, Pupier et Bonnand, ce dernier tout récemment arrivé en Asie. On a pu voir dans les cahiers précédens quel grand nombre de prêtres lyonnais les missions d'Amérique comptent aussi dans leurs églises naissantes. Il en est de même pour d'autres missions encore, et l'église de Lyon a donné, dans ces dernières années, deux préfets

fonde humilité qui les distinguoient! puissé-je moi-même les imiter! Je suis sur le point d'entrer dans la province de *Qui-nhon*, dans la moyenne Cochinchine (1); je me réjouis d'avance de pouvoir visiter les cendres de mon vénérable ami Magdinier. C'est dans cette province qu'il repose jusqu'au grand jour. Puissé-je, à l'exemple de ces guerriers qui alloient frotter leur épée sur le tombeau des grands capitaines qui les avoient conduits à la victoire, aller moi-même me prosterner sur les cendres de ce saint missionnaire, et me relever rempli du zèle et du beau feu dont il brûloit!

» J'ai eu le bonheur de trouver ici un gros cahier de ce cher confrère, compilation dans laquelle il avoit extrait les passages les plus intéressans des différens maîtres de la vie spirituelle. Il avoit notamment fait l'abrégé des plus belles et plus utiles épîtres de plusieurs grands et saints évêques de Chine, avec la décision de plusieurs cas très-difficiles et très-ordinaires dans ce pays-ci. Rappelez souvent, Monsieur, le souvenir de ces deux missionnaires à ceux de mes amis

---

apostoliques à nos colonies. Enfin c'est dans ce diocèse qu'a pris naissance l'Association de la Propagation de la Foi, dont l'influence promet d'être si favorable à toutes les missions. C'est sans doute par cet admirable esprit de prosélytisme que ce diocèse se rend digne des bénédictions signalées dont le Ciel récompense sa charité éclairée, et qui en ont fait une des plus florissantes églises de la chrétienté. La même remarque avoit déjà été faite, il y a long-temps, à l'égard des diocèses de la Normandie, de la Bretagne et de la Franche-Comté, qui, surtout dans le siècle dernier, fournissoient aux missions étrangères plus de sujets que la plupart des autres diocèses, et cependant n'ont jamais éprouvé une pénurie de prêtres aussi grande que beaucoup de diocèses restés étrangers à l'œuvre des missions.

(1) La province de *Qui-nhon* est une des plus grandes et des plus belles provinces de la Cochinchine. Ses habitans passent pour avoir plus de caractère et d'énergie que ceux des autres provinces.

qui désirent se sacrifier pour le Dieu qui s'est sacrifié lui-même pour eux. Un grand zèle pour le salut des ames, une bonne provision d'humilité, une forte dose de patience; avec cela bon courage, on ira loin. Mais sans cela.....

» Je vais essayer une lettre à MM. les vicaires-généraux de Lyon. Peut-être qu'ils seront sensibles, non pas à la voix de celui qui écrit, *non sum dignus*, mais à la voix de ces pauvres ames rachetées du sang de Jésus-Christ, qui implorent leurs secours, et qui sont si dignes de compassion. *Tu autem adjuva. Pauca intelligenti.*

» Je projette l'établissement de quelques écoles religieuses pour les garçons, car les jeunes gens apprennent les lettres la plupart chez des maîtres païens, où on ne leur enseigne que des choses insignifiantes, telles que les noms des mois, des saisons, des arbres, etc. Il n'y a pas d'écoles de filles, cependant il y en auroit bon besoin; mais il y aura bien de la peine pour en établir. Je vais prier le Seigneur de m'éclairer dans ce que je dois faire et sur la manière dont je le dois, etc., etc. »

M. Taberd a adressé à MM. les vicaires-généraux de Lyon la lettre qu'il annonce dans celle qu'on vient de lire. Il leur fait la triste peinture de la situation où se trouvent les missions d'Asie; il en prédit la ruine, surtout de la mission de Cochinchine, si l'Europe ne vient à leur secours. Il fait ressortir le contraste de leur décadence avec la prospérité croissante des missions d'Amérique, et conjure les supérieurs ecclésiastiques par tous les motifs les plus puissans de la religion et de la charité, de ne pas s'opposer aux vocations généreuses qui se dévoueroient pour relever ces missions lointaines. « Il y a très-peu de prêtres du

pays dans notre mission de Cochinchine, dit-il; on ne peut les ordonner qu'à trente-six ou quarante ans; mais d'ailleurs, s'il n'y a pas des prêtres européens pour surveiller, tout sera bientôt anéanti. La peste qui, pendant ces trois dernières années, nous a enlevé plusieurs prêtres, n'est pas encore finie. Elle règne en ce moment dans la province que j'habite, et plusieurs chrétiens viennent de mourir, sans pouvoir être administrés. Il n'y a dans toute cette grande province que deux prêtres, qui tous les deux ne sont pas d'une bonne santé. Les chrétiens sont trois ou quatre ans sans pouvoir se confesser. Je parle de ceux qui ont bonne volonté; car les autres trouvent leur excuse en disant que le père est malade, ou qu'il est trop occupé. La religion n'est pas persécutée, mais elle n'est pas dans une situation bien florissante. Tous les ans, au renouvellement de l'année, nous sommes dans l'attente, pour voir si l'on promulguera quelque nouvelle loi au sujet de la religion. Car c'est ordinairement à cette époque qu'a lieu la promulgation. Pendant que Mgr. de Véren vivoit, on espéroit encore un peu, quoiqu'en tremblant; car il étoit connu du jeune roi; mais à présent, *in Domino confido:* il n'y a plus rien à espérer des hommes, mais tout à craindre. »

MISSION DE SIAM.

Les nouvelles de la mission de Siam ne sont pas moins tristes que celles des missions du Tong-king et de la Cochinchine. M. Rectinwald, missionnaire âgé de 67 ans, et qui depuis 33 ans travailloit dans les missions, est mort le 7 novembre 1822, à Pulo-Pinang, où il résidoit pour prendre soin des chrétiens qui sont dans cette île. M. Pécot, envoyé de Bang-koc, capitale du royame de Siam, pour le remplacer, est mort presqu'en arrivant à Pulo-Pinang, le 21 juillet 1823. Ainsi voilà la mission de Siam réduite à son seul vicaire apostolique, chargé d'années et d'infirmités. La fâcheuse nouvelle de la mort de M. Pécot a été annoncée à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères par M. Pupier, l'un des deux missionnaires qui ont soin du séminaire général ou collége des Chinois. Sa lettre est du 20 août 1823:

« Vous n'apprendrez pas sans étonnement et sans douleur la mort prématurée de M. Pécot. Il travailloit avec zèle et succès à Bang-koc, lorsque Mgr. l'évêque de Sozopolis ayant appris la mort de M. Rectinwald, l'envoya pour remplacer ce missionnaire. Il est venu ici en diligence par terre; car il avoit dessein d'ouvrir une route de communication à travers les forêts qui couvrent la presqu'île de Malaca, afin de se rendre plus promptement d'un endroit à l'autre, quand la nécessité l'exigeroit. Il vouloit surtout établir des missions dans les divers lieux où il seroit obligé de séjourner, et l'exécution de ce projet paroissoit souffrir bien

moins de difficultés qu'on ne l'avoit d'abord imaginé, attendu que le roi de Lygor (1), qui lui fournissoit des éléphans et pourvoyoit à tous ses besoins sur la route, avoit en lui une entière confiance, et lui témoignoit tant d'affection qu'il pouvoit obtenir de lui tout ce qu'il désiroit. Ce prince lui avoit même déjà promis trois maisons dans son royaume, et lui avoit donné pleine liberté de prêcher sa religion à ses sujets. Déjà même la femme d'un des grands officiers de la cour du roi s'étoit déclarée sa protectrice, et lui avoit promis de subvenir à tous ses besoins, s'il vouloit rester à Lygor, et, lorsqu'il en partit, elle le suivit avec sa fille en versant des larmes, jusqu'à la barque sur laquelle il s'embarqua pour Trang, petite ville du royaume de Lygor, où M. Pécot avoit baptisé, lorsqu'il y passa pour la première fois, cinquante enfans moribonds de parens païens. Il y avoit grande espérance de voir cette mission, si long-temps abandonnée, prendre de l'accroissement, lorsque la mort prématurée de M. Pécot lui a enlevé son unique espoir. Me voilà maintenant seul ici avec M. Lolivier pour soigner la chrétienté de Pinang et le collége chinois.

» Vous voyez qu'il est indispensable d'envoyer du renfort à Mgr. de Sozopolis, qui ne peut presque plus agir par lui-même. S'il ne reçoit promptement du secours, il est bien à craindre que sa fin ne soit aussi celle de la mission. »

Nos lecteurs savent déjà quelles espérances la mission de Siam fondoit sur M. Pécot. Les lettres qu'ils ont lues de lui dans le quatrième numéro (*voyez p.* 128 *et* 135), font preuve de son zèle et de son talent. Il

(1) Lygor est la capitale d'un petit royaume situé dans la presqu'île de Malaca.

n'étoit aux missions que depuis 18 mois, et la force de sa constitution sembloit augurer une longue carrière dans le ministère qu'il avoit embrassé. Mgr. Florens, évêque de Sozopolis et vicaire apostolique de Siam, écrivant le 1.er janvier 1823 à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, témoignoit dans les termes suivans la joie que lui avoit procurée l'arrivée du nouveau missionnaire dont il devoit bientôt après pleurer la mort :

» Je vous annonce donc qu'enfin, après vingt-un ans, j'ai eu le bonheur de voir arriver un nouveau missionnaire pour Siam. C'est le très-cher M. Pécot, arrivé à Bang-koc le 2 juin 1822, le beau jour de la très-sainte Trinité. Vous pouvez penser quelle a été ma joie : Dieu soit béni ! Que nous serions heureux et riches, si nous pouvions en avoir plusieurs de ce calibre! J'en suis très-content : il est plein de zèle et d'activité pour l'œuvre de Dieu. Daigne le Seigneur nous le conserver *ad multos annos*. Dans sa traversée par Quéda et par Lygor il a eu beaucoup à souffrir : il a pensé y perdre la vie ; le Seigneur nous l'a conservé : il est ici bien portant, et, comme il me l'a dit plusieurs fois, il est fort et robuste. Dans son voyage il a baptisé cinq adultes et cinquante enfans de Malais en danger de mort. »

Dans une autre lettre, écrite à M. de la Bissachère, l'un des directeurs du séminaire des Missions étrangères, le 24 avril 1823, le même prélat annonçoit le départ de M. Pécot, pour aller remplacer M. Rectinwald à Pulo-Pinang :

» M. Pécot doit repartir dans trois ou quatre jours pour Pulo-Pinang, pour remplacer M. Rectinwald, décédé le 7 novembre dernier. J'étois au comble de la joie à l'arrivée de ce cher confrère, et nous voilà pres-

que aussitôt réduits à deux, car je ne compte pas M. Ferreti, déjà fort avancé en âge. Je réitère donc mes premières instances; je vous prie de considérer que je suis seul, et que dans deux mois j'aurai complété ma soixante-unième année. Je puis mourir d'un jour à l'autre, et je n'ai point de successeur. Il est cependant de la plus grande importance que la mission ne reste pas sans évêque. Elle pourra fructifier si on lui envoie des missionnaires européens. M. Pécot en particulier a la plus grande confiance qu'on pourra y recueillir des fruits abondans, s'il y a un nombre suffisant d'ouvriers apostoliques. Ce cher confrère a fait ici des merveilles, et il continueroit d'en faire, s'il ne falloit absolument qu'il parte pour Pulo-Pinang, où il est ardemment désiré, et où j'espère qu'il fera beaucoup de bien dans la vigne du Seigneur; car les dispositions y sont beaucoup meilleures qu'à Siam. Lorsqu'il passa à Pulo-Pinang la première fois, plusieurs protestans vinrent le trouver pour se faire instruire; mais il n'eut pas le temps de finir l'ouvrage de leur conversion. Après son départ, un vieillard anglais fit abjuration. M. Lolivier me marque qu'un grand nombre de Chinois païens, établis dans cette île, viennent au collége pour se faire instruire, et qu'il en a déjà baptisé plusieurs. Un prêtre à Pulo-Pinang ne suffit pas. Les malades seuls occupent la plus grande partie de son temps; il faut souvent aller loin pour les visiter.

» Vous voyez, très-cher confrère, combien nos missions sont au dépourvu. Il nous reste à prier le Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne, afin qu'elle ne tombe pas en friche, et pour qu'elle produise des fruits au centuple; vous êtes sur les lieux où l'on

peut les trouver, et nous soupirons sans cesse après leur arrivée.

» Depuis la dernière lettre que j'ai écrite à M. Langlois, le premier janvier de cette année, l'on a baptisé 305 enfans de gentils, moribonds, et 10 adultes. »

Dans une lettre du 24 août 1823, adressée aussi à M. de la Bissachère, Mgr. l'évêque de Sozopolis dit :

« Depuis ma dernière, trente adultes ont reçu le baptême : de ce nombre est un bonze. Quarante-quatre enfans de païens ont aussi été baptisés à l'article de la mort, sans compter ceux que M. Pécot aura baptisés dans sa route d'ici à Pulo-Pinang (1). Vous aviez promis d'augmenter le nombre des missionnaires, et malheureusement ce nombre n'augmente pas; j'espère que la divine Providence y pourvoira; je peux mourir chaque jour. Envoyez-moi donc au moins un successeur. La mission de Siam fructifieroit, si elle avoit quelques bons ouvriers. Il y a grand nombre d'endroits où l'on pourroit travailler avec avantage, mais les ouvriers manquent. A Noël j'ai fait une petite ordination de deux sous-diacres et quatre minorés. »

M. Pécot écrivit plusieurs lettres dans son trajet de Bang-koc à Pulo-Pinang. Dans l'une d'elles, adressée à M. Baroudel, procureur des missions françaises à Macao, il disoit :

« Je commence à connoître la mission de Siam dans ses différens districts. Je puis assurer que cette mission est très-intéressante. Les chrétiens sont pieux, fervens

(1) La mort de M. Pécot ne pouvoit pas encore être connue à Bang-koc.

et même généreux, mais bien pauvres, vu qu'ils sont toujours occupés au service du roi. Si la mission n'est pas fort nombreuse, c'est qu'elle a eu jusqu'ici trop peu de missionnaires français. Tous nos efforts se bornent presque à administrer les derniers sacremens aux malades, et nous ne pouvons presque rien faire pour les infidèles; ce qui est une vraie calamité pour notre mission, qui est d'ailleurs une des plus difficiles à desservir, attendu qu'il faut s'embarquer fréquemment pour passer d'une chrétienté à l'autre. »

Dans une autre lettre, datée de Lygor, le 29 mai 1823, jour de la Fête-Dieu, M. Pécot marquoit ce qui suit à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères :

« Aujourd'hui à Lygor, point de messe, point de procession : ce n'est pas manque de prêtre, nous sommes deux (1); mais point d'église, point d'ornemens, point de chrétiens. J'ignore si la religion de Jésus-Christ a été annoncée ici : je n'y trouve point de vestige de christianisme. Quelques chrétiens y sont venus autrefois faire le commerce ; la mort a tout fini, et je ne puis pas même découvrir le lieu de leur sépulture.

» Les couvens de talapoins ne manquent pas dans Lygor ; et les dieux qui sont dans les temples sont grands, gros et nombreux. Le maître-dieu est assis sur l'autel : s'il étoit debout il auroit bien 40 pieds de hauteur. Les petits-dieux sont debout et de différentes grandeurs ; tous sont dorés. Les prêtres sont habillés en jaune, sans doute pour se rapprocher un peu de leurs divinités. On est reçu ministre après un long noviciat, qu'on commence à l'âge de 21 ans.

---

(1) M. Pécot étoit accompagné d'un prêtre siamois.

Le sacerdoce impose l'obligation du célibat, mais non pour toute la vie. Ceux qui en sont revêtus sont libres d'y renoncer, et une fois mis en liberté, ils peuvent se marier, et, pour se dédommager du temps passé au couvent, prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. J'en connois un qui en a plus de trente.

» Les mœurs des Siamois se rapprochent en certaines choses des mœurs des Israélites. Leurs croyance a aussi quelques traits de ressemblance avec la révélation, mais bien défigurés. Ils disent qu'il y a dans le ciel une récompense pour les justes, et dans l'enfer des châtimens terribles pour les méchans. Ils attendent un libérateur qui doit venir du ciel sur la terre; alors le genre humain sera heureux pour toujours. Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, toute la nature est dans un état de gémissement; les justes ne peuvent pas entrer dans le ciel; leurs ames sont en hospitalité dans le corps des animaux, chacune selon son mérite : par exemple, les plus grands saints sont logés chez les pigeons et les rossignols. Pour cette raison, tuer les animaux est, selon leur doctrine, un péché mortel.

» Les talapoins vivent d'aumônes, ils sont pauvres; chaque jour ils vont demander les choses dont ils ont besoin pour la journée seulement. Ils ne saluent personne; mais quand ils paroissent, les laïques doivent s'incliner et lever les mains, à la manière du pays. Le roi lui-même est tenu de faire cette cérémonie; il n'y manque pas.

» A Bang-koc, les Siamois sont doux et pacifiques, mais d'une indifférence et d'une lenteur insupportables; ils aiment les étrangers et leur ren-

dent des honneurs surprenans. Ici le gouvernement est Siamois, mais le peuple est un mélange de Siamois, de Malais et de Chinois. Le roi m'a reçu avec tant de bonté, que toute la cour en a été dans l'étonnement. Il veut me retenir et me donner une maison, pour que je me fixe dans son royaume; il ne me laisse partir qu'à condition que je reviendrai; ce que je me propose, avec la grâce de Dieu. Un prêtre européen feroit ici des merveilles, s'il pouvoit s'y arrêter. C'est la seconde fois que je passe dans ce pays. Ce passage a toujours été pénible pour un Européen; maintenant il est encore plus dangereux que par le passé, parce que le désert est plein de voleurs qui vont par bandes, bien armés. Le roi s'est donné beaucoup de soins pour moi: il me donne quatre éléphans et dix soldats pour me conduire à Quéda où je m'embarquerai pour Pinang. La voie de mer par Sincapor est tout aussi dangereuse: les pirates malais sont venus ces jours-ci jusque dans la rivière de Lygor, et y ont enlevé deux talapoins avec leurs disciples; ceux-ci ont été renvoyés; mais les deux ministres ont été précipités dans la mer.

» La mission de Siam est difficile à desservir, à cause des voyages qu'il faut faire, tantôt par mer, tantôt par terre: ces voyages sont pénibles et dispendieux. Ainsi, Messieurs, si vous voulez soutenir cette bonne œuvre, et sauver beaucoup d'ames dans ce vaste royaume, il faut nous envoyer des aumônes et des prêtres. »

M. Pécot avoit aussi écrit, pendant son voyage, à son évêque, Mgr. le vicaire apostolique de Siam. Il lui faisoit le récit des évènemens de sa route avec une aimable et respectueuse familiarité, à laquelle il étoit

enhardi

enhardi par les bontés de Mgr. de Sozopolis, et par l'amitié toute particulière que ce digne prélat lui avoit déjà accordée.

« MONSEIGNEUR,

» Je suis entré à Lygor le dimanche de la Pentecôte, à dix heures du soir, après 21 jours de navigation. Toujours bonne santé et beaucoup d'occupations sur le navire, c'est-à-dire que j'ai fait mon journal pour Macao et pour Paris. Peu d'ennui, ce que je regarde comme une grâce spéciale de la part de Dieu. J'ai beaucoup chanté, le plus souvent en français : comprenoit qui pouvoit. Le révérend père Sylvestre n'a chanté qu'une fois, et c'est le *Te Deum*, d'où vous concluerez sans doute que son cœur toujours triste a trouvé la santé sur mer.

» Depuis la mer jusqu'à la ville nous rencontrâmes un grand nombre de crocodiles, dont l'un surtout étoit d'une grosseur énorme, sur lequel nous tombâmes involontairement, au point de le toucher avec nos rames.

» Débarquer à Lygor en pleine nuit, et trouver de suite une maison pour s'y abriter, ce n'étoit pas chose facile. Je demande à l'un des Siamois qui voyageoient avec nous (c'étoit un chef de camp), où l'on va me déposer : *Chez moi*, me dit-il, *je me fais un grand plaisir de vous donner l'hospitalité, jusqu'à ce que nous ayons paru devant le gouverneur.* Cet homme est à l'aise, même riche pour le pays; il est issu d'un Chinois et marié à une Chinoise; il n'a point de concubine; il a pour héritière une fille âgée de 18 ou 20 ans. Il se nomme Achan. Comme il étoit harassé, n'ayant point dormi depuis plusieurs jours, il entre chez lui sans proférer d'autre parole, si ce n'est qu'un *Phu-jai* vient

passer la nuit chez lui. On est assez surpris, on s'empresse ; il se met au lit, et moi je me trouve logé dans une belle petite chambre avec *Francisco*, sans que personne dans la maison sache encore qui je suis. Le lendemain, mon hôte, silencieux de son naturel, sort au point du jour, sans rien dire à personne, pour aller au marché et me procurer un joli déjeuner.

» Ainsi, quel est ce *Phu-jai?* personne ne le sait encore dans la maison. L'épouse, qui n'est ni bornée ni timide, se hasarde la première, et la conversation s'entame en présence de sa fille et de plusieurs maîtresses femmes ses voisines, que la curiosité avoit attirées pour voir un peu la mine du *Phu-jai.* On me toise, on m'interroge. Francisco leur dit que je suis prêtre, et il explique ce que c'est qu'un prêtre. Alors je vois tous les visages témoigner l'intérêt qu'on me porte. Quand ces femmes, qui écoutoient avec une attention parfaite, ont entendu que les prêtres étoient célibataires toute la vie, et cela pour servir Dieu et le prochain plus librement, elles ont levé les mains au dessus de la tête, je ne puis vous dire combien haut, en disant *que cela est admirable !* Cela seul, a dit l'épouse d'Achan, me prouve que vous êtes un homme de Dieu ; dès ce moment j'ai en vous toute la confiance possible ; restez à Lygor, je vous aiderai de tout mon pouvoir à vivre, et je me fais votre disciple. C'est bien dommage que vous vous en alliez, ont ajouté les autres femmes ; nous ne connoissons point votre religion, seulement nous savons qu'elle est parfaite. Quand j'ai quitté la maison pour aller chez le gouverneur, l'épouse d'Achan étoit dans une grande tristesse, elle a pleuré en disant : *Ah ! si ma maison étoit digne de vous, je ferois tous les frais pour vous nourrir et vous garder au moins*

jusqu'à votre départ! Je passe à une autre maison, c'est celle du gouverneur.

» Avant, je vous donnerai la nouvelle que le gouverneur prend ses talapoins pour en faire des soldats. Ils sont obligés d'aller à la poursuite des Malais comme les simples particuliers. Ainsi, ils vont tuer les hommes, et prêcher *ex cathedra* qu'il est défendu de tuer les moustiques. J'ai remarqué que les pagodes sont dans un état de ruine, et les pauvres diables de dieux exposés à l'air du temps.

» Je me suis donc rendu à pied au palais magnifique du gouverneur. C'étoit le lundi de la Pentecôte; Francisco me suivoit. Achan, qui nous avoit précédés, nous attendoit pour nous annoncer. Le gouverneur n'étoit arrivé de Quéda que depuis quatre ou cinq jours; sa cour étoit pleine de monde, je ne sais de combien de centaines d'individus. Je me suis assis sur une muraille, sous un bel arbre, en attendant qu'on me mandât. Là, les Siamois, naturellement curieux, venoient me questionner en leur langue, puis se retiroient d'un air assez peu respectueux. J'entre dans le palais du gouverneur; on venoit de lui servir un copieux déjeuner qu'il alloit faire en présence de soixante personnes. Je vais droit à lui, et je le salue en bon siamois, et assez haut pour que tout le monde m'entende. Pour lui, dès qu'il m'aperçoit, il prend un air gai et dit: *Ah! voilà le Français! cet homme est fort honnête, et je le vois avec beaucoup de plaisir.* Personne ne conteste, mais tous répondent dans ce sens. Il me fait apporter un fauteuil, et je me place entre lui et tous les mandarins. Nous parlons siamois; je le comprends, et lui entend tout ce que je lui dis. Son fils aîné m'a paru avoir envie de rire deux ou trois fois de mon accent. Le gouverneur

ouvre l'épître que je lui présente, et il la lit et relit avec beaucoup d'attention; puis il la remet à un grand mandarin. *Je suis bien aise de vous voir*, m'a-t-il dit; ce qu'il m'a répété au moins six fois. Une fois entr'autres, comme s'il avoit craint que je ne le comprisse pas, ou que tout le monde ne l'eût pas suffisamment compris, il dit à *Francisco: Dites donc vous-même à votre maître que je suis on ne peut plus satisfait de le voir; et je me fais un grand plaisir de l'obliger: demandez-lui ce qu'il désire de moi. Mes enfans aussi l'aiment beaucoup.* Il vouloit réparer la faute légère qu'avoit faite l'aîné en riant de mon accent. Puis s'adressant à l'un de ses trois fils, il lui a dit: *Allons, mon fils, descendez, allez baiser la main du prêtre français.* »

La narration de M. Pécot est interrompue en cet endroit, M. Pupier, qui a envoyé cette lettre à Lyon, n'ayant pu réunir toutes les feuilles dont elle étoit composée. M. Pupier a encore recueilli deux autres lettres de M. Pécot d'une date plus ancienne, et les a pareillement envoyées à Lyon. La première a été écrite de Quéda, dans le trajet que fit M. Pécot, en 1822, lors de son arrivée aux missions, pour se rendre de Pulo-Pinang à Bang-koc; elle est adressée à M. Lolivier, supérieur du séminaire chinois de Pulo-Pinang; elle est postérieure de quelques jours à celle écrite du même lieu par M. Pécot, et que nous avons insérée dans le quatrième numéro des Nouvelles (page 135).

Quéda, 1.er mai 1822.

Monsieur le supérieur,

Me voilà encore à Quéda, mais je m'embarque ce soir pour Trang. On voudroit nous faire appréhender quelques mésaventures de la part des Malais; mais je ne saurois craindre, tant je suis convaincu de la bonté divine pour ceux qui ne cherchent dans de telles entreprises que le salut des ames. Hier, mes deux compagnons et moi nous avons fait nos dispositions testamentaires. Je donne ma montre à *Bento;* pour lui il me lègue sa petite malle. Vous aurez quelque chose aussi de ma succession. L'abbé Pupier est nommé exécuteur testamentaire.

Nous sommes içi, à la lettre, dans un camp militaire. Il reste à peine à Quéda une seule famille malaise. On ne voit que militaires siamois. Les Malais ayant brûlé leurs maisons avant de partir, on a construit des tentes pour les nouveaux occupans. On n'a pas eu encore le temps de faire des portes, pour former des séparations, si bien que nous sommes pêle-mêle et presque les uns sur les autres, tous païens, excepté moi et mes domestiques. Point de messe, mais d'ailleurs liberté des cultes. J'ai planté mon grand christ dans le mur de notre camp, et là prosternés plusieurs fois le jour, nous récitons notre chapelet au milieu de tout le monde. Ils viennent autour de moi regarder ce qu'il y a dans mon bréviaire. Hier un coup de vent emporta un de mes signets; mes spectateurs ont poursuivi ce petit papier jusqu'à la

mer, où il alloit se précipiter; l'ayant saisi, ils me l'ont rapporté et présenté avec beaucoup de respect.

Avant-hier un militaire de notre camp a eu une attaque violente de coléra-morbus. Le grand sorcier siamois a été mandé, et sous mes yeux il a composé sa médecine pour le malade. Des feuilles de bétel, et un peu de rhubarbe; le tout écrasé sur une pierre lisse sur laquelle on avoit écrit préalablement une longue légende, qui s'écrit aussi sur sept feuilles de bétel. J'ai demandé l'explication de cela : c'est une pétition adressée au diable pour le prier de conserver la vie au patient. De tout ce qui est broyé sur la pierre diabolique on fait une grosse pilule qu'on laisse tremper dans un demi-verre d'eau. Le malade boit la décoction, et le médecin mange la pilule. C'est ce qui fut soigneusement accompli pour notre homme. De plus, on lui mit autour des reins la chaîne siamoise. Le diable a sans doute eu peur de moi ou de mon crucifix, mais aucun mieux ne se fit sentir; le malade crioit comme un aveugle. Ne voyant plus d'autre ressource, ses amis dirent qu'il falloit prier le blanc de le soulager. Heureusement j'avois dans ma caisse une bouteille de drogue amère, avec laquelle j'ai guéri mon homme en peu de temps, après avoir eu soin de lui ôter sa chaîne. Ces Siamois semblent me prendre en considération, et je crois que déjà ils commencent à m'affectionner. Je suis allé me promener aussi loin que j'ai pu, malgré les sentinelles qui vouloient m'arrêter en plusieurs postes. J'ai trouvé quelques familles malaises plongées dans la douleur. Elles m'ont prié de plaider pour elles auprès du roi. Je leur ai dit quelques paroles d'édification, et ai gémi amèrement de ce que ces ames

simples n'étoient pas chrétiennes. J'ai observé avec plaisir qu'il n'y a hors de la ville aucune pagode, et dans la ville une seulement. Sera-t-il possible d'annoncer un jour l'évangile à ce peuple ?

Nous avons été réveillés, la nuit dernière, par la flagellation d'un malheureux homme que je ne connois point. Il étoit condamné à cent cinquante coups de rotins. Nous l'avons entendu crier pendant les quarante premiers; puis le patient est mort, ou il a perdu toutes ses forces sous les verges, car nous avons cessé de l'entendre, sans toutefois discontinuer d'entendre l'effroyable sifflement des verges que deux hommes déchargeoient sur son cadavre nu. Je ne puis vous exprimer combien ce supplice m'a peiné. Je me disois : voilà probablement une cérémonie que je subirai un jour; et au lieu de la désirer pour l'amour de Jésus-Christ, je tremblois de tous mes membres. Ce matin nous avons eu un autre spectacle non moins attristant. Plusieurs Malais, chargés d'une cangue et les mains liées, sont arrivés, venant grossir le nombre des malheureux qui sont ici. On les a surpris cachés dans les forêts. Je suis allé au devant d'eux; ils m'ont salué d'un air de tristesse. Il y avoit plusieurs femmes, dont l'une étoit malade au point de ne pouvoir marcher vers la prison sans être soutenue. J'ai donc toujours beaucoup à gémir de ne pouvoir travailler au salut de ces pauvres infidèles. Combien d'enfans meurent chaque jour dans les prisons ! Combien de Malais se convertiroient, s'ils pouvoient entendre les consolations de notre sainte religion ! Mais il faut que je parte pour Siam.

Je suis mandé à la cour ce soir. La conférence sera longue, je pense; j'ignore cependant ce qu'on me demandera; mais j'ai beaucoup de choses à dire

au roi ; car enfin il faut que la parole de Dieu ait son cours.

J'ai l'honneur d'être avec respect, M. le Supérieur,

Votre très-humble serviteur,

PÉCOT, *miss. apost.*

Arrivé à Bang-koc auprès de son évêque, M. Pécot écrivit la relation suivante de son voyage depuis Quéda, et l'adressa à M. Lolivier, supérieur du collége chinois de Pulo-Pinang; à M. Baroudel, procureur des missions à Macao, et à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Bang-koc, 27 janvier 1823.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

» Le 2 mai dernier, je me suis embarqué à Quéda pour aller à Trang. Ce gros village, situé au nord de Quéda, et à trois jours de navigation, est une place royale. Ce pays est très-dangereux pour les Européens. C'est un pays de voleurs : on vous y tue pour une moitié de vêtement. C'est de même dans tout le pays jusqu'à Lygor. A Trang peu de maisons. Les habitans sont sur l'eau dans de petites barques. Malais et Siamois, tous voyagent errant et cherchant fortune, tuant pour voler, et courant risque eux-mêmes de rencontrer quelques brigands plus forts et plus valeureux, dont ils deviendroient infailliblement la proie. Vous rencontrez partout des barques brisées, des cases renversées ou brûlées ; et si vous demandez où sont les habitans, on vous répond qu'on les a tués.

» La barque malaise sur laquelle nous étions n'étoit

pas fort grande, à peu près comme une bonne chaloupe de navire. Si le vent nous manquoit, avec dix rames nous pouvions avancer vers notre but. Nous étions soixante-dix personnes, hommes, femmes et enfans, la plupart prisonniers malais. Nous n'étions pas au large, comme vous pouvez penser: j'ai été assis sept jours dans le même endroit, sur des bamboux, près de la cuisine, sans pouvoir bouger. J'avois pour voisins mes deux compagnons de voyage, Benoît, jeune homme de treize ans, et un Cafre, nommé Jean, qui étoit fort comme quatre hommes. La traversée a duré quatre jours de plus que nous ne comptions. Nous avons souffert la faim et la soif. Les enfans ne sachant d'où provenoit la disette d'eau, pleuroient en jetant des cris épouvantables. Pour surcroît de misère, le temps étoit orageux, et la chaleur très-grande. Plusieurs fois aussi Dieu nous a consolés en nous inondant d'une pluie abondante que nous recevions dans nos mains et nos mouchoirs pour rafraîchir notre langue desséchée. Cette misère se termina le 7 mai à minuit, par notre arrivée en un lieu d'eau douce. Le reste de la nuit se passa à faire la cuisine. Il ne nous restoit plus que la rivière de *Trang* à remonter. Nous fîmes ce trajet en deux marées. Cette rivière est profonde, mais peu large, bordée d'arbres qui ne portent aucun fruit, et qui semblent n'être là que pour empêcher les passagers de mettre pied à terre, ou de voir s'il y a des maisons dans le voisinage. Le 8, à minuit, nous descendîmes à Trang: il faisoit très-noir; le gouverneur dormoit; ainsi impossible de lui présenter mes pièces de recommandation. Je pus me promener dehors tant que je voulus: seulement on me dit en descendant de la barque: *Prenez garde; vous êtes au milieu des tigres.*

» Aucun accident, grâces à Dieu, ne nous étoit arrivé en mer. Cependant nous avions éprouvé une violente secousse vis-à-vis de l'île *Langavi*. En moins de dix minutes presque tout le monde fut pris du mal de mer. Je n'ai pas été le dernier à payer le tribut. L'ange gardien de cette île devenue déserte sembloit nous demander ses habitans qui étoient prisonniers sur notre barque, et nous reprocher les abominations qui avoient été commises dans cette île. Quelques jours auparavant on avoit brûlé vifs les vieillards qui ne pouvoient plus marcher, et enlevé tous les autres habitans. Nous avions pour capitaine un bon vivant, très-gras et tout matière. Je lui avois été confié, et je pense qu'il étoit obligé sous de grosses peines d'avoir soin de ma personne. Il ne m'a point dit d'injures : nous étions même amis, au point qu'il venoit quelquefois s'asseoir auprès de moi. Alors il falloit serrer les rangs, et se tenir avec les mains de peur de tomber à la mer. Malgré mes soins mes petites provisions me furent volées en partie. Mon Cafre me dit d'un air de commisération : « Monsieur, j'ai pitié de vous, vous n'avez rien à » manger : je vais prendre le canot, et aller à la bar» que chinoise que nous voyons venir près de nous, » pour demander l'aumône. » Je ne fus pas de son avis ; mais il fit instance et partit effectivement. Peu de temps après il revient, le canot plein et chargé presque à chavirer. C'étoient cinq Chinois de la plus grande taille, qui, manquant de tout, étoient descendus malgré mon Cafre dans son bateau, et venoient nous demander passage, et du riz pour la journée. Ils montent dans notre barque sans attendre la fin des explications qui s'engageoient. Notre gros capitaine entendant ce bruit, et voyant que chacun se presse pour faire place, demande d'où vient cette

recrue ; il entre dans une colère extrême, et force nos Chinois de décamper ; mon Cafre eut le mérite de les reconduire à leur bord.

» Descendu à Trang, au milieu de la nuit, je sentis dans mon cœur une joie secrète dont je ne pouvois me rendre compte ; je ne pensois point à demander un logement pour y attendre le jour. Pendant que je me promenois, un Malais de notre bord vient me trouver et m'invite à le suivre, me disant qu'il a trouvé un lieu pour moi et mon petit disciple. Mon Cafre Jean s'étoit tiré d'affaire, je ne sais comment. Ce Malais me fait passer au milieu de plusieurs mauvaises cabanes qui me parurent pleines de gens fort misérables ; mais je ne pouvois pas suffisamment distinguer. La petite chambre étoit effectivement assez grande pour nous trois. Il n'y avoit rien à lui reprocher, sinon que ses colonnes n'étoient pas solides. Deux chiens qui eurent dispute sous notre case, ébranlèrent tellement notre édifice, que je crus que nous allions tomber. Ce n'est pas le seul inconvénient; cette cabane étant placée au milieu d'un hôpital infecté de morts et de mourans, nous étions fatigués par des odeurs insupportables. Je dormis peu.

» Le matin j'allai me présenter au gouverneur ou vice-roi de Trang : on l'avoit prévenu de Quéda par la voie de terre : il me reçut très-bien. Je lui montrai ma feuille de route; elle portoit, 1.° que l'on me fourniroit gratuitement tout ce que je demanderois pour me rendre à Bang-koc ; 2.° que je pourrois séjourner dans toute la presqu'île selon ma volonté ; 3.° qu'on eût soin qu'il ne m'arrivât aucun accident ; 4.° qu'on placeroit des hommes auprès de moi la nuit, pour me préserver des brigands et des tigres ; 5.° qu'on ne recût aucun présent de moi.

J'offris cependant deux verres à boire au gouverneur de *Trang*. Il les regarda beaucoup, puis il me dit : « Reprenez vos effets; vous êtes pauvre; il ne con» vient pas que vous fassiez des dépenses pour moi. » Le jour suivant il me fit dire qu'il désiroit les acheter. Enfin, il les accepta. Il m'offrit deux maisons: l'une dans un village éloigné, et l'autre à sa porte, tout près des hôpitaux. J'acceptai celle-ci, pour être plus à portée des personnes que je voulois voir et connoître. Il me proposa de me reposer quelques jours à Trang. Mais je lui demandai à partir au plutôt pour me rendre auprès de mon évêque. Alors il donna ordre de préparer les éléphans. Le même jour on alla les chercher dans la forêt, et je me disposai à partir le lendemain, 10 mai 1822. Peut-être me reprochera-t-on d'avoir quitté Trang trop précipitamment. J'ai suivi l'avis de ma conscience, et je crois qu'un plus long séjour en cet endroit m'eût coûté la vie.

» Au sortir de la maison du gouverneur, je visitai les hôpitaux. Quel spectacle! De mauvaises tentes soutenues par des bambous, couvertes de feuillages, sans lits, sans planches. Les malades n'ont que la terre nue pour dormir. Les moins abattus se procuroient quelques feuillages pour se former un lieu de repos. On tuoit de temps en temps un buffle, tel qu'on le trouvoit dans la forêt. Les malades le mangeoient presque cru et sans apprêt; ils en mangeoient même la peau. Ceux qui pouvoient sortir se traînoient misérablement dans la forêt, qui n'est qu'à environ cinquante pas de distance, pour manger des herbes et des racines, telles qu'ils les trouvoient. Combien de centaines de personnes dans ce triste état! Ils étoient tous marqués du sceau de la mort. Je pense qu'il en mouroit vingt ou trente tous les jours.

» Vous ne pouviez paroître parmi ces malheureux sans éprouver un supplice de cœur inexprimable. Tous vous demandoient l'aumône avec une éloquence que la nature mourante seule peut inspirer. Ils vous arrêtoient, saisissant vos habits, les arrosant de leurs larmes, et pour vous échapper il falloit ou déchirer votre habit, ou rompre leurs doigts, vous trouviez une multitude d'enfans trop jeunes pour marcher, dont les mères étoient décédées quelques jours auparavant. Penser à soigner la santé corporelle de tant d'infortunés, c'est inutile quand on n'a rien à donner; mais s'occuper du salut de tant d'infidèles, c'est un devoir pressant pour un missionnaire. Je ne puis m'arrêter qu'un jour. Le gouverneur et les soldats qui gardent les hôpitaux sont païens : souffriront-ils qu'on annonce l'évangile parmi eux? Qui soigner? les enfans ou les grandes personnes? Pour sentir l'embarras de ces difficultés, il faut être soi-même parmi les infidèles, c'est-à-dire au milieu d'un peuple sauvage qui vous suit et vous examine des pieds à la tête, qui vous demande compte de tout, sans honte et sans civilité, et pardessus tout, comprendre ce que c'est que la difficulté de se faire entendre parmi un peuple dont la langue change à chaque province.

» Dans une telle circonstance il n'y avoit qu'un moyen à prendre, celui de se faire médecin; mais je n'avois pour toute médecine qu'un petit flacon de gouttes anodines. Hé bien, voyons! Je consigne Jean mon Cafre à la cuisine pour faire du thé en grande quantité. Benoît me suit portant un vase de thé sucré, et une petite coupe pour l'administrer aux malades. Le docteur médecin est porteur lui-même du flacon merveilleux. Je publie en langue malaise la vertu admirable de mon remède. Le capitaine de

notre bord se trouve parmi la multitude : il prêche sur le même ton, et dans deux minutes je suis approuvé de toute l'assemblée. C'est qu'en effet j'avois soulagé le capitaine avec ce remède. On ne procède pas dans ce pays-ci comme à Paris pour conférer le bonnet de docteur. Si vos remèdes soulagent, vous êtes reçu ; si vos remèdes ne font rien, vous êtes méprisé ; s'ils nuisent, on vous tue sans cérémonie comme un homme reconnu ennemi du genre humain.

» En commençant mes visites, je rencontrai un Chinois qui voulut plaisanter de ce que je visitois les femmes malades. Je lui répondis d'un ton menaçant : « Méchant que vous êtes, comment pouvez-vous interpréter en mal une visite où il n'y a que pure » charité ? Oui, je cherche à secourir les malheureux que vous voyez aussi bien que moi mourir de » misère. » Ces paroles le touchèrent ; il me prit la main, et m'invita à le suivre à bord de son navire. J'y trouvai quatre-vingts personnes couvertes d'ulcères, et la plupart près d'expirer. Je baptisai ce jour-là trente-trois enfans à l'article de la mort ; mais je ne pus rien faire pour les autres malades. Le lendemain, 10 mai, je devois partir ; je me tenois prêt, attendant les éléphans qui ne paroissoient pas encore. Le gouverneur envoya à la recherche du domestique qui s'étoit avancé dans la forêt pour chercher les animaux, et qui ne revint que le soir. Pour sa peine, et quoiqu'il ne fût pas en faute, le gouverneur lui fit donner les étrivières. Ce pauvre homme vint ensuite me montrer ses cuisses sillonnées des coups de bamboux qu'il avoit reçus à cause de moi. Cela me fit beaucoup de peine. Pour lui, je crois que Dieu le consola, car il me parut content dans son infortune. Je ne pus donc

partir le 10 mai. La Providence le permettoit ainsi pour le salut de dix personnes que je baptisai ce jour-là, dont quatre étoient avancées en âge. J'annonçai Jésus-Christ à un grand nombre ; quatre seulement reçurent la parole de Dieu, et me demandèrent le baptême à l'article de la mort. L'une me disoit : « Monsieur, il y a dix ans que je prie Dieu de sau- » ver mon ame, sans y manquer aucun jour. » Une autre me dit : « Je n'ai jamais entendu parler des » mystères que vous m'annoncez ; mais sans con- » noître Dieu, j'ai toujours eu pour lui beaucoup » de respect. » Cette personne avoit observé les commandemens de Dieu de point en point avec une exactitude admirable. Deux autres me dirent : « Mon- » sieur, nous ne savons rien des choses que vous » nous annoncez; nous savons que nous allons » mourir : nous demandons pardon à Dieu de nos » péchés : nous désirons voir et posséder Dieu » éternellement : nous vous conjurons de faire pour » nous tout ce que vous savez être nécessaire pour » notre salut. » Pendant que j'exhortois ces moribonds, les autres Malais bien portans s'approchoient pour écouter. Une femme âgée de quarante ans, fameuse par ses débauches, s'écrie : « Oh, mon- » sieur ! et moi que ferai-je pour me sauver ? » Elle prononça ces paroles d'un ton qui me donna à penser que son cœur étoit vivement ému. Elle commença aussi à raconter les dérèglemens de sa vie ; mais je la fis taire à cause des jeunes gens qui étoient présens. Je lui dis qu'il falloit qu'elle demandât à Dieu la douleur de ses péchés et la foi. Je ne l'ai pas baptisée, attendu qu'elle se portoit bien, et que je n'avois pas le temps de l'instruire suffisamment. Dans ma traversée, j'ai

encore baptisé quelques enfans que l'on conduisoit à Lygor, et qui mouroient dans le chemin. Ainsi j'ai baptisé en somme totale 54 personnes, qui, j'espère, prient Dieu dans le ciel pour moi et pour notre mission.

» Le 11, nous partîmes de Trang. Nous avions deux éléphans et trois Siamois, soldats du gouverneur, pour guides jusqu'à Lygor. Le gouverneur en personne présida à mon départ : il donnoit ses ordres pour qu'on me plaçât commodément sur l'éléphant. Pour moi je m'inquiétois beaucoup de monter si haut, et je pensois que je ne pourrois tenir long-temps dans un lieu élevé et sur un animal si fort et si terrible. Bientôt mes frayeurs se dissipèrent, et je pouvois me tenir sur la tête de l'éléphant et le guider moi-même. Cet animal le plus fort est peut-être aussi le plus prudent de tous les animaux : il s'agenouille, il se couche, il se baisse, se hausse, mesure la distance et la profondeur des endroits par où il faut qu'il passe ; il ne tombe jamais ; il entend tout ce que vous lui dites ; il semble prévenir vos pensées ; il est doux ou féroce, selon la passion que vous lui inspirez ; mais il est vindicatif et sans miséricorde : s'il est en colère contre ses guides, il les tue sans forme de procès : trois ou quatre coups de son énorme trompe font l'exécution. Son pas est lourd et sa marche très-lente ; il ne fait pas plus de demi-lieue à l'heure ; vraiment cela ne vaut pas nos chevaux d'Europe. Quelle vitesse ! quelle marche douce et légère ! mais dans ce pays-ci les chevaux ne pourroient servir, ils crèveroient de suite. Nous avons mis sept jours pour traverser le désert ; fameuse corvée ! C'est une forêt impénétrable, qui n'a point changé depuis le déluge. C'est là qu'on voit de beaux arbres,

les

les plus beaux que j'aie jamais vus, d'une grosseur énorme, droits et sans branches jusqu'à la hauteur de plus de cent pieds. Ces arbres énormes qu'on ne coupe point tombent de vétusté les uns sur les autres, et pour ma part, je pense que j'ai passé par dessus quatre mille pieds tombés le long de notre route. Le roi de Siam a fait placer des stations de distance en distance pour servir d'asile à ses commissionnaires. Cela consiste en une petite cour fermée par une palissade de bois brut, assez serrée et assez élevée pour empêcher les tigres d'entrer. Malheur à quiconque quitte cette enceinte pendant la nuit! Dans cette petite cour est une cabane formée de bamboux qui soutiennent le toit, mais ordinairement sans murs qui ferment les côtés, si bien qu'on dort à peu près en plein air. Les voyageurs qui ne sont pas patentés couchent dans les arbres. Ce désert est plein d'eau; à chaque instant il faut passer un ruisseau, un lac, une rivière. C'est un pays fangeux, dans lequel il faut absolument marcher nu-pieds, sans quoi vous perdez vos souliers, ou vous demeurez plantés au milieu de la boue sans pouvoir vous arracher. Les pauvres Européens font mauvais visage dans ces parages; leurs pieds tendres sont déchirés par les sables, les broussailles et le bois pourri dont ces cloaques sont remplis. Pour surcroît de désagrément vous avez une multitude d'insectes, sangsues et autres qui vous montent aux cuisses par douzaines. Je me suis vu couvert de mon sang, mon pantalon et ma chemise en étoient teints.

» La mauvaise eau, le mauvais air de Trang, la fatigue ruinèrent mes forces; si bien que le cinquième jour de marche je fus pris de la dyssenterie qui m'a tourmenté pendant dix jours. Mon Cafre en fut atta-

qué avant moi et a manqué en mourir. Je me suis rencontré avec un tigre dans le milieu du désert; il étoit perché au cou d'un buffle ; j'étois alors seul à cinq minutes de distance de mes compagnons de voyage. Dieu m'a sauvé. Je termine, attendu que mon commissionnaire part sur-le-champ.

» J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, messieurs,

» Votre très-humble serviteur,

» PÉCOT, *miss. apost.* »

Monsieur Pupier aux soins de qui nous devons la connoissance des lettres intéressantes qu'on vient de lire, a écrit lui-même de Pulo-Pinang, en date du 6 février 1824, au supérieur du séminaire du diocèse de Lyon.

Après avoir exposé la pénurie affligeante de ministres sacrés qu'éprouvent les diverses missions d'Asie, il ajoute : « La mission de Siam est encore plus pauvre que les autres. Mgr. l'évêque est seul actuellement avec un prêtre italien septuagénaire qui est trop occupé par le petit collége pour pouvoir penser à administrer la chrétienté. Monseigneur déjà sexagénaire et tout infirme, n'avoit d'espérance qu'en M. Pécot, vertueux prêtre d'Angers et zélé missionnaire, arrivé depuis peu de temps dans cette mission, et que la mort a enlevé après quelques jours de maladie. Je l'ai assisté dans sa maladie, j'ai reçu ses derniers soupirs, et je puis dire qu'il est mort en vrai missionnaire, avec une résignation à la volonté de Dieu, qui ne pouvoit venir que de la vivacité de sa foi et de son ardente charité. Par sa mort, il

a laissé toute la mission de Pulo-Pinang entre mes mains, de sorte que je suis non-seulement professeur de théologie et directeur au collége, mais encore curé des deux paroisses de la chrétienté que j'administre seul depuis la fin de juillet, sans espérance de pouvoir être secouru de long-temps. Mon logement étant au collége, il faut que je fasse plus d'une lieue pour me rendre à la ville où est la majeure partie des chrétiens. La chaleur insupportable me conduisit l'autre jour aux portes du tombeau. Le mal ne dura qu'une heure. Un médecin anglais qui a pour moi le cœur d'un vrai catholique, me sauva la vie en me tirant une quantité copieuse d'un sang si ardent, que d'un instant à l'autre je croyois périr de suffocation. Ainsi Dieu me réserve encore pour le travail. Puissé-je répondre à sa volonté sur moi! Mais combien je redoute qu'il me soit demandé compte d'un grand nombre d'ames qui périssent tous les jours faute de secours! Les infidèles se convertiroient assez facilement si les vérités de la religion leur étoient annoncées. J'en ai baptisé un certain nombre qui actuellement, grâces à Dieu, suivent assez bien les préceptes évangéliques.

» Cette île est le centre du commerce de toutes les îles voisines, aussi bien que de la presqu'île de Malaca. Le peuple de Pulo-Pinang est un composé de tous les peuples de l'univers; j'en connois à peu près de toutes les nations. Jugez combien de désordres, et quelle difficulté pour exercer le ministère sacré. Il faudroit savoir une cinquantaine de langues. Malgré les vices qui règnent, même parmi les chrétiens, j'ai remarqué en eux beaucoup d'affection et d'attachement pour leurs missionnaires. Pendant la maladie de M. Pécot, qu'ils ne connoissoient cepen-

dant qu'imparfaitement, vu le peu de temps qu'il étoit resté auprès d'eux, grand nombre de chrétiens, hommes et femmes, étoient le jour et la nuit autour de la maison, pour s'informer de son état; et à sa mort ce ne fut qu'un cri général dans toute la chrétienté. Même à mon égard, quoiqu'ils sachent bien que je ne suis leur pasteur que par *intérim*, et jusqu'à ce qu'un autre vienne d'Europe pour se charger de cette chrétienté, à la première nouvelle de ma maladie, une foule de peuple se transporta aussitôt à la maison où j'étois, en sorte que les portes et les fenêtres en étoient encombrées; et ils ne se retirèrent que lorsque, étant un peu rétabli, je sortis pour me montrer à eux et les assurer par ma présence que le danger étoit passé; encore grand nombre d'entr'eux revinrent-ils le soir et le lendemain matin pour voir si j'étois parfaitement guéri. Je vous rapporte ces traits pour vous faire voir combien la parole de Dieu est recherchée dans ces contrées, et combien sont coupables ceux qui, en Europe, résistent à la voix de Dieu qui les appelle au salut de tant d'ames exposées à chaque instant à voir manquer autour d'eux tous les secours de la religion. Cette seule possibilité fait trembler nos chrétiens, quand ils pensent qu'à l'heure de la mort ils seront peut-être privés des derniers secours. C'est ce qui leur fait attacher tant de prix à la conservation de la vie de leurs missionnaires. L'état de la plupart des missions a de quoi arracher des larmes. Les pauvres habitans du Camboge envoyèrent dernièrement une ambassade à Mgr. l'évêque de Siam, pour lui demander au moins un prêtre qui pût les instruire sur les principaux mystères de la religion et les assister dans leurs besoins spirituels. Monseigneur leur

répondit que cela n'étoit pas possible, n'ayant personne avec lui; il ajouta pour les consoler, que Dieu auroit sans doute pitié d'eux, et leur accorderoit dans peu ce qu'ils demandoient. Ils se retirèrent versant beaucoup de larmes, et plaignant leur sort de ne pouvoir obtenir ce qu'ils étoient venus chercher de si loin et avec tant de travaux (1). Vous voyez par là, mon très-cher père, combien c'est une œuvre méritoire et agréable à Dieu de travailler à former des ministres qui aillent le faire connoître à tant de peuples qui ne vivent dans les ténèbres de la gentilité que parce que personne ne leur fait connoître la vraie religion. Comment en France, comment à Lyon où les prêtres ne manquent pas, ne s'en trouve-t-il pas pour une œuvre si méritoire et qui offre tant de consolations ? »

---

(1) Le royaume de Camboge n'est pas sous la juridiction du vicaire apostolique de Siam, mais sous celle du vicaire apostolique de la Cochinchine. Il est confiné à l'occident par le royaume de Siam, et à l'orient par la Cochinchine. C'est un pays fertile, partagé par un fleuve qui se déborde régulièrement tous les ans, comme le Nil. Cependant le Camboge est mal peuplé; les ravages causés par de fréquentes guerres civiles, et par les incursions des Siamois et des Cochinchinois, lui ont enlevé beaucoup d'habitans, dont les uns ont été moissonnés par le glaive, les autres emmenés captifs. Le roi de Camboge, placé ainsi entre deux souverains plus puissans que lui, paie tribut à l'un et à l'autre, et encore est continuellement exposé de leur part à des incursions et à d'autres actes hostiles. Mais le plus grand péril est du côté des Cochinchinois, peuple laborieux et aguerri, qui a beaucoup plus d'énergie que les Siamois et les Cambogiens. Une grande partie des terres du Camboge restant incultes, les Cochinchinois s'enfoncent de plus en plus dans le pays, pour cultiver ces terres dont la fertilité est étonnante. Ainsi, peu à peu, ils finiront par devenir maîtres du Camboge.

MISSION DES MALABARES.

Nous n'avons pas d'autres nouvelles à donner sur la mission des Malabares, que la triste nouvelle que nous avons déjà annoncée de la mort de M. Mermilliod. Cette mission, qui compte cinquante mille chrétiens dispersés dans plusieurs royaumes de la presqu'île de l'Inde, n'a, outre l'évêque son supérieur, que six missionnaires français et cinq ou six prêtres indiens qui sont d'un foible secours. Cette mission a compté jusqu'à vingt prêtres européens. Deux des missionnaires d'aujourd'hui sont, par leur âge et leurs infirmités, hors d'état de travailler. L'évêque est aussi très-infirme.

Nous ajournons à un prochain numéro d'intéressans détails sur l'état du christianisme dans l'Inde, qui nous ont été communiqués par M. Dubois, pendant de longues années missionnaire dans ces contrées, et aujourd'hui un des directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Les quatre jeunes missionnaires dont nous avons annoncé le départ de France dans le quatrième numéro, page 159, sont arrivés le 29 juin 1824 à Pondichéry, après une heureuse traversée. Le 20 avril, ils se trouvèrent à la vue du cap de Bonne-Espérance, mais sans pouvoir descendre à terre. Ils ont passé vingt jours à l'île Bourbon, où ils ont été accueillis par le préfet apostolique (M. Pastre, du diocèse de Lyon), et par les autres ecclésiastiques de la colonie. Pendant le voyage, ils ont fait le catéchisme aux matelots, et en ont préparé plusieurs, soit pour la première communion, soit pour Pâques. M. Boucho, l'un d'eux, a conçu ce projet, et trouvé moyen de l'exécuter. Il avoit près de quarante matelots à instruire. On avoit établi un confessionnal sur la frégate. Le commandant, M. de Bougainville, avoit donné des ordres pour que personne ne troublât les missionnaires, et que tout se passât avec ordre. Les missionnaires ont distribué aux matelots des catéchismes et des livres de piété qui ont été reçus avec reconnoissance. A l'île Bourbon, M. de Bougainville a désiré que deux des missionnaires passassent sur la corvette l'*Espérance*, afin d'y rendre à l'équipage de cette corvette le même service qu'à celui de la frégate. A Pondichéry, les missionnaires ont été reçus chez Mgr. Hébert, évêque d'Halicarnasse, supérieur de la mission malabare. Le 11 juillet, les matelots qui avoient été instruits pendant la traversée, ont été admis à la sainte table; il y a eu en tout 55 communians, dont 28 faisoient leur première communion; 49 ont reçu aussi le sacrement de confirmation: huit militaires étoient de ce nombre,

La cérémonie s'est passée avec beaucoup d'ordre et d'édification. M. le baron de Bougainville y assistoit avec quelques-uns de ses officiers. Les missionnaires ont fait donner à leurs frais un déjeuner aux communians. Ces quatre jeunes ecclésiastiques sont MM. Voisin, Boucho, Régéreau et Masson.

Le tableau des missions d'Orient que présentent les lettres publiées dans ce cahier est attristant. Cette œuvre admirable de la propagation de la religion en Asie par l'Eglise de France, semble toucher à sa décadence. Quoi! nous résoudrons-nous à voir tomber nos missions? et l'Asie seroit-elle le seul pays de la terre où le christianisme, dans sa lutte avec le paganisme, seroit vaincu? En 1790, on comptoit dans les missions orientales plus de quarante prêtres français: dans le moment où nous écrivons, il n'y en a que la moitié. L'Eglise de France veut-elle abandonner ces Eglises éloignées qu'elle a enfantées dans l'Orient, et voir leurs néophytes retourner au culte abominable des idoles? Sans doute les besoins sont grands dans notre patrie, et c'est une perspective déchirante que le sanctuaire ayant peine à se renouveler dans la proportion des pertes qu'il éprouve chaque année. Mais tout affligeante que soit cette situation, peut-elle se comparer à la nécessité pressante et extrême des Eglises de l'Orient? Quel est le diocèse en France où le sort de la religion dépende de deux ou trois prêtres de moins? Quelle est l'Eglise en Asie dont le sort n'en dépende pas? Le Su-tchuen et les deux provinces qui y confinent, réduits à trois prêtres européens, la Cochinchine à deux, Siam à un seul,

ne crient-ils pas encore plus haut que les besoins de l'Eglise de France ? Il reste, il est vrai, des prêtres indigènes dans les missions; mais Rome est persuadée, et l'expérience le confirme, que si les prêtres européens disparoissent de l'Asie, la religion en disparoîtra peu de temps après eux. Toute communication étant interrompue avec le centre de l'unité, les préjugés nationaux, les erreurs locales, les superstitions païennes viendroient corrompre de leur mélange des eaux trop éloignées de la source pour être alimentées et renouvelées par elle. Aussi la dignité de l'épiscopat n'est-elle jamais conférée qu'à des Européens. C'est donc un besoin pressant, c'est donc le cri d'une alarme sincère, qui se fait entendre du fond de nos missions. *Evéques*, *prêtres*, s'écrioit Fénélon, *par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ*, *allez annoncer l'évangile à toute créature; j'entends la voix de Pierre qui vous envoie et vous anime. Il vit*, *il parle dans son successeur*, *il ne cesse de confirmer ses frères. Allez donc*, *anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent*, *que les vallées se comblent*, *que toute chair voie le salut de Dieu.* Cette voix de Pierre, qu'entendoit Fénélon, se fait entendre encore. *De toutes parts*, écrit à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, le cardinal, préfet de la sacrée Congrégation de la Propagande, *de toutes parts les chrétiens qui vivent au milieu des infidèles*, *réduits à une extrême et déplorable nécessité*, *implorent l'arrivée et le secours des ministres sacrés. Dans la violence même de la persécution*, *ces terres arrosées du sang des martyrs ont enfanté de nouveaux enfans à Jésus-Christ*, *qu'il faut élever et soutenir. Plusieurs*, *parmi les païens*, *prêtent déjà*

une oreille favorable à la prédication de l'évangile. C'est donc une portion de la sollicitude pastorale que l'envoi de ministres évangéliques empressés de voler au secours de leurs frères en proie à tant de besoins. Que l'on ne craigne point d'en éprouver parmi nous un affoiblissement dans le ministère sacré; plus de nombreux exemples d'une si louable charité éclateront, plus le saint zèle se réveillera parmi les enfans du sanctuaire.

Ainsi de nos jours, comme à la naissance de la religion, retentit dans l'Eglise cette parole de Jésus-Christ: *Euntes, docete omnes gentes. Allez, enseignez toutes les nations.* Elle a été adressée dans la personne des apôtres à tous les évêques, leurs successeurs. La propagation de l'évangile par toute la terre, et la sollicitude de l'Eglise universelle, au jugement de saint François de Sales, font partie des droits et des devoirs de leur ministère, autant que la garde de leur propre troupeau. Evêques de l'Eglise de Dieu, ils la maintiennent par des lois, ils la propagent par des envoyés dépositaires de leur doctrine. C'est ainsi que s'accomplira la promesse faite à toutes les nations, qu'elles seront appelées au salut, et que le nom de Dieu leur sera annoncé. C'est ainsi que la France a reçu le don précieux de la foi, bienfait dont elle est redevable à l'Orient, et dont elle doit aujourd'hui acquitter envers lui la dette.

Pour ceux que Dieu appelle à aller travailler au salut des ames dans ces régions lointaines, on ne craint pas de leur rappeler que si ce ministère est glorieux, il est également pénible. Il est juste, il est nécessaire d'éprouver sa vocation; aussi les directeurs du séminaire des Missions étrangères, bien

convaincus du danger qu'il y auroit d'envoyer dans les missions un sujet que Dieu n'y appelle pas, ne négligent aucune des précautions nécessaires pour s'assurer de la vocation de ceux qui se présentent. Une grande science et de grands talens sont très-utiles sans doute à un missionnaire ; mais ces deux choses ne sont point absolument nécessaires. Le degré de science nécessaire à tout bon prêtre et des talens ordinaires suffisent à un missionnaire, pourvu qu'il y joigne un esprit docile, une piété fondée sur l'humilité et animée de l'esprit d'oraison, un zèle actif et prudent, un caractère constant, sociable, ferme sans entêtement : un homme attaché à ses idées, qui les préféreroit aux avis et à la volonté de ses supérieurs, qui refuseroit de se conformer aux réglemens et aux usages d'une mission, y seroit très-dangereux, quelques talens et quelque science qu'il pût avoir.

Qu'après s'être sérieusement éprouvé, après avoir beaucoup prié pour connoître la volonté de Dieu, et consulté un directeur sage et éclairé, si l'on sent persévérer le désir de se consacrer aux missions, il ne faut point redouter d'être dans l'illusion. Un dévouement si généreux, qui exige le sacrifice de tout ce qu'on a de plus cher au monde, n'a point la chair et le sang pour principe ; et l'illusion est sans doute moins à craindre pour ceux qui, après les épreuves que demande une si haute vocation, se sentent toujours intérieurement pressés de se dévouer à l'apostolat, que pour ceux qui les détourneroient d'un dessein si héroïque (1).

(1) Les personnes qui désirent se consacrer à l'œuvre des Missions en Asie, peuvent écrire au supérieur du séminaire des Missions

Qu'il nous soit aussi permis d'exhorter, par tout ce que la charité a de plus pressant, les simples fidèles de tout âge et de tout sexe, d'apporter en faveur d'une si excellente œuvre le secours de leurs prières et de leurs aumônes. *L'Association de la Propagation de la Foi* leur en offre un moyen facile. Puisse le zèle des premiers membres se soutenir dans sa ferveur! Puisse le nombre des Associés s'accroître en raison des besoins! Sans doute on n'a qu'à bénir la Providence des heureux succès de cette institution encore récente; mais de quels développemens bien plus grands n'est-elle pas susceptible? Ayons les yeux sur l'Angleterre, où l'esprit d'association dont tout, dans ce pays, encourage l'essor, a fait prendre à des institutions du même genre une extension si rapide (1). Notre Association

---

étrangères, rue du Bac, à Paris, et lui exposer leur âge, leur pays, leur santé, leurs études; les marques qu'ils ont de leur vocation, et depuis quel temps ils y pensent; quel est sur cela le sentiment des personnes qui les dirigent; quels obstacles ils peuvent rencontrer de la part de leurs parens ou de leurs supérieurs; s'ils ont déjà travaillé à les lever, et quels sont les moyens qu'ils jugent les plus propres à y réussir; enfin s'ils n'ont point de parens qui soient dans un besoin extrême, ou en danger d'y tomber sans pouvoir être secourus par d'autres enfans. Il ne seroit pas prudent de venir à Paris sans avoir pris ces précautions; et même après les avoir prises, ceux qui y viennent doivent s'attendre à demeurer dans le séminaire, autant de temps que les directeurs de la maison le jugeront à propos, pour éprouver leur vocation, et s'assurer s'ils ont la vertu et les qualités de corps et d'esprit nécessaires à des hommes apostoliques.

(1) C'est l'Angleterre qui a fourni l'idée modèle de l'*Association de la Propagation de la Foi*. La société des anabaptistes a formé pour ses missions des sociétés par le moyen desquelles toutes les classes de citoyens, même les pauvres, en mettant de côté chaque semaine un sou pour cet objet, contribuent aux progrès de leur secte. Il y a de ces sociétés à Portséa, Plymouth, Bristol, Liverpool et autres lieux. Dans une seule paroisse, on avoit ramassé dans l'espace d'un an cent

de la Propagation de la Foi, bénie par deux souverains pontifes, protégée par deux rois de France, et par un monarque voisin, accompagnée des vœux et des prières des missions de l'un et de l'autre hémisphère, est appelée à une prospérité qui doit l'élever bien au dessus de toutes les sociétés formées par l'héresie pour étendre ses usurpations.

Nous terminerons ce cahier, en faisant entendre en faveur des missions la voix d'un des plus éloquens et plus illustres évêques dont l'Eglise de France ait été honorée. Elle plaidera, mieux que nous n'avons pu le faire, la cause des Eglises d'Asie. La citation que nous donnons ici est extraite d'un discours prononcé par Fénélon, au séminaire des Missions étrangères, le jour de l'Epiphanie :

« Qu'elle est grande cette œuvre (l'œuvre des missions) qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis ; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter ; qui met en elle ce signe éclatant que tout le monde peut voir, et auquel les simples sont assurés sans discussion que la vérité de la doctrine est attachée !

---

cinquante livres sterlings, c'est-à-dire plus de trois mille cinq cents francs. Ces sociétés établissent des troncs où chacun met son sou par semaine. Elles engagent les personnes qui tiennent des maisons d'éducation à en avoir un où les élèves mettent leur légère épargne. On voit à des boutiques de Londres de ces troncs destinés à recevoir le sou pour les missions. *Le monde*, disent les anabaptistes, *est composé d'atomes et la mer de gouttes d'eau ; ainsi les plus petites contributions réunies produiront une somme qui procurera les moyens de propager l'évangile.*

Qu'elle est grande cette œuvre ! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir ? Mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies ? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressans besoins pour elle-même qu'aujourd'hui. Pasteurs, ranimez votre discipline ; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus ; faites goûter à vos enfans les chastes délices des saintes lettres ; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfans les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute*. Mais que les besoins du dedans ne fassent pas oublier ni abandonner ceux du dehors. Eglise de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main allaitez dans votre sein vos propres enfans ; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de foibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

» O vous qui avez dit à Dieu, *vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang, ne connoissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici à un travail réglé y persévèrent ; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien, mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux

qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi, si je n'évangélise ! Hélas ! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Que ne puis-je aujourd'hui m'écrier comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi !* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face du quel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins ; Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler ! Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile, la grâce croît, et le nombre des croyans se multiplie de jour en jour ; l'Eglise refleurit et son ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre, quand il passe ; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu, qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des Eglises naissantes. Heureuses parmi ces églises, celles que le feu de la

persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces Eglises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux ! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'agneau, pour y blanchir leurs robes ; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance ? Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces Eglises. Là, être chrétien et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces chrétiens enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde ; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré ; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité ! ô foi vierge ! ô joie pure des enfans de Dieu ! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir !

» Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais !* ne

ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes Eglises dont vous avez conduit si heureusement la main, pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Eglise de France, mère de celle d'Orient sur qui votre grâce relait. Souvenez-vous de cette maison (le séminaire des Missions étrangères), qui est la vôtre, des ouvriers qu'elle forme, de leurs larmes, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur? souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde. »

EXTRAIT DU RÈGLEMENT

DE

L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

AD MAJOREM DEI GLORIAM.

Etablissement et but de l'Association.

ART. I.er IL est fondé en France une Association pieuse, prenant le titre d'Association de la Propagation de la Foi.

II. Elle a pour but d'étendre la société des fidèles catholiques, en aidant de tous les moyens en son pouvoir les Missionnaires chargés de répandre les lumières de la foi parmi les nations étrangères de l'un et de l'autre hémisphère.

III. Elle se compose de fidèles des deux sexes, dont la conduite chrétienne soit propre à appeler sur son entreprise les bénédictions de Dieu.

Division et administration de l'Association.

IV. L'Association est partagée en divisions, en centuries, en sections.

V. Dix membres forment une section, dix sections une centurie, dix centuries une division.

VI. Chaque division, chaque centurie, chaque section a un chef.

VII. Les chefs de division d'un diocèse font partie de droit du conseil d'administration de l'Association

dans ce diocèse. Ils correspondent d'un côté avec ce conseil, de l'autre, avec les chefs de leurs centuries.

VIII. Les chefs de centurie sont nommés par le chef de leur division. Ils correspondent d'un côté avec ce chef; de l'autre, avec les chefs de leurs sections.

IX. Les chefs de section sont nommés par le chef de leur centurie, et correspondent avec lui. Chacun d'eux est chargé de pourvoir au remplacement des membres qui cesseroient de faire partie de sa section.

X. Chaque chef de division, de centurie ou de section, tient une liste exacte des dix personnes qui dépendent de son administration; il la communique à ses chefs supérieurs toutes les fois que ceux-ci la demandent.

XI. Dans aucun cas les divisions, centuries ou sections, ne pourront se réunir en assemblée.

Moyens de l'Association.

XII. Les principaux moyens sur lesquels l'Association fonde l'espoir de parvenir au but qu'elle se propose, sont les prières et les aumônes.

XIII. Pour appeler les grâces de Dieu sur l'Association et sur les Missions, chaque Associé est invité à réciter tous les jours un *Pater* et un *Ave*. Il lui suffira pour cela d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de sa prière du matin ou du soir; il y joindra cette invocation: *S. François Xavier, priez pour nous.*

XIV. L'Association choisit comme époques plus particulières de prières et d'actions de grâces, la *fête de l'Invention de la sainte Croix*, jour auquel l'Association a été fondée à Lyon, le 3 mai de l'année 1822, et la *fête de S. François Xavier*, qu'elle reconnoît pour son patron (3 décembre).

Il sera célébré ces jours-là une messe pour le succès de l'œuvre, dans toutes les villes où sont établis les conseils.

XV. Chaque Associé donne en aumône pour les Missions *cinq centimes par semaine.*

XVI. Les chefs de section recueillent la rétribution des membres de leur section, et en versent le produit tous les premiers dimanches de chaque mois, entre les mains de leur chef de centurie; chaque chef de section répond de dix rétributions.

XVII. Les chefs de centurie versent dans le mois, entre les mains de leur chef de division, les sommes qu'ils ont reçues des chefs de leurs sections (1).

XVIII. les chefs de division rendent leur compte à la plus prochaine assemblée du conseil dont ils font partie.

XIX. Le conseil supérieur de l'Association distribue les fonds; il en fait la répartition selon les besoins des diverses Missions.

XX. L'Association publie un recueil général des nouvelles qui lui parviennent des Missions (2).

Le Pape Pie VII, par rescrit du 15 mars 1823, a accordé à perpétuité les indulgences suivantes aux membres de l'Association de la Propagation de la Foi, dans tous les diocèses de France où l'Association sera érigée du consentement de l'ordinaire.

1.° *Indulgence plénière* le jour de la fête de

---

(1) On désire que ce versement ait lieu au plus tard le 15 du mois.

(2) C'est le recueil publié sous le titre d'*Annales de l'Association de la Propagation de la Foi.* Chaque chef de section reçoit gratuitement un exemplaire des numéros de ce recueil, à mesure de publication; il doit le communiquer à chacun des membres de sa section, et la propriété lui en revient ensuite.

l'Invention de la sainte Croix, anniversaire de la fondation de l'Association dans la ville de Lyon, en l'année 1822; le jour de la fête de saint François Xavier, patron de l'Association, et une fois tous les mois, le jour au choix de chaque Associé, pourvu qu'il ait récité tous les jours de ce mois les prières de l'Association. Pour gagner ces Indulgences il faut, étant vraiment pénitent et confessé, et ayant reçu la sainte communion, visiter dévotement sa propre église paroissiale, et y adresser à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de l'Eglise, et selon les intentions du souverain Pontife (1).

2.° *Une Indulgence de cent jours* toutes les fois qu'on récitera, étant au moins contrit de cœur, les prières de l'Association, ou qu'on donnera quelque aumône en faveur des missions, ou qu'on exercera toute autre œuvre de piété ou de charité.

Toutes ces indulgences, tant plénières que partielles, sont applicables aux ames du purgatoire.

---

(1) Par rescrit, en date du 11 mai 1824, notre très-saint Père le Pape Léon XII a dispensé les Associés malades ou infirmes de la visite de l'église paroissiale, prescrite par le Pape Pie VII, pourvu néanmoins qu'ils accomplissent, selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur confesseur, les autres conditions requises.

FIN DU SIXIÈME CAHIER ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

(NOTA. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.)

ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

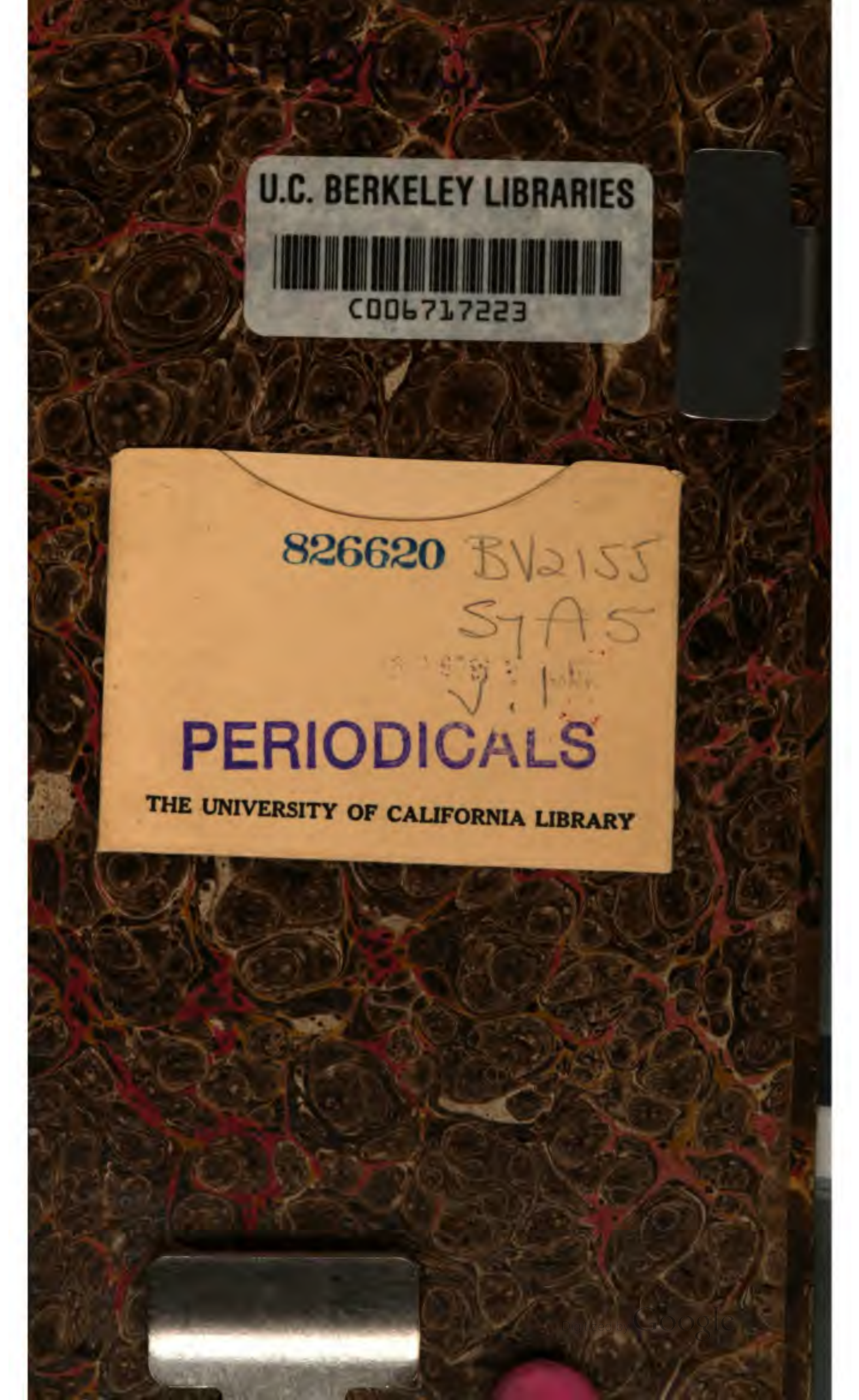
MISSIONS D'ASIE.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

A LYON, DE L'IMPRIMERIE DE RUSAND, IMPRIMEUR DU ROI.

12 vol.


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C006717223
826620 BV2155 S7A5 v.1
PERIODICALS
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

